

FUYUMI ONO

ILLUSTRATIONS DE
AKIHIRO YAMADA

LES AILES DU DESTIN

MILAN

LES 12 ROYAUMES



FUYUMI ONO



LES AILES DU DESTIN

Traduit du japonais par Fumihiko Suzuki, Denis Roger et Patrick Honnoré (Orbis-Tertius)

Illustrations de Akihiro Yamada

MILAN

Note du traducteur

Les ailes du destin constitue le cinquième épisode des *Douze Royaumes*, une série d'*heroic fantasy* japonaise, publiée au Japon depuis 1992. Face à l'énorme succès des romans, la série a été adaptée par la télévision japonaise en 2001. Les familiers de cette animation – distribuée en France depuis plusieurs années – trouveront quelques différences entre les DVD et les romans. Les producteurs japonais ont en effet adapté l'histoire, ajouté ou supprimé des personnages et modifié le déroulement des événements. C'est pourquoi les titres des romans ne reprennent pas exactement ceux des DVD. Mais la série romanesque constitue bel et bien l'œuvre originale.

La présente traduction a été effectuée directement du japonais. Nous avons opté pour des principes clairs et cohérents, qui permettent d'exprimer en français toutes les subtilités de l'univers des douze royaumes, sans dérouter les lecteurs peu férus de culture asiatique. Les traducteurs de l'animation ayant pu faire d'autres choix, de légères différences de terminologie entre les films et les romans sont inévitables.

Ainsi, tous les noms de personnages, d'animaux, de lieux, de titres ou de fonctions ont été transcrits ici dans le système dit *hepburn*, le plus communément utilisé en France. D'autre part, chaque nom a sa signification, dans le monde des douze royaumes. Elle est toujours expliquée, au moins une fois, quand le personnage principal la comprend lui-même. Quand ces noms ne sont pas expliqués, c'est parce que le personnage principal lui-même n'en saisit pas encore le sens (en japonais, il faut parfois voir un mot écrit pour savoir ce qu'il signifie), ou parce que l'auteur laisse ses lecteurs le deviner.

Nous avons également choisi de respecter l'ordre original des noms de personnes, avec le nom de famille précédant le prénom, comme Nakajima Yôko et non Yôko Nakajima. Nous n'avons pas gardé les suffixes japonais de politesse (*-san* ou *-sama*) afin de ne pas alourdir le texte. Le français dispose des correspondances très faciles à utiliser : monsieur, madame, Seigneur ou Altesse, par exemple. De même, quand les titres ou les fonctions ont un équivalent parfaitement identifiable en français, nous avons choisi de traduire. En revanche, si le mot original est une création de l'auteur ou qu'il en est fait un emploi spécifique même en japonais, nous l'avons laissé tel quel.

LES ROYAUMES



HÔ

TAI

RYÛ

KYÔ

**MER
NOIRE**

EN

HAN

**MER
BLANCHE**

**MER
JAUNE**

**MER
BLEUE**

KEI

SAI

**MER
ROUGE**

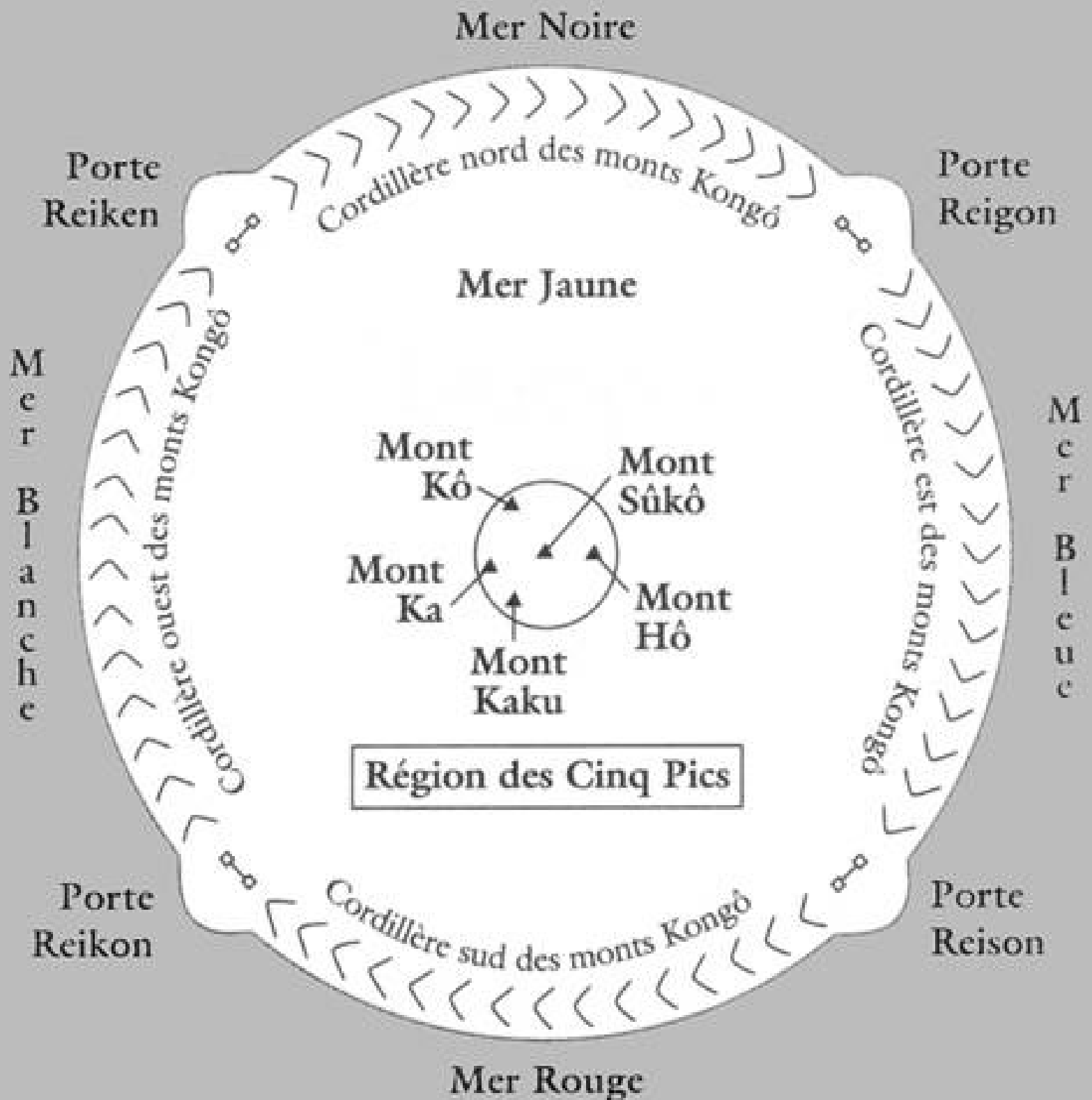
KÔ

REN

SÔ

SHUN

LA MER JAUNE



Prologue

Au centre du monde se trouve la mer Jaune. Et autour, sur quatre côtés, les quatre mers intérieures. Le jour venait de se lever. Une petite tache sombre apparut dans le ciel, au-dessus de la mer la plus au nord, la mer Noire.

C'était un animal. Parti des côtes du royaume de Kyô, à l'ouest, il filait maintenant droit vers le sud-est. De temps en temps, les rayons du soleil naissant l'interceptaient en plein vol et renvoyaient des reflets argentés. L'équinoxe de printemps approchait. Au-delà de la mer, triste et monotone, se dressait, tel un mirage, une muraille enveloppée de brume : les monts Kongô. Ils cernent la mer Jaune de toutes parts, comme un gigantesque paravent dont le bord supérieur aurait été découpé en dents de scie.

L'animal survolait la mer à vive allure, plus rapide qu'un bateau. Pourtant, les montagnes semblaient immobiles à l'horizon, toujours aussi lointaines. Seule leur teinte s'assombrissait peu à peu. Mais il s'en approchait bel et bien, cela ne faisait aucun doute. D'ailleurs, comme s'il venait de pénétrer sur leur territoire, elles se firent soudain plus hautes, plus menaçantes. Il accéléra sa course.

Le soleil déclinait lentement vers l'ouest. Les sommets, émergeant de la mer, se dressaient maintenant droit devant, de toute leur hauteur. Une hauteur vertigineuse. La muraille s'élevait vers le ciel, imposante, avec à son extrémité une rangée de pics saillants qui évoquaient les crocs acérés d'une bête. La barrière naturelle semblait infranchissable.

À la base de la masse rocheuse, un banc de sable s'avancait dans la mer. Il paraissait d'une taille ridiculement petite comparé à l'immensité des monts Kongô. L'animal amorça sa descente en traçant une large boucle dans le ciel. Et ce qui avait semblé n'être au premier abord qu'une simple bande sablonneuse, apparut alors comme une vaste étendue de terre qui montait en pente douce jusqu'au pied de la montagne. Les contours du rivage se dessinèrent peu à peu. Il y avait un port. Et à quelques encablures de là, un navire aux voiles délavées sur le point de s'y réfugier.

L'animal perdit encore de l'altitude et passa en planant au-dessus des voiliers amarrés. Il se dirigeait droit vers la grande muraille. Son ombre minuscule se déplaçait rapidement à la surface des rizières, petite tache sombre qui devenait plus sombre encore lorsqu'elle survolait les terres noires fraîchement labourées. Il franchit un bois, auquel les fleurs à peine écloses des arbres donnaient un aspect cotonneux, passa au-dessus d'un bourg assoupi et du petit village rabougri situé à proximité, puis finalement descendit vers la ville nichée au pied des premiers contreforts des monts Kongô, aux confins du monde.

La ville, protégée par une enceinte de pierre, était adossée à la montagne, et un unique chemin conduisait à sa porte. Des voyageurs marchant à pas pressés s'y rendaient. Leurs ombres étirées semblaient lécher le sol. Soudain, ceux d'entre eux qui avaient tourné leurs regards vers le ciel s'arrêtèrent en découvrant l'animal. Leurs compagnons, surpris, les imitèrent aussitôt, et tous s'écartèrent dans une légère bousculade. La monture se posa dans un nuage de poussière au milieu du cercle qu'ils avaient formé.

— Non mais, qu'est-ce que vous faites ? s'écria l'un d'eux à l'homme qui chevauchait l'animal.

— Non mais ça va pas de vous poser en plein milieu du chemin ! dit un autre. Vous pourriez choisir un endroit plus dégagé !

L'homme mit pied à terre. Il devait avoir environ trente ans. Sans même leur accorder un regard,

il leva la tête vers la plaque apposée au-dessus de la porte de la cité : *Ken*. Cette ville, perdue au bout d'une bande de terre cramponnée à la mer, était le chef-lieu de la préfecture de Ken, au royaume de Kyô.

L'homme s'étira pour faire disparaître les courbatures du voyage. Puis, saisissant sa monture par la bride, il entra dans la ville. Il traversa une avenue grouillante de monde et se dirigea vers le quartier nord-ouest. Au bout de quelques minutes et plusieurs détours, il s'arrêta devant une auberge.

— Bonsoir monsieur !

Un jeune garçon qui balayait la rue à côté de l'entrée accourut vers lui au moment où il s'apprêtait à passer le porche en pierre de l'établissement. L'homme jeta un regard à celui qui l'avait interpellé. Un sourire apparut sur son visage.

— Mais c'est le petit Shômei !

— Ben, oui... répondit le garçon avec méfiance.

L'homme se pencha vers lui.

— C'est moi, Gankyû. Tu te souviens ? On a souvent joué ensemble, tous les deux.

— Gankyû ?

— Oui. Tu te rappelles pas ?

— Mais c'était il y a très très très longtemps ! dit le garçon en plissant les yeux, un sourire malicieux sur les lèvres.

Gankyû se vengea gentiment d'une pichenette sur le front de Shômei. Deux années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre. L'enfant avait alors dix ans. À cette époque, il travaillait déjà avec son père dans l'auberge, mais il n'était pas encore chargé d'accueillir les clients.

— Tu es devenu portier, à ce que je vois. C'est une belle promotion, félicitations ! dit Gankyû gaiement en lui passant les rênes de sa monture. Je vous le confie, monsieur le portier. Mais attention, ne laisse personne s'en approcher, surtout.

— Je sais, répondit le garçon avec une moue espiègle, en se saisissant des rênes.

Il leva les yeux vers l'animal d'un air peureux.

— Tu as changé de monture ?

— Oui. L'autre a été tuée par un yôma.

Le garçon se tourna vers Gankyû.

— Et toi, tu n'as rien eu ?

— Je m'en suis sorti... Au fait, ici, comment ça se passe ? Les yôma n'entrent pas dans la ville ?

— Si, de temps en temps, répondit nonchalamment le garçon.

Sans doute s'y était-il résigné. Cela faisait déjà vingt-sept ans que le dernier roi était mort, et depuis, le royaume dépérissait de jour en jour. Les yôma pullulaient. S'ils parvenaient à pénétrer dans une ville fortifiée comme Ken, il était facile d'imaginer ce qui devait advenir de celles qui ne bénéficiaient pas d'une telle protection.

Le garçon poussa un profond soupir pour chasser de son esprit les images qui venaient d'affluer, et leva les yeux vers l'animal.

— C'est quoi comme chimère ?

La monture ressemblait à un cheval ailé avec une corne pointue au milieu du front et de longues griffes à la place des sabots. Gankyû donna un pourboire au garçon et prit le bagage fixé sur le dos de la bête.

— Un haku, répondit-il en flattant le flanc de sa monture.

Puis, après une légère tape sur la tête du garçon, il se dirigea vers l'auberge. Il traversa la cour couverte d'un auvent et pénétra dans le bâtiment. Un homme, qu'il aperçut de dos, se tenait debout près de la porte, tête baissée.

— Je peux dormir ici cette nuit ? demanda Gankyû d'un ton enjoué en franchissant le seuil.

L'homme se retourna vers le visiteur. Dès qu'il l'aperçut, un large sourire apparut sur son visage. Gankyû comprit alors pourquoi celui-ci avait gardé la tête inclinée : derrière lui, une très jeune fille pauvrement vêtue les regardait. Gankyû avait cru un moment que l'aubergiste était perdu dans ses pensées, mais en fait il devait être en train de parler avec elle. L'aubergiste s'approcha de lui à grands pas.

— Gankyû ! Quelle surprise ! Ça fait si longtemps !

— Mais non, pas tant que ça !... Tu as une chambre ?

— Bien sûr ! dit l'aubergiste, tout sourire, en lui prenant ses bagages.

Pourquoi avait-il l'air si content de le voir ? Gankyû n'en avait pas la moindre idée.

— Hé, attends ! Je veux une chambre ordinaire. Pas une de luxe. C'est juste pour une nuit.

— Je sais. De toute façon, c'est la dernière qui me reste. Tu as de la chance !

Ah, c'est vrai, c'est normal, réfléchit Gankyû. L'équinoxe de printemps est tout proche, maintenant.

— Mon haku est à l'écurie. Occupe-t'en, s'il te plaît.

Au moment où l'aubergiste acquiesçait, un cri perçant retentit dans la salle.

— Pas question !

C'était la fillette qui parlait avec l'aubergiste un instant auparavant. Malgré sa triste apparence, quelque chose en elle révélait un tempérament fougueux. Elle jeta un regard hostile au tenancier.

— J'étais là avant lui ! Pourquoi lui donnez-vous la chambre à lui, et pas à moi ?

Gankyû l'observa, étonné, tandis que l'aubergiste, d'un air las, porta la main à son front :

— Allez, petite demoiselle, cesse de te moquer de moi, veux-tu, fit-il avec un soupir. Ta maman doit t'attendre. Dans quelle auberge êtes-vous descendues ? Je vais t'accompagner.

— Je ne me moque pas du tout ! Je suis très sérieuse. Je veux une chambre. C'est bien une auberge ici, que je sache ? répondit-elle, rouge de colère.

Le spectacle est plutôt plaisant, se dit Gankyû.

Il attrapa l'aubergiste par le bras et lui remit un pourboire pour s'assurer qu'il lui céderait la chambre.

— Merci de porter mes bagages dans ma chambre. Je vais d'abord manger un morceau.

— Non ! Attendez ! cria la fillette en le foudroyant du regard.

Puis, d'un pas décidé, elle vint se poster sous son nez.

— Vous ne respectez jamais les usages ? demanda-t-elle en l'examinant de la tête aux pieds. Vous n'avez pas honte ?

De près, elle semblait être du même âge que Shômei. Gankyû sourit.

— Les usages ? Quels usages ? C'est plutôt toi, mon enfant, qui devrais avoir honte. Une jeune fille comme toi n'a pas à descendre seule dans une auberge.

— Cette blague ! Qu'est-ce que ça peut faire que je sois une enfant ? Un client est un client. Un point, c'est tout.

— D'accord. Mais alors dans ce cas, tu dois trouver une auberge pour les enfants.

— Ça fait longtemps que j'y serais s'il y en avait une, dit-elle avec une grimace.

Gankyû pouffa de rire. Chaque année, à l'approche de l'équinoxe de printemps, de nombreux voyageurs passaient dans la ville de Ken. Il n'était donc pas étonnant que la veille de ce jour, on ne trouve plus à s'y loger. Gankyû était pourtant bien décidé à ne pas passer la nuit dehors.

— Et si tu allais voir dans le bourg d'à côté ? Je suis sûr que tu trouveras une chambre là-bas.

— Il est trop tard maintenant. La porte sera fermée quand j'arriverai. Vous voulez que je meure de froid ou quoi ? Je suis une enfant, c'est exact, une frêle enfant qui n'a pas d'endroit où dormir cette nuit. Par contre, vous, monsieur, qui me paraissez être un adulte en bonne santé, vous pourriez sans dommage coucher dehors, il me semble. Moi, si fragile... Je me fais comprendre ? Allez, soyez gentil, quoi, laissez-moi votre chambre... S'il vous plaît...

— Je ne suis pas aussi généreux que ça.

— Je vois... C'est pas la pitié qui vous étouffe, ni le bon sens...

— Tu peux prendre ça comme ça...

Elle lui jeta un regard sévère et, se campant un instant les poings sur les hanches, pointa sur lui un doigt accusateur, comme l'aurait fait une mère réprimandant son gamin.

— Et d'abord, qu'est-ce que vous venez faire ici, hein ?

— Pardon ?

Ken était située au bout du monde. Aucune route n'y conduisait, et il n'y avait que la mer Jaune au-delà. Rien de particulier à y voir et nulle raison non plus d'y faire étape. Bien sûr, certains voyageurs trouvaient parfois un intérêt suffisant au bourg pour venir le visiter, mais ils étaient rares. En cette saison, à l'approche de l'équinoxe, seuls ceux qui avaient l'intention de pénétrer dans la mer Jaune avaient un motif valable pour s'y trouver.

— C'est plutôt à moi de te demander ça ! Qu'est-ce que tu fais ici, au juste ? Tu as perdu ton chemin ? Et où sont tes parents ?

— Je ne suis pas perdue : je voulais venir à Ken, et je suis maintenant à Ken. Mes parents sont à Renshō.

Gankyû en resta muet. L'aubergiste, qui les écoutait à l'écart, ne put s'empêcher d'intervenir.

— Renshō ! s'écria-t-il, les yeux écarquillés. Tu viens de Renshō ?

— Oui. Je suis partie de Renshō et je suis venue jusqu'ici. Mais ça n'a pas été facile. Et je ne sais pas où je vais dormir cette nuit. C'est vraiment trop injuste...

— Mais tu n'es pas venue toute seule, quand même ? Tu dois bien être avec des amis ? Où sont-ils ?

— Si, je suis venue toute seule.

La réponse avait beau être claire, elle n'en était pas moins troublante. Et la simplicité, pour ne pas dire la candeur, avec laquelle elle avait été donnée la rendait d'autant plus déroutante. Renshō est la capitale du royaume de Kyō. Suivre à pied la grand-route jusqu'à la mer, puis prendre le bateau pour la traversée : il fallait compter pas moins de deux mois pour parvenir jusqu'à Ken. Et encore pour un adulte dans la force de l'âge !

— Tu as voyagé sans personne pour t'accompagner ? demanda Gankyû. De Renshō à ici, sans personne ?

— Toute seule. Tout le trajet. Ça vous impressionne, hein ? Alors, en récompense de mon courage, vous ne pourriez pas me donner votre chambre, dites ?

Gankyû était stupéfait. L'enfant qui se tenait là, devant lui, avait effectué un périple que lui-même

n'aurait pas osé entreprendre. Et seule, qui plus est, sans aucun adulte. C'était à peine croyable.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison as-tu fait tout ce chemin ?

La fillette leva les yeux vers lui. Une lueur de mépris brillait au fond de ses prunelles.

— Quelle question ! Si je voulais faire du tourisme, c'est sûrement pas ici que je serais venue !

— Et donc... ?

— C'est évident, non ? Je vais au mont Hô !

Ses deux interlocuteurs en restèrent bouche bée.

— Le kirin de Kyô s'y trouve, donc c'est là-bas que je vais.

— Hé, attends, tu...

Au mont Hô !? Elle veut aller au mont Hô !...

— Tu veux monter sur le trône ? demanda Gankyû.

— Oui. Tout le monde a le droit de faire l'Ascension, que je sache. Même les enfants, pas vrai ?

Effectivement... il n'est interdit à personne de s'y rendre. Mais...

— Mais c'est de la folie !

— Pourquoi ? Si le nouveau roi se trouvait parmi les adultes, ça ferait longtemps qu'il serait sur le trône, non ? C'est pour ça que j'ai décidé d'y aller, dit-elle en regardant Gankyû avec arrogance. Vous êtes à Ken, vous aussi. C'est donc que vous comptez vous rendre dans la mer Jaune pour faire l'Ascension. Je me trompe ? Alors je peux déjà vous dire que vous n'avez aucune chance. Parce que Kyôki, le kirin et animal sacré du royaume de Kyô, ne choisira jamais un homme comme vous, qui vole la chambre d'une pauvre enfant sans défense...

— Et tu connais la mer Jaune au moins ?

— Bien sûr que je la connais, répondit-elle d'un ton cassant. Il n'y a ni bourg, ni village, ni auberge. Même pas de chemin.

— Mais ce n'est pas tout...

— ... Et ça grouille de yôma aussi, je sais. Mais de toute façon, ces temps-ci, des yôma, il y en a beaucoup ici aussi, alors...

— Seulement, le nombre de yôma qui vivent dans la mer Jaune n'a rien à voir avec ici. Comment tu vas te déplacer dans un endroit pareil ? Tu es une enfant, tu es seule... Si tu te fais attaquer par un yôma, qu'est-ce que tu feras ?

— Et vous ? Vous êtes sûr d'être toujours plus fort que les yôma ?

— Moi ? Je...

— ... Et puis vous pouvez bien être aussi fort que vous voulez, ça ne change rien à l'affaire. Pour vous, il est inutile de faire l'Ascension. Alors, laissez-moi la chambre.

Gankyû se gratta la tête, le front plissé, et s'accroupit devant la fillette.

— Écoute, jeune demoiselle...

— Je vous arrête tout de suite : sachez d'abord que la personne qui se tient en ce moment devant vous est vraisemblablement la future reine de ce royaume. J'espère que vous en avez conscience. Maintenant, si vous avez encore quelque chose à ajouter, eh bien, allez-y, je vous écoute.

Gankyû avala sa salive et prit une grande inspiration.

— Tu sais, il n'est pas aussi facile que tu le penses de franchir la mer Jaune.

— Et alors... ?

Il était clair qu'elle n'attachait pas la moindre importance à ce qu'il disait.

— Moi, je ne vais pas dans la mer Jaune pour faire l'ascension du mont Hô. J'y vais pour chasser

les yôjû. Je les capture pour les dresser et en faire des montures que je revends. C'est mon métier. Et tu sais comment on appelle les gens comme moi ?

— Non, dit-elle en faisant la moue.

— Des ryôshishi, ou chasseurs de cadavres. Parce que lorsqu'on part en excursion à plusieurs dans la mer Jaune, il nous arrive plus souvent de rapporter le cadavre d'un collègue qu'un yôjû. Mais c'est notre travail. On est des professionnels.

Deux ans plus tôt, à l'équinoxe d'automne, Gankyû avait perdu sa monture et deux de ses compagnons : un yôma avait tué les deux hommes qui gardaient les bêtes, et dévoré six d'entre elles. Si lui-même en avait réchappé, c'était uniquement parce que le monstre avait semblé rassasié par ce qu'il avait déjà englouti. Dès le solstice d'hiver cependant, Gankyû s'était empressé de quitter la mer Jaune, ramenant avec lui le haku qu'il avait réussi à capturer dans l'intervalle. À son retour, il s'était attelé au dressage de l'animal, mais la chimère s'était révélée si rebelle que les lunes avaient passé sans résultat sensible, si bien qu'il avait raté l'équinoxe de printemps suivant. C'était il y a un an déjà. Il avait fini par dresser le haku, dont il avait fait sa monture, et il était temps maintenant pour lui de retrouver son terrain de chasse.

— ... Du coup, je suis sans le sou. J'ai fait le voyage jusqu'ici sans dormir une seule fois dans une auberge. Quant au bateau, c'était même pas la peine d'y penser. Pas de quoi me payer le billet. En fait, je viens de passer deux nuits sur le dos de mon haku. Je suis éreinté, complètement épuisé, et je n'ai pas d'argent. Maintenant je ne pense qu'à une chose : dormir. Heureusement, l'aubergiste me connaît, il me fera crédit pour cette nuit. Voilà, tu sais tout.

— Bien, répondit la fillette.

Elle semblait réfléchir à quelque chose. Gankyû lui tapota le bras.

— Tu vois, ce n'est pas pour t'embêter que je veux cette chambre. Mais je crois vraiment qu'il est préférable pour toi que tu rentres à la maison. Pour cette nuit, je...

La jeune fille s'était mise à retirer son manteau. Il s'interrompit. Elle se débarrassa ensuite de la pelisse qu'elle portait en dessous, la retourna, et d'un geste sûr, lui en montra l'intérieur. Gankyû n'en crut pas ses yeux : sur la doublure du vêtement, cousue à même le tissu, une série de pièces d'argent était soigneusement alignée.

Bon sang ! Mais combien y en a-t-il ?

— J'ai ici treize pièces d'argent, commença-t-elle. Conduisez-moi au mont Hô et elles sont à vous.

Sachant qu'une pièce d'argent valait cinq ryô, soit à peu près l'équivalent du salaire mensuel d'un fonctionnaire de base, la fillette possédait au bas mot plus d'un an de traitement d'un employé de l'État !

Gankyû était stupéfait. Il fixait la jeune fille sans réagir. Elle poursuivit :

— Je vous engage. Si nous avons besoin de quelque chose pour le voyage, utilisez cet argent.

— Pardon ?

Elle plissa les yeux et lui fit son plus beau sourire.

— Je m'appelle Shushô. Pour cette nuit, je dormirai dans le lit et vous sur le plancher. Ça vous va ?

Première partie

De la mer souffle le vent. Une mer noire et profonde comme le néant.

Au début de l'automne, le froid – nul ne sait d'où il vient – se concentre dans le nord de la mer de Kyokai. Dès cet instant, l'eau commence à se rafraîchir. D'abord en surface, puis graduellement, jusque dans les profondeurs. À son contact, l'humidité en suspension dans l'air se met à geler, produisant une multitude de particules blanches qui viennent orner la crête des vagues. L'air se refroidit à son tour, s'agite, se dilate, et se transforme bientôt en un vent violent qui balaye les cristaux de glace à fleur de mer et produit une écume poudreuse. Ce vent tourbillonne si fort qu'il provoque le renversement des courants marins. Puis, comme s'il avait enfin acquis suffisamment d'énergie, il se ramasse sur lui-même et se lance à l'assaut des terres. C'est le jôfu, « le vent obstiné ».

Le jôfu, venu du nord-est de la mer de Kyokai, atteint les côtes du continent par le nord. Il pénètre alors dans le royaume de Ryû. En se heurtant aux premières chaînes montagneuses qui le bordent, il provoque d'énormes chutes de neige. Puis il poursuit sa route, gelant tout sur son passage, et lorsqu'il arrive au-dessus des monts frontaliers avec le royaume de Kyô, il se décharge enfin de tout l'excédent neigeux qui l'alourdit. Il continue alors son chemin, sec et léger, à travers les terres.

À Renshō, capitale du royaume de Kyô, se dresse le mont Ryô'un, le mont « qui s'élève au-delà des nuages ». Ses nombreux pics fins et élancés sont sans doute à l'origine du nom de la capitale, puisque Renshō signifie « plusieurs mâts ». On dit aussi que le mont céleste évoque une botte de pinceaux liés ensemble. La ville vient se nicher dans la corbeille arrondie de son pied évasé, comme s'il la tenait dans ses bras. Seuls quelques-uns de ses pics sont assez hauts pour percer la mer de Nuages. Leurs pointes émergent dans le ciel et forment un chapelet de petites îles qui flottent dans les airs. Les flancs du mont Ryô'un sont creusés de nombreux sillons, larges et profonds. Lorsque le vent sec s'y engouffre et se faufile à travers les fissures et les parois, il émet de légers sifflements qui produisent une harmonie semblable au bruit des vagues. À Renshō, cet hiver encore, on pouvait en entendre les échos courir le long des ruelles.

Un vent soufflait près du sol, un autre descendait de la montagne. De leur rencontre naissaient des petits tourbillons qui, en cette fin d'après-midi, virevoltaient à travers la ville. L'un d'eux, mutin, souleva le pan de l'habit d'une fillette.

— Oh ! fit-elle en rabattant précipitamment le tissu, son sac d'écolière sous le bras. Quel froid...

— Hé, Shushō ! Tu ne rentres pas ?

Elle se retourna et aperçut, traversant la cour déserte du collège de district, le garçon qui venait de l'interpeller.

— Si, bien sûr que je rentre, dit-elle en détournant la tête.

Elle se tenait debout, adossée à l'un des piliers qui marquaient l'entrée de l'établissement.

— Ben alors, pourquoi tu restes plantée là depuis tout ce temps ?

— Et toi, pourquoi tu m' observes depuis tout ce temps ?

Le garçon s'empourpra et la fixa droit dans les yeux.

— Je t'observe même pas, d'abord ! Je t'ai juste vue par hasard. Parce que tu étais comme qui dirait dans mon champ de vision. Mais tu es la dernière personne que je voudrais observer, même si on me le demandait à genoux !

— Eh bien, tu as de la chance, parce que personne ne te le demande !

Le garçon se renfroigna aussitôt. Il regarda le profil de Shushô qui avait détourné les yeux, l'air indifférent, puis il fit volte-face et s'avança sur le perron. Il n'avait pas fait deux pas que, de nouveau, il se tourna vers elle.

— Tu ne rentres pas ?

— Je t'ai déjà dit que si. Et toi, tu rentres, non ? Alors vas-y, n'hésite pas.

— Mais tu m'as dit que tu rentrais. Alors, vas-y, toi, pourquoi tu traînes ?

Shushô laissa échapper un soupir.

— Je ne rentre pas toute seule. Je ne sais pas où ils sont en ce moment, mais je dois les attendre.

Ce ne serait pas très gentil d'y aller sans eux.

— Oui, c'est ça, dit le garçon en souriant. Dis plutôt que tu as peur de rentrer toute seule.

— Alors là, pas du tout ! Juste pour rentrer chez moi ? Pourquoi j'aurais peur, d'abord ?

— Allez, c'est pas la peine de faire semblant. Je sais bien que tes parents sont riches. T'es une fille de bonne famille, comme on dit. Tu ne peux même pas marcher toute seule dans la rue, tellement tu as peur. C'est pas vrai ?

Shushô le foudroya du regard.

— Absolument. Je suis une fille de bonne famille. Et une fille de bonne famille ne marche jamais sans être accompagnée. Si je rentre maintenant, mes gardes du corps seront punis à cause de moi pour m'avoir laissée seule dans la rue.

— Tu parles... Dis plutôt que tu as peur d'y aller seule, oui... Mais si tu as envie, moi, je veux bien t'accompagner !

— Décidément, tu ne veux pas comprendre, fit-elle en soupirant.

De guerre lasse, elle se détournait, lorsqu'elle aperçut trois hommes grands et robustes qui venaient dans sa direction en courant. Ils s'arrêtèrent à sa hauteur, haletants.

— Excusez-nous, mademoiselle, nous sommes vraiment désolés.

C'étaient les trois gardes du corps employés par le père de Shushô pour accompagner sa fille quand elle sortait. Elle redressa le buste et se campa devant eux.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?... C'est du sang, on dirait, dit-elle en les examinant.

D'un rapide coup d'œil, ils inspectèrent leur tenue. Des taches rouges apparaissaient çà et là sur leur plastron de cuir.

— Ah oui, pardon... Nous avons entendu des cris tout à l'heure, là-bas, dit un des gardes en pointant du doigt l'extrémité de l'avenue.

Le soir tombait. À cette heure, l'artère était encombrée de promeneurs affairés. Pourtant, certains parmi eux semblaient se diriger à pas pressés vers l'endroit qu'avait indiqué le garde.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y avait des vermines. On les a tuées. Excusez-nous de vous avoir fait attendre.

Shushô fronça les sourcils. Cela faisait vingt-sept ans déjà que le roi était mort. Mais ces derniers temps, les yôma faisaient des incursions de plus en plus fréquentes dans Renshō, la capitale du royaume. Ceux qu'on appelait les « vermines » étaient de petite taille et relativement peu dangereux. Cependant leur apparition était un mauvais signe : bien souvent, lorsqu'on commençait à les voir voleter à travers les rues, c'est que les grands yôma n'allaient pas tarder à se montrer.

— Allez, dépêchons-nous ! dit le second garde.

Shushô approuva de la tête et descendit les marches de l'école. Le garçon lui emboîta le pas

aussitôt.

— Shushô... Ça va ?

— Pardon ?

— Je peux t'accompagner ?

Elle se retourna, l'air surpris.

— M'accompagner ? Mais si tu viens avec nous, après, les gardes devront te ramener chez toi.

— C'est que... murmura le garçon avec un sourire, aujourd'hui, je voudrais bien rester un peu avec toi, parce que, de toute façon... ce sera la dernière fois.

— Non merci, dit Shushô à voix basse. Allez, maintenant, rentre chez toi. Au revoir.

Et elle s'éloigna. Le garçon l'observa un instant, laissant échapper un soupir que le vent emporta.

La maison de Shushô était située à l'extrémité nord de Renshô, pas très loin de son collège. En continuant dans cette direction, on atteignait les premiers contreforts du mont Ryô'un auxquels s'adossait le mur d'enceinte de la cité. Shushô emprunta la ruelle qui montait en pente douce, traversa le quartier paisible des temples et des sanctuaires de la Voie, et parvint aux limites de la ville. Là, se dressait une porte monumentale encadrée de deux grandes bâtisses hautes de deux étages. Au-delà, on pouvait apercevoir le toit aux allures bigarrées du bâtiment principal. Les tuiles émaillées qui le couvraient étaient de couleur verte, et son faîtage composé d'un assemblage polychrome. Tout autour, sur la partie en surplomb comme un balcon, des ornements multicolores étaient suspendus. Le chemin circulaire qui longeait le mur de protection, à l'intérieur de la propriété, s'élargissait devant le grand portail, dégageant un espace barré en son milieu par un muret de pierre face à l'entrée. Cette structure architecturale était conforme aux règles du feng-shui, afin de s'attirer la protection du Ciel. À chacune de ses extrémités, et perpendiculairement à lui, deux palissades bordaient l'allée centrale conduisant à la maison. Elles étaient percées d'ouvertures délicatement ouvragées par lesquelles on pouvait voir se balancer les branches d'arbres soigneusement taillés. On disait dans toute la ville que c'était la plus somptueuse demeure de Renshô. Son propriétaire se nommait Sô, et le jardin qui s'étendait sur les coteaux jusqu'aux premiers reliefs de la montagne était célèbre pour sa beauté. C'est pourquoi on appelait cette résidence la résidence-jardin de Sô, ou plus simplement, le jardin de Sô, appellation très poétique signifiant aussi, en jouant sur les mots, « le jardin insigne, si beau à observer ».

C'est là que Shushô avait vu le jour. Son nom personnel, Shushô, signifiait « perle de cristal ». Son nom de naissance était Saï. Son père, Sô Joshô, était souvent appelé Banko, « celui qui tout achète et tout revend », parce qu'il n'y avait rien, disait-on, dont il ne sache faire le commerce. À ses débuts, il s'était lancé dans le négoce du bois, activité très courante parmi les hommes d'affaires du royaume de Kyô, qui lui avait permis de devenir le marchand le plus réputé de Renshô.

Un proverbe disait d'ailleurs : « Impossible de désirer plus grande fortune que celle de Banko ! » Et de fait, sa fortune était grande, assurément. Probablement la plus grande des douze royaumes. Pourtant, ce n'était pas l'argent qui constituait l'essentiel de sa fortune : rien n'était pour lui plus précieux que son épouse, Hajô, la bien nommée « précieuse comme le cristal de roche », réputée pour son extrême intelligence, ses trois fils et ses trois filles, dont tous s'accordaient à dire que leur sens des affaires n'avait d'égal que leur vertu, et sa quatrième fille, la petite dernière, encore toute jeune. Une parfaite harmonie régnait sur cette famille, et tous les domestiques qui s'activaient à la servir témoignaient d'un grand respect envers leur maître. Voilà en réalité pourquoi on ne pouvait désirer plus grande fortune que celle de Banko.

Le portail et les bâtiments de la résidence étaient, à cet égard, tout à fait évocateurs : toutes les fenêtres et toutes les portes, sans exception, étaient ornées de grilles finement ouvragées. En pénétrant dans la propriété, Shushô leva les yeux vers le portail.

— Il est vraiment fou... murmura-t-elle.

La demeure avait beau être robuste et bien protégée, les gardes forts et loyaux, si un oiseau hippô, un « oiseau de la fin de tout », venait à pénétrer en ville en tenant en son bec un brandon incandescent et déclenchait un incendie, tout cela partirait bel et bien en fumée. Sans parler des éventuelles

sécheresses, inondations, gels et autres ouragans qui pouvaient s'abattre sur la région... Les richesses de Banko ne lui seraient d'aucun secours contre les yôma et les catastrophes naturelles.

— Voyons, on ne parle pas comme ça, mademoiselle ! Et qui donc est ce fou ?

Shushô tourna précipitamment la tête et vit les gardes qui l'avaient accompagnée se prosterner. Un homme d'un certain âge, l'air placide, se tenait dans le jardin : le célèbre Joshô en personne.

— Alors, comme ça, la plus jeune de mes filles ne sait pas maîtriser son langage ?

— Moi ?

Joshô sourit et embrassa sa fille.

— Et moi qui m'apprêtais à aller te chercher parce que je venais d'apprendre que des vermines avaient été signalées près du collège. Quelle ingratitude envers ton pauvre père !

Shushô haussa les épaules, ce qui fit sourire son père. Il se tourna vers les gardes.

— J'ai su que vous vous étiez chargés de les éliminer. Merci, c'est du bon travail.

Ils se prosternèrent de nouveau, le front collé aux dalles froides du jardin.

— Tu vois, quand je te conseille de ne pas aller à l'école... Ce n'est pas seulement ta vie que tu mets en danger. Celle de tes gardes aussi.

— De toute façon, tu n'as plus à t'inquiéter. Le collège est fermé.

Shushô se dirigea vers la maison. Elle était frigorifiée. Son attente prolongée devant l'école l'avait glacée jusqu'aux os, et le court trajet qu'elle avait fait pour rentrer chez elle n'avait pas suffi à la réchauffer.

— Le collège est fermé ?

— Oui. Le directeur est mort.

Il y avait un collège dans chaque district. Ceux qui y obtenaient les meilleurs résultats avaient ensuite le droit d'entrer au jôshô, le lycée régional. Shushô s'était disputée avec son père à ce sujet parce qu'il considérait qu'elle pouvait se dispenser de suivre les cours du collège, les connaissances acquises à l'école primaire étant, selon lui, bien suffisantes. La querelle était désormais sans objet.

Joshô écarquilla les yeux.

— Quoi ? Maître Haku est décédé ?

— Oui. Des yôma ont attaqué son quartier ce matin. Il paraît qu'il a été dévoré par un bafuku.

Joshô se tourna vers elle et mit un genou à terre.

— C'est terrible...

— Ce n'est pas la peine de faire cette tête. C'est vrai que c'est le deuxième de mes maîtres qui meurt, mais si je compte tous les élèves et tous ceux de leur famille qui ont été tués... Ça fait beaucoup de morts. Dommage que mon maître soit l'un d'eux, c'est tout...

— Ne parle pas comme ça, ce n'est pas bien.

— Mais c'est la vérité, dit-elle en haussant les épaules. De toute façon, ça devait arriver un jour ou l'autre, il n'avait pas de barreaux à ses fenêtres, lui...

Shushô promena son regard sur les fenêtres qui donnaient sur le jardin intérieur : elles étaient toutes munies de barres de protection en fer forgé. De plus, les murs de la maison étaient régulièrement consolidés avec du plâtre, les portes renforcées par de gros rivets, et des gardes armés surveillaient les lieux jour et nuit.

— J'ai un camarade qui habite le bourg d'à côté. Eh bien, son père est mort, lui aussi. Un jour, il est allé vendre des seaux dans les environs. Mais il n'est pas rentré à la nuit. Ses amis se sont inquiétés et sont partis à sa recherche jusqu'au village voisin à plus de dix li de distance. Quand ils

sont arrivés, ils ont retrouvé la tête de son père au milieu des cadavres des autres habitants.

— Voyons, Shushô...

— Mais bien sûr, on n'y peut rien, n'est-ce pas ? Il faut se faire une raison, c'est comme ça... Sa famille à lui n'avait pas de gardes pour se protéger. Pour les nourrir, son père était obligé de vendre des seaux en bois, parce que leur champ de blé avait été ravagé par les sauterelles l'automne dernier. Quand ses amis ont ramassé sa tête, ils ont trouvé de l'argent dans sa bouche. C'est là qu'il l'avait caché, lorsque le yôma l'avait attaqué...

Joshô aurait voulu lui caresser le dos pour la consoler, mais elle esquiva sa main d'un mouvement d'épaule et se dirigea vers la maison.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas triste. J'y suis habituée, voilà tout. La mort ne me fait plus peur. Quand j'étais petite, celle de Grand-Mère m'avait terrifiée. Maintenant, je ne me rappelle même plus pourquoi.

— Shushô, arrête, s'il te plaît, je n'aime pas t'entendre parler comme ça...

Joshô rattrapa sa fille et passa un bras autour de ses épaules. La serrant contre lui, il l'accompagna jusqu'à l'intérieur de leur demeure et la fit asseoir sur une chaise dans la grande salle.

— Les temps sont difficiles, tu sais.

— Oui, c'est ce qu'on dit...

— Je comprends que tu aies pitié de ceux qui souffrent, mais il n'est pas bon de se réfugier dans l'indifférence et le cynisme.

— Je ne suis pas indifférente.

— Shushô...

Elle leva les yeux vers son père.

— Papa, pourquoi tu ne fais pas l'Ascension ?

— L'Ascension ?

— Oui. Si les temps sont difficiles, c'est parce que nous n'avons pas de roi. Si tu étais désigné comme nouveau roi, il n'y aurait plus tous ces drames.

Un sourire tendre apparut sur le visage de Joshô. Il passa une main sur les cheveux de sa fille en dodelinant de la tête.

— C'est vrai que j'ai la chance d'être riche. Mais je ne suis qu'un marchand. Tu comprends ?

Shushô, ton repas ! lança Keika derrière la porte.

Shushô posa son pinceau et rangea rapidement dans un casier les papiers sur lesquels elle était en train d'écrire. Elle s'apprêtait à nettoyer la pierre à encre lorsque Keika pénétra dans la pièce.

— Shushô, c'est vrai ce qu'on raconte, que le directeur du collège est mort ?

— Oui.

— Ah... Tu étudiais ? Il paraît que le collège a été fermé... ?

— Oui...

Keika, d'un an plus âgée que Shushô, était une kasei, ou « affiliée de famille ». C'est-à-dire qu'elle avait été adoptée par les parents de Shushô pour entrer à leur service. Elle était logée, nourrie, blanchie par leurs soins, mais en revanche, contrairement aux domestiques salariés, elle ne percevait pas de gages. De plus, en tant qu'« affiliée », elle leur était hiérarchiquement inférieure. Son adoption remontait à l'époque où ses parents avaient eux-mêmes été adoptés par la famille Sô. Elle n'était alors qu'une enfant. Servante dès son plus jeune âge, elle avait grandi avec Shushô, ce qui autorisait cette dernière à se comporter avec elle comme avec une amie d'enfance.

— Ma foi, on se passerait bien de ce genre de nouvelles, continua Keika. On n'entend que ça, ces temps-ci. Faut pas se laisser abattre, hein ! Faut chasser toutes ces idées noires !

— Je n'ai jamais d'idées noires...

— Ah bon... Mais tu préfères manger seule ici ce soir, je vois...

— C'est juste que je n'ai pas envie de parler avec mon père, aujourd'hui.

— Ah... Je vois, dit Keika.

Elle n'avait pas l'air convaincue par ses explications. Elle l'invita à passer dans la pièce d'à côté où son repas était servi.

— En tout cas, le maître est bien content. Lui qui s'est toujours opposé à ce que tu ailles au collège...

Shushô se mit à table et regarda avec ennui les plats qui y étaient déposés.

— Ça ne m'étonne pas... Il doit être satisfait.

— Mais c'est pas grave. Tu peux toujours étudier à la maison, non ? Avec tes précepteurs...

Shushô n'avait toujours pas pris ses baguettes en main. À vrai dire, elle n'avait pas envie de manger. Elle poussa un gros soupir.

— Eux, ils sont juste bons à m'enseigner les bonnes manières et le commerce. Et puis de toute façon, à quoi ça sert que j'apprenne tout ça, vu qu'ils ne pourront pas me faire entrer au lycée ?

Il fallait en effet avoir impérativement suivi l'intégralité de l'enseignement dispensé au collège pour pouvoir entrer au lycée. À sa sortie, on pouvait ensuite espérer entrer à la « petite étude » de la province, dont le diplôme permettait à la plupart des étudiants de briguer un poste de fonctionnaire. Ce qui était le but de Shushô. Au grand dam de son père, qui n'en comprenait vraiment pas la raison.

— Je suis déçue. J'aurais tant voulu être jôshi...

Être nommé jôshi, pour un élève du collège du district, cela voulait dire se voir recommandé par ses enseignants auprès de l'administration pour poursuivre ses études dans l'établissement de cycle supérieur, le jôshô de région.

— Regarde, ton père, tes frères, tes sœurs, ils se sont tous arrêtés après l'école primaire, eux.

— C'est juste qu'ils n'étaient pas assez intelligents pour entrer au collège.

Keika se raidit et pointa son regard vers Shushô.

— Tu répètes toujours la même chose. Qu'est-ce que tu veux au juste ? Tu as une maison magnifique, tu... En fait, je ne comprends pas pourquoi tu tiens absolument à devenir fonctionnaire.

Shushô porta sa tasse de thé à ses lèvres et leva les yeux vers la fenêtre.

— Pour ne pas vieillir.

— Excuse-moi, mais c'est un peu puéril comme raison.

— Peut-être, mais c'est ce que je veux. Si je deviens fonctionnaire, je ne mourrai jamais. Et puis je ne deviendrai pas grosse et fripée, comme ta mère.

— Sois polie, dis donc ! Et laisse ma mère en dehors de tout ça, la pauvre.

Keika affecta une moue boudeuse et jeta un regard à la dérobee vers Shushô.

— Tu ne manges pas ?

— Je ne veux pas manger. Je suis contrariée.

— Ah, c'est nouveau, ça ! fit Keika en mettant de force les baguettes dans la main de Shushô. Le Ciel te punira si tu conduis comme ça. En ce moment, au prix où est la nourriture, tu as vraiment de la chance de pouvoir faire chaque jour un repas pareil.

Shushô regarda les plats étalés sur la table et reposa ses baguettes.

— C'est idiot ce que tu dis.

— Pardon ?

— Je sais bien que notre famille vit dans le luxe ! Et je sais aussi qu'une famille ordinaire n'a pas droit au même confort ! Mais que je mange ou pas aujourd'hui, c'est un autre problème. Ça n'a rien à voir !

— Tu ne veux pas manger, alors ? Bon, mais sache quand même qu'il y a beaucoup de gens qui seraient bien contents de trouver un tel repas dans leur bol. Il y en a même beaucoup qui seraient bien contents de pouvoir manger tout court !

— Je sais tout ça, je te l'ai déjà dit, reprit Shushô en regardant Keika dans les yeux. Si j'étais une fille bien obéissante, qui écoute bien sagement ce que lui dit son petit papa et qui reste bien gentiment à la maison, il est probable que je n'en saurais rien. Mais je vais à l'école, je vois d'autres enfants, je sais comment ils vivent.

— Si tu sais, alors...

— Ça n'a rien à voir avec ce que je dois faire ou ne pas faire ! Tu crois que si je t'obéis et que je mange ce que j'ai là sous les yeux, la même chose va leur tomber du ciel et remplir leurs bols, c'est ça ? Et puis tiens, puisque tu te soucies de ceux qui ont faim, tu n'as qu'à leur donner mon repas.

Keika sentit le rouge lui monter aux joues.

— Si je peux me permettre, je voudrais quand même que tu saches que ce que nous mangeons, nous, au service, est loin d'être aussi copieux que ce qu'on te sert !

Ces derniers temps, le budget consacré à l'achat des provisions de bouche ne permettait plus de nourrir correctement les affiliés. On avait dû leur supprimer un plat par repas. Les plus jeunes, surtout, supportaient mal ces restrictions. Et depuis quelques nuits, il arrivait même que la faim tire Keika de son sommeil.

Elle était en colère, prête à exploser. Elle foudroya Shushô du regard mais celle-ci lui opposa un visage parfaitement calme.

— Eh bien, je te le donne alors. De toute façon, je ne vais pas le manger. Tu vois, tu en as de la

chance !

— Arrête ! cria Keika.

— Écoute, dit Shushô, les sourcils froncés. Le directeur de mon collège a été attaqué et dévoré par un bafuku parce qu'il n'avait pas de protection à ses fenêtres. Un de mes amis n'a pas mangé pendant trois jours, et s'il a pu de nouveau faire un repas, c'est uniquement parce qu'on a retrouvé un peu d'argent dans la bouche de son père qui venait d'être tué. Comparée à eux, tu n'as pas trop à te plaindre, je trouve... Tu vis dans une maison bien protégée, tu as de quoi manger tous les jours... Dans le fond, ta vie est plutôt heureuse.

— C'est beaucoup dire...

— Tu refuses de voir en quoi tu es privilégiée, et après tu te permets de me faire des reproches...

Je ne mangerai pas ! Allez, débarrasse la table !

Keika se sentit pâlir.

— Pourquoi tu es comme ça ? commenta-t-elle d'une voix sans timbre.

D'un bond, Shushô se leva, son bol de soupe à la main, et le jeta sur Keika.

— Tais-toi ! hurla-t-elle. Laisse-moi tranquille, je n'ai besoin de rien !

Keika se figea sur place. Non pas tant à cause de la soupe qui était déjà froide et ne l'avait pas brûlée, que du geste même de Shushô.

— Pourquoi tu as fait ça ? parvint-elle à dire d'une petite voix.

L'humiliation, l'incompréhension, elle ne savait pas quoi au juste, lui fit monter les larmes aux yeux. Elle baissa la tête, s'empressa d'essuyer ses vêtements comme elle put, mais ils étaient déjà imbibés de soupe. Les larmes tombèrent sur ses manches.

Même si les affiliés ne gagnaient pas d'argent, pour l'essentiel, ils ne manquaient de rien. Pour le gîte et le couvert tout au moins, car en ce qui concerne leur habillement, le système était moins généreux. Le maître de maison leur donnait bien, deux fois l'an, des coupons d'étoffe dans lesquels ils devaient se tailler eux-mêmes leurs habits, mais Keika était en pleine croissance, elle grandissait vite et ses vêtements devenaient rapidement trop petits. De plus, les affiliés travaillaient chaque jour du matin au soir. Leurs tenues s'usaient vite. La seule solution que Keika avait trouvée pour pallier ces inconvénients était de rapiécer les vêtements qu'elle portait avec des morceaux de ses anciens habits. Même ainsi, elle n'en avait pas toujours suffisamment et devait alors compter sur l'une ou l'autre de ses collègues qui voudrait bien partager les siens avec elle, ou attendre les étrennes qu'elle recevait du maître au Nouvel An pour s'en acheter de nouveaux.

— C'est trop injuste...

Elle venait à peine de se confectionner cette nouvelle tenue avec la pièce de cotonnade qu'elle avait reçue en début d'année.

Tout en sanglotant, elle retira un à un les morceaux de légumes et de viande qui collaient au tissu. Shushô s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Excuse-moi, Keika, dit-elle, en essayant maladroitement d'éponger la soupe avec sa serviette. Je suis vraiment désolée. Je t'ai brûlée ?

— Non, ça va...

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Excuse-moi.

Keika se frotta le visage. Sa position lui interdisait de formuler le moindre reproche : elle n'était qu'une affiliée, et Shushô la fille du maître. Elle essuya ses larmes et regarda Shushô agenouillée devant elle, occupée à nettoyer son habit. Dans cette position, Shushô semblait l'implorer.

— Pardonne-moi, j'étais très énervée.

— Ce n'est pas grave...

— Il faut que tu enlèves tes vêtements. Tu as peut-être des brûlures.

— Non, ça va. La soupe n'était pas chaude.

— Bon, mais en tout cas, je ne peux pas te laisser retourner là-bas dans cette tenue. Il fait froid dehors, tu vas être gelée. Attends, reste là, je vais aller te chercher quelque chose.

Elle courut jusqu'à sa chambre. Keika l'entendit retourner des affaires, puis Shushô réapparut, légèrement essoufflée.

— Ce n'est pas tout neuf, mais si ça te va, je te le donne.

C'était un bel ensemble en soie. Keika ne savait comment réagir.

— C'est...

— Ne t'en fais pas. Je dirai à mes parents que les tiens ont été salis par ma faute. C'est ce que j'ai de plus grand, je pense que ça t'ira. Tu n'aimes pas ? Si ça ne te plaît pas, tu peux en choisir d'autres.

— Non, non, ça me plaît beaucoup, ce n'est pas ça. Mais...

— Oh !... pardon. Je ne voulais pas t'embarrasser. Excuse-moi.

Keika fit un bref hochement de la tête, en guise de dénégation. Elle n'était pas en position de recevoir des excuses de la fille de son maître, et puis, ce vêtement était si beau...

— Tu es sûre que tu peux me donner un aussi bel habit ?

Ce doit être celui qu'elle portait pour le Nouvel An, se dit Keika.

— Si tu veux bien me pardonner, je te le donne volontiers. Allez maintenant, change-toi, sinon tu risques d'attraper un rhume.

— Ah, euh... oui, bredouilla Keika, gênée.

Elle retira ses vêtements et, aidée par Shushô, enfila l'ensemble de soie molletonnée.

— J'ai l'impression d'être devenue un personnage de rêve... s'écria-t-elle en examinant sa tenue.

— C'est vrai ? En tout cas, ça te va très bien, tant mieux, commenta Shushô.

Elle ramassa les affaires de Keika.

— Et ça, je vais le laver... Pardonne-moi, Keika, dit-elle, les yeux baissés sur les vêtements sales qu'elle tenait à la main.

— Non, non, laisse. Je le ferai.

Je ne peux quand même pas la laisser me laver mes vêtements !

Elle tendit le bras pour les reprendre mais Shushô l'arrêta.

— Imagine si la soupe avait été encore chaude, j'aurais pu te brûler. Je ne pourrai jamais me pardonner si je ne fais pas au moins ça. Ne t'inquiète pas, je suis une bonne élève à l'école, mais pas trop mauvaise non plus pour les tâches ménagères ! Enfin... j'espère, dit-elle en riant.

Elle posa les vêtements de Keika et se mit à table.

— Et maintenant, excuse-moi, j'ai faim !

Après avoir fini son repas, Shushô accompagna Keika jusqu'au logis principal, et expliqua à ses parents, ainsi qu'à ceux de Keika, ce qui s'était passé. Elle se fit évidemment sermonner par son père, mais c'était bien normal : sa bêtise aurait pu mal se terminer.

De retour dans ses appartements, elle se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir. Un certain temps s'écoula ainsi, dans le silence, puis elle se releva et prit la veste de Keika. Elle

l'examina en fronçant les sourcils.

— J'aurais mieux fait de jeter une tasse de thé...

Soudain, elle plissa le nez et tourna la tête vers la fenêtre.

— ... Ça sent le bouillon...

Derrière la résidence s'étendait un espace, sur lequel donnaient les cuisines, qu'on appelait le ryô'in, c'est-à-dire la « cour au frais ». On trouvait là le puits, le lavoir, l'entrepôt à grain, l'écurie, un bassin pour conserver le poisson vivant, et de petits bâtiments annexes encadrant un potager, qui servaient d'ateliers pour la préparation des divers aliments, céréales, légumes, viandes ou poissons.

Les travaux du matin étaient presque terminés lorsque Shushô déboucha dans la cour, emmitouflée dans une veste en satin doublée d'ouate épaisse.

— Bonjour mademoiselle, la salua un vieil ouvrier de la maison répondant au surnom de Bashi.

— Bonjour Bashi, répondit Shushô.

— Alors, il paraît que le collège est fermé ?

— Si tu as l'intention de me parler de mon père qui doit être bien content ou ce genre de chose, je te préviens, je ne t'écouterai pas, réagit Shushô d'un ton enjoué. Dis-moi, est-ce que je peux aller donner à manger à Hakuto ?

— Bien sûr, répondit Bashi en souriant.

Bashi était un affilié, lui aussi. Il avait perdu tout ce qu'il possédait au cours des troubles provoqués par la mort du dernier roi, et avait été contraint à cette solution pour permettre à sa famille de survivre. Parmi ses trois enfants, adoptés tout comme lui, l'un travaillait dans la résidence secondaire de Banko comme domestique, un autre était second commis dans le magasin.

— Il paraît que le directeur est mort ? reprit-il en accompagnant Shushô.

Aussi loin qu'elle se souvienne, Bashi avait toujours été chargé de l'entretien de l'écurie. D'ailleurs, son surnom signifiait « le palefrenier ».

— Vraiment, ça fait mal au cœur, toutes ces nouvelles, continua Bashi. Ces jours-ci, on n'entend plus que ça, à Renshō. Des morts par-ci, des morts par-là...

— C'est vrai, oui.

— Heureusement qu'il y a notre bon maître. Grâce à lui, on peut vivre en sécurité.

— Oui, mais ça ne durera pas éternellement...

— Oh, pourquoi tu dis ça ? C'est pas très gentil pour ton père, dit-il en pénétrant dans l'écurie.

Shushô aimait beaucoup l'odeur de l'écurie. Surtout en hiver. Elle aimait sentir l'odeur chaude et moelleuse de la paille au contact des chevaux et des ânes.

Sa mère détestait ça, au contraire. À tel point que si Shushô avait le malheur de pénétrer dans la maison avec quelques brins de paille accrochés à ses vêtements, elle était aussitôt renvoyée dehors pour les broser.

Bah, c'est juste qu'elle n'aime pas les chevaux, pensa Shushô.

— Bonjour tout le monde, salua-t-elle à la ronde en entrant à son tour. Vous allez bien ?

Tout en adressant un regard à chaque bête, elle se dirigea vers le fond de l'écurie, là où l'on entreposait le fourrage, et se posta devant le box de sa préférée.

— Bonjour Hakuto, dit-elle à l'animal couché dans sa cage.

C'était un môkyoku, une sorte de panthère au pelage blanc. Les môkyoku sont très appréciés pour leur caractère. Ils sont intelligents, affectueux et particulièrement dociles. En guise de réponse, Hakuto, dont le nom signifie « lapin blanc », tendit le cou vers elle comme un chat et se mit à ronronner doucement.

Bashi, qui observait la scène en silence, plissa les yeux de contentement. Cela faisait longtemps maintenant qu'il s'occupait de ces bêtes. La fierté qu'il tirait de son métier et l'attachement qu'il avait pour ses protégés le rendaient heureux de voir Shushô manifester, tout comme lui, de l'affection pour eux.

Shushô se tourna vers Bashi, la main posée sur le loquet de la cage.

— Je peux jouer un peu avec lui ?

Hakuto était d'un tempérament calme, et Shushô, au fil de ses visites fréquentes à l'écurie où elle aimait aider Bashi, avait fini par se familiariser avec l'animal. Elle savait très bien ce qu'elle pouvait faire ou ne pas faire avec lui. Bashi lui donna donc son accord sans hésiter. En plus, le travail l'appelait, il avait d'autres chats à fouetter !

Quand Bashi fut parti, Shushô souleva le loquet et entra dans la cage. Couché dans la paille, l'animal la regarda approcher. Shushô s'assit à ses côtés et posa doucement la tête sur son cou musclé. Son poil avait une bonne odeur de fourrage frais, pas du tout l'odeur forte que dégagent certains fauves. Il faut dire que Bashi le bichonnait particulièrement. La jeune fille passa un bras autour de son encolure et commença à lui gratter gentiment l'arrière de l'oreille. Les ronronnements redoublèrent d'intensité.

Shushô entendait Bashi parler aux animaux, à l'extérieur. Elle tendit l'oreille. Le palefrenier s'affaira encore un moment, puis finit par s'éloigner. Le bruit de ses pas sur le sol en terre battue s'estompa, puis disparut.

— C'est le moment... murmura-t-elle en souriant à Hakuto.

Aussitôt, elle sauta sur ses pieds et sortit de la cage. Elle jeta un rapide coup d'œil vers l'entrée de l'écurie, se dirigea vers le tas de fourrage et grimpa à son sommet. Couchée de tout son long, à plat ventre, elle plongea le bras dans le petit espace qu'il y avait entre le mur et les bottes de paille et en retira un gros sac.

Le regard triomphant, elle rampa jusqu'au bas du monticule et retourna dans la cage. À son entrée, Hakuto releva la tête, l'air interrogateur. Shushô lui répondit par un sourire et alla décrocher la selle fixée au mur.

Il ne lui fallut pas longtemps pour harnacher l'animal. Sitôt fait, celui-ci se dressa sur ses pattes, prêt à partir.

— Doucement, attends un peu, dit Shushô.

Elle sortit une feuille de papier de sa poche et la plaça dans la mangeoire de Hakuto. Celui-ci, intrigué, y porta son regard.

— Tu veux savoir ? demanda-t-elle en posant une main sur sa tête. J'ai écrit : « Ne faites pas de reproches à Bashi. Si quelqu'un s'en prend à lui, je ne reviendrai jamais ! »

L'animal tourna ses yeux pleins d'innocence vers elle.

— Je dois aller quelque part, très loin, dit Shushô. Il faut que tu m'y emmènes. Tu cours vite. Avec toi, je pense que je pourrai y être à temps.

Hakuto ne répondit rien, bien sûr. Il se contenta de cligner ses grands yeux bruns dorés. Une lueur de curiosité semblait briller au fond de ses prunelles. Shushô lui caressa la tête.

— Ça fait déjà vingt-sept ans, tu te rends compte ? Vingt-sept ans que le roi est mort. Maintenant, les yôma entrent jusque dans la ville. Bien des personnes ont été tuées...

Elle regarda le ciel à travers les barreaux en croix de la fenêtre. Quand le royaume perd son roi, le malheur se répand et les yôma pullulent.

— Et l'argent n'y change rien. Mon père pense sans doute qu'en s'enfermant dans une maison protégée par des grilles de fer, on peut vivre en paix. Mais c'est idiot ! Tant qu'il n'y aura pas de roi, la situation ne fera qu'empirer.

Hakuto la regardait en silence. Pouvait-il comprendre ses paroles ? Elle lui sourit doucement et prit les rênes.

Dehors, sous l'auvent du bâtiment principal, Bashi et ses aides s'affairaient, assis dans un coin que les faibles rayons du soleil matinal parvenaient péniblement à réchauffer. Ils levèrent la tête en entendant le galop du môkyoku qui traversait la cour.

— Mademoiselle !

D'un bond, ils se précipitèrent pour l'arrêter. Mais l'animal, sans même ralentir sa course, se cabra avec souplesse et leur sauta par-dessus.

— Mademoiselle ! Mademoiselle Shushô ! s'écria Bashi.

Le môkyoku courait déjà sur le toit. Bashi, impuissant, le vit grimper vers le faîte. Shushô se retourna et cria d'une voix claire :

— Je vais faire un tour !

— Non, arrêtez ! Mademoiselle !

— T'en fais pas. Je n'ai pas besoin de gardes du corps. Ça ira !

Et sans se soucier de l'agitation qui régnait, elle incita sa monture à poursuivre son ascension. Elle tourna une dernière fois la tête vers ceux qui, en bas, la regardaient ébahis, et leur fit un signe de la main. La queue blanche de l'animal scintilla comme un éclair au-dessus des tuiles vernissées. Aux gardes des deux côtés du portail qui la montraient du doigt, elle agita le bras en souriant et elle disparut bientôt de leur vue. Sitôt le faîte du toit franchi, le bleu du ciel l'éblouit de toute sa clarté. Le printemps lui emplit la poitrine.

Dans le ciel bleu pâle aux douces tonalités violettes, les nuages semblaient s'effranger en légers fils de soie, comme sous l'effet d'un souffle. Devant Shushô, les toits des maisons s'étaient étalés en vagues successives, et dans son dos, le mur d'enceinte de la ville qui épousait la base arrondie du mont Ryô'un, avait pris une teinte mordorée. Au-delà, le vert cru des jeunes pousses dans les champs à flanc de montagne se détachait avec vigueur sur le noir de la terre grasse. Tout, alentour, baignait dans une lumière caressante qui respirait le retour du printemps.

L'animal au pelage blanc, bondissant avec légèreté de toit en toit, parvint jusqu'à la muraille. Les gardes en faction aux abords de la ville crièrent dans sa direction. Hakuto s'arrêta et tourna la tête. « Je continue ? », semblait-il demander à Shushô du regard.

— Vas-y, ne t'en fais pas, répondit Shushô. De toute façon, tu es le seul môkyoku de la ville. Qui oserait tirer une flèche sur la monture de Banko ?

Et elle lui adressa un sourire. Devant elle, la montagne se dressait dans le soleil, de toute sa hauteur.

— Pourquoi est-ce qu'on complique toujours les choses ? C'est pourtant simple : si les adultes ne veulent pas y aller, il faut bien que j'y aille moi-même !

« Mais où veux-tu aller ? », parut l'interroger à nouveau Hakuto. D'un claquement des rênes, elle fit bondir l'animal hors des murs de la ville.

— Au mont Hô ! Je vais faire l'Ascension !



Au centre du monde se trouve la mer Jaune.

Cette mer sans eau, aussi grande qu'un royaume, est infestée de yôma. Ce n'est pas un endroit pour les hommes. Ni même pour les dieux, si l'on excepte les Cinq Pics qui se trouvent en son milieu. On dit en effet que c'est là, au cœur de ces montagnes que l'on appelle le jardin des Dieux, que vit Sei-ô-bo, la mère du roi de l'ouest, en compagnie des autres divinités et des mages qui les servent.

Les hommes et les dieux ne sont pas faits pour vivre ensemble. L'homme peut juste leur adresser ses prières. Et c'est seulement dans la mesure où les dieux entendent parfois ces prières, qu'on peut dire que les dieux ont un rapport avec les humains. Mais des Cinq Pics, jardin des Dieux, comme de la mer Jaune, repaire des yôma, l'homme est exclu. Il est étranger en ces lieux. Un unique lieu fait toutefois exception : le mont Hô, « le mont des Armoises », au cœur des Cinq Pics.

Ce mont est le sanctuaire où naît le kirin. Cet animal sacré, par essence voué à la compassion, possède des pouvoirs immenses. Mais ce n'est pas seulement un être de miséricorde. Il est aussi capable de comprendre la nature du monde et de communiquer avec la volonté céleste pour en connaître les desseins et s'en faire l'interprète. De fait, le monde des humains est divisé en douze territoires sur lesquels règnent douze rois. Cependant, ce n'est ni leur naissance ni leur mérite qui désigne les rois à cette fonction. Leur accession au trône découle d'un ordre du Ciel dont le kirin se fait le messager. C'est pour cette raison qu'on dit du kirin qu'il « choisit le roi ».

Le kirin naît et grandit au mont Hô, entouré des soins prodigués par les nyosen. C'est sur cette montagne qu'on doit se rendre si l'on veut connaître la volonté du Ciel. On appelle cela faire « l'Ascension ». Mais pour parvenir jusque-là, il faut d'abord franchir la cordillère des monts Kongô qui entoure la mer Jaune, par l'une des quatre portes Shireimon, c'est-à-dire « les quatre portes des Commandements », parfois appelées portes des décrets divins, fermant l'accès aux défilés qui s'enfoncent entre ces montagnes. Quatre fois par an, une seule de ces quatre portes s'ouvre, et reste ouverte durant une seule journée. Pour la porte Reiken, située au nord-ouest, à l'extrémité du royaume de Kyô, ce jour d'ouverture coïncide avec l'équinoxe de printemps.

Shushô était donc partie de Renshô avec l'espoir de l'atteindre avant cette date. En choisissant Hakuto pour ce périple, elle avait quelque chance d'y parvenir. Les môkyoku sont incapables de voler sur de grandes distances, mais peuvent, en alternant la course et le vol, se déplacer trois fois plus vite qu'un cheval. Sans cette monture, elle n'arriverait jamais à temps. Mais une autre raison expliquait ce choix : elle ne tenait pas à être rattrapée. Shushô avait emporté beaucoup d'argent avec elle. Son père en gardait de grosses sommes à la maison, au cas où la situation se dégraderait et qu'il faudrait quitter la ville. Elle savait où cette réserve était cachée.

Joshô allait sans doute déclarer sa disparition auprès des autorités pour qu'elles engagent des recherches, mais il était peu probable qu'elles s'y consacrent sérieusement, tout occupées qu'elles étaient, en ces temps troublés, à prévenir les attaques de yôma et à apporter de l'aide aux victimes. De plus, bien que la famille Sô fut extrêmement riche, elle ne disposait sur place d'aucun autre animal capable de rivaliser à la course avec un môkyoku. Hormis bien sûr les oiseaux bleus, mais ceux-là ne servent qu'à expédier des messages. Shushô pouvait donc raisonnablement espérer échapper aux éventuelles poursuites. Et même si son père avait l'idée de prévenir les nombreux magasins et succursales dont il était propriétaire à travers le royaume, il n'en avait pas partout, et il

aurait fallu qu'il ait au moins une idée de la destination de Shushô. Or elle était sûre d'une chose : son père était à mille li de s'en douter...

Il lui suffisait donc de prendre garde à bien choisir les villes dans lesquelles elle ferait étape. Si elle restait vigilante, tout devrait bien se passer. Et de fait, au soir du sixième jour, elle avait déjà parcouru les deux tiers du trajet sans encombre.

— Bon... murmura Shushô, alors qu'elle venait de pénétrer dans le cimetière.

Comme à chaque étape, plutôt que de se rendre dans un bourg, elle avait dirigé sa monture vers cet endroit désert, toujours situé à la périphérie des villes.

Chaque bourg était établi sur le même principe : au sud, l'artère principale pour y accéder, au nord, le cimetière. Elle avait dû contourner les habitations pour le trouver. Ce qu'elle cherchait avant tout, c'était un endroit calme où elle pourrait se reposer. Le bourg en question n'était pas très grand et elle n'avait pas tardé à apercevoir le toit jaune d'un petit temple aux abords d'un terrain vague.

En général, les cimetières ne sont pas enclos. Celui-ci ne faisait pas exception à la règle. Elle avait reconnu de loin les tombes fraîchement creusées. C'était le sixième cimetière qu'elle voyait et tous, jusqu'ici, se ressemblaient : de petits monticules de terre alignés, au sommet desquels une branche de paulownia peinte en blanc était plantée.

Les morts sont vraiment nombreux par ici, pensa-t-elle en découvrant les rangées de sépultures.

Shushô mit pied à terre et s'approcha du chôdô, ou sanctuaire funéraire, le seul bâtiment de l'endroit.

En général, le chôdô est un édifice d'une extrême sobriété, sans aucune décoration ou autre marque. Il tient plutôt du catafalque : un mur unique, ayant pour fonction de faire écran à la pluie et au vent, pas de portique, et juste un petit autel réservé aux offrandes, derrière lequel un espace est aménagé pour y recevoir temporairement le cercueil, lors des enterrements. Ici, les offrandes ne sont jamais importantes : les personnes qui sont enterrées dans ce genre de concession ne sont que des gens extérieurs au bourg, des « visiteurs » morts là par hasard.

Shushô s'approcha du puits qui se trouvait là. Un couvercle en bois en bouchait l'ouverture. Elle l'ôta, saisit le seau accroché sur la margelle et puisa de l'eau qu'elle donna à Hakuto. Accroupie près de lui, elle observa les environs tout en lui caressant l'échiné. Au fil de son voyage, ce paysage lui était devenu familier : de la terre fraîchement retournée, des tombes alignées... Plus elle avait progressé vers sa destination, plus les traces laissées par la mort lui avaient semblé nombreuses.

— Voilà... C'est ça la mort...

On vous met dans un cercueil, on vous descend au fond d'une fosse, et on vous recouvre de terre. C'est tout.

Les uns disent que les morts partent pour le Hôrai, un pays situé à l'est de la mer de Kyokai, afin d'y renaître sous la forme de mage. Les autres, que leur âme se rend sur le pic Kôri, « la montagne où vont résider les morts », un des sommets du mont où se trouve le village-sanctuaire des Armoises : le mont Hô. Là, elle serait jugée par le Ciel qui décide, selon qu'elle s'est montrée bonne ou mauvaise, le rang qu'elle occupera dans le Gyokkei, le palais des dieux. Mais Shushô ne croyait pas à toutes ces légendes. Si elles étaient vraies, vu le nombre de morts depuis le début du monde, le mont Hô et le Gyokkei devaient déjà déborder !

D'autres disaient encore que les morts pouvaient tout simplement revivre. Malheureusement,

Shushô n'avait plus jamais entendu le « Bonjour ! tu es déjà debout ? » de sa grand-mère depuis que celle-ci était décédée. Et si jamais on voulait expliquer cela par le fait qu'elle était revenue à la vie dans un autre corps et sans se souvenir de son passé, il devenait difficile de dire qu'elle vivait à nouveau. Même si sa grand-mère était ressuscitée dans une autre personne, l'ancienne, sa vraie grand-mère, avait bel et bien disparu.

Quoi qu'il en soit, c'est vraiment trop triste de finir ses jours dans un endroit pareil,
se dit Shushô en regardant le cimetière.

Ce type de concession était toujours aménagé sur les terrains vagues en bordure des agglomérations et protégeait les habitations des calamités, en particulier des incendies, en faisant office de zone tampon. Toute construction y était interdite, mis à part un sommaire chôdô, et aucune culture ne pouvait y être pratiquée.

De fait, le panorama qui s'offrait maintenant au regard de Shushô était désolé : une vaste étendue d'herbe rase jonchée de gravats, de laquelle émergeaient, insolites, les monticules recouvrant les tombes. Les pieds de paulownia plantés à leur sommet s'inclinaient tristement sous l'effet du vent d'hiver qui soufflait sans discontinuer. Quelques-uns même avaient fini par se coucher, attendant en vain qu'une main aimante les redresse.

Quand une personne meurt, il est d'usage que sa famille récupère sa dépouille. Ses enfants, ses frères, ses sœurs, ou bien ses parents, même s'ils habitent au loin, viennent chercher le corps pour l'enterrer ensuite dans un coin de leur terre. Là, ils édifient un tertre, plantent un paulownia, et si leurs moyens le leur permettent, font bâtir un petit temple dans lequel, régulièrement, ils viendront déposer des offrandes, et à chaque changement de saison, brûler des vêtements en papier. Ils savent que l'âme du défunt a quitté son corps, mais c'est leur façon d'exprimer le regret de sa perte et leur peine. Cette marque de respect envers les restes de la personne disparue est en quelque sorte un moyen de maintenir un lien avec elle.

Les tombes de cette concession sont donc essentiellement provisoires : les morts attendent ici qu'on vienne les récupérer. C'est pourquoi quand un visiteur d'un autre district ou d'une autre région meurt loin de son lieu d'origine, la date de l'enterrement est souvent repoussée, particulièrement en hiver, pour permettre à la famille de se présenter et de s'occuper du corps.

Aussi, ceux qui reposaient dans un cimetière comme celui où se trouvait Shushô étaient des morts dont personne n'était encore venu demander la dépouille, des « visiteurs » comme on les appelait. Pas forcément des personnes ayant trouvé la mort alors qu'elles étaient de passage dans cette ville. Mais également tous ceux qui n'avaient pas de famille, ou dont la famille n'avait pas les moyens de venir chercher le corps. Des gens qui avaient rompu les liens avec leurs proches et dont ces derniers ne se souciaient plus. Ou encore des fumin, des « hommes flottants » comme on les appelle, qui ne sont d'aucun pays et qui n'ont pas de terre à eux. Tous ceux-là étaient enterrés ici, dans ce terrain vague, cette terre de l'oubli.

Si au bout de sept ans, personne ne s'était présenté pour réclamer le corps, on déterrait la dépouille et le gardien du cimetière se chargeait alors de la réduire en morceaux sous le chôdô. Les os ainsi pulvérisés étaient ensuite placés dans une urne et entreposés dans le columbarium municipal. Et c'était fini.

D'ailleurs, il ne suffit pas que le mort ait été enterré sur sa parcelle familiale avec des funérailles complètes et l'affection des siens pour que sa tombe soit assurée de durer indéfiniment. En effet, la parcelle en question étant attribuée par le royaume, elle retourne au royaume à la mort de son

propriétaire, pour être cédée à une autre famille. Normalement, le nouvel occupant ne touche pas au paulownia planté sur la propriété, mais il arrive parfois qu'il soit déraciné, lors d'un orage ou parce que l'arbre est trop vieux, et que la dépouille enfouie à son pied remonte à la surface. Il revient alors au gardien du cimetière, comme il le ferait d'un « visiteur », de s'en débarrasser...

Voilà comment l'on finit...

— ... Et voilà donc pourquoi je dois faire ce que j'ai à faire, murmura Shushô en caressant le cou de Hakuto.

Elle sourit aux yeux bruns dorés de l'animal, qui la fixaient, puis retira sa veste d'ouate épaisse, faisant apparaître celle qu'elle portait en dessous, plus légère : la veste de Keika.

— Quel froid... dit-elle en se frottant les mains.

En effet, dès que le soir tombait, la température chutait rapidement, même ici, très au sud de Renshō. Elle avait entendu parler des pays les plus méridionaux, comme le royaume de Sō, qui ne connaissaient pas l'hiver. Là-bas, il ne faisait jamais froid...

Si elle s'était dévêtue de sa jolie veste chaude et restait maintenant dans la pauvre veste de Keika, c'était tout simplement pour éviter de se faire détrousser par les bandits de grands chemins. En gardant sur elle des vêtements luxueux, elle aurait inévitablement attiré leur attention. Elle ne voulait pas prendre ce risque. D'un autre côté, Shushô voyageait avec un môkyoku, et pour lui, elle tenait absolument à descendre dans une auberge disposant d'un palefrenier capable de s'occuper de sa monture. C'est-à-dire une auberge de catégorie supérieure. Sans une tenue convenable, cela lui était impossible. Une jeune fille pauvrement vêtue se présentant dans ce genre d'établissement accompagnée d'un môkyoku, le personnel ne manquerait pas de s'interroger. Et de fait, lors d'une précédente tentative, un incident s'était produit : à la vue de son accoutrement, les employés s'étaient doutés de quelque chose et avaient tenté de la conduire auprès des autorités locales. Elle avait dû s'enfuir pour leur échapper.

— Je ne sais plus quoi faire...

Elle avait bien essayé, jusqu'ici, de se faire passer pour une employée de maison chargée d'aller livrer une monture par son maître, mais cela ne s'était pas révélé très convaincant : que l'on ait confié ce genre d'animal à une gamine de douze ans voyageant seule paraissait plutôt suspect. Et plus elle avançait vers le sud-est, plus la surveillance exercée par les services de sécurité du royaume se faisait sévère, et plus les aubergistes se montraient peu enclins à croire son boniment. La veille, pour la première fois, elle avait dû renoncer à passer la nuit dans une auberge. Elle s'était contentée de dormir sous le plancher surélevé d'un chōdō. Elle avait eu tellement froid qu'elle s'était juré de ne plus renouveler l'expérience. Et puis il y avait Hakuto : elle voulait qu'il se repose, lui aussi.

Pourquoi la sécurité était-elle renforcée dans le Sud ? Sûrement parce que c'était la région la plus dévastée du royaume. Les catastrophes naturelles touchaient l'ensemble du territoire, mais les yōma, eux, venaient du sud. Ils y étaient donc plus nombreux. Surtout le soir. Hakuto, qui devait sans doute les sentir, devenait nerveux. La veille, il avait grogné toute la nuit. Du coup, toute la journée, il avait manqué de force dans les pattes. Si au moins elle pouvait trouver un yaboku... Elle ne savait pas pourquoi, mais on disait qu'en restant sous cet arbre, on était en sécurité. De toute façon, avec un froid pareil, elle ne voulait pas passer une seconde nuit dehors.

Je pourrais encore essayer de demander l'hospitalité à un habitant du village ? Avec de la chance, cette fois-ci, j'arriverai peut-être à le convaincre en pleurnichant un peu. Ou bien alors, je fais du charme à un voyageur naïf il m'accepte comme compagne de

voyage et plus de problème avec les aubergistes...

Mais la veille, ce genre de subterfuge avait échoué...

— Comment faire ?

Hakuto émit un petit grognement en réponse aux interrogations de Shushô. Elle lui passa la main sous le menton et lui caressa le cou.

— Je suis désolée. Mais ne t'en fais pas, ce soir, je ferai tout pour que tu puisses passer la nuit au chaud dans une écurie.

Hakuto continuait à grogner. Il ne la regardait pas mais semblait fixer quelque chose près du chôdô.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu fais la tête ?

Elle lui enlaça le cou de ses deux bras et s'apprêtait à venir coller sa joue contre la sienne lorsqu'elle perçut un bruit. Immédiatement, elle resserra son étreinte : ce bruit lui était familier. On aurait dit le ronronnement puissant d'un félin.

Un tigre ?

Il n'y avait pas de tigres au royaume de Kyô, elle le savait. En revanche, les yôma qui leur ressemblaient étaient nombreux.

Le bruit provenait de derrière le chôdô.

Qu'est-ce que je fais ? Je m'enfuis ? Je vais voir ce que c'est ?

Il était sans doute plus raisonnable de quitter l'endroit au plus vite, mais en même temps, elle avait très envie d'aller voir ce qui se cachait là-bas.

C'est peut-être de ne pas savoir qui me fait peur...

Fuir ? Aller voir ? Elle restait plantée là, hésitante. Le ronronnement retentit de nouveau. Cette fois, une tête apparut derrière le chôdô.

Shushô poussa un cri. Ou plutôt, elle voulut pousser un cri, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Tel un ressort qui se détend, elle se releva d'un bond, sans prendre garde qu'elle tenait encore le cou de Hakuto fermement enlacé. Elle retomba violemment sur le sol. Elle se redressa aussitôt, jeta un regard vers le chôdô. Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

— Ah... Bon... c'est seulement ça.

La tête de l'animal était plus grosse que celle de Hakuto et ressemblait effectivement à un tigre. Comme Hakuto et comme les tigres qu'elle avait déjà vus dans un spectacle de foire, il avait des yeux mordorés. Mais une bride était passée autour de son cou : c'était donc tout bêtement une monture.

— J'ai eu une de ces peurs ! dit Shushô en lui jetant un regard sévère.

Elle se releva et passa derrière le chôdô. L'animal ne bougeait pas. Il se contentait de la fixer de ses yeux dorés.

— Tu es un sôgu, c'est ça ?...

Il se tenait couché et une selle était fixée sur son dos. Sa queue était aussi longue que son corps. La tête droite, il regardait Shushô, impassible. Elle se pencha vers lui et plongea ses yeux dans les siens.

— Quels yeux magnifiques tu as...

Si les perles noires existaient, voilà à quoi on aurait pu comparer ces yeux. Sauf qu'au fond de leur prunelle, une lueur dorée, plus vive encore, brillait.

Même Banko ne possédait pas de sôgu. C'était un animal réputé pour sa bravoure, et sans aucun doute la plus rapide de toutes les chimères. Mais il était extrêmement difficile de s'en procurer.

Shushô avait déjà eu la chance d'en voir un, une fois. C'était au cours d'un défilé militaire ; elle ne se rappelait plus à quelle occasion, mais ce dont elle se souvenait, c'est que ce sôgu était monté par un général de l'Armée royale...

Elle hésita à le caresser. Parmi les montures, certaines avaient un caractère farouche, ne se laissant approcher que par leur maître. Celle-ci n'avait pas l'air bien méchante. En plus, Shushô avait entendu dire que les sôgu étaient plutôt dociles quand ils étaient bien dressés. Elle avança lentement la main.

— Non !

Un coup de tonnerre n'aurait pas eu plus d'effet : elle bondit littéralement sur place. D'un mouvement vif, elle fit volte-face et vit un homme derrière elle, la tête couverte d'une capuche.

— Ne mets pas ta main. S'il l'attrape, il n'en fera qu'une bouchée, dit-il.

Contrastant avec la froideur de sa mise en garde, un large sourire éclairait son visage.

— Il est à vous, monsieur ? Un sôgu, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sur un ton qu'elle voulait détaché.

Il devait avoir une vingtaine d'années, mais son sourire le faisait paraître plus jeune encore. À voir les vêtements somptueux qu'il portait, on n'avait aucun mal à le considérer comme une personne digne de posséder un tel animal.

— Tu m'as l'air bien savante. Comment se fait-il que tu connaisses les sôgu ?

Il était effectivement très rare d'avoir l'occasion d'en voir.

— C'est juste que je m'intéresse aux montures. Il mord ?

— Ça dépend. Ça lui arrive rarement, mais je ne peux pas dire qu'il ne le fasse jamais. En tout cas, je te déconseille fortement d'essayer.

— Je ne peux pas le caresser ?

Il lui adressa un sourire et mit un genou à terre à côté du sôgu. Il prit le cou de l'animal dans ses bras.

— Vas-y... Tu aimes beaucoup les montures, on dirait.

— Beaucoup, oui.

Elle posa sa main sur le large front de l'animal. Contrairement à ce qu'elle avait cru, son pelage était plutôt rêche.

— Et lui, là-bas, c'est ton môkyoku ? demanda l'homme.

Shushô lui jeta un regard à la dérobée : il avait toujours un large sourire sur le visage.

— ... Non, celui de mon employeur. Il s'appelle Hakuto.

L'homme émit un petit rire étouffé.

— Tu es une drôle de petite fille : tu présentes ta monture avant de te présenter...

— Ah oui... Ce n'est peut-être pas très poli... se reprit-elle. Moi, je m'appelle Shushô.

— Et lui, Seisai, « Étoile colorée », dit l'homme sur un ton enjoué.

Shushô rit à son tour.

— C'est un joli nom. Et vous, vous vous appelez comment ?

— Rikô.

Ce qui signifiait : « celui dont la générosité est grande ».

C'est sûrement quelqu'un de gentil, pensa Shushô.

— Vous êtes de ce village ? Euh... Non, sans doute pas...

Elle venait de remarquer les bagages posés à côté du sôgu.

- Comme tu vois, je suis en voyage.
- Et vous allez dormir ici ce soir ? Dans une auberge ?
- Oui, probablement.
- Ah... Dans ce cas, est-ce que je peux vous demander un service ?
- Bien sûr, dit gentiment Rikô.

Il avait l'air très intéressé par ce qu'elle allait lui annoncer. Shushô hésita un instant, puis, la tête légèrement baissée et le regardant par en dessous, elle se lança dans son explication.

— Eh bien, voilà. En fait, je dois livrer cette monture pour mon maître, mais je suis un peu embêtée, parce que j'ai peur de ne pas pouvoir trouver une auberge où dormir ce soir. Comme je suis encore une enfant, n'est-ce pas, et qu'il n'est pas normal qu'une enfant comme moi descende seule dans une auberge avec une monture, eh bien, c'est un peu compliqué, et hier, elles ont toutes refusé de m'accueillir...

— Oh là là ! C'est terrible ! Pauvre enfant, tu as dû coucher dehors ? Avec le froid qu'il faisait ?

— Oui, absolument. J'ai dormi sous l'estrade d'un chôdô. Je n'ai vraiment pas eu de chance...

Rikô écarquilla les yeux.

— Mais c'est très dangereux ! Il y a des yôma partout, tu sais ?

— Oui, je sais. Mais je n'avais pas le choix.

— Quel courage ! Et si un yôma te saute dessus, qu'est-ce que tu feras ?

— Heureusement, ce genre de chose ne peut pas m'arriver, parce que je me suis toujours bien conduite.

— Ah, je vois... Malheureusement, je ne crois pas que les yôma se soucient beaucoup de ça, tu sais.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est que je ne sois pas obligée de dormir chaque nuit sous un chôdô. C'est vrai que j'ai peut-être eu de la chance jusqu'à présent. Ça ne durera pas éternellement.

— Là, je suis d'accord avec toi. Et tu vas où, comme ça ?

— Euh... Jusqu'à Ken.

— Ken !? répéta-t-il d'une voix de fausset. Puis, se raclant la gorge : Tu veux dire, en face de la porte Reiken ?

— C'est ça, oui.

— Ça fait une sacrée trotte, dis donc ! Et tu comptes aller jusque là-bas toute seule ?

— Je dois le faire... Mais vous, vous allez dormir à l'auberge, ce soir, non ? Une auberge qui sera capable de s'occuper de votre sôgu, j'imagine. Vous m'accepteriez comme compagne de voyage ? Je paierai ma part, bien entendu.

— Pardon !?

— C'est-à-dire... En fait, mon employeur m'avait remis une lettre avant mon départ, dans laquelle il expliquait que j'étais son affiliée et que je devais livrer ce môkyoku, et donc vous n'avez rien à craindre, je suis tout à fait en règle et tout, mais malheureusement, j'ai perdu cette lettre...

— Comme c'est dommage, hum...

— Oui, comme vous dites, c'est dommage. Et en plus, si je rentre maintenant, mon maître va se fâcher. C'est un homme très, très sévère, vous savez. Je suis sûre qu'il me battra. Et sans cette lettre, aucune auberge ne m'acceptera. Alors voilà, je ne sais vraiment plus quoi faire, vous comprenez. Aidez-moi, s'il vous plaît ! finit-elle par dire, des sanglots dans la voix.

— Hum, je vois... murmura Rikô en regardant Shushô d'un air amusé. C'est très délicat...

— Vous ne voulez pas m’aider ?... Alors, aidez au moins Hakuto. Je dormirai avec lui à l’écurie. Je comprends que ça puisse vous gêner que j’aïlle avec vous, mais je...

Rikô éclata de rire.

— D’accord, d’accord. Après tout, c’est la moindre des choses, non ? Donc tu seras ma compagne de voyage...

— Vrai !? Vous acceptez ? Ah, merci, merci. Je vous suis très reconnaissante de ce que vous faites pour moi, vraiment.

Rikô hocha la tête en souriant et se releva.

— Bon, dépêchons-nous maintenant. La porte va bientôt fermer.

— Oui, bien sûr.

Et elle partit en courant chercher Hakuto.

— Mademoiselle ! Si je peux me permettre de te donner un conseil... cria-t-il dans son dos.

— Oui ?

Elle interrompit sa course et se retourna. Rikô affichait toujours le même sourire aimable.

— Quand tu mens, évite d’en faire trop, ce sera plus crédible...

Shushô ouvrit la bouche et leva les yeux au ciel en soupirant.

— C'était vraiment digne d'une gamine, comme mensonge, tu veux dire... grommela Shushô, l'air abattu.

Assise dans la salle à manger de l'auberge, la jeune fille se réchauffait, serrant dans ses mains un gobelet rempli de thé fumant. Grâce à Rikô, elle avait pu entrer sans encombre dans l'établissement.

— Mais non, mais non, c'était très bien trouvé, je te jure, dit Rikô en riant.

Il lui faisait face, sirotant une coupe de saké chaud.

— Perds pas ton temps à essayer de me consoler. C'est juste que je m'en veux d'avoir été aussi naïve. Je pensais vraiment avoir été convaincante avec mon histoire.

— Mais écoute, tu as un môkyoku avec toi, tu...

— Oui, je sais. Mais sans Hakuto, je ne pourrais jamais aller jusqu'à Ken. Et si j'avais gardé sur moi des vêtements compatibles avec le fait de voyager avec un môkyoku, je me serais fait dévaliser en un rien de temps.

Rikô reposa sa coupe.

— Tu tiens absolument à aller à Ken ?

— Oui.

— Où est-ce que tu habites ?

— À Renshō. Je ne pouvais pas faire le chemin à pied, tu imagines ! En plus, je suis pressée.

— Mais tu as des parents, tout de même. Ils t'ont autorisée à faire ce voyage ?

— Non, bien sûr. Je ne leur ai rien dit, tu penses bien. Aucun parent ne permettrait à son enfant d'aller à Ken. Euh... Non, non, c'est pas vrai. Oublie ce que je viens de dire.

Rikô pouffa de rire.

— Ça va, j'ai compris. Ne t'inquiète pas, je ne te dénoncerai pas aux autorités de Renshō. Si tu avais perdu ton chemin, ce serait différent. J'aurais été obligé de te ramener.

Shushō poussa un gros soupir de soulagement.

— Il faut quand même que je fasse attention. J'ai tendance à trop parler. On ne sait jamais. Mais comme tu as l'air gentil et que tu inspires confiance, je peux pas m'en empêcher.

— Merci, je prends ça comme un compliment. Et donc, tu n'as rien dit à tes parents ?

— Non. Je suis comme qui dirait une fugueuse.

— Oh, mais c'est grave, ça. Et qu'est-ce que tu vas faire à Ken ?

— C'est là que se trouve la porte Reiken. En fait, j'ai l'intention d'aller au mont Hō. Évidemment, je ne connais personne là-bas.

Le sourire de Rikô disparut subitement.

— Tu veux dire que tu comptes faire l'Ascension ?

— Et alors, pourquoi pas ? Ce n'est pas interdit, que je sache, non ?

Une ombre passa sur le visage de Rikô. Il regarda Shushō dans les yeux avec un air sérieux auquel il ne l'avait pas habituée. Elle baissa la tête.

— Non, effectivement. Ce n'est pas interdit, dit doucement Rikô. Tu as le droit de faire l'Ascension, c'est vrai... Tu n'es pas encore arrivée, cela dit. Moi, je viens du sud. Là-bas, les services de sécurité sont encore plus vigilants qu'ici. Ça deviendra difficile de trouver une auberge.

— Ah bon...

J'ai peut-être été un peu trop optimiste, pensa Shushô en se mordant les lèvres. Avec un môkyoku, je pensais me débrouiller sans problème.

— Bon... en tout cas, il te faut absolument une lettre d'attestation. Par exemple : « Je soussigné, untel, ai confié un môkyoku à la jeune fille porteuse de ce billet. Veuillez, je vous prie, lui accorder votre bienveillance lors de son voyage. » Un truc dans ce genre. Avec un tampon officiel dessus, ça devrait faire l'affaire. Sinon, tu auras beau devenir la reine des menteuses, il paraîtra toujours suspect que tu voyages seule avec une telle monture.

Shushô releva la tête et plongea ses grands yeux dans ceux de Rikô.

— Tu veux bien m'aider ?

— Mademoiselle, savez-vous au moins ce que signifie « aller au mont Hô » ?

— Si tu essaies de me faire comprendre que c'est dangereux, je le sais.

— Dans ce cas... dit Rikô en reprenant son sourire. Si tu le sais, tout va bien !

Le lendemain matin, Rikô se trouvait dans les locaux de l'administration locale pour obtenir une attestation signée d'un magistrat. Les enfants n'étant pas autorisés à y pénétrer, Shushô attendait dehors, en compagnie de Hakuto et du sôgu dont Rikô lui avait confié la garde.

— Ça te va comme ça ? lui demanda Rikô à sa sortie en tendant la feuille.

Le texte était identique à celui qu'ils avaient élaboré la veille à l'auberge, et en bas figuraient maintenant la signature et le sceau d'un fonctionnaire de l'ordre public.

— Merci, dit-elle d'une petite voix.

— Ça ne te plaît pas ?

— Si, mais...

Tout paraissait conforme à ses attentes pourtant. Le nom du propriétaire de la monture était bien celui de son père, et celui de la personne chargée de l'acheminer, celui de Shushô. Rikô aurait pu, à la dernière minute, faire figurer son nom en lieu et place de celui de son père pour la déposséder de Hakuto, mais il n'en avait rien fait. Manifestement, il n'avait pas l'intention de la tromper. Qui plus est, comme il avait été convenu, le nom choisi pour désigner son père n'était pas Sô Jôshô, le nom qu'il avait pris à ses vingt ans, comme la loi l'y autorisait. C'était son nom de naissance, que seuls très peu de gens connaissaient. En faisant ce choix, ils évitaient le risque qu'on identifie le propriétaire de Hakuto comme étant Bankô de Renshô.

Mais Rikô n'est qu'un voyageur de passage. Comment a-t-il fait pour obtenir aussi facilement ce sceau et cette signature ?

— Rikô... Tu viens d'où ?

— De loin.

— De loin ?

— Oui. Je viens de Sô. Tu connais ?

Le royaume de Sô était célèbre pour sa richesse et la longévité du règne de son roi.

Les fonctionnaires de l'ordre public étaient parfois désignés sous le nom de « magistrats d'automne ». Ils avaient non seulement autorité pour juger et condamner les criminels, mais aussi pour légaliser un contrat ou certifier un document. Shushô avait appris tout ça à l'école. Aussi, lorsqu'un magistrat d'automne apposait son sceau et sa signature au bas d'une lettre, il garantissait la véracité de son contenu. Autrement dit, il ne faisait pas ça à la légère : il devait sans doute l'examiner avec soin avant de l'authentifier.

Pour obtenir cette attestation, Rikô a bien dû montrer une pièce d'identité. Probablement son passeport, puisqu'il est en voyage.

Mais l'attestation n'était pas faite à son nom. Comment avait-il pu le justifier auprès du magistrat ?

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Rikô.

— Rien... Je me demande juste pourquoi le fonctionnaire a bien voulu apposer son sceau et sa signature sur cette lettre.

— Ah... ? Ça ? dit Rikô en riant. Tout simplement parce que je mens mieux que toi.

— Tu veux dire que tu m'as trompée ?

— Mais non, voyons, quelle idée ! répondit-il en saisissant les rênes de son sùgu.

Et il partit d'un grand rire plein de bonne humeur.

— Tu sais, dans ce genre d'affaires, il faut savoir utiliser certaines ficelles.

Shushô porta la main à sa poche.

— Combien ?

— Combien de quoi ? demanda-t-il en battant des cils.

— Tu as payé pour moi, non ? Alors combien tu as dû verser au fonctionnaire, que je te rembourse ?

— Mais où as-tu appris ça, toi ?

— Tous les marchands connaissent ce genre de combines, fit Shushô, avec une moue amère.

— Mais non, je n'ai rien payé, dit-il entre deux éclats de rire.

— Ah bon ?

Il s'accroupit face à elle.

— Écoute. C'est bientôt l'heure d'ouverture des boutiques, n'est-ce pas ?

— Oui, et alors ?

— Eh bien, c'est le moment où les marchandes ont l'habitude de se précipiter au bureau administratif, avec des papiers plein les mains, pour effectuer certaines démarches. Du coup, les fonctionnaires d'automne savent que dès cet instant, ils n'auront plus le temps de faire quoi que ce soit, et ils se dépêchent d'expédier toutes les affaires en cours avant leur arrivée. Ils sont débordés.

— Et donc ?

— Et donc, un type débarque, qui vient leur raconter l'histoire d'une pauvre petite fille dont le père, quelques jours auparavant, a perdu la vie...

— Une pauvre petite fille ? Tu parles de moi, là ?

— Oui. Donc ce père, employé par son frère, était en train d'emmener tranquillement une monture à la ville, accompagné de sa fille, quand des bandits de grand chemin leur tombent dessus ! Le père, n'écoutant que son courage, s'interpose pour protéger sa fille bien-aimée. Il lutte, ferraille, se défend comme un beau diable, mais en définitive, il se fait tuer dans la bataille. Quelle tristesse ! Quel malheur ! Heureusement, la jeune fille se ressaisit : pas le temps de verser des larmes. Elle est brave. Elle tient ça de son père, probablement. Après avoir échappé à ses assaillants, elle décide, pour honorer sa mémoire, de poursuivre et d'achever la mission qu'il avait entreprise : il devait livrer cette monture, elle la mènera à bon port ! Et elle reprend la route. Les conditions de voyage sont épouvantables : le froid, le vent d'hiver qui souffle par bourrasques gèlent les larmes qu'elle verse au souvenir de son cher papa... Le soir tombe. Au loin apparaissent enfin les lumières d'une ville. Elle s'y précipite, impatiente de goûter au réconfort d'une bonne soupe chaude et d'un lit douillet que

lui offrira une auberge. Elle s'approche, se présente, et là, malheur, on lui ferme la porte au nez ! Pourquoi, monsieur le fonctionnaire, oui, pourquoi ? Eh bien, tout simplement parce qu'une jeune fille voyageant seule avec ce genre de monture est suspecte aux yeux de l'autorité ! Vraiment, quelle époque...

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— Et alors, et alors ? dit Shushô en tirant sur sa manche.

— Quelle fille, tout de même ! Et ce courage ! Admirable ! reprit-il sur le même ton. Vous ne croyez pas ? Quand on pense à tout ce que nous voyons de nos jours... Un homme qui emploie son propre frère, par exemple. Mais c'est honteux ! De fait, cet homme est un être méprisable à bien des égards, mais c'est une autre histoire, passons. Et donc cette jeune fille...

— Dis-moi, tu lui as vraiment raconté tout ça ?

— Attends. Le fonctionnaire s'impatiente, il s'agite sur sa chaise. Bientôt, les marchandes vont arriver. Et celui-là qui n'arrête pas, avec l'histoire de cette pauvre fille ! Que faire ? Mon Dieu, que faire ? Allez, un coup de tampon, une signature, et du balai. Et voilà comment on obtient une belle attestation en bonne et due forme !

— Quel homme !

Rikô, hilare, était ravi du tour qu'il venait de jouer.

— Comme quoi, dans certains cas, ça peut être utile d'en rajouter pour bien mentir. Tu as compris ?

— Parfaitement. Merci pour la leçon. Mais je peux te poser une question ? Pourquoi tu fais tout ça ?

— Tout ça quoi ?

— Toutes ces choses que tu fais pour moi.

Rikô se releva et attrapa les rênes de son sôgu.

— J'ai mes raisons. Mais ne me les demande pas. Je ne t'ai pas demandé pourquoi tu voulais faire l'Ascension, alors... À chacun ses secrets.

— Ce n'est pas un secret, je peux te le dire : c'est tout simplement parce que personne d'autre que moi ne mérite de monter sur le trône.

— Vraiment ? Si tu le dis... Bon, mais en tout cas, fais attention à toi. Et bonne route !

— Merci. Avec cette attestation, ça devrait aller.

— Jusqu'à Ken, oui. Mais c'est après que les difficultés vont commencer.

— Compris. Merci encore.

Il lui adressa un dernier sourire et, d'un petit coup sec sur ses rênes, lança son sôgu. Pendant un long moment, Shushô le regarda s'éloigner.

Grâce à l'attestation dont elle était désormais pourvue, Shushô n'avait plus à se soucier de trouver une auberge susceptible de l'accueillir. Elle suivait maintenant la grand-route et filait droit vers la mer Noire.

Shushô n'avait encore jamais vu la mer. Elle était née et avait grandi à Renshō, ville dont elle n'était que très rarement sortie. Lorsqu'elle découvrit cette immense étendue d'eau, elle en fut presque effrayée. D'avoir vécu au pied du mont Ryô'un, au milieu des montagnes, ne l'avait guère habituée à ce genre de panorama : un horizon sans frontières, sans repères, si vaste qu'il en devenait angoissant.

— Impressionnant, les choses qu'on peut voir dans ce monde... dit-elle, le regard perdu. Allez, Hakuto, c'est parti !

Hakuto paraissait inquiet, comme si l'appréhension qu'elle éprouvait elle-même se transmettait à sa monture. Elle se pencha pour lui caresser l'encolure. Un frisson parcourut la peau du môkyoku et il partit au grand galop.

Pendant quelques jours, Shushô suivit la route qui longeait la rive de la mer Noire, se dirigeant toujours vers le sud. Elle espérait atteindre rapidement Rinken, la ville « en regard de Ken », située à la pointe du royaume de Kyô. De là, elle n'aurait plus qu'à traverser le détroit de Kenkaimon, « la porte de la mer de Ken », pour parvenir jusqu'à la ville de Ken, dernière étape avant de franchir la porte Reiken.

— Il me reste encore six jours pour y arriver avant l'équinoxe de printemps. Ça devrait aller... grâce à toi, Hakuto, souffla-t-elle à son oreille.

Et grâce à Rikô aussi...

Elle donna quelques tapes sur le cou de sa chimère pour l'encourager. Hakuto augmenta l'allure. Il avait envie de courir. Le vent du sud qui caressait son pelage lui faisait oublier la fatigue. Il voulait aller plus vite encore. Si Shushô ne l'avait pas chevauché, il aurait poursuivi sa course à travers le bleu immense qui s'étalait devant lui, sans jamais s'arrêter.

— Ne va pas si vite ! Tu vas encore te faire mal à la patte comme hier !

La jeune fille tira sur les rênes pour le faire ralentir, mais sans effet. Il traversait les vallées, rapide comme le vent, bondissait par-dessus les forêts. À chaque bourg qu'ils passaient, Shushô comptait sur ses doigts : plus qu'un avant Rinken.

Le jour s'achevait. À l'ouest, le soleil déclinait rapidement au-dessus de l'arête des sommets rocheux. Bientôt, le ciel allait se teinter de rouge. L'ombre portée de Hakuto s'étirait sur le sol, pareille à une longue langue léchant la surface des reliefs. Au cours de son périple, Shushô avait observé que le soir venu, la mer s'assombrissait, elle aussi, tout comme les montagnes.

À l'approche du dernier village, Hakuto s'éleva d'un bond dans les airs pour le survoler, et Shushô put apercevoir, au loin, les remparts de Rinken. Et autre chose, aussi.

— Hakuto ! cria-t-elle en tirant sur les rênes, pour l'obliger à rester en vol.

Mais il était incapable de s'y maintenir, et elle ne put observer plus longtemps cette chose qu'elle avait entraperçue.

— Hakuto, remonte, s'il te plaît ! Vole !

Obéissant à sa demande, il prit appui sur ses pattes postérieures et poussa de toutes ses forces

pour s'arracher du sol.

Cette fois, dès qu'ils eurent pris un peu d'altitude, Shushô concentra son regard sur le paysage qui apparaissait devant elle : une plaine qui commençait à verdier à l'approche du printemps, un petit village noirâtre, probablement victime d'un incendie, comme elle en avait déjà tant vu, et au-delà, la ligne côtière soulignée par l'écume blanche des vagues. Une pointe de terre s'avancait dans la mer, grise comme de la roche, et un peu en retrait de ce cap, la ville dont elle pouvait maintenant distinguer les toits. Et puis plus loin, sur l'autre rive, cette forme aux contours incertains. Sa base se fondait dans le bleu du ciel, de même que son bord supérieur que l'on distinguait à peine. On aurait dit l'ombre bleutée d'un mur immense, projetée sur un fond plus foncé, d'un bleu légèrement violacé.

On dirait une chose gigantesque flottant au-dessus des eaux !

Sur ce bandeau vertical tendu sur la mer, le soleil déclinant produisait toute une gamme de nuances azurées. Ses deux extrémités finissaient par s'estomper jusqu'à disparaître complètement dans le décor.

— Les monts Kongô...

Shushô en eut la chair de poule. Elle lâcha les rênes de sa monture. Lorsqu'elle les reprit, elle frôla le pelage de Hakuto : ses poils étaient tout hérissés.

Le mur de la mer Jaune... De l'autre côté, le domaine des yôma. Avec les Cinq Pics au milieu.

Enfin, j'y suis. Les fameux monts Kongô...

Ils étaient d'une taille démesurée, même aux yeux de Shushô qui avait pourtant vécu au pied du mont Ryô'un.

La courbe qu'avait faite Hakuto en s'élevant dans les airs avait atteint son apogée, et il redescendit lentement vers le sol. Le mur bleu disparut derrière les vallons.

— Les monts Kongô... murmura Shushô.

Elle colla sa joue contre le cou de l'animal.

— Va, Hakuto. Va !

Aussitôt, le môkyoku se mit à courir à une vitesse folle, obligeant Shushô à se cramponner à lui. Il gravit une côte, dévala l'autre versant à grandes foulées pour regagner la route et passa devant la porte de Rinken sans même ralentir. Il s'enfonça ensuite dans la campagne, courut à travers champs, puis escalada une colline couverte d'arbustes. Arrivé à son sommet, il avait atteint l'extrême pointe du cap.

L'énorme masse des monts Kongô dominait la mer.

Sa couleur vira lentement du bleu violet au bleu indigo. Puis les derniers rayons du soleil couchant firent étinceler un instant la ligne de crête qui disparut finalement, comme dissoute dans le crépuscule.

Combien de temps avait duré la scène ? Shushô, immobile devant ce spectacle grandiose, comme hypnotisée, n'en avait aucune idée.

Une fois par jour, un navire quittait le port de Rinken pour se rendre dans la préfecture de Ken. La traversée durait une demi-journée. Shushô venait d'embarquer avec Hakuto, ce dernier étant incapable de voler sur une telle distance. Même ceux qui possédaient des montures capables de le faire choisissaient ce moyen de transport pour leur épargner des efforts inutiles.

L'embarcation aux voiles délavées avait levé l'ancre au petit matin, et vers midi, avait croisé celle qui, partie de l'autre rive, retournait à Rinken.

Shushô, debout sur le pont, ne pouvait détacher son regard des montagnes qui dominaient la côte. À plusieurs reprises, au cours de la traversée, des ombres, peut-être des yôma, avaient survolé le navire. Mais à aucun moment elle n'avait été invitée à se mettre à l'abri dans la cabine, en prévision d'une éventuelle attaque.

Poussé par le jôfu qui soufflait du nord-est, le bateau progressait doucement, creusant un sillon d'écume blanchâtre dans la mer. Durant les heures qui venaient de s'écouler, l'ombre portée des mâts avait balayé le tillac d'un mouvement régulier, tel le style d'un gigantesque cadran solaire. Le navire n'allait plus tarder à amorcer sa manœuvre d'accostage. Shushô aperçut au loin les voiles d'une embarcation qui venait de quitter leur port de destination. Sa frêle silhouette se découpait sur la surface sombre des monts Kongô, sorte d'écran qui occupait maintenant tout l'espace de son champ de vision.

Soudain, la cloche qui annonçait l'imminence de leur arrivée résonna à ses oreilles. Le son, mêlé à celui du choc des vagues contre la coque, semblait monter des tréfonds de la mer.

— Enfin, j'y suis !

Elle aspira une grande bouffée d'air en gonflant sa poitrine. Elle était fière d'elle-même. Fière d'être parvenue jusque-là par ses propres moyens. Ken n'était plus maintenant qu'à trois jours de marche. Il n'en faudrait qu'un pour Hakuto.

La ville dans laquelle elle venait de débarquer et qui marquait l'entrée dans la préfecture de Ken s'appelait Hokken, « la ville au nord de Ken ». C'était une ville modeste, du fait de l'isolement de cette partie du royaume, mais cela convenait parfaitement à Shushô. Trouver une auberge n'en serait que plus facile.

Se mêlant au groupe de voyageurs qui avaient fait la traversée comme elle, elle emprunta l'avenue du port et tourna à la première intersection. Une main lui tapota l'épaule.

Elle se retourna. Un homme d'âge moyen, un sourire dessiné sur son visage rond, se tenait devant elle.

— Mademoiselle, c'est un môkyoku que vous avez là, n'est-ce pas ?

Elle avait déjà, à maintes reprises, entendu ce genre de propos depuis son départ. Les amateurs de montures étaient nombreux à travers le pays.

— Oui, répondit-elle d'une voix neutre.

L'homme se pencha pour caresser l'animal. Sa main était potelée comme celle d'un nourrisson.

— C'est une belle monture. Elle a l'air docile. Ses yeux sont très beaux, aussi. Elle est bien soignée, on dirait.

Souriant toujours, il se mit à gratter l'arrière des oreilles de Hakuto.

— À vrai dire, je n'en ai jamais vu d'aussi belle. C'est la vôtre ?

— Non, celle de mon patron.

L'homme porta son regard sur la veste de Shushô et hocha la tête, toujours souriant.

— Ah... Bien... Oui, c'est normal. Et c'est toi qui t'en occupes, ou c'est ton employeur ?

— C'est lui. Mais moi aussi, bien sûr.

— Je vois, je vois, dit-il en se redressant. Ce doit être un bon patron : qui aime ses montures aime aussi ses employés, comme on dit !

— Je ne suis pas de votre avis, murmura Shushô.

Elle leva les yeux vers lui.

— Excusez-moi, je dois y aller. Il faut que je trouve une auberge pour cette nuit.

— Ah, tu es en voyage ?

— Oui. Et vous, vous êtes d'ici ? Vous connaissez peut-être une auberge avec une bonne écurie ?

— Je ne sais pas si l'écurie est bonne, mais je connais une auberge dans laquelle descendent beaucoup de voyageurs avec une monture. Je peux te montrer où elle se trouve, si tu veux ?

— C'est très gentil de votre part, mais indiquez-moi seulement le chemin, je me débrouillerai.

— Si tu me laisses tenir les rênes, je t'accompagne. Je n'ai jamais eu l'occasion de conduire moi-même un môkyoku.

— Non, c'est impossible. Il appartient à mon employeur. S'il apprenait que j'ai confié les rênes à un inconnu, il serait très en colère.

— D'accord, je n'insiste pas, dit-il d'un air triste sans se départir de son sourire. Tu as raison d'être prudente, on ne sait jamais.

Puis il s'esclaffa et saisit le bras de Shushô.

— Hé... ? !

Elle allait lui intimer l'ordre de la lâcher, lorsque l'homme se mit à crier :

— Au voleur !

— Quoi ? !

Elle le regardait sans comprendre. Les passants commençaient à s'arrêter pour observer la scène.

— Rends-moi ma monture, sale petite voleuse !

Shushô était sans voix. Elle se contentait de fixer la tête ronde de cet homme, qui s'agitait en tous sens. Une expression étrange avait remplacé son sourire.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un en s'approchant.

— Cette gamine a essayé de voler ma monture ! cria l'homme, le visage déformé par la colère. De nos jours, on ne peut plus faire confiance à personne, pas même aux enfants !

Il lui tordit le bras dans le dos. Shushô hurla de douleur.

— Mais c'est pas moi ! parvint-elle à dire entre deux gémissements.

— Attendez ! s'écria une femme en fendant l'attroupement naissant. Cette monture appartient à la fille. Je l'ai vue sur le bateau !

— Évidemment ! Elle me l'a volée à Rinken ! Je l'avais à l'œil. Elle n'arrêtait pas de tourner autour !

— Oh !...

— Mais c'est faux ! cria Shushô avant que la douleur ne la réduise au silence.

— Comment ça, c'est faux ? ! Et ça, alors ? dit-il en tirant un rouleau de papier de sous sa veste.

Il exhiba deux feuilles qu'il tendit à bout de bras devant l'assemblée.

— Ça, c'est le certificat de propriété pour le môkyoku, et ça, c'est la déclaration de vol. Les deux

dûment porteurs d'un sceau authentique !

La foule formait maintenant un cercle autour d'eux. À voir l'expression de leur visage, il semblait clair que tous accordaient leur sympathie à la victime supposée, réservant leur désapprobation pour Shushô.

— Sale voleuse ! répéta l'homme en lui tordant le bras avec plus de force encore. Pour qui tu travailles, hein ?! Utiliser une gamine pour voler les gens, c'est vraiment pas très malin ! Ton chef s'imaginait quand même pas qu'une enfant pourrait se promener avec ce genre de monture sans se faire remarquer !

Il la repoussa violemment.

— Non, mais ça suffit maintenant ! Puisque je vous dis que cette monture est à moi ! cria Shushô. Et elle sortit de sa poche l'attestation que Rikô lui avait donnée.

— Moi aussi, j'ai une...

Mais avant même qu'elle ait pu finir sa phrase, l'homme lui arracha la feuille des mains et la déchira en morceaux.

— Ce papier ne vaut rien ! dit-il d'un ton rageur.

Il en fit une boule qu'il jeta au loin. Shushô était abasourdie.

— Tu peux t'estimer heureuse que je ne te traîne pas devant un juge !

Et il sauta en selle. Hakuto, surpris, jeta un regard inquiet à Shushô, mais l'homme fulmina contre lui en tirant sur ses rênes et parvint, à coups de talon contre ses flancs, à le mettre en mouvement. Hakuto traversa la foule d'un pas mal assuré et se mit à courir sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Non, arrête ! Hakuto ! cria Shushô en se précipitant pour essayer de le rattraper.

Les hommes les plus proches la saisirent par les épaules, la stoppant net dans son élan.

— Mais lâchez-moi ! se débattit-elle.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On la remet aux autorités ?

— Mais l'autre est déjà parti...

— C'est pas moi, je vous dis ! cria Shushô. J'avais un certificat ! C'est lui le voleur !

L'un des hommes, qui semblait être un voyageur, la dévisagea un instant, l'air hésitant, puis il alla ramasser la boule de papier. Il la déplia soigneusement et en assembla les fragments.

— C'est vrai, elle a raison, fit-il d'une petite voix, après avoir parcouru quelques lignes.

— Je n'arrête pas de vous le répéter ! Bande d'idiots ! Il vous a trompés comme des gamins !

Quelques-uns partirent en toute hâte après le voleur, quand d'autres s'agglutinaient encore pour prendre connaissance du document.

— C'est bien vrai, ma foi. C'est un certificat tout ce qu'il y a de plus conforme.

— Mais l'autre en avait un, lui aussi...

— Euh... tu l'as regardé de près, toi, son papier ?

Ils se lancèrent dans une discussion animée sur ce qui venait de se passer. Shushô les abandonna à leurs débats : elle s'extirpa du groupe et partit aussitôt à la recherche de Hakuto. Quelques hommes l'accompagnèrent pour lui prêter main-forte, mais il apparut rapidement qu'ils ne parviendraient pas à les rattraper : Hakuto et son cavalier avaient déjà franchi les portes de la ville. Ils revinrent bredouilles.

— Je suis vraiment désolé. Si on avait su... dit un des hommes, en tendant à Shushô ses bagages.

Il les avait probablement ramassés au cours de l'altercation. Elle s'en empara et les chargea sur ses épaules. C'étaient les sacoches que Hakuto portait en croupe. Elle plia sous leur poids. Elle mit

un genou à terre et dut s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir se relever au prix d'un grand « ho hisse ! ».

— Veux-tu qu'on t'accompagne jusqu'au bureau des autorités, pour faire une déclaration de vol ? proposa un autre.

— Mais le bureau va bientôt fermer, non ?

— Ah oui, c'est vrai. Demain, alors ?

— Oui. En tout cas, merci à vous de m'avoir aidée à chercher Hakuto. Et merci aussi pour les bagages, dit-elle en saluant à la ronde.

Shushô promena son regard sur la ville qui commençait à rougir sous le soleil couchant.

— Je n'ai plus de temps à perdre maintenant, sans Hakuto... murmura-t-elle.

Elle se tourna vers les personnes qui restaient plantées là, l'air embarrassé.

Pour un adulte, Ken était à trois jours de marche. Il en faudrait davantage pour Shushô.

Ça ne va pas être facile d'y être avant l'équinoxe... Il faut à tout prix que j'y arrive !

— Dites-moi, est-ce que quelqu'un parmi vous pourrait m'indiquer une auberge sûre et pas chère, pour cette nuit ? Pas la peine qu'elle ait une écurie.

Deuxième partie

Les couleurs de l'aube commençaient à apparaître au-dessus de la ville de Ken. Le jour de l'équinoxe était arrivé. L'homme quitta l'auberge, raccompagné sur le seuil par le tenancier dont le visage affichait un sourire crispé.

Sitôt à l'extérieur, Gankyû se mêla au flux des badauds qui envahissaient déjà les rues sombres. Il marchait en tirant derrière lui son sôgu, laissant échapper à chaque pas un soupir. Durant le petit déjeuner, il avait à nouveau essayé de convaincre Shushô de renoncer à son projet : faire l'Ascension ne la mènerait à rien. Mais elle l'avait à peine écouté. Pire même, elle s'était endormie à table, la tête posée sur son bras replié. Il n'avait rien pu faire.

Après tout, ce n'est pas la première fois que je me rends dans la mer Jaune. Et puis, nous ne serons pas tout seuls. Beaucoup feront l'Ascension avec nous, et la plupart seront accompagnés d'une escorte. Sans compter que d'habitude, pour chasser le yôjû, je vais dans les endroits les plus dangereux. Là, il s'agira juste de faire l'aller et retour au mont Hô. Ça ne devrait pas être si compliqué. C'est vrai que je n'ai encore jamais escorté un ascensionniste, mais au cours de mes excursions, j'ai eu l'occasion de rencontrer pas mal de gardes du corps qui font ce genre de boulot. Ces gôshi m'ont souvent raconté leurs histoires. Je vois un peu le type de difficultés que ça représente, j'arriverai sûrement à me débrouiller. Sans oublier que cette mission me rapportera quand même la coquette somme de soixante-cinq ryô ! C'est pas rien ! Et d'ailleurs, qu'est-ce qui m'empêche d'aller chasser le yôjû une fois que je serai au mont Hô ? En fait, c'est pas si mal, tout ça !

Gankyû n'arrêtait pas d'agiter ces pensées qui se voulaient réconfortantes. Il avait besoin de se convaincre qu'il n'avait pas commis une énorme bêtise en cédant à cette gamine.

— Hé, monsieur !

C'était elle. Sa petite bête noire. Shushô rentra la tête dans les épaules en frissonnant, et lui jeta, par en dessous, un regard candide.

— Oui ? fit Gankyû, feignant l'indifférence.

— Dis... pourquoi tu te mets une capuche sur la tête ?

Il fit clapper sa langue, l'air agacé. Pourquoi se mettait-il une capuche sur la tête ? Tout simplement parce qu'il ne tenait pas à être reconnu. Il serait la risée de ses collègues s'ils apprenaient qu'il allait servir d'escorte à une gamine !

— Hum, je vois... dit Shushô en poussant un soupir.

Puis elle éclata de rire.

— Tu es quand même sacrement têtue ! Il faut savoir se résigner parfois, tu sais.

— Oui, oui, c'est ça, marmonna Gankyû.

Il examina Shushô. Elle avait troqué sa tunique pour une vareuse de garçon qu'elle portait sous une veste d'ouate épaisse. Gankyû lui avait acheté ces vêtements la veille parce qu'il pensait qu'une tunique longue n'était pas une tenue appropriée pour voyager. Il s'était attendu à devoir batailler ferme pour la convaincre de se changer, mais étrangement, elle les avait enfilés sans faire d'histoires.

— Dis-moi, il vient d'où, cet argent ? demanda Gankyû.

— Je ne l'ai pas volé. C'est de l'argent qui vient de chez moi. J'ai pris tout ce que j'ai trouvé avant de partir.

— Ah bon.

— J'avais pris la monture de mon père aussi. Mais elle m'a été volée. Par un homme aussi méchant que toi. Une vraie catastrophe. Les adultes sont vraiment nuls. J'en connais même un qui a essayé de voler ma chambre...

Mais je ne l'ai pas volée, cette chambre ! eut envie de répliquer Gankyû.

Puis il se ravisa et continua à la questionner comme s'il n'avait pas compris l'allusion.

— Une monture ?

— Oui, il s'appelait Hakuto. C'est un môkyoku. Tu connais ?

Tout en laissant traîner son regard sur les devantures, Shushô lui raconta ce qui s'était passé.

Bien qu'il fût encore très tôt dans la matinée, la plupart des boutiques étaient déjà ouvertes. C'était en effet la dernière occasion, pour tous ceux qui s'apprêtaient à faire l'Ascension, d'acheter ce qui leur manquait avant d'entreprendre leur périple. La veille au soir, Gankyû avait lui-même fait les achats nécessaires pour eux deux. En se demandant s'il n'avait rien oublié d'important, il s'attardait, lui aussi, devant les étals.

— Hakuto était si gentil. Il courait très vite, et il était très intelligent aussi. Je crois même qu'il pouvait comprendre ce que je pensais. Mais...

Elle se tut. Elle semblait attristée.

— Je vois... Mais c'est ta faute, aussi, dit Gankyû.

— Ma faute ? Comment ça, ma faute ?

Gankyû acheta quelques abricots séchés qu'il mit dans son sac. Il se tourna vers Shushô.

— Les môkyoku sont connus pour leur docilité. Ton Hakuto en est un bon exemple. Ceux qu'on trouve dans la mer Jaune, qui sont pourtant encore sauvages, sont très faciles à approcher. Alors imagine, pour un môkyoku qui a été dressé : c'est encore plus simple. Si quelqu'un l'appelle, il le suivra sans hésiter. Ils sont comme ça. Ne jamais lâcher les rênes d'une chimère dressée à l'approche d'une agglomération ! En ville, toujours rester sur son dos. Jusqu'à ce que tu le confies à une écurie digne de confiance. Ce sont des règles de prudence élémentaire.

— Ah bon...

— Oui, absolument. Ton erreur a été de descendre de selle. Tu n'aurais jamais dû. Mais bon, au moins, tu n'as pas été conduite aux autorités. C'est une chance.

— Ça ne m'aurait pas dérangée, de toute façon. J'avais un certificat.

— Vraiment ? Mais tu sais, ton voleur aussi devait en avoir un.

Shushô battit des paupières.

— Comment ? Mais ce n'est pas possible !

— Malheureusement, si. Ce voleur devait être un genre de « chasseur de cadavres ». Mais les gars comme lui ne s'aventurent jamais dans la mer Jaune. Ils se contentent d'opérer dans la préfecture de Ken. Un de ses collègues a dû te repérer à Rinken. Il t'a vue prendre le bateau, et il a prévenu ses complices de Hokken en utilisant un oiseau bleu. Ceux qui t'attendaient avaient déjà préparé un certificat en bonne et due forme quand tu as débarqué. Ils n'ont pas besoin de se rendre dans les bureaux de l'administration pour ça. Ce sont des gens très organisés, tu sais. Ils ont toujours sous la main une quantité de certificats prêts à servir parce qu'ils vivent du commerce des montures. C'est leur activité principale.

Shushô faisait la grimace. Elle était écoeurée.

— Quant à la déclaration de vol, elle a été préparée à Rinken et envoyée à Hokken. Ces types-là

agissent toujours en bande. À l'heure qu'il est, ton Hakuto doit déjà être quelque part au royaume de Han. Il n'y a plus rien à faire, c'est trop tard, tu ne le reverras plus.

— Ils me le paieront... siffla Shushô entre ses dents.

Gankyû lui jeta un regard en coin.

— Dès que je serai montée sur le trône, je les ferai tous arrêter ! Ils le regretteront, tu peux me croire !

Il soupira.

— Donc, si je comprends bien, tu n'as pas seulement l'intention de faire l'Ascension : tu comptes aussi monter sur le trône.

— Évidemment. Sinon, à quoi ça sert ?

— Et tu penses vraiment que c'est toi qui seras choisie ?

— Et pourquoi pas ?

— Oui, c'est vrai, pourquoi pas. Faut bien rêver, après tout... murmura Gankyû.

Le môkyoku est une bonne monture. Il coûte cher. Si cette fille en possédait un, c'est que sa famille est riche. D'ailleurs, ça se voit à ses manières. Elle est habituée à donner des ordres. Ce doit être le genre de gamine qui n'est jamais sortie de chez elle et qui a passé son temps à se faire chouchouter par ses parents. Rien de tel pour en faire une petite orgueilleuse. Après ça, faut pas s'étonner qu'elle se soit mis en tête de faire l'Ascension. C'est vrai que je n'ai jamais entendu une histoire pareille, mais si on y réfléchit bien, ce n'est pas si incroyable.

— Heureusement, ils ne t'ont pas pris ton argent.

— Parce que je l'avais cousu dans ma doublure. Pas si bête ! C'est pour ça aussi que je m'étais habillée pauvrement. Personne ne se doutait que j'avais une belle somme d'argent sur moi.

— Futée, la petite !

— Non, pas futée : intelligente. Nuance !

— Tu crois ? Si tu permets, je ne partage pas tout à fait ton avis.

— Et pourquoi ? dit-elle en le regardant dans les yeux.

Il donna quelques tapes sur l'encolure de sa monture.

— Parce que tu m'as déjà versé l'argent. Je pourrais très bien m'enfuir avec.

Shushô soupira d'une manière un peu forcée.

— Toi en tout cas, c'est sûr, tu n'es vraiment pas une lumière ! Écoute : tu t'appelles Gankyû, tu es chasseur de cadavres, et tu es l'ami de l'aubergiste. Si tu t'enfuyais maintenant, ce ne serait pas compliqué de donner ton signalement. J'irais immédiatement te dénoncer au gouverneur de la province. On est dans quelle province, déjà ?

— La province de I.

La préfecture de Ken appartenait effectivement à cette province. Et Renshō, la capitale du royaume, était également située sur son territoire.

— ... Oui, c'est ça, la province de I. Or, vois-tu, il se trouve que j'ai des relations parmi les fonctionnaires de cette province. Enfin... plus exactement mon père. À Hokken, j'ai laissé le voleur s'échapper parce que j'étais pressée. Mais si je n'avais pas été obligée d'être à Reiken pour l'équinoxe de printemps, je ne l'aurais certainement pas laissé filer, tu peux me croire !

— Bon, bon, d'accord...

Elle est vraiment futée ! pensa-t-il en soupirant.

— Mais, si tu m'autorises à en placer une, reprit Gankyû, sache quand même qu'il n'est pas rare que les gens qui s'aventurent dans la mer Jaune y laissent la vie. Et en général, on ne retrouve pas leur corps. S'il t'arrivait quelque chose, je pourrais tranquillement te laisser là et m'en aller avec ton argent, tu ne crois pas ?

Shushô lui adressa un sourire plein de morgue.

— Ne t'en fais pas pour moi. Ça ne m'arrivera pas.

— Ah bon. Et pourquoi donc ?

— Parce que si je meurs, il n'y aura plus personne pour monter sur le trône. Et les dieux du Ciel ne permettraient jamais une chose pareille.

Gankyû préféra abandonner la partie.

— C'est bon, tu as gagné...

Elle lui serra la main, le sourire aux lèvres.

— Quand je me suis fait voler ma monture, j'ai eu peur de ne pas être à temps à la porte Reiken. Mais en fin de compte, j'y suis arrivée, comme tu vois. Tu sais pourquoi ? Parce que le Ciel le voulait !

— Tiens donc...

— En tout cas, sache qu'une fois que je serai montée sur le trône, tu seras généreusement récompensé pour ton aide. On peut dire que tu as une sacrée chance !

J'y crois pas ! Comment fait-elle pour être aussi sûre d'elle, bon sang ?

Gankyû laissa échapper un soupir.

— Merci. Cependant, tu sais, le mont Hô est encore loin...

— C'est vrai, mais j'ai une monture maintenant !

Elle vient de me dire qu'on lui avait volée ?...

Il se tourna vers Shushô : elle regardait le haku avec un grand sourire.

— Quand tu es entré dans l'auberge hier, tu as dit que ta monture était à l'écurie. C'est pour ça que je t'ai choisi.

Décidément, elle est vraiment très maligne...

— Je m'incline. Tu es trop forte pour moi, lâcha-t-il, l'air abattu, les épaules tombantes.

Shushô lui tapota le dos pour le réconforter.

— Évite de te comparer à moi, va, ça vaudra mieux. Tu sais, dans mon quartier, je suis célèbre pour avoir une petite tête bien faite.

Cette dernière tirade acheva de le déprimer complètement. Il ne voulait plus lui parler. Il ne voulait même plus l'entendre.

Shushô marchait à petits pas à côté de Gankyû, toujours enfermé dans son mutisme. Elle allait légère, sautillant presque, son allure contrastant avec la démarche pesante de son compagnon. Il faisait froid, ce matin, dans les rues de la ville. Et la porte Reiken était encore bien loin pour une enfant. Shushô avait parcouru à marche forcée le long trajet qui l'avait menée du port de Hokken jusqu'ici, en seulement trois jours. La nuit à l'auberge n'avait certainement pas suffi à lui faire oublier sa fatigue. Pourtant, elle semblait toujours en pleine forme.

C'est vrai qu'elle avait craint, un moment, de ne pas arriver avant l'équinoxe. Mais elle y était parvenue. Et en plus, à son grand soulagement, elle avait pu engager un guide pour l'accompagner dans la mer Jaune. Elle connaissait l'existence de ces gardes du corps professionnels qui louaient leurs services aux ascensionnistes. Elle savait qu'il était préférable de faire appel à l'un d'eux. Mais Hakuto lui avait été volé, son plan de voyage en avait été bouleversé, et elle avait désespéré d'être à Ken suffisamment tôt pour en trouver un. En somme, elle avait eu beaucoup de chance. C'est en tout cas ce qu'elle se disait, et cela la rendait d'humeur plutôt joyeuse.

Enfin libérée de ses craintes, elle pouvait maintenant s'abandonner avec insouciance à sa curiosité. Elle suivait tranquillement Gankyû qui avait pris la direction du sud en longeant la muraille nord-ouest de la ville. Les avenues ressemblaient beaucoup à celles que l'on voyait à Renshō, notamment par leur taille. Mais les carrefours, eux, étaient bien plus surprenants. Dans la capitale, ils étaient totalement dégagés, alors qu'ici, se dressait, en plein milieu, un bâtiment, orné sur ses quatre côtés d'un grand portail de fer. Il en bouchait complètement la vue. De même, le mur d'enceinte, tout comme ceux des différents bâtiments de la ville, présentait d'étranges saillies ; et l'entrée de chaque échoppe était gardée par une solide porte de bois ou par une grille. Toutes ces particularités ne cessaient de surprendre Shushô.

Ils marchaient maintenant vers le sud-est et s'étaient mêlés au flot des gens qui suivaient la même direction. Peu de temps après, ils arrivèrent devant une porte monumentale.

— Regarde ! Il y a une porte là ! cria Shushô.

Le boulevard circulaire qui ceinturait la ville s'élargissait en une sorte de grande place sur laquelle la foule s'était déjà massée. Derrière elle, s'élevait une porte immense, surplombée d'un édifice à quatre étages.

— On est bien au sud-est, là ? demanda Shushô en levant les yeux vers Gankyû.

— Oui, c'est ça, répondit-il en soupirant, le regard tourné vers le bâtiment.

Les chefs-lieux de chaque préfecture possédaient, en général, douze portes orientées dans douze directions. Mais à Ken, les portes du Dragon et du Serpent, respectivement porte est-sud-est et sud-sud-est de la ville, étaient absentes. Entre ces deux points cardinaux, il n'y avait qu'une seule porte, au sud-est.

— C'est la porte de la Terre, expliqua-t-il.

Elle paraissait collée aux parois du mont qui se trouvaient derrière elle. Les pics effilés se découpaient en créneaux sur le fond noir d'un mur gigantesque, si large qu'on ne pouvait en voir les extrémités.

Les monts Kongô. Les monts qui touchent le ciel...

La porte de la Terre, parce qu'elle donne accès à la route qui conduit à la porte Reiken, l'une des

quatre voies reliant le monde des humains à la mer Jaune, est la plus haute de la ville. À chaque équinoxe de printemps, quand la porte Reiken s'ouvre, les monstres qui vivent de l'autre côté se répandent à l'extérieur. Ou plutôt se répandaient. C'est pour les contenir qu'on avait fait construire une porte aussi imposante, en des temps très anciens. Elle était devenue moins vitale, depuis qu'il y a quelques centaines d'années une forteresse avait été érigée dans la mer Jaune et barrait la route aux yôma, du moins à ceux qui passaient même en temps de stabilité du royaume. Car en ce qui concerne ceux qui envahissaient le pays en temps de vacance du souverain ou de gouvernement non conforme à la Voie, personne ne savait où et comment ils sortaient de la mer Jaune. On avait toutefois conservé la porte de la Terre en l'état, solide et majestueuse, même si ces précautions ne s'imposaient plus.

— Elle est immense... murmura Shushô, ébahie.

Gankyû se tourna vers elle.

— C'est sûr. Mais ce n'est pas étonnant, réfléchis un peu. Tu as vu comme elle est renforcée ? Et tu as remarqué les différents bâtiments devant lesquels on est passés tout à l'heure ? Ils sont tous construits en pierre et leurs cours sont toutes couvertes d'un toit. Tu sais pourquoi ? À cause des yôma.

À Ken, aucune cour n'était à ciel ouvert. Toutes étaient protégées par un toit fait de plaques de cuivre assemblées qui, avec le temps, avaient pris la couleur bleutée du vert-de-gris. Les fenêtres étaient étroites, la plupart soigneusement grillagées, et les portes renforcées par des lames de fer entrecroisées. Les édifices plantés au milieu des carrefours, qui avaient tant surpris Shushô, étaient ce qu'on appelait des « donjons d'intersection ». Ils avaient pour fonction de servir d'abri contre les yôma, tout comme les saillies que présentaient en divers endroits le mur d'enceinte de la ville et ceux des bâtiments. De fait, les beffrois, dont la cloche permettait de prévenir de leurs attaques, étaient bien plus nombreux que dans toute autre ville du royaume. Ici, ce qui importait avant tout, c'était de se protéger.

Shushô tourna son regard vers Gankyû et lui fit son plus beau sourire.

— Les habitants doivent avoir la vie dure. Mais nous, on n'a pas à s'en faire !

Gankyû n'avait pas l'air de comprendre. Elle poursuivit d'une voix cristalline :

— ... Parce que nous sommes sous la protection de l'Empereur céleste, pff !

— Ah, oui, c'est vrai, j'oubliais... murmura-t-il, impassible, en entraînant son haku derrière lui.

Devant la porte close, les gens se tenaient immobiles, face à un groupe d'hommes, probablement des soldats, qui stationnaient au pied des énormes battants. Au-dessus, sur le chemin de ronde qui bordait le bâtiment, d'autres hommes en armes, des torches à la main, surveillaient les abords. Le nombre de personnes présentes était impressionnant. Pourtant, le plus grand silence régnait en cet instant. Seul un léger murmure de voix chuchotées se faufilait parmi l'assemblée. Shushô s'étonna de la tension, presque palpable, qui flottait dans l'air :

— Tout le monde se tait...

— C'est normal. On va bientôt entrer dans la mer Jaune. Une fois qu'on y sera, il faudra attendre le solstice d'été pour en ressortir. Les gens savent ce que ça veut dire.

— Ah bon...

Gankyû la poussa dans le dos et lui fit traverser la foule. Au sud de la place, à côté de la porte de la Terre, se trouvait un temple. Malgré l'obscurité, on pouvait apercevoir à l'intérieur les fidèles se presser au milieu des fumées d'encens. Shushô n'avait jamais vu un pareil temple.

Tout en longueur, collé à même le mur d'enceinte, il ne possédait ni portique ni cour. Gankyû y

pénétra d'un pas décidé. Elle le suivit des yeux, hésitant un moment, puis s'empessa de le rejoindre. Normalement, les temples étaient consacrés à quantité de divinités et de mages. Mais ici, une seule idole était exposée.

Qui est-ce ? se demanda Shushô.

L'absence de lumière l'empêchait de distinguer ses traits. Elle voyait juste une statue vêtue d'une cuirasse et parée d'une multitude de rubans.

Peut-être un dieu de la guerre, se dit-elle en repensant à celui qu'elle avait vu une fois dans un temple.

Shushô continuait à l'observer en silence quand Gankyû s'approcha et la força à baisser la tête.

— Mais arrête ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Tais-toi ! Et prie pour qu'il ne nous arrive rien pendant le voyage. Là-bas, ce n'est plus le monde des humains.

Celui-ci s'arrêtait en effet au seuil de la porte de la Terre. Au-delà, il n'y avait plus qu'à prier les dieux et les mages, et s'en remettre à leur volonté.

À côté de l'autel, il y avait un seau rempli d'eau, dans lequel des branches de pêcher étaient plongées. Gankyû en saisit une, dépourvue de feuilles, et commença à en asperger de gouttelettes Shushô et le haku : il invoquait pour eux la protection des dieux. Il procéda de manière identique pour lui-même et glissa ensuite la branche sous la selle de sa monture. Puis il se tourna vers le mur auquel étaient suspendues une série de petites tablettes en bois munies d'une cordelette, et en décrocha trois. Il en passa une autour du cou de Shushô.

— C'est quoi ?

— Je sais que tu n'en as pas besoin, mais porte la quand même, juste au cas où...

Elle prit l'objet dans sa main et l'examina.

— C'est un talisman ?

— Oui, une amulette de Kenrô Shinkun, le « mage chien-loup » : le protecteur des voyageurs de la mer Jaune.

La deuxième lui était destinée et il accrocha la troisième autour du cou de son haku. Les amulettes que Gankyû avait choisies semblaient très anciennes. On pouvait le voir à l'usure des caractères tracés à l'encre de Chine. Les gens qui les utilisaient les rapportaient au temple, au retour de leur traversée de la mer Jaune. Ainsi, les tablettes les plus usagées étaient celles qui avaient protégé le plus grand nombre de voyageurs, elles étaient donc supposées être plus efficaces. Les voyageurs pour la mer Jaune choisissaient celles-là en priorité.

Shushô se tourna vers la statue.

Kenrô Shinkun...

— Je n'avais jamais entendu parler de ce dieu.

— Quoi ? Mécréante ! C'est le seul qu'on puisse invoquer lorsqu'on se rend dans la mer Jaune !

— Mais les dieux ne manquent pas pourtant...

— La mer Jaune est un lieu que même les dieux ont délaissé. Kenrô Shinkun est le seul qui vienne en aide à ceux qui s'y aventurent.

— Ah bon... fit-elle d'une petite voix. Au même moment, un roulement de tambour retentit sur la place. Un silence de plomb lui succéda. « La porte de la Terre va ouvrir ! »

La mer Jaune est entourée de la cordillère des monts Kongô. Des monts si hauts que leurs sommets transpercent la mer de Nuages. Le pied de ces montagnes est lui aussi immense. Pour les franchir, il faut suivre la gorge qui les traverse de part en part, ce qui donne l'impression d'avancer le long d'une tranchée creusée dans l'épaisseur d'un mur sans fin.

La porte de la Terre venait d'ouvrir. Devant la foule assemblée apparut une vallée étroite, bordée de parois élevées qui se faisaient plus hautes encore au fur et à mesure qu'on s'enfonçait en serpentant dans la montagne. Shushô eut l'impression de se trouver à l'entrée d'un défilé qui menait à un gouffre. En réalité, le chemin montait légèrement. Mais l'élévation progressive des murs rocheux qui l'encadraient pouvait produire cette illusion.

Large de six cents pu, un pu équivalant environ à la longueur d'un double pas, cette route autorisait une troupe de cavaliers à avancer de front. Les soldats à cheval, qui se rendaient à la forteresse de la mer Jaune, marchaient en tête, suivis en silence par la cohorte des ascensionnistes. Le sol et la roche étaient couverts d'une fine couche de glace qui craquait sous les pieds, car le dégel n'avait commencé que depuis peu. L'air était frais, immobile.

Au fond de la gorge, la pénombre matinale tardait à se dissiper : le soleil d'équinoxe n'était pas encore parvenu à franchir la barrière des monts Kongô. Le ciel formait un long ruban au-dessus du défilé, rivière bleu pâle qui se teintait peu à peu des couleurs du jour naissant. Lorsque le bord supérieur de l'une des deux parois se mit enfin à scintiller et qu'une lumière vive vint éclairer le visage des marcheurs, tous s'arrêtèrent, et une exclamation s'éleva pour saluer cette apparition.

Au bout de cette route, se dressait une porte gigantesque. Tellement haute qu'elle semblait se pencher vers celui qui, du chemin, la contemplait. Elle faisait certainement plusieurs fois la taille d'un homme. Chacun de ses deux battants, hermétiquement clos, était constitué d'une grande roche sur laquelle une cloison de bois peinte en rouge était fixée. Au-dessus, reposait un portique dont les piliers, rouges également, soutenaient un petit toit de tuiles vertes. Sur le linteau on pouvait lire, inscrit en caractères dorés sur fond noir : *Reiken Mon*, « Porte Reiken ».

— C'est... souffla Shushô en découvrant de loin l'édifice.

Elle laissa échapper un cri.

— Là, un yôma !

Gravée sur les vantaux de bois, une silhouette, qui pouvait ressembler à celle d'un yôma ou d'un yôjû, apparaissait. On aurait dit un dragon, avec deux ailes dans le dos.

— C'est l'animal sacré qui protège la porte Reiken. Son nom est Tenhaku, le « maître du ciel », lui apprit Gankyû.

Bien que très haute, la porte Reiken n'était pas infranchissable pour une monture volante.

— Si quelqu'un tente d'entrer dans la mer Jaune en violant l'interdit, Tenhaku le foudroiera et mangera son âme.

Shushô en eut un frisson dans le dos. Elle secoua les épaules et se remit dans le flot des marcheurs qui continuaient à avancer en silence. Lorsque tous furent parvenus à l'extrémité du chemin, ils se regroupèrent sans un mot face à la porte. Une grande tension régnait parmi la foule immobile. De part et d'autre des deux battants, des petites galeries avaient été creusées dans la roche sur plusieurs niveaux. Elles permettaient de circuler en surplombant l'espace où stationnaient les

candidats à la traversée. Mais pour l'heure, elles étaient vides. L'ouverture n'aurait lieu qu'à midi. L'attente commença.

En fait, elle ne devait pas durer très longtemps : bientôt, on entendit monter un grondement qui se mit à faire vibrer l'air environnant. Pourtant le son n'était pas particulièrement fort. C'était une sorte de pulsation sourde et régulière. Mais elle envahissait à ce point l'espace que tous se mirent à regarder à droite, à gauche, l'air inquiet, essayant d'en localiser la source. Cette agitation se propageant parmi la foule, le son se trouvait amplifié par les mouvements conjugués des uns et des autres.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Shushô à voix basse.

— C'est Tenhaku. Tais-toi et regarde bien ce qui va se passer.

Gankyû pointa son doigt vers le portique, au-dessus de la porte. Tout à coup, le grondement cessa. Tous se figèrent. Le silence était total. Une ombre apparut bientôt à l'endroit qu'avait indiqué Gankyû. Elle n'était pas très grande, juste une petite tache noire. Puis elle se détacha de l'encadrement et se mit à descendre lentement le long des battants, grossissant au fur et à mesure qu'elle se rapprochait du sol. Lorsqu'elle eut atteint le milieu de la hauteur, Shushô s'aperçut que cette ombre était en fait un vieil homme en suspension dans l'air. Il semblait tout à fait ordinaire. Il poursuivit sa descente sous le regard attentif de l'assemblée et finit par se poser.

— C'est Tenhaku, sous sa forme humaine, chuchotèrent quelques personnes. Regardez les fils d'acier qu'il a autour de ses membres.

Le vieillard faisait face à la foule. Il s'inclina lentement pour la saluer, puis il se tourna et appuya ses deux mains sur la porte. Celle-ci mesurait environ quarante jô de hauteur, soit à peu près quarante fois la taille d'un homme, sur deux cents pu de largeur.

Je me demande bien quel poids elle fait... se dit Shushô.

Et les battants se mirent à pivoter. Comme s'ils ne pesaient pas plus que ceux d'un quelconque portail.

Dès qu'ils s'entrouvrirent, un vent chaud s'engouffra par la fente qui s'élargissait. Il souleva les vêtements, chahuta les coiffures et se mit à courir le long du défilé, telle l'eau d'un barrage dont on aurait ouvert les vannes. C'était le vent de la mer Jaune, celui que les habitants de Ken craignaient le plus.

Le vieil homme continua à pousser les battants et tous découvrirent alors, comme une image en reflet dans un miroir, une troupe de soldats qui faisaient face à ceux formant le premier rang des ascensionnistes. Ils se regardèrent en silence. Lorsque la porte fut enfin grande ouverte, le vieil homme s'arrêta. Il salua ceux qui se tenaient dans la mer Jaune et disparut. Subitement. C'était le signal que tous attendaient.

Aussitôt, des cris de joie fusèrent. Ils emplissaient l'espace, s'élevaient en tourbillons, se mêlaient au vent qui soufflait en hurlant. La liesse était générale. Immédiatement, les soldats, stationnés de part et d'autre de la porte, lancèrent leur monture en brandissant arcs et lances. Shushô aperçut alors, par-dessus la foule, une énorme muraille qui obstruait le fond du défilé. Les hommes à cheval se croisèrent, et s'adressèrent un rapide salut. Les uns venaient de passer un an dans la mer Jaune, cantonnés dans la forteresse pour surveiller l'accès à la ville de Ken et protéger les voyageurs qui y retournaient. Les autres allaient prendre la relève pour les douze mois à venir. Les premiers avaient à peine franchi la porte que la clameur redoubla. Ils grimpèrent vers les galeries creusées dans la roche et s'y tinrent alignés, afin d'accueillir les nouveaux arrivants. Leur service s'achevait.

Ils virent alors passer les montures volantes des chasseurs de cadavres qui se précipitaient vers la mer Jaune. Ceux-ci avaient jusqu'au lendemain midi pour se livrer à leur activité. Après quoi, ils seraient obligés d'attendre le prochain solstice pour ressortir. Le temps pressait. Puis ce fut le chassé-croisé des habitués de la mer Jaune, les vrais aventuriers, ascensionnistes qui tentaient une nouvelle chance ou chasseurs de chimères aguerris. Les ascensionnistes débutants les regardaient aller et venir, encore hésitants, mais l'agitation ambiante eut vite fait de les entraîner dans ce ballet désordonné. Les uns enfourchèrent leur monture, pendant que les autres se mettaient à courir au-devant de ceux qui déjà sortaient. Le vacarme des cris mêlés aux bruits de sabots et de pas était assourdissant.

— C'est impressionnant... souffla Shushô, au milieu de ce tumulte.

— Oui, c'est toujours comme ça, le jour de l'Ankô, dit Gankyû gaiement.

Il avait beau savoir tous les dangers qui les attendaient dans la mer Jaune, ce moment si particulier de l'ouverture d'une des quatre portes lui procurait toujours un vif plaisir.

— C'est vraiment super ! s'exclama Shushô.

— Si tu veux faire demi-tour, il est encore temps mais il faut te décider maintenant, prévint Gankyû en se tournant vers elle. Après, il sera trop tard. La porte de la Terre va se refermer.

— Non, je continue, dit-elle d'une voix posée.

— Tu veux vraiment y aller ?

— Oui. Le royaume de Kyô a besoin d'un nouveau souverain !

— Et ce nouveau souverain, c'est toi, évidemment...

— Mais oui, regarde : tu ne trouves pas que j'ai déjà un petit air royal ? répondit-elle en prenant une pose avantageuse.

Gankyû se contenta de pousser un soupir en levant les yeux au ciel. Il saisit les rênes de son haku et sauta en selle. Puis, se tournant vers Shushô, il lui tendit la main.

— Viens. Allons-y.

Le haku partit au grand galop vers la forteresse. Les matériaux n'ayant pu être acheminés qu'un jour par an, à l'ouverture de la porte le jour de l'Ankô, sa construction avait nécessité des années et des années d'efforts. Mais maintenant, pour tous ceux qui venaient de Ken, elle constituait le premier et dernier refuge dans la mer Jaune. La distance à parcourir pour l'atteindre n'était pas très importante et, par la voie des airs, le haku y serait parvenu rapidement. Shushô, cependant, avait remarqué dans le ciel la présence de yôchô, des yôma volants. Attirés probablement par l'agitation près de la porte Reiken, ils tournoyaient au-dessus du défilé. Il était sans doute plus sage, effectivement, de faire le trajet par voie terrestre.

Mais les yôchô étaient-ils vraiment capables de voir les gens qui se trouvaient au fond de la gorge ? On pouvait en douter : leurs attaques étaient en définitive plutôt rares pourvu que les voyageurs restent groupés et ne traînent pas en route.

L'entrée de la forteresse était aussi large que le chemin qui y conduisait. Le haku la franchit en courant et s'engouffra dans le tunnel qui lui faisait suite. Quelques fenêtres, par lesquelles pénétraient les rayons du soleil, l'éclairaient faiblement. Son plafond, fait de pierres scellées au mortier, était percé par endroits de bouches d'aération constituées d'un petit toit rehaussé, soutenu par des lucarnes grillagées. Des bruits de pas filtraient à travers ces ouvertures. C'étaient ceux des soldats qui, à l'extérieur, couraient sur la voûte, le conduit pouvant servir de passerelle.

En ce jour de l'Ankô, leur tâche n'était pas mince. Ils avaient pour mission de défendre cette forteresse et d'empêcher les yôma de franchir la porte Reiken et la porte de la Terre, en avant-poste défensif de la ville de Ken. Mais malgré toutes ces précautions, et bien qu'il n'existât qu'une seule route reliant la mer Jaune au royaume de Kyô, il semblait impossible d'enrayer l'invasion progressive des yôma. Personne ne savait comment ils parvenaient à s'y infiltrer. Les monts Kongô constituaient une barrière infranchissable, même pour eux, et les portes n'ouvraient qu'une fois par an...

Certains disaient qu'il existait des passages secrets leur permettant de traverser ces montagnes. D'autres, que des tunnels souterrains conduisaient jusqu'au mont Ryô'un. Quelques-uns avançaient même l'idée que les yôma qui étaient parvenus jadis à sortir de la mer Jaune dormaient maintenant sous terre tant que le roi conduisait correctement le royaume, mais sortaient de leur sommeil sitôt qu'il s'écarterait du droit chemin. Pour l'heure, aucune de ces hypothèses n'avait pu être vérifiée...

— Décidément, la vie doit être bien difficile à Ken... murmura Shushô, juchée sur le dos du haku. Celui-ci marchait maintenant d'un pas tranquille.

— Pour l'instant, c'est la seule ville fortifiée à ce point, répondit Gankyû. Mais les yôma se font de plus en plus nombreux partout, et bientôt toutes les autres villes du royaume seront obligées de l'imiter.

— Mais pourquoi les yôma existent ? Moi, si j'étais l'Empereur céleste, je les supprimerais tous !

— Alors, après le trône du royaume de Kyô, c'est maintenant celui du Ciel qu'il te faut ? Mais tu veux tout, ma parole !

— Si quelqu'un de compétent s'était donné la peine de s'y mettre, il ne serait pas nécessaire qu'une fille comme moi s'en charge !

— Oui, ben pour l’instant, charge-toi surtout de faire attention à ne pas perdre la vie dans la mer Jaune.

— Ça, c’est à toi de t’en occuper. Si je t’ai embauché, c’est quand même pour que tu me protèges, non ?

Sacrée gamine ! jura intérieurement Gankyû en levant les yeux au ciel, comme s’il implorait son secours.

Une lumière apparut au loin. Pas celle, vacillante, d’une torche, mais celle, étale, du soleil.

Sortis du tunnel, Shushô et Gankyû se trouvaient maintenant à l’intérieur des remparts. Cette forteresse était aussi grande qu’un bourg de petite taille. Elle tenait à la fois du château et du village. Autour d’eux, les voyageurs, s’imaginant déjà en relative sécurité, laissaient libre cours à leur étonnement.

— Incroyable ! C’est une véritable ville ! dit Shushô.

— N’exagérons rien, rétorqua Gankyû.

Les rues étaient très étroites : deux chevaux marchant de front en auraient occupé toute la largeur. Elles étaient bordées de bâtiments peu élevés et couvertes d’une voûte percée de petites ouvertures laissant filtrer la lumière du jour comme celles du tunnel. Il y régnait une sorte de pénombre baignant dans un air humide et confiné. Toute la ville était bâtie à l’aide de vieilles pierres, ce qui avait pour conséquence de retenir prisonnière la chaleur qui régnait dans la mer Jaune. À vrai dire, l’endroit n’avait rien d’agréable. Mais c’était le dernier à appartenir encore au monde des humains, pour qui s’aventurait au-delà des monts Kongô. Ici, on pouvait dormir en sécurité sous un toit, même si c’était sur un sol de terre battue, et l’on pouvait trouver à manger, une nourriture assez rudimentaire, il est vrai. À l’origine, cette forteresse avait été construite pour servir de garnison aux soldats qui défendaient l’accès à la ville de Ken. Cependant, les voyageurs qui voulaient y faire halte avaient toujours pu y trouver refuge.

Gankyû et Shushô y passèrent une nuit. Mauvaise, en ce qui concerne Shushô : les cris des yôma l’avaient empêchée de dormir, et au réveil, elle avait plutôt mauvaise mine. Quand Gankyû l’informa qu’il comptait se rendre au temple avant de se mettre en route, elle le suivit d’un pas lourd, le visage fermé. Une file s’était déjà formée devant l’autel lorsqu’ils arrivèrent sur les lieux. Près du bâtiment, une esplanade, semblable à celle qu’ils avaient vue devant la porte de la Terre, était encombrée de gens qui attendaient l’ouverture des portes de la forteresse. En apercevant le couple que formaient Gankyû et Shushô, beaucoup manifestèrent des signes d’étonnement. Certains, même, fendirent la foule pour s’approcher d’eux et se mirent à observer la fillette. Était-elle déjà devenue à ce point célèbre ?

— Mais c’est une enfant ! Qu’est-ce qu’elle fait là ?

— Apparemment, elle accompagne cet homme. Quelle idée ! C’est bien trop dangereux pour elle !

— Non, à mon avis, elle va retourner à Ken avant midi. Elle doit être là juste par curiosité.

Tel était le genre de remarques que les uns et les autres s’échangeaient en chuchotant. Shushô ne leur accorda qu’un regard dédaigneux et, une fois devant l’autel, contempla la statue nichée dans la petite cavité.

C’était celle de Kenrô Shinkun, le saint patron des voyageurs de la mer Jaune. Il était représenté le visage détendu et le buste couvert d’une cuirasse ornée de bandelettes, comme à l’accoutumée.

— C’est quoi, ces rubans ? demanda Shushô.

— Je ne sais pas très bien. Mais on dit que sa cuirasse, qui porte le nom de Ko, ou « tambour », est faite en peau de yôma, et que les rubans servent à y accrocher des pierres précieuses. Les yôma en raffolent, paraît-il.

— Les yôma et les yôjû mangent des pierres précieuses ? Enfin, quand je dis les yôjû, je veux parler des montures.

— Attention, ne confonds pas... Tous les yôjû, ou chimères, ne sont pas propres à devenir des montures : certains se laissent dresser, et d'autres pas. Et parmi les yôma et les yôjû, certains adorent se soûler de pierres précieuses, mais pas tous.

— Ils se soûlent avec ? Tu veux dire comme si c'était de l'alcool ?

— Oui, en quelque sorte. Enfin... je ne sais pas exactement. Mais certains réagissent comme un homme qui aurait trop bu. C'est pour ça qu'on dit qu'ils se soûlent.

— C'est intéressant. On ne nous a jamais appris ça à l'école.

— Pas étonnant... On ne sait presque rien sur ces bestioles. On ne sait même pas quelle est exactement la différence entre un yôma et un yôjû, c'est dire !

Cette dernière précision étonna particulièrement Shushô.

— Les yôma attaquent les humains, alors que les yôjû ne le font pas. C'est pas ça ?

— Mouais, c'est ce qu'on dit. Mais certains yôjû attaquent aussi les humains, si on s'en approche trop. Je crois plutôt que ce qui les différencie, c'est que les yôma y prennent plaisir, alors que les yôjû ne le font que par nécessité.

— Ah bon... Je ne savais pas.

— Mais certains chasseurs de cadavres pensent que yôma, yôjû... tout ça, c'est du pareil au même. Selon eux, c'est juste une différence de nom : on les appelle yôma quand ils s'en prennent aux hommes, et yôjû dans le cas contraire. Pourtant, il y a des yôma qui n'attaquent pas les hommes. Tu vois, ce n'est pas très clair... On dit aussi qu'un yôjû peut être apprivoisé, et pas un yôma. Mais certains yôjû non plus ne peuvent pas être apprivoisés. Ou bien encore, que ceux qui apparaissent en période de corruption du royaume sont des yôma, et les autres des yôjû. Oui, mais les yôjû apparaissent aussi en période de chaos... Enfin, une chose est sûre en tout cas, c'est que les yôma n'acceptent pas de nourriture venant d'un humain. Il est arrivé que des gens capturent des « vermines », ces petits yôma inoffensifs, et qu'ils essaient de les apprivoiser. Mais dès qu'ils sont en captivité, ils meurent. Ce qui d'ailleurs a pour fâcheuse conséquence d'attirer les grands yôma.

— C'est bien mystérieux, tout ça.

— Oui, comme tu dis. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils meurent. Parce que les yôma peuvent très bien vivre dans le monde des humains. Ils meurent quand on les capture, mais ils se battent pour ne pas mourir si on essaie de les tuer. Bizarre, non ?

— Hum... fit Shushô en tordant la bouche.

Elle emboîta le pas à Gankyû qui s'éloignait de l'autel.

— Bref, retiens seulement que les yôma s'attaquent aux hommes et qu'aucun ne te laissera le temps de lui demander s'il est un yôma ou un yôjû, dit-il. Mets-toi bien ça dans la tête. Maintenant, j'espère que tu te sens prête...

— Est-ce qu'il y a des yaboku dans la mer Jaune ?

Les yaboku étaient ces arbres qui portaient les fruits-œufs desquels naissaient les animaux sauvages. On en trouvait sur les montagnes et dans les plaines, et on disait que celui qui trouvait refuge sous ses branches était en sécurité.

— Personne n'en a jamais vu, que je sache. D'ailleurs, il n'y a pas d'animaux dans la mer Jaune. Seulement des yôma et des yôjû. Certains chasseurs de cadavres s'entêtent encore à chercher le yaboku des yôjû, mais jusqu'à présent, ils n'ont rien trouvé.

— C'est vrai que s'ils tombaient dessus, ils n'auraient plus besoin de s'embêter à chasser !

— Et imagine si on trouvait celui des yôma !

— On pourrait les tuer à la naissance, ce serait plus facile en effet, ajouta-t-elle avec une grimace.

Les riboku et les yaboku sont des arbres sacrés. Tout être vivant, homme ou animal, qui se réfugie sous l'un d'eux y sera en sécurité, car jamais aucun autre animal, pas plus un yôma qu'un yôjû ou qu'un chien sauvage, ne viendra l'attaquer. C'est pourquoi, en reconnaissance de la protection qu'ils offrent, on ne doit jamais tuer quelque créature que ce soit dans leurs parages.

— Et est-ce que les yôma ont des petits ?

— Ma foi, non, je ne crois pas.

— C'est vrai ?

— Pour ma part, je n'en ai jamais vu en tout cas. Et personne, à ma connaissance, n'a encore eu ce privilège, expliqua Gankyû en hochant la tête.

— C'est vraiment mystérieux, tout ça.

— Existe-t-il des arbres qui portent les fruits des yôma ? Combien d'années peuvent-ils vivre ? Pourquoi n'y a-t-il que des mâles parmi les yôma et les yôjû ? Sont-ils doués d'intelligence ? Comprennent-ils notre langage ? D'où viennent-ils ? Qu'est-ce qui les attire dans le monde des humains ? Toutes ces questions sont sans réponse. On ne sait pratiquement rien sur eux. Et c'est aussi pour ça qu'on ne connaît pas de moyens efficaces pour s'en protéger.

— Hum... lâcha Shushô, songeuse.

Une voix vint interrompre ses réflexions.

— Eh ben, dis donc, Shushô, tu m'as l'air en pleine forme, à ce que je vois ! entendit-elle dire gaiement.

Elle tourna la tête.

— Rikô !? Mais qu'est-ce que tu fais là ? fit-elle en courant vers la main qui s'agitait au milieu de la foule.

Rikô lui souriait de toutes ses dents.

— Je voulais juste savoir si tu avais réussi à arriver jusqu'ici. Et Hakuto, où est-il ?

À ces mots, une ombre de tristesse passa sur le visage de Shushô et toute force sembla la quitter.

— On me l'a volé. Je suis désolée, je t'ai demandé de m'aider pour rien.

— Dommage... dit Rikô en lui tapotant le dos. Et donc, tu as continué ta route toute seule. Bravo ! Mais j'aurais dû t'accompagner...

— Non, non. Ça va. Je regrette beaucoup de me l'être fait voler, c'est tout. Il me manque. Mais bon, maintenant, je me sens encore plus décidée qu'avant !

— Ça ne m'étonne pas de toi ! dit Rikô entre deux rires.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la mer Jaune ?

— Eh bien, je me suis dit que ça n'allait quand même pas être facile pour toi, toute seule dans un endroit pareil...

Shushô le dévisagea : il arborait un grand sourire.

— Tu viens avec moi ? C'est vrai ?

— Pourquoi pas ? Un garde du corps, ça peut toujours servir, non ? Je sais que tu es une fille plutôt courageuse, mais je te vois mal manier une grande épée comme ça contre un yôma, dit-il, souriant, en montrant celle qu'il portait à la ceinture.

Shushô sourit à son tour, mais Gankyû vint interrompre cet échange d'amabilités en lui tapant sur l'épaule.

— C'est qui, celui-là ?

— Quelqu'un qui m'a rendu service pendant mon voyage. Il s'appelle Rikô et il vient avec nous !

— Pardon ?

— Oui, tu peux me remercier : il accepte de nous aider parce qu'il a pu juger de mes grandes qualités ! Rikô, je te présente Gankyû, le garde du corps que j'ai engagé. Comme tu dis, ça peut toujours servir !

— Parfait ! dit Rikô en adressant à celui-ci un franc sourire.

Mais c'est gentil tout plein, ça ! se dit Gankyû avant d'adresser la parole à Rikô :

— Ainsi donc, comme ça, tu es venu jusqu'ici pour retrouver cette fille ?

— Oui. Je m'inquiétais de la savoir seule dans la mer Jaune.

— Parce que tu savais qu'elle comptait s'y rendre ?

— C'est ça. Elle m'avait dit qu'elle voulait faire l'Ascension.

— Et tu l'as laissée y aller ! ? Il ne t'est pas venu à l'idée qu'il valait mieux la faire renoncer à un projet pareil ? Tu t'es contenté de hocher la tête avec ton sourire candide : « Oui, oui, pourquoi pas », c'est ça ?

Gankyû avait commencé à hausser le ton et criait presque sur Rikô, qui de son côté continuait à le regarder sans se départir de son sourire.

— Et vous, monsieur Gankyû ? finit par lâcher Rikô d'une voix calme. Vous l'avez arrêtée ?

Gankyû se tut un instant.

— ... J'ai fait ce que j'ai pu : j'ai tenté de la convaincre.

— Avec grand succès, à ce que je vois...

Gankyû ne sut quoi répondre. Il continua à fixer Rikô qui souriait toujours.

— Gankyû ! intervint Shushô. Ce n'est pas le moment de vous chamailler. Tu n'es plus un gamin, alors sois raisonnable, s'il te plaît. Désormais, Rikô et toi, vous êtes mes gardes du corps. Vous devez vous entendre et unir vos efforts pour me protéger.

Elle lui avait parlé d'une voix douce mais ferme, comme une mère faisant la leçon à ses enfants. Gankyû, honteux et confus, détourna les yeux d'un air renfrogné.

— ... Tu ne veux vraiment pas faire demi-tour ? tenta-t-il une nouvelle fois en grattant le sol du bout de sa chaussure, tête baissée. Il est encore temps, tu sais. En partant tout de suite, tu pourras être à Ken avant la fermeture de la porte.

— Mais combien de fois faut-il que je te le dise, bon sang ? On ne va pas revenir là-dessus toutes les dix minutes ! Ma décision est prise, un point c'est tout. Donc maintenant, puisque tu es mon garde du corps, je te demande juste une chose : c'est de bien vouloir me guider à travers la mer Jaune. C'est clair ? Bien, alors allons-y !

Mais pour ça, il fallait quand même que les portes de la forteresse ouvrent ! Au bout d'un certain temps, le bruit de pas des soldats au-dessus des voûtes cessa. On entendit alors les voix de ceux des gardes en armes à l'extérieur du mur d'enceinte : c'était le signal. Ceux-ci tirèrent la barre qui

maintenait la porte fermée et poussèrent les deux grands battants.

Un flot de lumière, qui fit plisser les yeux à Shushô, s'engouffra aussitôt. Et avec lui, suffocante, une odeur nauséabonde de poisson avarié. Les soldats invitèrent les gens à franchir le seuil, et tous, d'un pas prudent, commencèrent à quitter la forteresse. Shushô et Gankyû les imitèrent. Dès qu'ils se furent retrouvés à l'extérieur, Shushô comprit d'où provenait cette puanteur : dans un coin, à proximité de la muraille, s'entassaient les cadavres en décomposition de bêtes monstrueuses.

— Gankyû... C'est... balbutia-t-elle en montrant du doigt le tas de charognes.

— Tu veux faire demi-tour ?

— Pas du tout ! répondit-elle en redressant le torse.

Mais elle ne put se retenir de regarder en arrière, cherchant des yeux Rikô qui était allé récupérer sa monture. Lorsqu'elle l'aperçut dans la foule lui faisant signe de la main, son indéfectible sourire aux lèvres, elle se sentit immédiatement rassurée.

Les soldats, postés sur les toits de la forteresse et le long des galeries creusées dans la roche, de part et d'autre de la porte, avaient tous le regard tourné vers le ciel : pour l'heure, il était vide et d'un bleu immense. Shushô poussa un soupir de soulagement.

Devant elle, un chemin parsemé de rochers descendait en pente raide. On apercevait, au bout, un océan de verdure qui s'étendait à perte de vue.

La mer Jaune...

Hormis la présence imposante des monts Kongô, le paysage n'avait rien d'extraordinaire.

— C'est ça, la mer Jaune ? C'est pas très impressionnant...

Ouais, on verra plus tard... eut envie de lui répondre Gankyû.

Et il savait de quoi il parlait. Lorsqu'on partait chasser dans un tel endroit, il fallait en connaître tous les pièges si l'on voulait avoir une chance d'en revenir vivant.

Parmi les gens qui s'étaient attroupés à la sortie de la forteresse, quelques-uns, par groupes de trois ou quatre, commencèrent à dévaler la pente. Les chasseurs de cadavres partaient en tête, pressés d'être rentrés pour le prochain jour de l'Ankô. Encouragées par cette initiative, quelques personnes leur emboîtèrent le pas, mais voyant qu'elles n'étaient pas imitées par le gros du contingent, elles s'arrêtèrent : les ascensionnistes hésitaient encore.

Chaque participant à l'Ascension veillait en général à s'entourer d'une suite qui pouvait s'élever – ce n'était pas rare – à plusieurs dizaines de gardes du corps et servants, pour la plupart armés. Ils s'assuraient de leur protection et conduisaient les chariots sur lesquels s'entassait tout ce qui était nécessaire à la traversée. Aussi, sur les quelque cinq cents personnes qui s'apprêtaient cette fois à se rendre sur le mont Hô, seules quatre-vingts étaient véritablement candidates au trône.

Gankyû poussa un soupir de soulagement. Vingt années avaient passé depuis que le kirin de Kyô cherchait un nouveau roi pour le royaume. Après une aussi longue période, il n'était pas étonnant que le nombre de prétendants ait diminué. Quatre-vingts, ce n'était en fait pas si mal, et Gankyû se sentait rassuré en pensant qu'ils pourraient compter sur l'aide qu'un tel convoi représentait le cas échéant.

De fait, dans ce type d'expédition, même si certains pouvaient ruminer quelques pensées égoïstes du genre : « Peu m'importe les autres, pourvu que j'aie la vie sauve », ou « Mes gardes du corps doivent avant tout se soucier de ma propre sécurité », ou encore « Mes provisions sont réservées à mon usage personnel », il était rare qu'ils les mettent en pratique. Parce qu'un ascensionniste savait qu'en choisissant de se rendre au mont Hô, il allait devoir soumettre ses qualités personnelles au jugement du Ciel et que l'égoïsme avait peu de chances de faire partie des vertus humaines.

susceptibles d'attirer l'attention de l'animal sacré.

Gankyû comptait bien profiter de cette situation en misant sur la générosité, sincère ou feinte, des uns et des autres. D'ailleurs, il n'avait pas le choix. Sa monture était incapable de transporter toutes les provisions dont Shushô et lui auraient besoin. Et la route était longue avant de parvenir à destination.

Évidemment, pour écourter la durée du trajet et économiser leurs vivres, ils auraient pu mettre à profit la rapidité du haku. Mais pour cela, il aurait fallu effectuer le parcours par voie aérienne, ce qui aurait fait d'eux une proie facile pour les yôchô et autres yôma volants : dans la mer Jaune, il était toujours préférable de se déplacer par voie terrestre.

— En fait, on est plutôt chanceux ! s'écria-t-il soudain.

Au même moment, Rikô les rejoignit, tirant derrière lui sa monture. Dès que Gankyû l'aperçut, il se figea, bouche grande ouverte.

— Mazette... un sôgu !

En voyant la tête qu'il faisait, Rikô éclata de rire.

— Je vois que monsieur Gankyû est amateur de montures, comme notre chère Shushô ! fit-il, un large sourire aux lèvres.

Shushô le tira par la manche.

— Gankyû est un chasseur de cadavres, l'informa-t-elle à voix basse.

— Vraiment ?

Sa surprise était-elle réelle ou feinte ? Shushô aurait été bien incapable de le dire, tant il était difficile de lire quelque chose derrière ce sourire. Gankyû, fasciné par l'animal, s'agenouilla devant lui pour l'observer de plus près.

— Il est magnifique... C'est toi qui l'as capturé ?



— Oh non, pas du tout. Je l'ai acheté.

— Acheté !?

Il se tourna vers Rikô qui souriait toujours.

Si je pouvais capturer un sôgu et le vendre, je n'aurais plus jamais besoin de m'aventurer dans la mer Jaune, pensa Gankyû.

— Je suis ravi de connaître quelqu'un prêt à dépenser autant pour une monture...

— Et la vôtre, c'est un haku, n'est-ce pas ? C'est vous qui l'avez capturée, monsieur Gankyû ?

— Appelle-moi « Gankyû », tout simplement. Je ne suis pas digne de me faire appeler

« Monsieur » par quelqu'un qui a les moyens de se payer un sôgu.

Il continuait à examiner l'animal.

— C'est incroyable... dit-il en remuant la tête.

Bien qu'il fut un chasseur de yôjû expérimenté, Gankyû n'avait que très rarement eu l'occasion de voir un sôgu de si près. Une fois pourtant, il avait bien failli en attraper un. Mais la bête, furieuse, avait réussi à s'échapper, renversant trois de ses collègues, qui, heureusement, s'en étaient tiré sans trop de dommages. C'était un animal aux qualités vraiment exceptionnelles : rapide, puissant et intelligent.

Il existait deux variétés de sôgu : l'une au pelage noir et l'autre au pelage blanc. Celui de Rikô appartenait à la deuxième catégorie, la plus commune. Sa fourrure était blanche et striée de fines rayures noires. À l'état sauvage, les sôgu étaient féroces. Cependant, celui qu'observait Gankyû en ce moment était particulièrement calme, ce qui lui conférait un air d'indéniable noblesse. À tel point que Gankyû ne parvenait pas à déceler le tempérament fougueux qu'il leur connaissait. Sans doute était-ce là le fruit d'un long et difficile dressage...

Ayant eu tout le loisir de l'admirer, Gankyû, le regard encore rêveur, finit par se relever. Shushô le ramena bien vite à des considérations pratiques.

— Je vais avec Rikô. Il m'a dit que ça ne dérangerait pas Seisai qu'on monte à deux.

— Bien sûr, bien sûr. C'est normal que tu préfères monter sur un sôgu plutôt que sur un haku. Mais...

Elle se tourna vers lui.

— Tu es vraiment idiot, ma parole.

— Pardon ?

— Ça n'a rien à voir. On n'est pas là pour faire du tourisme ! Ici, on est dans la mer Jaune, au cas où tu l'aurais oublié !

Gankyû roula des yeux ahuris, ce qui déclencha aussitôt le rire de Rikô.

— C'est vrai que je ne suis pas bien lourde, mais c'est quand même un poids supplémentaire pour une monture. En cas d'urgence, il faut qu'elle puisse courir le plus vite possible. Tu comprends ?

— Oui, oui, excuse-moi. J'ai compris.

— Avec Seisai, c'est pas pareil. Pour lui, ça ne fait pas de différence que je monte en plus ou pas. Au fait, comment s'appelle ton haku ?

— Il n'a pas de nom, répondit sèchement Gankyû.

— Ah bon ? Mais il a besoin d'un nom.

— Si tu veux lui en donner un, ne te gêne pas. Mais écoute d'abord ce que j'ai à te dire : ici, on marche toujours à côté de sa monture, on ne la chevauche pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on va faire le trajet avec des gens qui vont à pied. Il faut avancer à leur rythme, c'est comme ça. Dans la vie, il y a certaines choses qu'il vaut mieux faire lentement, petit à petit. Lorsqu'on s'aventure dans la mer Jaune tout particulièrement.

— Mais...

Gankyû lui coupa la parole.

— Tais-toi, et fais comme je te dis !

Shushô le regarda d'un air de défi.

— Tu sembles oublier qui est ton employeur !

— Non, j'ai pas oublié. Tu m'as engagé pour que je te conduise au mont Hô et que je te ramène saine et sauve dans le monde des humains. Je sais ce que j'ai à faire.

— De toute façon, ce n'est pas avec toi que je rentrerai.

— Si tu le dis. Mais sache quand même que c'est pas parce que j'ai accepté d'être ton garde du corps que je suis prêt à sacrifier ma vie pour de l'argent.

Shushô préféra se taire : sa mine vexée parlait pour elle.

— Et toi, tu es déjà allé dans la mer Jaune ? demanda Gankyû à Rikô.

— Non, jamais, malheureusement.

— Tu as déjà affronté un yôma ?

— Ça m'est arrivé. Quelques fois...

Gankyû laissa échapper un soupir.

Deux débutants... Ça promet...

Rikô avait-il perçu sa déconvenue ?

— Je sais bien que je suis novice en la matière. Donc n'hésite pas à me dire ce que je dois faire, j'obéirai, dit-il sur le ton de l'excuse.

— Ça, j'y compte bien.

Un mouvement se fit parmi la foule : le départ était donné.

— Shushô : tu marches entre le sôgu et mon haku. Allons-y !

Les soldats positionnés aux abords de la forteresse Canalisaient le flux des ascensionnistes qui, l'un après l'autre, commençaient à dévaler la pente. En bas, le chemin se poursuivait en un sentier dont la largeur autorisait tout juste le passage d'un chariot. Il s'enfonçait dans une forêt, puis suivait le cours d'une rivière alimentée par les eaux de ruissellement des monts Kongô. L'origine de cette voie remontait à des temps immémoriaux, lorsque les tout premiers ascensionnistes avaient tracé son parcours. Depuis, les pas de leurs innombrables successeurs en avaient durci le sol.

À cause du danger qu'il y avait à se trouver isolé dans la mer Jaune, les ascensionnistes se déplaçaient toujours par petits groupes constitués au gré du hasard. Celui auquel appartenait Shushô venait d'atteindre une grande clairière. C'était là que, depuis des siècles, les marcheurs, quittant toujours la forteresse à la même heure et progressant à la même vitesse, avaient pris l'habitude de s'arrêter pour souffler. Au fil du temps, les arbres avaient été abattus et les broussailles arrachées pour dégager l'espace et aménager cet endroit en une aire de repos. Au moment où Shushô et ses compagnons s'apprêtaient à y faire halte, on entendit, au loin, résonner le son d'un tambour mêlé au carillon d'une cloche. Toutes les têtes se tournèrent aussitôt dans la même direction. Au-delà des bois qui arrêtaient leur regard, la porte Reiken venait de se fermer. Tout le monde sut qu'il n'y avait plus moyen de faire demi-tour.

Pendant un instant, les voix se turent, et une expression de tristesse apparut sur les visages. Puis, petit à petit, chacun se releva et, ayant rassemblé ses affaires, reprit sa marche d'un air résolu. Oui, tout retour, dorénavant, était impossible.

Au cours du trajet, la renommée de la petite ascensionniste de douze ans n'avait cessé de croître. Tous se flattaient maintenant de sa présence parmi eux et les commentaires élogieux sur son compte allaient bon train.

— Je suis fier de mon royaume. Fier de savoir qu'à Kyô, il y a encore des fillettes capables de montrer un tel courage.

— Les adultes devraient prendre exemple sur Shushô. Si tous étaient comme elle, on n'en serait pas là, et notre pays ne serait pas dévasté comme il l'est actuellement.

Et ces éloges ne s'arrêtaient pas à la seule personne de Shushô. Gankyû et Rikô bénéficiaient pareillement de ces élans flatteurs.

— Bravo à vous aussi ! Ça fait chaud au cœur de voir deux gaillards prêts à escorter une gamine jusqu'au mont Hô. De nos jours, ça devient rare, des hommes honnêtes et courageux comme vous !

Il n'y a rien de courageux là-dedans, pensa Gankyû, tout juste de l'inconscience.

Quant à l'honnêteté, disons plutôt que je me laisse facilement aveugler par l'argent.

Néanmoins, ne voyant pas trop l'intérêt de détromper des gens qui semblaient le tenir en si haute estime, il préféra garder ses pensées pour lui.

Mieux vaut se montrer aimable avec tout le monde pour le moment... Pour l'instant, notre petite troupe n'est pas structurée. Mais le voyage dure environ un mois et demi et une hiérarchie se mettra en place assez vite, nécessairement. Même les chasseurs de cadavres, qui sont plutôt des individualistes forcenés, sont obligés de s'associer dès qu'ils se trouvent dans la mer Jaune. Un leader va se dégager, c'est certain. Je ne peux pas encore dire qui ça sera mais il ne faudrait pas que je m'en fasse un ennemi d'ici là...

Quand le jour tombe, les yôma se déchaînent.

Le soleil venait à peine de toucher la ligne de crête des monts Kongô que déjà certains suggérèrent d'établir le campement pour la nuit. D'ailleurs, la tête du convoi venait d'atteindre un endroit dégagé probablement par les soins des ascensionnistes précédents. Personne n'en donna l'ordre, mais chacun s'y arrêta au fur et à mesure que la colonne y pénétrait, comme si la nécessité de faire halte dès maintenant avait été unanimement partagée. Lorsque tous furent enfin regroupés, la nuit était tombée. Les uns se mirent à monter leur tente à la hâte pendant que ceux qui n'en avaient pas partaient chercher du bois aux alentours.

Gankyû, immobile, promenait son regard sur toute cette agitation. Il repéra un endroit en bordure de forêt et attacha la bride de son haku au premier arbre qui se trouvait là.

— Gankyû ! Je veux camper là-bas, au milieu de l'herbe ! dit Shushô.

— Pas question ! Trouve-moi plutôt des pierres et entasse-les ici. Et toi, Rikô, attache ton sùgu à cet arbre, ordonna-t-il sèchement.

Shushô n'eut pas l'air d'apprécier que son employé lui parle sur ce ton. Elle se tourna vers Rikô pour trouver un appui, mais celui-ci avait déjà obéi sans protester et sa monture était déjà attachée. N'ayant rien de mieux à faire, elle se mit à ramasser des cailloux comme on le lui avait demandé.

— Je trouve que tu es devenu drôlement autoritaire depuis qu'on est entrés dans la mer Jaune. Tu te prends pour le chef, ou quoi ? grommela Shushô qui trouvait qu'il méritait de se faire remettre à sa place.

Gankyû l'ignora superbement et se mit de son côté à disposer des fagots de bois mort en trois endroits autour des pierres pour le feu. Ce petit bois avait été ramassé en chemin par Shushô et Rikô sur les indications de Gankyû, et attaché en fagots sur les flancs des deux montures.

Il faut qu'ils prennent l'habitude de ramasser du bois le jour en marchant, pensait Gankyû. Le soir, il est trop tard pour trouver suffisamment de bois. Sans compter qu'avec les yôma qui rôdent, il vaut mieux éviter de se déplacer les yeux baissés.

Grâce à la prévoyance de Gankyû, le repas fut rapidement préparé. Ils avaient déjà fini de manger quand les autres ascensionnistes, moins prévoyants, commençaient tout juste à s'occuper du leur. Ils éteignirent le feu et étendirent une toile de drap épais sur le sol, entre les deux montures.

— On éteint le feu ? C'est pas dangereux ? demanda Shushô.

— C'est bien comme ça, répondit Gankyû en hochant la tête. Allez, couche-toi, maintenant.

— Il n'y a pas de problème, c'est sûr ? réagit, à son tour, Rikô. Ce n'est quand même pas très prudent...

— Ne t'inquiète pas. Pendant les trois premiers jours, les yôma ne nous attaqueront pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a la forteresse, dit Gankyû, un sourire en coin.

— Je ne comprends pas. Leurs flèches ne peuvent pas nous défendre. On est bien trop loin.

— Ça c'est sûr, les flèches ne peuvent pas arriver jusqu'ici. Mais l'odeur du sang, oui.

— L'odeur du sang ?...

— Elle attire les yôma. La nuit dernière, des soldats et des yôma ont été tués à la forteresse. Du sang a coulé. Tant que nous ne sommes pas trop loin, c'est plutôt là-bas qu'ils iront.

Tout en donnant ses explications, Gankyû avait fait coucher son haku et s'était allongé à ses côtés.

— Rikô, pose ta tête sur ton sùgu. Moi, je dors à côté du haku. Shushô dormira entre nous.

— Je veux me coucher à côté de Seisai, dit Shushô.

— Fais ce que je te dis. Si un yôma approche, les montures le sentiront et s'agiteront. Il faut que la personne qui dort à côté puisse se réveiller rapidement.

— Et qu'est-ce qui te fait penser que je ne me réveillerais pas rapidement ? J'en suis tout à fait capable.

— Ça m'étonnerait, fit Gankyû en riant méchamment.

Shushô le foudroya du regard et enfila sa veste. En journée, la température dans la mer Jaune était relativement élevée. Mais dès que le soir tombait, la fraîcheur se faisait sentir. Les nuits devaient être froides.

— Tu es vraiment désagréable. Je peux très bien me réveiller s'il le faut. Je ne suis plus une enfant.

Elle se coucha, la mine boudeuse.

Alors que les autres, là-bas, font la fête ! Pourquoi est-ce qu'il est aussi strict ? se demandait Shushô en se pelotonnant dans sa veste.

Non loin d'eux, en effet, au milieu de l'herbe, un grand feu avait été allumé, autour duquel régnait une folle agitation. Cette première nuit passée dans la mer Jaune avait sans doute excité les esprits. À moins que cette gaieté tapageuse ne dissimulât, en réalité, d'autres sentiments...

Shushô trouvait particulièrement inconfortable de devoir dormir sur ce sol irrégulier. En plus, elle avait mal aux jambes après cette journée de marche presque ininterrompue. Si au moins elle avait pu se blottir contre Seisai. Sans compter que la place dont elle disposait entre les deux hommes était très étroite. Et Gankyû qui n'arrêtait pas de lui faire des reproches.

Je ne pourrai jamais dormir comme ça, c'est imposable, pensa-t-elle en fermant les yeux...

Quand elle les rouvrit, il faisait jour.

Gankyû avait dit que les yôma n'attaqueraient pas durant les trois premiers jours. Trois jours étaient passés, et les ascensionnistes n'étaient toujours pas sortis de la forêt. Le lit de la rivière dont ils avaient jusqu'à présent suivi le cours s'était maintenant considérablement rétréci.

Comme chaque soir au moment où le soleil commençait à mordre la crête des monts Kongô à l'ouest, le convoi déboucha sur un terrain dégagé propice au campement. Shushô et Rikô déchargèrent le bois qu'ils avaient collecté, et Shushô commença à dresser le foyer en entassant des pierres à l'endroit que lui avait indiqué Gankyû. La manœuvre était maintenant bien rodée. La place que Gankyû avait choisie pour cette nuit se situait à quelques pas à l'intérieur de la forêt, derrière une touffe d'arbustes, à côté d'un grand arbre dont les feuilles dégageaient un parfum puissant. Shushô n'en avait encore jamais vu de semblable. Après le foyer, la corvée d'eau : elle alla en puiser à la rivière pendant que Gankyû préparait le repas. En chemin, d'autres ascensionnistes qui faisaient de même engagèrent la conversation.

— Alors, Shushô, pas trop fatiguée ?

— Non, ça va.

Fatiguée, elle l'était pourtant, assurément, mais pas autant qu'elle l'aurait cru. Certes, la monotonie des sous-bois était pesante, et les cahots du chemin éreintants, mais au moins, le chemin existait. Il n'y avait qu'à le suivre.

— Alors, comment vas-tu, Shushô ? Ça doit être dur de dormir dehors, non ?

Celui qui venait de l'aborder était un homme assez âgé du nom de Shitsu Kiwa. De tous les ascensionnistes, c'était lui qui était accompagné du plus grand nombre de suivants, un véritable convoi.

— Oui, c'est vrai.

— Tu peux venir dans ma tente ce soir, si tu veux. Pour une petite fille comme toi, c'est trop cruel de devoir dormir sur les cailloux.

— Hum, c'est assez tentant... soupira-t-elle.

Il est vrai que la tente de Kiwa était grande. Shushô avait même entendu dire que chaque nuit on y installait des lits.

Il a vraiment emporté des lits avec lui ?

Ce qui n'était pas impossible, vu que son équipage comprenait une voiture à cheval et trois chariots.

— Mais Gankyû ne sera pas d'accord.

— Qui est ce monsieur Gankyû ?

— Mon garde du corps. C'est moi qui l'ai engagé. Je ne vous ai jamais parlé de lui ?

— C'est un gôshi ?

— Il m'a dit qu'il était chasseur de cadavres. En tout cas, c'est un spécialiste de la mer Jaune.

— Un chasseur de cadavres... C'est sans doute pour ça qu'il est si orgueilleux.

— Ça, pour être orgueilleux...

Il y avait les gôshi, qui étaient des gardes du corps professionnels spécialisés dans la protection des ascensionnistes. Les chasseurs de cadavres, eux, n'étaient que des chasseurs exerçant leur activité dans la mer Jaune ; ils refusaient les clients en principe, et ceux qui avaient passé la porte

Reiken en même temps que tout le monde s'étaient vite séparés de la cohorte des ascensionnistes. Tout le monde s'étonnait donc de voir Gankyû voyager en leur compagnie.

— Un chasseur de cadavres n'est pas particulièrement qualifié pour protéger un ascensionniste... En plus, on dit que la plupart d'entre eux sont brutaux et manquent de discernement. Tu tiens absolument à voyager jusqu'au mont Hô avec ce genre d'individu ? Tu ne préfères pas voyager avec nous ?

— Hum... Si je sens qu'il est inutile, je viendrai avec vous.

— Bien. Comme tu veux. S'il y a un problème, en tout cas, n'hésite pas. D'accord ?

— Oui. Merci, monsieur.

Kiwa n'était pas le premier à lui faire cette proposition. Beaucoup d'autres, avant lui, l'avaient déjà invitée à faire le trajet avec eux. Sans doute parce que Shushô était la seule enfant à participer à cette aventure. Mais jusqu'à présent, elle avait toujours décliné ces invitations, même si c'était à contrecœur : Gankyû n'aurait jamais accepté.

Gankyû n'arrête pas de me faire des reproches. Et c'est vrai que j'aimerais bien dormir sous une tente, comme les autres. Peut-être que je devrais le laisser tomber. Si au moins je ne l'avais pas déjà payé ! C'est trop rageant !

— C'est vraiment pas de chance... murmura-t-elle en retournant au campement. Il m'avait paru pourtant sympathique au premier abord.

Mais Gankyû n'était pas sympathique du tout. Il se montrait strict sur le moindre point, parlait toujours d'un ton autoritaire lorsqu'il donnait des directives, et si elle lui posait une question, il lui répondait constamment d'un air bourru. Ça ne donnait pas envie de lui en demander plus.

C'est peut-être moi qui suis devenue susceptible depuis qu'on est entrés dans la mer Jaune. En tout cas, si j'avais eu plus de temps à Ken, j'aurais pu trouver quelqu'un de mieux, c'est sûr...

— Je lui demande trop ?...

Je lui ai offert une belle somme, c'est vrai. Mais qui accepterait d'accompagner une fillette de douze ans dans la mer Jaune, même riche ? Il faut admettre que si je suis là maintenant, c'est quand même grâce à lui. Il m'est utile.

En revenant de la rivière, quelques personnes lui avaient encore adressé la parole et elle leur avait répondu brièvement. Tout à coup elle prit conscience du changement qui était apparu dans le comportement de certains, au cours de ces deux derniers jours.

À la nuit tombée, la plupart continuaient de se regrouper au centre du campement, pour s'égayer autour d'une grande flambée. Mais depuis peu, quelques groupes préféraient s'installer à l'écart, imitant en cela le choix de Gankyû. Lorsque Shushô regagna le camp, elle constata que ceux qui avaient choisi de s'installer pour la nuit à couvert en lisière de forêt étaient encore plus nombreux. Ceux qui avaient une tente avaient renoncé à la monter, et étaient occupés à se confectionner un abri à la place, en inclinant les branches d'un arbre avec des cordes lestées d'une pierre. Un peu plus loin, quelques-uns se serraient autour d'un feu qu'ils alimentaient de petit bois, tandis que d'autres étaient déjà couchés entre les troncs, à côté de leur monture. La méthode de Gankyû semblait avoir fait des émules.

Ils sont peut-être accompagnés par des gôshi ? se demanda Shushô en se dirigeant vers l'endroit où elle allait passer la nuit.

En approchant de leur campement, elle vit que Gankyû était en train de verser une sorte de gruau

dans des bols.

Oh, non ! Pas la bouillie !

Depuis qu'ils avaient quitté la forteresse, c'était encore et toujours cette fichue bouillie que Gankyû leur servait. Elle avait beau être agrémentée de quelques tranches de viande séchée additionnées d'herbes sauvages cueillies aux alentours, son goût demeurait d'une désespérante fadeur. Sans compter que les portions étaient plutôt chiches...

— À ce régime-là, je ne serai pas épaisse en arrivant au mont Hô... murmura-t-elle.

Shushô posa son seau à côté de Gankyû.

— Et voilà l'eau !

Il leva les yeux vers elle sans un mot.

— Merci Shushô, dit Rikô.

Heureusement que Rikô est là... pensa-t-elle.

Lui, au moins, avait quelque attention pour elle.

Derrière eux leur parvenaient les échos de conversations animées échangées autour du grand feu.

— Hé, Gankyû, lança Shushô. J'ai croisé monsieur Shitsu, tout à l'heure. Il nous invite dans sa tente, tu es d'accord ?

— Non.

Difficile d'être plus concis ! Rikô préféra en sourire. À se demander si son visage avait d'autres expressions à sa disposition.

— Tu n'es pas fatiguée, Shushô ? lui demanda-t-il.

— Pas du tout ! On n'a encore presque rien fait, comme chemin.

— En effet.

— Et puis heureusement, ici, il ne fait pas très froid. Je ne savais pas que le climat était si doux dans la mer Jaune, dit-elle en se tournant vers Gankyû.

Il opina de la tête en essuyant son bol à l'aide d'une feuille ramassée sur le sol.

— Oui. Il ne fait pas froid par ici.

— Et près du mont Hô ? Il fait plus froid ?

— Plus chaud. Il fait chaud au centre.

— Ah bon... dit Shushô, trouvant la conversation un peu lourde à démarrer avec lui.

Gankyû rinça son bol avec un peu d'eau puisée dans le seau, et le vida ensuite au-dessus du feu. Cette façon de faire n'était pas trop du goût de Shushô. Elle la trouvait grossière et s'en était offusquée au début.

Ce n'est pas très propre, mais après tout, on est dans la mer Jaune. Il faut faire avec.

— Pourquoi doit-on éteindre le feu ? lui demanda-t-elle.

— Vous avez peur du noir, mademoiselle ?

Il y avait comme une pointe d'ironie dans ses paroles. Vexée, Shushô fixa son regard sur les tisons encore fumants.

— Ça n'a rien à voir. C'était juste une question, dit-elle froidement.

— Dans la mer Jaune, moins on fait de feu, mieux c'est. Et comme ce soir, c'est la pleine lune, on n'a pas besoin de s'éclairer.

Gankyû tourna la tête vers le centre du campement, aussitôt imité par Rikô et Shushô. Une grande flamme s'élevait vers le ciel au milieu des rires.

— Ils se tiennent sages pour l'instant. Mais ils ont repéré les humains près du feu.

— Ils ? Tu veux dire... murmura Shushô.

C'est qui « ils » ? Les yôma ? De quoi il parle ?

— Il faudrait aller leur dire que c'est dangereux de faire ce feu, non ?

— C'est pas la peine. Ils ne m'écouteront pas.

— C'est pas sûr. On peut au moins essayer.

— C'est pas à moi de les prévenir. Ils ont des gôshi pour ça. Moi, je ne suis qu'un chasseur.

— Mais...

— Ça va, laisse tomber. Lave ton bol et couche-toi.

Vers minuit, Shushô fut réveillée par des cris. Au début, ce n'était qu'un rêve. Elle se trouvait chez elle et, à travers les barreaux d'une fenêtre, fixait des yeux un coin du jardin. Les cris semblaient provenir de derrière un petit bosquet bien taillé qu'elle apercevait, tout proche. Des cris de terreur. C'était son père qui criait !

Je dois le sauver !

Mais la maison était complètement barricadée. Impossible d'en sortir.

Vite ! Je dois absolument l'aider !

Elle courait le long des couloirs, cherchant désespérément une sortie, mais elles étaient toutes condamnées par des grilles de fer. Elle s'agrippait aux barreaux, pestait contre ces entraves, et en même temps elle se sentait rassurée d'être bloquée à l'intérieur.

Au moins, je ne vois pas dans quel état terrible se trouve mon père...

Elle était partagée entre l'envie de crier et celle de pleurer.

Puis elle se réveilla. Elle n'eut pas le temps de se réjouir d'avoir seulement rêvé cette scène. Rapidement, elle comprit que, tout près d'elle, se passait quelque chose de bien pire encore. Elle voulut bondir sur ses pieds en hurlant, mais quelqu'un la ceinturait fermement par-derrière, une main collée sur sa bouche.

Qu'est-ce qui se passe ?

Les cris laissaient pourtant peu de doutes sur ce qui se déroulait en cet instant. Malheureusement, ou heureusement, son corps était plaqué contre celui du sôgu qui l'empêchait de voir le drame. Pour l'heure, tout ce qu'elle voyait, c'était le visage de Rikô. L'expression de tension extrême qu'elle y lut malgré l'obscurité la surprit. Il regardait derrière lui, la mâchoire crispée, une épée dans sa main droite. Shushô entendit les cris redoubler de stupeur et de rage. Elle se secoua violemment.

— Bouge pas ! Tu te souviens de ce qu'a dit Gankyû ?

Elle leva les yeux vers lui et répondit par l'affirmative d'un clignement de paupières.

Il avait dit : « Ne t'éloigne jamais du convoi. Ne quitte jamais la route pour t'enfoncer dans la forêt. Si une ombre apparaît sur le sol, ne lève pas les yeux vers le ciel et mets-toi à couvert sous les arbres. Si un yôma approche, cache-toi dans un fourré ou colle-toi contre un arbre. Garde le silence et ne bouge pas. Les yôma n'ont pas une bonne vue : si tu plaques ton corps contre le tronc, ils ne te distingueront pas. Et si possible, choisis un arbre dont l'écorce dégage une odeur forte, comme le pin, ils ne décèleront pas ta présence à moins de s'approcher tout près. »

Elle avait beau se souvenir des recommandations de Gankyû, elle ne parvenait pas à réprimer les soubresauts qui l'agitaient.

Les hurlements de terreur, le hennissement des chevaux, les cris de lutte... Que s'était-il donc passé ? Et que se passait-il en ce moment ? L'ignorance de ce qui se déroulait ne faisait qu'accroître sa peur et, en même temps, elle aurait préféré ne rien savoir du tout et se réfugier dans le sommeil. À son réveil, tout serait peut-être fini...

Le seul moyen de surmonter la frayeur qui l'envahissait fut de coller sa tête contre le pelage du sôgu. Seisai paraissait calme, comme endormi. Mais Shushô percevait distinctement sous sa joue la respiration accélérée de l'animal : lui aussi savait ce qu'il devait faire en un pareil instant. Elle ferma les yeux et se blottit contre lui.

Et puis soudain, au bout d'un certain temps – long ou court, Shushô n'aurait su le dire –, les cris de terreur se changèrent en cris de joie. Immédiatement, Rikô desserra son étreinte.

— C'est fini ? dit Shushô d'une petite voix en rouvrant les yeux.

Elle se redressa pour voir ce qui se passait et entendit alors la voix de Gankyû qui courait vers eux.

— On se tire ! Dépêchez-vous !

Lorsqu'il arriva à leur hauteur, Shushô sentit qu'il dégageait une mauvaise odeur. Derrière lui, on voyait la lueur rougeoyante du feu à moitié éteint et des gens qui s'agitaient autour. Que s'était-il réellement passé ?

— Gankyû, c'était quoi ?

— Tu n'as pas entendu ? Dépêche-toi, je te dis ! cria-t-il en sellant son haku.

Ses bagages étaient déjà faits. Il les fixa sur la croupe de l'animal et prit un paquet enveloppé dans du cuir qu'il s'accrocha sur les épaules. Quand Rikô commença à rassembler ses affaires, Gankyû avait déjà fini de rouler la toile de sol et enfourché sa monture. Quelques instants plus tard, Rikô et Shushô, montés sur le dos de Seisai, étaient prêts à partir.

— Allons-y ! ordonna Gankyû.

Et d'un coup sec sur ses rênes, il lança son haku. Seisai bondit à sa suite, avant même que Rikô le lui demande.

— Écartez-vous ! cria Gankyû.

Les personnes qui s'activaient encore autour du campement se poussèrent aussitôt pour les laisser passer. Sur les visages, les expressions allaient de la surprise à la frayeur devant cette apparition subite. Derrière eux, Shushô aperçut une énorme masse sombre, une sorte d'oiseau monstrueux gisant au sol, immobile. Agrippée à Rikô, Shushô se pencha vers son oreille.

— Rikô, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se retourna vers elle. À la lumière du clair de lune, elle vit qu'un léger sourire flottait sur son visage. Il ne lui en fallait pas plus pour la rassurer : en un pareil moment, quelqu'un était encore capable de sourire !

— Quelque chose... dit-il.

— Un yôma ?

— Oui, peut-être.

Rikô se tourna vers Gankyû qui chevauchait à ses côtés.

— Se déplacer maintenant, c'est plus prudent, tu es sûr ?

Gankyû confirma de la tête. Au même instant, ils entendirent les cris d'autres cavaliers qui pénétraient au galop dans la forêt. D'autres suivaient derrière, s'éloignant rapidement du campement. Ceux qui n'avaient pas encore rassemblé leurs affaires regardaient passer, indécis, ceux qui déjà s'enfuyaient en courant.

— Où allez-vous ?

— Sauvez-vous ! Vite ! Le sang va attirer les yôma ! Ils seront bientôt là !

Sur le moment, ils restèrent là, bouche bée, paraissant ne pas très bien comprendre ce qu'on leur disait. Puis subitement, ils se mirent à courir en poussant des cris étranges.

Laissant l'agitation se propager derrière eux, les cavaliers galopèrent maintenant à bride abattue, regroupés en une troupe de quelques dizaines de personnes. Au bout d'un certain temps, les clameurs s'estompèrent et les lumières du campement devinrent invisibles. Ils ralentirent leur allure.

— Gankyû, il n'y a plus de danger ? Les yôma ne risquent pas de nous attaquer ? demanda Shushô d'une voix qu'elle voulait ferme, mais dont elle ne put maîtriser le léger tremblement causé par la peur.

— T'en fais pas. Tout va bien maintenant.

Celui qui venait de lui répondre n'était pas Gankyû mais un homme à leurs côtés, monté sur un rokushoku, une sorte de cheval dont la robe était striée comme celle d'un tigre.

— Chaque yôma possède son propre territoire. Ça nous laisse un peu de temps avant que d'autres quittent le leur pour venir jusqu'ici.

— Vous êtes sûr ?

L'homme hocha la tête. Il était d'une stature imposante et avait l'air solide comme un roc. Il serrait une grande épée dans son poing.

— Au fait, il paraît que tu fais le voyage avec un shushi ? C'est lui ? dit-il en pointant Rikô du menton.

— Un shushi ? fit Shushô sans comprendre.

— Non, ce n'est pas moi, répondit Rikô. C'est celui avec le haku, devant.

— Ah, d'accord, dit l'homme.

Et il talonna sa monture pour venir se placer à la hauteur de Gankyû.

— Rikô, c'est quoi un shushi ? demanda Shushô.

Il se retourna vers elle puis fit stopper son sùgu.

— Mets-toi devant. Je pense que tu seras mieux.

À dire vrai, en croupe derrière Rikô, elle n'était pas tranquille de savoir son dos exposé. Elle mit pied à terre et Rikô l'aida à remonter en selle. Il reprit les rênes en main et, lorsqu'elle fut bien calée entre ses bras, elle se sentit immédiatement rassurée.

— Les shushi, ce sont les chasseurs de cadavres. C'est la même chose en fait, dit-il en relançant Seisai.

L'animal partit au petit trot.

— Nous, on les appelle chasseurs de cadavres. Mais entre eux, ils se désignent sous le nom de shushi, ce qui veut dire « homme rouge ». Et tous ceux qui travaillent dans la mer Jaune les appellent ainsi.

— Pourtant Gankyû s'est présenté lui-même comme chasseur de cadavres.

— C'était sûrement ironique. Une façon de ne pas se prendre au sérieux. « Chasseur de cadavres », ça veut dire : « qui ramène pour tout butin le cadavre d'un collègue ». C'est plutôt péjoratif comme expression.

— Ah bon...

Shushô porta son regard sur Gankyû en train de converser avec l'homme qui chevauchait le rokushoku.

— Les shushi et les gôshi sont des shumin, c'est-à-dire qu'ils appartiennent au « peuple rouge », continua Rikô.

— Des shumin ? Qu'est-ce que c'est ? Quelle est la différence entre shushi et shumin ?

— Tu as déjà vu des spectacles de saltimbanques, n'est-ce pas ? Est-ce que tu sais pourquoi on les appelle aussi les shusei, les « passeports vermillon » ?

— Euh... Ah oui : parce que leur passeport est de couleur vermillon.

— Exactement. Tous les nomades, les gens du voyage qui vivent de petit commerce ambulancier, de

spectacles forains *et cetera*, on les appelle tous « shumin », « le peuple rouge », parce que leur passeport est rouge vermillon. L'origine de ce mot vient de ce que lorsqu'une personne perd son passeport, l'administration lui en délivre un autre, barré d'une ligne vermillon, pour bien signifier que c'est un document provisoire. Et on appelle ce type de passeport « shusei », c'est-à-dire « un passeport qui porte une marque vermillon ». Et les gens qui voyagent en permanence possèdent un passeport identique. C'est pourquoi on les appelle eux aussi « shusei » ou « shumin », les passeports rouge vermillon ou le peuple rouge.

— Ah, je comprends.

— Et les shumin appellent les chasseurs de cadavres « shushi », c'est-à-dire « hommes rouges », ce qui veut dire qu'ils sont des leurs. Les shumin ont énormément de respect pour les gens qui chassent dans la mer Jaune.

— C'est vrai ? Et les gôshi, alors ? Qui sont-ils ?

— Les gôshi sont aussi des shumin. Et comme les shushi, ils travaillent aussi dans la mer Jaune. D'ailleurs, gôshi, ça veut dire « homme fort », mais ça veut dire aussi « homme des monts Kongô ». Contrairement aux shushi, ils louent leurs services à d'autres personnes comme guides et gardes du corps. C'est pourquoi les shushi sont généralement plus respectés des autres shumin, car ils sont libres et fiers.

— Ah bon ? Les shushi sont donc plus estimés que les gôshi...

— Les shumin se désignent aussi sous le nom de kômin, « le peuple jaune », parce qu'ils se considèrent comme les enfants de la mer Jaune, ou bien encore de Kôshu, « le peuple rouge et jaune ». On dit même qu'il y a très longtemps, ils teintaient leur passeport en jaune. Mais ils ont cessé de le faire parce que le jaune est la couleur du kirin. À moins qu'on ne leur ait interdit...

— Je ne savais pas... murmura Shushô.

Au même instant, leur groupe fut rattrapé par des poursuivants.

Trois hommes étaient morts. Tués tous les trois par un yôchô, un yôma volant, alors qu'ils se tenaient près du feu.

Au matin, certains étaient retournés au campement pour y récupérer des affaires qu'ils avaient dû abandonner dans la panique : eau, vivres, médicaments, toutes les choses indispensables au voyage. En arrivant sur les lieux, ils avaient découvert dans l'herbe les restes ensanglantés de corps humains et de yôma. La veille pourtant, il n'y avait eu qu'un seul monstre abattu. Mais ils avaient trouvé cette fois les restes déchiquetés de plusieurs autres, de tailles diverses. Les yôma s'étaient entretués en se disputant les cadavres des hommes. Quoi qu'il en soit, les traces de ce carnage avaient produit sur les ascensionnistes un sentiment d'horreur et de dégoût. Et si certains, jusqu'ici, n'avaient pas encore pris pleinement conscience qu'ils se trouvaient dans la mer Jaune, ce spectacle macabre les en avait définitivement convaincus.

Les survivants se remirent en route. Ils n'avaient pas d'autre choix. Leur seule option, maintenant, était d'atteindre au plus vite le mont Hô. S'ils faisaient demi-tour pour regagner la forteresse, il leur faudrait attendre l'ouverture de la porte Reiken au prochain équinoxe de printemps. Et puis, de toute façon, qui oserait désormais quitter le groupe pour y retourner seul ? Quant à l'éventualité de sortir par l'une des trois autres portes, elles étaient bien trop éloignées.

Le visage fermé, ils reprirent leur marche. En chemin cependant, plusieurs n'hésitèrent pas à critiquer ouvertement le comportement de Gankyû et de ceux qui, comme lui, avaient fui en abandonnant leurs compagnons de voyage. Le plus virulent d'entre eux était un marchand du nom de Ren Chodai. Il venait du royaume de En et avait, à voir son allure, plutôt bien réussi en affaires.

— Trois hommes sont morts. Mais si nous avions uni nos forces à ce moment-là, nous aurions peut-être pu les sauver, non ? Vous n'êtes même pas retournés voir s'ils étaient encore en vie. Je trouve votre attitude parfaitement indigne.

De tels propos ne pouvaient rester sans réponse. C'est en tout cas la réflexion que se fit l'homme avec lequel Shushô avait échangé quelques mots la nuit dernière, celui qui montait un rokushoku. Il s'appelait Kinhaku.

— Si nous étions restés sur place, nous risquions de nous faire tuer, tout simplement. Notre boulot à nous, c'est de protéger nos clients, pas de sauver votre vie.

— Admettons. Mais alors à quoi bon voyager groupés ? Pourquoi faisons-nous la route tous ensemble, vous pouvez me le dire ? demanda Chodai.

— Parce que vous êtes tous des trouillards, évidemment ! répliqua Kinhaku.

Chodai fronça les sourcils, l'air méprisant.

— Nous sommes peut-être trouillards, mais ceux qui s'enfuient en abandonnant leurs compagnons le sont bien davantage !

— Vous m'excuserez, mais je n'ai pas très envie de me lancer dans un débat pour savoir qui est le plus peureux. Et vous au fait, monsieur, qu'avez-vous fait la nuit dernière ? Je suppose que vous êtes resté sur place pour défendre la vie de ces trois malheureux ?

Le visage de Chodai devint rouge de colère.

— Queue de chien !

— De quoi !?

Shushô tira sur la manche de Gankyû qui marchait à ses côtés.

— Il faut les arrêter. Ils vont finir par se taper dessus si ça continue.

— Laisse faire, répondit sèchement Gankyû.

Vingt-sept années s'étaient écoulées depuis que le dernier roi était mort. Les plus motivés parmi les candidats au trône s'étaient déjà tous vainement succédé au mont Hô. Ceux qui s'y rendaient maintenant n'étaient donc ni les plus ambitieux, ni les plus courageux, ni les plus confiants dans leurs capacités. Pour la plupart, ils ne s'étaient résolus à faire l'Ascension que sous la pression de leur entourage impatient de voir l'avènement d'un nouveau souverain. Ces ascensionnistes-là n'étaient donc en rien des hommes d'exception, juste de braves gens qui avaient fini par se convaincre, devant les échecs répétés de leurs prédécesseurs, que le sort les choisirait peut-être. Un grand rêve pour de petites âmes, en somme. Et ce rêve avait fini par leur monter à la tête, les incitant à se faire plus gros qu'ils n'étaient, et à se montrer magnanimes dès que l'occasion se présentait.

Chodai se tiendra tranquille... pensait Gankyû.

— Gankyû, dis... intervint Shushô.

— Tu ne sais pas ce que ça veut dire « queue de chien », je parie ? T'occupe, va, c'est pas important. Les expressions pour salir les Kôshu ne manquent pas.

« Queue de chien »... Shushô comprit enfin l'insulte : par jeu de mot sur « ken » (chien) et Ken-rô Shinkun, l'expression blessait les Koshu dans leur fierté en les traitant d'« esclaves d'un dieu chien, tout juste bons à remuer la queue devant leur maître »...

— Ça ne m'étonne pas, murmura Shushô.

Gankyû haussa les sourcils.

— Oui, il a raison, continua-t-elle. Nous avons fui en abandonnant les autres. En plus, tu savais que c'était dangereux de faire du feu mais tu ne leur as rien dit.

Gankyû commença à marquer des signes d'agacement.

— Parce que tu crois qu'ils m'auraient écouté ?

— Oui, parce que tu connais bien la mer Jaune.

— Et alors ? Je n'ai aucune envie de répondre à leurs questions.

— C'est-à-dire ?

— C'est vrai que c'est dangereux de faire du feu dans la mer Jaune. Mais dans certains cas, ça peut être nécessaire. Si je leur dis maintenant qu'il ne faut pas en faire, le jour où il faudra en faire un, je serai obligé de leur expliquer pourquoi, de les convaincre, et je n'ai vraiment pas envie de devoir à chaque fois argumenter avec eux. Et puis, franchement, qu'est-ce que j'y peux, moi, s'ils sont prêts à s'aventurer dans la mer Jaune sans rien savoir des dangers qu'il y a à faire du feu ? Tu m'as embauché pour que je te mène jusqu'au mont Hô, pas pour sacrifier ma vie pour sauver une bande d'ignorants.

— Et si je te l'ordonnais ?

— Je refuserais.

— Tu es vraiment un lâche.

— Attends, attends, intervint Rikô. Ne sois pas si sévère.

— Quoi ? Tu veux prendre la défense de ce lâche ? dit-elle à voix basse.

Rikô, lui aussi, baissa le ton.

— Écoute. Pour Gankyû, nous sommes pareils aux autres : des ignorants entrés dans la mer Jaune sans rien y connaître. Alors il vaut mieux que nous lui fassions confiance. Sinon, on risque de le

gêner dans sa mission et peut-être même de mettre sa vie en danger. Tu comprends ?

Shushô regarda le visage de Rikô : il affichait un sourire hésitant. Elle soupira.

— Oui, c'est un garde du corps... lâcha-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— C'est toujours la même chose : ceux qui s'en sortent, c'est ceux qui peuvent engager un garde du corps. Les autres, ceux qui n'en ont pas les moyens, ont toutes les chances de mourir.

Elle a raison...

— Oui, c'est probable, dit-il avec une moue amère.

— Et donc celui qui n'aura pas pris cette précaution, qui n'aura pas fait appel à quelqu'un ayant une bonne connaissance de la mer Jaune, y perdra probablement la vie, et ce sera sa faute.

— On peut voir ça comme ça, oui.

— Mais le fait que Gankyû ne les ait pas avertis du danger, c'est autre chose. Il pouvait sauver trois vies et il ne l'a pas fait. J'ai donc tout à fait le droit de lui reprocher sa lâcheté.

— Là, je ne suis pas de ton avis... dit Rikô d'un air sombre.

— Très bien. En tout cas, moi, je vais les prévenir qu'il ne faut pas faire de feu.

— Arrête ! intervint Gankyû d'une voix ferme.

Elle se tourna vers lui et le foudroya du regard.

— Écoute. Toi, tu refuses de les avertir parce que tu penses qu'ils ne t'obéiront pas. Mais pour moi, qu'ils m'obéissent ou pas, ce n'est pas le problème. Alors je vais leur parler.

— C'est stupide.

— Pourquoi ?

Pendant un court instant, il braqua sur elle un regard de défi.

— Parce que ce savoir nous appartient. Il n'est pas nécessaire que les autres le possèdent.

Shushô sentit la colère monter en elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Vous avez peur de perdre votre travail si tout le monde connaît le moyen de voyager en sûreté dans la mer Jaune ? C'est ça ?

— Pense ce que tu veux. Mais ne commence pas à aller dire n'importe quoi à droite à gauche.

— Ça me regarde !

— Si tu fais ça, tu risques d'avoir des ennuis avec les gôshi.

— C'est une menace ? fit-elle, une lueur de mépris au fond des yeux.

— Un conseil, plutôt, dit Gankyû, le visage sévère.

— Garde-le pour toi !

— Merci, dit-il sèchement.

Et il reporta son regard vers le chemin, mettant un terme à leur échange. Elle se tourna vers Rikô.

— Quel lâche ! conclut-elle, guettant son approbation.

Mais l'éternel sourire de Rikô avait disparu. Son visage exprimait maintenant une gravité inaccoutumée qui la fit reculer d'un pas. Il la regardait en silence. « Qu'est-ce que tu as ? », voulut-elle lui demander. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Tu n'es qu'une enfant, finalement... murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Évidemment que je suis une enfant, et alors ?

— Oui, une enfant, reprit-il en hochant la tête, un sourire sur les lèvres. C'est pourquoi je pense que tu ferais mieux de faire confiance à Gankyû.

Shushô gonfla ses joues de rage.

— C'est bon, j'ai compris ! Tu es de son côté maintenant. Les adultes avec les adultes, c'est ça ?

— Je ne sais pas...

— Ça suffit, j'en ai assez ! Vous pouvez dire ce que vous voulez ! Mais même un enfant peut devenir roi ! Et si c'est moi qui suis choisie, toi, lui, et tous les autres, vous le regretterez !

Troisième partie

Cinq jours plus tard, les ascensionnistes et leur suite étaient parvenus au bord d'une rivière qui traversait la forêt. Deux autres personnes avaient été tuées entre-temps.

À l'aide de la chaîne tendue entre les deux rives par leurs prédécesseurs, ils franchirent à pied le lit glissant du cours d'eau, large mais peu profond, puis s'enfoncèrent de nouveau sous les arbres, pour retrouver le chemin qui montait alors en longeant un ruisseau.

Au fil des jours, la couleur des monts Kongô s'était estompée. À chacune des haltes que la cohorte faisait lorsqu'ils débouchaient dans une clairière, ils pouvaient en apercevoir la ligne de crête, au-dessus de l'étendue boisée. Mais plus ils avançaient, plus ses contours s'effaçaient, en même temps qu'elle descendait vers l'horizon. Et puis un matin, alors qu'ils venaient de passer un col, elle avait complètement disparu, absorbée par l'océan de verdure qui s'étalait maintenant à perte de vue.

De même, au fur et à mesure qu'ils progressaient dans la forêt, les arbres morts sur pied ou déracinés s'étaient faits plus nombreux. Arriva un moment où les seuls qu'ils virent encore debout avaient pris l'apparence d'os blanchis par le temps, dressés au milieu de ceux qui, couchés au sol les uns sur les autres, avaient le tronc couvert de mousse.

Lorsqu'ils abordèrent la rive d'un lac, dont on pouvait voir à travers l'extrême transparence de ses eaux le fond tapissé de pierres, quinze jours s'étaient écoulés depuis leur départ de la forteresse, et dix personnes avaient été tuées.

Le convoi des ascensionnistes commençait nettement à se structurer. En tête marchaient tous les « Rouges et Jaunes » ou Koshû, à savoir une dizaine de guides professionnels gôshi et leurs clients respectifs, plus Gankyû, soit au total un groupe d'une vingtaine de personnes. Venaient ensuite Shitsu Kiwa et ses suivants, soit environ deux cents personnes. Shitsu n'avait pas engagé de gôshi mais comptait bien profiter de ceux qui marchaient en tête : il n'y avait qu'à les suivre, leur proposer de les aider à établir leur campement le soir puis monter les tentes à côté. Venait ensuite un groupe plus composite de cent à cent cinquante personnes réunies autour de Ren Chodai, sans guides eux non plus. De nombreux différends les opposaient régulièrement soit au groupe de Shitsu Kiwa, soit aux Kôshu, ce qui ne les empêchait pas pour autant de chercher à profiter eux aussi de leur présence. Leur méthode était plus déguisée que celle de Kiwa : quand venait le soir, ils feignaient tout d'abord de ne pas s'intéresser aux préparatifs du campement, puis ils contournaient discrètement son emplacement et allaient se poser dans son voisinage.

Le reste se répartissait en petites troupes autonomes qui comptaient essentiellement sur leur propre escorte pour assurer leur sécurité et veillaient à se tenir à l'écart des querelles.

De tous ces groupes, celui que conduisait le peuple kôshu d'une part, et les rares qui avaient choisi de conserver leur indépendance d'autre part, étaient les mieux organisés. En revanche, le groupe de Kiwa et celui de Chodai présentaient tous les inconvénients d'une association improvisée de gens qui, sans se connaître avant leur entrée dans la mer Jaune, s'étaient regroupés par seul souci de leurs intérêts. La cohésion leur faisait défaut.

Sans être véritablement organisé, le groupe des Kôshu avait l'avantage d'être conduit par des hommes qui savaient parfaitement ce qu'il fallait faire ou ne pas faire en toute situation. S'il fallait par exemple dégager des arbres en travers du chemin, ils étaient capables de coordonner leurs efforts

sans que personne donne des directives, puis reprenaient leur marche comme un seul homme, sitôt la tâche accomplie. De même, lorsqu'il s'agissait de choisir un emplacement pour passer la nuit, nul besoin de palabres avant de prendre une décision. L'endroit retenu l'était toujours d'un commun accord, preuve que c'était bien le bon endroit.

— C'est bizarre... murmura Shushô en comblant l'interstice entre deux troncs d'arbres couchés de poignées de feuilles mortes.

Près d'elle, Rikô, accroupi, essayait de passer une corde sous les troncs pour les lier ensemble. Il interrompit son geste et releva la tête.

— Bizarre ? Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Shitsu et Ren. Surtout Shitsu, je trouve.

— Pourquoi ? demanda-t-il en plantant un pieu entre les deux troncs pour tendre le cordage.

— Regarde ! Il est en train de faire monter ses tentes près des arbres morts, comme nous ! Il copie toujours ce qu'on fait.

— Parce qu'il se dit que c'est plus sûr de faire comme nous, j'imagine.

— Oui, sans doute. Mais rien qu'en comptant sa garde rapprochée, ils sont déjà plus de quarante. Nous, on est trois. Quarante personnes qui veulent à tout prix faire la même chose que trois, il y a quelque chose qui ne va pas, non ?

Elle continua d'observer le groupe de Kiwa en train de s'activer comme eux à leurs préparatifs de campement. Shushô comprenait pourquoi Gankyû avait choisi cet endroit : lorsqu'il établissait leur campement, il veillait toujours à se garder une possibilité de se cacher derrière quelque chose. Mais si cacher trois personnes était facile, le groupe de Kiwa était bien trop nombreux pour espérer pouvoir se dissimuler derrière quoi que ce soit ! Pour un groupe de cette taille, la stratégie devait être révisée. Faire ce que Gankyû élaborait pour trois n'avait absolument aucun sens !

— Oui, effectivement... concéda Rikô.

— À mon avis, il vaudrait mieux que Shitsu demande conseil à Gankyû ou à un des gôshi. Il n'arrête pas de nous épier et de refaire mécaniquement tout ce que nous faisons sans jamais poser de questions.

— C'est ce que tu ferais si tu étais à sa place ?

— Évidemment. Les Kôshu ont l'expérience ! Bien sûr, ils ont plutôt l'habitude de se déplacer en petits groupes. Mais ils connaissent suffisamment la mer Jaune pour savoir aussi comment se protéger quand on est nombreux !

Elle tourna son regard vers le lac. Si Gankyû ne lui avait pas dit que l'eau était toxique, il est sûr qu'elle en aurait bu. Et si Kiwa ne s'était pas trouvé là à cet instant et n'avait pas profité de cette information, c'est lui et tout son groupe qui se seraient empoisonnés.

— Le groupe de Ren non plus n'est pas logique. Tu sais, tout à l'heure, ils étaient encore au bord du lac en train de discuter pour savoir s'il était prudent ou pas de boire de cette eau.

— Je vois... dit Rikô entre deux rires, en enroulant une corde.

— J'ai l'impression que Ren veut absolument éviter de faire comme nous, lui. Pourtant, c'est pas parce qu'il est brouillé avec les gôshi qu'il doit faire le contraire, ils en savent tout de même plus que lui sur la mer Jaune...

— C'est vrai, tu as raison.

— Bref, ils sont complètement irrationnels, moi je trouve, et aussi bien Shitsu que Ren...

Elle fit une pause, la moue songeuse.

— ... Peut-être que tous les adultes sont comme ça, après tout.

— C'est possible, oui, répondit Rikô.

Il acheva de faire un ballot de leurs affaires en les attachant avec la corde. « Toujours lier ensemble les bagages, pour pouvoir les charger rapidement sur les montures », c'est ce que ne cessait de répéter Gankyû. Manifestement, la leçon avait été retenue.

— Mais pourquoi aussi Gankyû et les gôshi ne leur donnent-ils pas des conseils ? Leurs connaissances sont si précieuses que ça ? Ils veulent se les garder pour eux, ou quoi ?

Cette fois-ci, Rikô n'esquissa pas même un sourire.

— Est-ce que tu sais où est Gankyû en ce moment ? lui demanda-t-il.

— Il est allé voir les gôshi.

— Et pour quelle raison, à ton avis ?

— Il avait quelque chose à leur demander. Il ne vient pas beaucoup par ici quand il chasse. Je crois qu'il ne sait pas très bien ce qui nous attend plus loin. D'ailleurs, tu sais, ce sont les gôshi qui lui ont dit que l'eau du lac n'était pas potable.

— Et voilà, tu as la réponse que tu cherchais, dit-il en riant.

Shushô battit des paupières.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Que si on leur demande un renseignement, ils n'hésitent pas à le donner. Moi-même, un jour, j'ai vu quelqu'un, je crois que c'était un officier d'une armée de je ne sais plus quelle province, qui hésitait sur le chemin à prendre. Il a posé la question à l'un des gôshi, qui le lui a expliqué très simplement. Le problème, c'est que ni Shitsu ni Ren ne leur demandent jamais rien.

— Oui, c'est vrai...

— Et c'est pareil pour Gankyû. Je ne pense pas qu'il tienne particulièrement à garder ses secrets. C'est juste qu'il n'a pas envie d'aller donner des conseils à quelqu'un qui ne lui demande rien.

— Moi, j'appelle quand même ça faire des cachotteries.

— Hum, ce n'est pas vraiment le mot que j'emploierais.

— Ah bon ?

— Dans trois jours, nous aurons atteint le fond de la vallée et nous quitterons la forêt, expliqua Kinhaku, accroupi, en traçant un plan sur le sol.

Kinhaku était sans doute l'un des gôshi les plus chevronnés. Robuste, vigoureux, il émanait de lui une autorité virile qui en avait fait d'emblée le meneur du groupe.

— Et après, qu'est-ce qu'on a ? De la plaine ? demanda Gankyû.

— Des marécages. Il vaut mieux les traverser à dos de chimère si on ne veut pas patauger dans la boue. Ça prendra environ une journée. Toi, je te conseille de voler juste au-dessus de la surface parce qu'en dessous, ça grouille de sangsues. Et j'aime autant te dire qu'elles sont féroces.

— Venimeuses ?

— Non, mais elles te boulootent la viande.

— Et sinon, comment est le terrain ? Dégagé ?

— Non, la visibilité est mauvaise : beaucoup de gros arbres, même si certains sont morts, et des herbes hautes.

Gankyû hocha la tête.

— Je vois. Alors a priori, pas trop de difficultés si on se déplace en plein jour, c'est ça ?

— Là-bas, ça ira. C'est plutôt avant qu'il faudra faire gaffe. Quand on approche du marais, il y a

un endroit où tous les arbres sont morts. Impossible d'être à couvert. En plus, beaucoup sont par terre, au milieu de rochers, et il est difficile d'avancer. Si un yôma volant nous aperçoit, on est cuits, je te le dis.

— Et pour l'eau ?

— Jusqu'à ce qu'on arrive en bas, on n'en trouvera pas de potable. Impossible pour ceux qui n'ont pas de « pierres à eau ».

Cette pierre, que le peuple kôshu trouvait dans la mer Jaune, avait la particularité, lorsqu'on la plongeait dans une eau impure, de la rendre immédiatement limpide et consommable.

— Donc, si je comprends bien, le problème, c'est d'arriver jusqu'au marais... Il vaudrait peut-être mieux marcher de nuit, non ?

— Difficile à dire. De nuit ou de jour, de toute façon, le danger existe. La question est plutôt de savoir si ceux qui nous suivent sont prêts à marcher la nuit. Si l'idée leur fait peur, je préfère encore faire la route de jour. Je n'ai aucune envie d'essayer de les convaincre.

— Je vois.

— Vous, vos montures sont rapides. Vous feriez mieux d'aller d'une traite jusqu'au marais.

— Et vous ?

— Mon client est à cheval et ses trois suivants à pied...

Kinhaku s'interrompt.

— J'espère qu'*ils* viendront cette nuit... lâcha-t-il.

— Oui, espérons... approuva Gankyû à voix basse.

L'appel de Shushô vint mettre un terme à leur échange.

— Gankyû ! Le repas est prêt !

Les deux hommes tournèrent la tête vers la fillette à quelques pas.

— J'arrive ! lança Gankyû, en se relevant précipitamment.

Kinhaku, resté accroupi, riait sous cape.

— Pas commode, ta princesse, j'ai l'impression.

— Tu l'as dit, oui.

— La première fois que je l'ai vue, j'ai pensé qu'elle ne tiendrait pas le coup. Je dois avouer qu'elle est sacrément résistante, la petite. Ça doit pas être une de ces gosses de riches.

— Si, justement. Mais elle est du genre têtue. C'est ça qui la fait tenir.

— Je vois. Bon courage, alors !

Gankyû tourna son regard vers Shushô qui l'attendait, debout en haut de la pente.

— En plus, elle est loin d'être bête... Et ça, ça me pose vraiment des problèmes.

Leurs attentes ne furent pas déçues : au cours de la nuit, le campement dut essuyer une nouvelle attaque.

Shushô fut tirée de son sommeil par l'agitation qui s'était soudain emparée de Gankyû et de Rikô.

Encore... pensa-t-elle, sans vouloir se relever.

Des cris mêlés à des bruits de pas désordonnés lui parvenaient distinctement. Mais elle n'avait pas peur. Non, ce qu'elle ressentait ressemblait davantage à de l'hébétude, une sorte d'engourdissement. Et puis, comme à chaque fois, après un certain temps, aux cris de terreur succédèrent les cris d'allégresse. Et aussitôt, tous les trois s'empressèrent de charger leurs bagages sur les montures et de sauter en selle. La suite fut une course à bride abattue vers le bas de la montagne.

Les ascensionnistes commençaient à s'habituer aux attaques des yôma. À chaque nouvelle incursion, le nombre de ceux qui prenaient le parti de s'éloigner des lieux sitôt le combat achevé ne cessait d'augmenter. Cette fois, tous sans exception quittèrent rapidement les abords du lac en silence et dévalèrent la pente. Quand les hommes de tête, chevauchant leur monture, décidèrent de faire halte pour attendre ceux qui allaient à pied, l'aube pointait déjà à l'horizon. Ils avaient un peu de temps devant eux. Autant en profiter pour faire une pause.

Gankyû chercha une place convenable pour s'installer, puis il attacha les rênes de son haku à la branche d'un arbre et se tourna vers Shushô.

— Tu peux...

« ... te reposer ici », s'apprêtait-il à lui dire. Mais l'expression qu'il lut sur son visage l'empêcha de poursuivre.

— Gankyû. Il faut que je te parle, lâcha-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Je t'écoute.

— Allons dans un endroit où on sera tranquilles.

— Non. Si tu veux me parler, vas-y.

— C'est pour toi que je dis ça. Je suis sûre que tu ne tiens pas à ce que les autres entendent ce que j'ai à te dire.

Gankyû hésita un moment, fixant toujours Shushô. Malgré l'obscurité, il voyait la colère briller au fond de ses yeux.

— Comme tu voudras.

Il détacha son haku, sauta en selle et lui tendit la main. Shushô la saisit et il la hissa en croupe.

— Je viens avec vous, dit Rikô.

— Non, reste ici, lui dit Shushô.

— Ne t'inquiète pas, je ne me mêlerai pas de votre conversation. C'est juste pour faire le guet. Je te le promets.

Elle s'apprêtait à argumenter, mais déjà Rikô était sur son sôgu. Gankyû ne fit aucune objection à sa présence. Il lança son haku, et l'animal se mit à voler au ras du sol, évitant les quelques troncs renversés çà et là. Ils s'éloignèrent rapidement. Quelques instants plus tard, ils avaient atteint une colline surplombant l'endroit qu'ils venaient de quitter. Des arbres se dressaient à son sommet au milieu d'autres, couchés à leur pied. Gankyû posa son haku derrière les arbres morts. Puis il s'assit

sur un tronc recouvert de mousse, pendant que Rikô allait se poster un peu plus loin. La place que Gankyû avait choisie lui permettait d'apercevoir en contrebas les ascensionnistes en train de se reposer. Shushô vint se planter devant lui. Elle tourna la tête vers Rikô resté à l'écart, prit une inspiration et ramena son regard vers Gankyû.

— De quoi avez-vous parlé avec Kinhaku ?

En réponse à sa question, Gankyû, souriant, ouvrit le sac de cuir qu'il transportait avec lui.

— Pourquoi tu m'as amené jusqu'ici ? Tu as entendu notre conversation ? demanda-t-il.

— Vous espériez que les yôma nous attaquent.

— Absolument.

Il brandit le sac devant son haku et en retourna le fond : un morceau d'aile encore couverte de plumes tomba au sol.

— Que... qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un bout de yôma.

— Mais qu'est-ce que tu fais avec un truc pareil ?

Gankyû regardait Shushô, l'air de dire : « C'est évident, tu ne vois pas ? » Le haku approcha précipitamment son museau.

— Il... il mange ça ? Il mange du yôma !?

— Il n'est pas très regardant, dit Gankyû, impassible.

Puis, à l'aide de son épée, il coupa le morceau en deux parts égales, en prit une en la tenant par les plumes, et la lança au loin. Le bout d'aile traça une courbe dans les airs et vint atterrir sous le nez de Seisai qui se jeta dessus avec avidité. Shushô eut un haut-le-cœur.

— Mais c'est horrible !

— Faut bien qu'ils mangent, eux aussi. De toute façon, les haku avalent n'importe quoi. Et les sôgu ne se nourrissent pas que de pierres précieuses, ils ont besoin de viande de temps en temps. Ce n'est pas bon que les montures aient le ventre vide... Mais tu voulais me demander quelque chose, je crois...

Shushô regardait avec dégoût le spectacle des deux animaux en train de se repaître. Elle secoua la tête comme pour se débarrasser de l'écœurement et braqua son regard sur Gankyû.

— Tu espérais que les yôma allaient nous attaquer, et ils nous ont attaqués. Comment tu expliques ça ?

— On a eu de la chance, dit-il en fouettant l'herbe de son épée.

Elle serra les poings.

— Tu trouves pas que c'est un peu court comme explication ?

— C'est comme ça.

— Tu mens. J'ai du mal à croire à une coïncidence pareille. Toi et Kinhaku, vous espériez qu'ils viennent cette nuit, n'est-ce pas ? Et ils sont effectivement venus ! Et des personnes sont mortes !

— On ne sait pas encore si quelqu'un a été tué.

— Ce n'est pas la question ! cria Shushô. Pourquoi vouliez-vous qu'ils nous attaquent ? Et pourquoi les choses se sont-elles passées exactement comme vous le souhaitiez ?

— Calme-toi, dit Gankyû en soupirant. Tu es peut-être une gamine intelligente, mais tu manques encore de raison.

— Réponds-moi !

Elle bouillait de colère.

— Oui, je voulais que les yôma nous attaquent. Parce que les trois jours qui nous attendent vont être particulièrement dangereux.

— Tu voulais donc que le sang coule près du lac, c'est ça ?

— Exactement. Le sang versé cette nuit va nous permettre d'être tranquilles pour quelques jours.

— Et vous avez attiré les yôma... dit-elle d'une voix amère, le foudroyant du regard.

Gankyû haussa les épaules.

— Ça... Tout ce que je peux te dire, c'est que Kinhaku pensait qu'il serait bon qu'ils viennent, et que j'étais de son avis. C'est tout.

— Une autre question, alors : y a-t-il un moyen d'attirer les yôma ?

— Bien sûr, c'est très facile. Il suffit de sacrifier un animal. Une chèvre, un cheval, un oiseau, peu importe. Ça ne marche pas à tous les coups, mais c'est assez efficace.

— Tu n'as vraiment pas de cœur, ma parole ! cria Shushô en levant le poing.

Et elle l'abattit sur Gankyû. Il l'intercepta sans effort.

— Tu l'as peut-être oublié mais c'est toi qui m'as engagé pour te conduire au mont Hô.

— Et donc ?

— Et donc, ce que je fais pour te protéger, c'est comme si tu le faisais toi-même.

— Qu'est-ce que c'est que cet argument tordu ?

— Pourquoi tordu ? C'est très logique au contraire. En réalité, ce n'est pas moi qui ai agi, mais toi. Alors réfléchis un peu avant d'ouvrir la bouche.

— N'importe quoi !

Shushô se débattit pour se dégager, mais Gankyû la retenait fermement par le poignet.

— Personne ne t'a demandé de faire une chose aussi cruelle ! reprit-elle.

— C'est pourtant ce qu'il fallait faire, si tu veux arriver saine et sauve au mont Hô. Pour protéger leur client, les gôshi doivent parfois profiter des autres. C'est la règle.

— Non ! cria Shushô en tirant son bras de toutes ses forces.

Gankyû finit par lui lâcher la main. La fillette tomba à la renverse. Folle de rage, elle voulut se précipiter sur lui, mais ses jambes se dérochèrent et elle resta assise sur le sol.

— C'est vraiment infect, ce que tu as fait...

— Si tu penses ça, c'est que tu manques de réalisme.

Il tourna la tête vers le haut de la pente. Rikô se tenait assis sur un arbre déraciné, les bras entourant ses genoux repliés contre sa poitrine. Il les regardait en silence.

— La mer Jaune n'est pas faite pour les humains, reprit Gankyû. Venir dans un endroit pareil, c'est déjà de la folie. Alors dis-moi, qu'est-ce qu'on fait si un yôma nous attaque ? Je dois l'affronter pour te protéger, c'est ça ? Mais tu rêves, ma petite ! Si nous devons nous battre avec eux à chaque fois qu'ils nous attaquent, il n'y aura bientôt plus un seul ascensionniste pour se rendre au mont Hô ! La plupart des yôma sont bien plus forts que moi, et certains sont même capables d'anéantir une division entière de l'Armée royale. Alors, qu'est-ce que tu crois ? À moins que tu ne t'attendes à ce que je combatte jusqu'à la mort pour te permettre de fuir ? C'est ça ? Tu veux que je sacrifie ma vie pour toi ?

Shushô ne savait quoi répondre.

— Et si tu penses que les yôma ne s'en prennent pas à ceux qui sont accompagnés d'un garde du corps, laisse-moi te dire que tu te fourres le doigt dans l'œil, et que cette idée est même assez puérile. Ici, nous sommes en territoire yôma. Nous sommes entrés chez eux et ils ne se priveront pas

de nous le rappeler. Peut-être que tu te disais qu'avec un peu de chance on pourrait atteindre le mont Hô sans en rencontrer un seul ? Oui, eh bien, tu oublies qu'il faut compter pas moins d'un mois et demi de marche pour arriver là-bas ! Combien de temps il t'a fallu pour te rendre à Ken ? Quelques jours. Et pendant ces quelques jours, tu n'as couru aucun danger ?

— C'est pas...

— Même dans le royaume de Kyô, tu as fini par tomber sur un voleur, et tu t'es fait voler ta monture. Alors imagine, en passant un mois et demi dans la mer Jaune. C'est bien autre chose que tu peux y laisser, c'est ta vie, ma petite !

— Mais c'est pas...

— Écoute, tu m'as bien engagé pour te protéger, non ? Pour que je prenne les risques à ta place. Alors, quelle est la différence ? De toute façon, à partir du moment où tu es entrée dans la mer Jaune, tu as fait le choix de sacrifier les autres pour ta propre survie.

— Non ! C'est faux !

— C'est comme ça, la sécurité a un prix. Pourquoi crois-tu que les ascensionnistes choisissent toujours de voyager en groupe ? Pourtant, plus le convoi est nombreux, plus il est facile à repérer pour un yôma. Mais malgré ça, ils préfèrent rester groupés. Pourquoi, à ton avis ? Tout simplement parce qu'on a plus de chances de s'en tirer lorsqu'on est plusieurs. Et tu veux savoir pourquoi ? Parce que...



— Ça suffit ! Arrête, je t'en prie !

— ... parce que au moins, on peut se sauver pendant que les autres se font bouffer !

Shushô se mordit les lèvres.

C'est vrai. Il a raison.

— Les humains, comme tous les animaux faibles, se regroupent d'abord pour leur survie. Parce que en groupe, il y a toujours la possibilité que le danger tombe sur un autre. C'est aussi simple que ça.

— C'est cruel...

— Cruel ? Pourquoi cruel ? Tu réagis comme une enfant. Ce n'est pas cruel, c'est la loi de la nature, c'est tout.

— La loi... murmura Shushô.

— Dans la mer Jaune, le nombre est toujours un avantage. Mais tu n'imagines quand même pas que je peux, à moi seul, garantir aux cinq cents personnes qui se rendent au mont Hô qu'elles y parviendront toutes saines et sauves. Même si on additionne tous les gôshi, nous ne sommes pas assez nombreux pour protéger tout le monde. Je dois d'abord veiller à la sécurité de mon client, toi en l'occurrence. Si tu arrives à destination, alors ça voudra dire que j'aurai bien fait mon boulot, un point c'est tout. Que d'autres meurent en chemin, ça, c'est pas mon affaire. Leur sang aura permis d'éloigner les yôma. En ce qui me concerne, c'est tant mieux, et je les en remercie.

— Ça suffit... dit-elle d'une voix sans timbre.

Elle ramena ses genoux contre sa poitrine et y colla son front. Gankyû soupira. Il jeta un regard à Rikô, toujours assis sur son arbre. Il ne pouvait pas voir son visage à cause du contre-jour que projetait la lune derrière lui, mais il le vit clairement faire un petit mouvement de la tête, comme un signe d'assentiment.

— Shushô... dit Rikô.

— Ça va, je sais. Je ne suis encore qu'une enfant...

— Pourquoi es-tu venue dans la mer Jaune ?

Elle releva le menton. La silhouette de Rikô se détachait en ombre chinoise sur la clarté de la nuit. Elle était certaine qu'en cet instant il ne souriait pas.

— As-tu oublié les raisons qui t'ont décidée à te rendre sur le mont Hô ?

— Non, je n'ai pas oublié. Et c'est bien pour ça que...

— Un roi est parfois obligé de faire couler le sang s'il veut préserver son royaume et garantir la paix. Et même si ce n'est pas lui qui donne des ordres en ce sens, mais un de ses ministres, au bout du compte, c'est quand même à lui qu'en revient la responsabilité. Il n'existe pas un seul trône qui n'ait été, à un moment ou à un autre, souillé par le sang.

Shushô, silencieuse, gardait les yeux fixés sur la tache sombre que projetait le clair de lune le long de l'arbre déraciné.

— Le roi fait couler le sang des autres. C'est son privilège, mais c'est aussi son fardeau...

Elle resta un moment sans rien dire et baissa la tête.

— Oui, peut-être... Tu as raison, lâcha-t-elle d'une petite voix.

De retour au campement, Shushô, sans dire un mot, alla se coucher derrière le tronc d'un arbre abattu. Gankyû la laissa faire. Rikô s'allongea contre le dos de son sôgu et tira son épée, qu'il garda à la main tout comme Gankyû le faisait. Déjà, le ciel se teintait des premières lueurs de l'aube. Les deux hommes ne tardèrent pas à percevoir la respiration calme et profonde de Shushô qui s'était endormie.

— Je peux te poser une question ? demanda Gankyû à Rikô.

— Oui.

— Tu penses vraiment qu'elle a une chance d'être choisie ?

Rikô leva les yeux vers les étoiles.

— Je ne sais pas. Le problème est plutôt de savoir si elle pourra atteindre le mont Hô. Shushô est une fille intelligente et courageuse. Mais pour franchir la mer Jaune... C'est encore une enfant.

— Tout à l'heure, en t'écoutant, j'ai eu l'impression que tu pensais que ce serait elle la nouvelle reine.

— Ah oui, dit Rikô en riant. Eh bien, pour tout te dire, si elle parvient au mont Hô, je pense effectivement que c'est elle qui montera sur le trône.

— Ah bon ? dit Gankyû en écarquillant les yeux. Et pourquoi ?

L'éternel sourire de Rikô était réapparu sur son visage.

— Parce qu'elle m'a rencontré.

Gankyû poussa un soupir appuyé.

— Eh ben, quelle assurance ! Je me demande bien comment vous faites, Shushô et toi, pour avoir une telle confiance en vous...

— Ah, tu trouves ?

Rikô avait pris un air grave.

— Est-ce que tu sais ce qu'est une « ordonnance céleste » ? demanda-t-il à Gankyû.

— Une ordonnance céleste ?...

— Oui. Tu vois, quand je suis tombé sur Shushô, elle se trouvait dans une situation plutôt difficile, et moi, je l'ai tirée de là. Mais je pense en fait qu'à ce moment-là personne d'autre que moi n'aurait pu lui venir en aide. Parce qu'à mon avis, je suis peut-être le seul au monde à lui vouloir autant de bien.

— Ça c'est possible, oui.

— Shushô m'a rencontré et après, elle t'a rencontré, toi. Et ça, ça ne peut être que le fruit d'une ordonnance céleste.

— Mouais... Moi, j'y vois plutôt la conséquence de mes problèmes d'argent, mais bon...

— Justement, c'est là que l'histoire devient intéressante. Tout ça se combine à merveille, en fait. Regarde : toi, tu es shushi, donc tu as une grande connaissance de la mer Jaune ; or il se trouve que, pour des raisons qui te regardent, tu n'as pas un sou en poche. À ce moment-là, une jeune fille débarque. Elle cherche un garde du corps, et elle tombe sur toi. Quand même une sacrée coïncidence, non ?

— Tu oublies qu'elle s'est fait voler sa monture.

— Exact, mais ce n'est qu'un accident de parcours. Elle n'a pas été tuée. Et on ne lui a pas non

plus pris son argent, ce qui lui a permis de t'embaucher. Écoute, pour moi, c'est simple, qu'une gamine comme elle puisse arriver saine et sauve jusqu'au détroit de Kenkai-mon en voyageant seule, c'est déjà tout bonnement incroyable.

Il faut avouer que c'est quand même pas banal... admit Gankyû dans son for intérieur.

— Donc en gros, si je comprends bien, c'est parce que tu as été touché par ses qualités que tu t'es décidé à lui prêter main-forte, pensant qu'elle serait bientôt la future reine. Eh bien, quelle générosité ! reprit-il, un sourire en coin.

— Non, non, il n'y a aucune générosité là-dedans, insista Rikô en riant. Disons plutôt que j'ai été l'instrument du destin !

— Rien que ça...

Rikô se contenta de sourire.

— Dis... Alors c'est Kinhaku et toi qui les avez fait venir ?

Gankyû n'eut pas besoin qu'il précise sa pensée pour savoir de quoi il voulait parler.

— Comme l'a dit Shushô, j'en ai effectivement discuté avec Kinhaku. Et c'est vrai que j'ai moi-même souhaité cette attaque. Personnellement, je n'ai rien fait. Ce qui n'empêche pas que Kinhaku ou n'importe lequel de ses amis a peut-être fait quelque chose...

— Et à ton avis ?... Il a fait quelque chose ?

— J'en sais rien.

J'étais d'accord pour dire que la venue des yôma pourrait nous aider, mais c'était pas indispensable. La situation n'était pas si grave...

Gankyû avait été surpris par cette attaque tombant à point nommé.

— Je vois... Donc tu ne penses pas que ce soit lui qui soit derrière tout ça, dit Rikô.

Gankyû se tut.

— Mais alors pourquoi tu n'as rien dit à Shushô ? continua Rikô. Pourquoi tu lui as laissé croire que c'était vous qui les aviez attirés ?

— Elle peut bien croire ce qu'elle veut, ça m'est égal.

— Ça t'est égal qu'elle puisse te soupçonner d'avoir fait une chose pareille ? Drôle d'attitude, non ? C'est courant, cette manière de se comporter chez les Kôshu ?

Un sourire amer apparut sur le visage de Gankyû.

— Vous pouvez penser de nous ce que vous voulez. Vous pouvez même nous donner les noms que vous voulez, « chasseur de cadavres », « queue de chien », ça nous fait ni chaud ni froid.

— Bon... Si tu le dis... conclut Rikô.

Gankyû se releva, lâcha un « Je te laisse » en le saluant de la main et s'éloigna. Il enjamba les arbres déracinés et se dirigea vers un monticule formé d'un amoncellement de branches et de troncs recouverts de mousse. Derrière, Kinhaku et les autres gôshi tenaient un conciliabule.

— Ah, monsieur le shushi ! On a eu de la chance aujourd'hui, pas vrai ? lança gaiement un des hommes en lui faisant signe d'approcher.

— Oui, un heureux hasard, comme on dit. Combien de morts ? demanda Gankyû.

— Un homme et deux chevaux, répondit Kinhaku. J'ai eu le temps de prélever quelques quartiers de viande sur les bêtes. C'est plutôt une bonne affaire, non ?

— Donc les yôma, c'est pas vous ?

Kinhaku lui jeta un regard surpris.

— Hein ? C'est pas toi ?

— Non.

Gankyû s'assit à leur côté. Un des gôshi lui tendit une gourde faite d'un tronc de bambou sectionné.

Gankyû la porta à sa bouche, but une gorgée et la passa à son voisin.

— En tout cas, ils sont vraiment arrivés au bon moment, ceux-là. Juste comme nous l'avions souhaité, dit Kinhaku. Si c'est un hasard, on peut dire qu'il est tombé à pic. Un vrai miracle ! Ça m'aurait étonné aussi que tu les fasses venir : la situation ne l'exigeait pas. Il n'empêche, on a eu de la chance et on va pas s'en plaindre.

— Oui, c'est vrai.

— Cette fois, on dirait bien qu'il est avec nous... dit l'un des gôshi.

Gankyû se tourna vers lui : l'homme affichait un sourire entendu.

— ... Le Hô.

— Oui, approuva Kinhaku en hochant la tête. Jusqu'ici, seules treize personnes sont mortes. C'est très peu. En plus, leur mort n'a pas été inutile. Et puis, tu te souviens la rivière qu'on a traversée il y a quelques jours ? Elle est souvent en crue. Et en général c'est le moment que préfèrent les yôgyo, les poissons-yôma, pour se montrer. Si ça avait été le cas, tu peux être sûr qu'on aurait perdu une bonne dizaine d'hommes. Mais coup de chance, quand on est passés, la rivière était à sec.

— C'est vrai, reprit un autre gôshi. Sans parler du fait qu'on traverse en ce moment une forêt qui peut être sacrement dangereuse. Quand il pleut et que le vent souffle, le sol devient boueux et les arbres morts nous tombent dessus sans prévenir. Mais depuis qu'on a quitté la forteresse, il a à peine pleuvioté quelques gouttes.

Gankyû approuva de la tête.

— Ouais, c'est peut-être un signe, dit-il. Si on n'était pas sur les ailes de Hô, probable que les choses ne se passeraient pas aussi bien.

De fait, lorsque le futur roi se trouvait parmi les ascensionnistes, le voyage en était grandement facilité. Les gôshi appelaient cela : « être sur les ailes de Hô », un oiseau mythique d'une taille gigantesque, capable, disait-on, de parcourir des milliers de li d'un seul battement d'ailes et qui, d'une certaine façon, était le symbole du destin, de l'ambition à réaliser un grand destin. C'est pourquoi ils appelaient celui ou celle qui était destiné à monter sur le trône le Hôsû, c'est-à-dire « le petit de Hô », le poussin en quelque sorte.

— Et à ton avis, qui est le Hôsû ? demanda Gankyû à Kinhaku.

— Mais c'est évident ! dit-il en riant. C'est la fille qui a osé embaucher un shushi plutôt qu'un gôshi ! Pour moi, c'est la seule à avoir un visage de reine.

— Oui, ben tu m'excuseras, mais c'est pas pour sa jolie frimousse que j'ai accepté ce boulot.

— Non, c'est vrai : c'est le destin qui a voulu que tu travailles pour elle. Si elle t'a rencontré, c'est parce que la chance est avec elle. C'est son talent, et c'est pour ça qu'elle sera choisie. Dans la mer Jaune, la vertu ou la beauté ne servent à rien. Ce qui compte avant tout, c'est la bonne fortune, la chance. Parce qu'elle donne à celui qui la possède la force d'entraîner les autres, de convaincre même l'ensemble d'un royaume de partager son destin. Et cette force-là, cette capacité-là, c'est celle d'un roi, et Shushô la porte sur son visage.

— En tout cas, s'il te plaît, ne va pas lui raconter tout ça. Ça risque de lui monter à la tête. Son caractère me pose déjà assez de problèmes comme ça.

— C'est normal qu'elle ait du caractère... puisque c'est la reine.

— Oui, enfin... elle n'a pas encore été choisie...

Gankyû regarda ses mains et les sentit picoter. Parce qu'il avait oublié de les laver après avoir touché la chair du yôma, sans doute.

Oui, seulement pour ça, c'est sûr...

— Bon, mais pour l'instant, faut surtout que nos clients arrivent entiers au mont Hô, reprit Kinhaku. Et après, faudra aussi penser à ressortir de la mer Jaune sans y laisser des plumes. Sinon, on risque de voir la moitié de notre paye nous passer sous le nez.

— Bah, t'inquiète pas, si tu tombes en chemin, je me charge d'encaisser les sous à ta place, dit un gôshi en guise de plaisanterie.

Ce qui eut pour effet de déclencher un rire général.

— C'est ça, oui. Sauf que je pense plutôt que c'est moi qui toucherai ta part ! répliqua gaiement Kinhaku. Bon, mais pour en finir avec cette question, après tout, que ce soit elle ou un autre, peu importe. Ce qui est sûr, c'est que nous sommes maintenant sur les ailes de Hô et que ça va faciliter notre boulot. Alors pas de gaffe, les gars. Faut rester concentrés.

Il promena son regard sur les visages braqués vers lui.

— La demoiselle n'a pas encore été désignée, et si ça se trouve, c'est pas elle qui le sera. Ce qui veut dire que nous devons veiller à la sécurité de tous les ascensionnistes. Si nous n'avons pas rencontré trop de problèmes jusqu'ici, c'est parce que le Hôsû est avec nous. Mais si nous le perdons, nous en paierons les conséquences : les dangers auxquels on a échappé vont tous nous tomber dessus à double dose, vous pouvez en être sûrs.

Tout au long de la descente, les troncs abattus et les pierres instables avaient entravé la progression des ascensionnistes. Maintenant, les arbres se dressaient plus nombreux. Mais surtout, ce n'étaient plus les mêmes. Ceux-là étaient tout à fait surprenants. Certains avaient des feuilles violettes, d'autres des branches biscornues qui dessinaient au-dessus des têtes des figures extravagantes. Cependant, ces particularités ne les empêchaient pas de constituer une réelle protection pour les ascensionnistes : ces derniers marchaient désormais à couvert sur un sol battu par les pieds de leurs innombrables prédécesseurs, et cela les rassurait.

Au sortir du bois, ils découvrirent un marais, piqué çà et là d'arbustes aux ramifications pointues comme des aiguilles. Cette fois, les arbres avaient des feuilles qui présentaient des excroissances bizarres. Le chemin qu'ils devaient suivre commençait par contourner le marais puis s'y enfonçait résolument pour réapparaître plus loin, escaladant l'autre versant. À l'endroit où il plongeait sous les eaux, des pierres avaient été entassées, au milieu desquelles deux sillons semblaient avoir été creusés par des roues de chariot. Et on pouvait apercevoir, dessinant une ligne en pointillés entre les deux rives, d'autres tas de cailloux déposés à intervalles réguliers comme l'esquisse d'un sentier que les ascensionnistes avaient tracé au fil du temps.

Avant d'aborder le marais, les gôshi et leurs clients s'étaient tous chargés d'une grosse pierre, au lieu du bois qu'ils transportaient d'ordinaire en prévision du campement. Arrivés sur la berge, ils les jetèrent à l'eau. Elles s'y enfoncèrent mollement, englouties par la vase, hormis la dernière dont un coin resta émergé.

Je me demande s'il finira par y avoir un chemin un jour, à force d'y jeter comme ça des pierres ? se dit Shushô, en déposant la sienne.

Kinhaku était occupé à enrouler des bouts de tissu autour des jarrets du cheval de son client et de ceux de ses suivants, qu'il recouvrait ensuite de bandelettes de cuir bien serrées. Tout en le regardant faire, Shushô se demandait encore si, après tout, ce n'étaient pas eux, lui et Gankyû, qui avaient raison.

Il ne faisait aucun doute que Kinhaku remplissait sa mission avec sérieux et dévouement. Mais s'il avait réellement attiré les yôma pour assurer la sécurité de son client au sacrifice d'autres vies, il y avait quand même de quoi s'interroger : n'était-il pas allé trop loin ? Les gôshi pouvaient-ils à ce point privilégier le sort de ceux qui les engageaient au détriment de tous les autres ?

Tout ça pour amener ces gens au mont Hô... se disait Shushô.

Leurs clients auraient pourtant dû s'insurger contre ces méthodes, eux aussi.

À moins qu'ils ne pensent que les gôshi n'ont pas d'autres choix pour les protéger ? Après tout, les adultes ont peut-être leur propre façon de voir les choses...

— Ah... J'en ai marre... laissa-t-elle échapper dans un murmure.

S'il y avait bien une chose qu'elle détestait, c'étaient ces sentiments brumeux et confus qui la plongeaient dans l'indécision.

C'est quand même grâce aux gôshi, grâce au peuple kôshu que j'ai pu arriver jusqu'ici. Je ne peux pas le nier.

Elle ne parvenait plus à distinguer le bien du mal, le bon choix du mauvais, ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Empêtrée dans ses questionnements, elle suivit sans rechigner les directives que lui

donnait Gankyû pour effectuer la traversée. En quelques bonds, le haku et le sûgu franchirent l'étendue marécageuse, et, sitôt parvenus sur l'autre rive, Shushô et ses deux compagnons attendirent les autres ascensionnistes.

Le groupe de Kinhaku fut le premier à entrer dans le marais. Puis celui de Shitsu Kiwa y pénétra à son tour, et quelques-uns de ses hommes, approchant d'un tas de bois mort qui pointait au-dessus de l'eau, se mirent à l'escalader. Aussitôt, l'un d'eux poussa un cri.

Shushô se tourna d'un mouvement vif vers Gankyû.

— Un yôma ? Il y a des yôma dans le marais ?

— Non, répondit Gankyû d'un ton détaché.

De fait, l'homme semblait se plaindre d'une douleur mais n'avait pas l'air effrayé. Un cheval se cabra.

— Mais si, il y a quelque chose ! cria Shushô.

— Oui, des sangsues, d'après les gôshi.

Shushô le foudroya du regard.

— Tu le savais, et tu n'as rien dit ! Comme d'habitude !

— Que je leur dise ou non n'aurait rien changé. C'est pas ça qui aurait fait disparaître les sangsues.

— Tu es vraiment détestable !

— Pourquoi ça ? Parce que je ne leur ai pas dit : « Vous feriez mieux de vous protéger les jambes avec du cuir avant de vous aventurer dans le marais parce qu'il y a des sangsues plutôt voraces là-dedans. » C'est ça ?

— Exactement !

— Oh, qu'elle est gentille ! Et tu peux me dire, alors, comment ils feront, ceux qui ne se sont pas équipés et qui n'ont rien pour se protéger ?

— C'est...

— Je leur dirai avec un grand sourire : « Désolé, les gars, on n'a pas de guêtres en rab, et puis nous, ça nous est bien égal parce qu'on peut traverser sur nos montures. Pas de chance ! » Tu préfères ça, peut-être ?

Shushô le regardait en essayant de maîtriser sa colère.

— Et si on les faisait traverser avec nos montures ?

— Hors de question ! S'ils prennent l'habitude de compter sur nous, on s'en dépêtrera plus. J'ai pas envie de devoir me les coltiner à la moindre difficulté. Et puis de toute façon, en cas d'urgence, s'il faut filer, je ne prendrai que toi.

— Mais...

— Qu'est-ce qui se passe ? intervint Kinhaku qui venait de traverser.

— Y a ma princesse qui veut que j'aille leur donner un coup de main, répondit Gankyû.

— Sans blague !

Shushô poussa un soupir.

— C'est vrai, j'oubliais que l'entraide ne faisait pas partie de vos principes ! lâcha-t-elle d'un ton amer.

Gankyû partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Shushô.

— Est-ce que tu sais au moins ce que ça veut dire « s'entraider » ? Pour moi, il y a entraide

quand deux personnes peuvent mutuellement se prêter main-forte, parce qu'elles ont toutes les deux des compétences qu'elles peuvent s'échanger. Si c'est toujours la même qui apporte son aide à l'autre, je n'appelle pas ça « s'entraider », j'appelle ça « porter un fardeau ».

Shushô lui jeta un regard méprisant.

— Ça va. Je crois que j'ai compris la mentalité des Kôshu...

Après avoir gravi la pente qui bordait le marais, les ascensionnistes débouchèrent sur un terrain dégagé, pareil à ceux sur lesquels ils avaient l'habitude de camper. Les jours rallongeaient. Jusqu'ici, comme ils ne s'étaient guère déplacés qu'en forêt, les occasions de profiter du soleil avaient été rares. Mais ces derniers soirs, on pouvait encore jouir de la clarté du couchant, même après le dîner. Shushô décida d'aller faire un tour.

Les manches retroussées, à cause de la chaleur qui se faisait encore sentir même à cette heure tardive, elle déambula quelque temps, puis se dirigea vers le campement de Shitsu Kiwa. Ses gens commençaient tout juste à préparer le repas. La voiture à cheval et les chariots, objets de tous leurs soins, avaient été rangés sous la tente. À l'extérieur, crépitait un petit feu. Sans doute avaient-ils compris les raisons pour lesquelles les Kôshu évitaient les grandes flambées.

— Oh ! Shushô ! l'interpella Kiwa, assis près du foyer, en l'apercevant. Qu'est-ce qui t'arrive ? Le lit te manque ?

— Non, non. Mais j'ai vu que certains de vos hommes s'étaient blessés, aujourd'hui, dans le marais.

— Ah oui, c'est vrai. Y avait des sangsues plutôt bizarres là-dedans. Ceux qui étaient à pied sont couverts de cicatrices. Sans parler des chevaux... dit-il en soupirant.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé conseil aux gôshi ?

Il eut l'air étonné.

— J'ai bien remarqué qu'ils se couvraient les jambes avec du tissu et des morceaux de cuir, mais nous, on n'avait que de la toile pour se protéger. Ça n'a pas suffi malheureusement...

Un grand sourire apparut sur sa face ronde.

— Mais bon, tu as vu le groupe de Chodai ? Eux, ils ont préféré faire un détour et ils sont toujours pas arrivés. J'espère quand même qu'ils seront là avant la nuit !

— En tout cas, moi, si je pensais que Gankyû n'était pas assez compétent, je n'hésiterais pas à demander à ceux qui savent comment éviter les dangers.

— Les gôshi ne nous diront rien.

— C'est pas sûr : Gankyû leur demande souvent des conseils.

— Parce que c'est un chasseur de cadavres. Les chasseurs de cadavres sont les amis des gôshi.

— C'est pas vrai, c'est pas pour ça. Il y en a d'autres qui vont s'informer auprès d'eux. Et je pense qu'il est quand même plus simple d'aller directement leur demander conseil, plutôt que de chercher à imiter bêtement ce qu'ils font. Je suis sûre que si vous leur demandiez, vos hommes pourraient voyager en sécurité.

Kiwa leva les mains au ciel. Des bagues brillaient à ses doigts.

— Écoute, Shushô : j'ai déjà envoyé mes affiliés se renseigner auprès d'eux, mais à chaque fois, ils répondent de manière évasive. J'aimerais bien, moi aussi, pouvoir engager un gôshi, mais c'est plus possible, ils sont tous pris. Et ils doivent s'occuper de leur client jusqu'au retour à Ken, s'ils veulent toucher le reste de leur paye. À un moment, j'ai même pensé en prendre un avec son client

dans mon groupe. Je lui ai proposé de venir manger avec nous, de dormir sous notre tente, mais il n'a rien voulu savoir. Ton Gankyû non plus, d'ailleurs.

— Hmm...

— En même temps, je les comprends. Si n'importe qui pouvait apprendre à se déplacer sans danger dans la mer Jaune, ce ne serait pas très bon pour leurs affaires. Je dirais même qu'ils ont besoin de gens comme nous, qui n'y connaissent rien, pour ne pas perdre la face et se faire respecter. Si leurs clients s'apercevaient que les autres peuvent se débrouiller sans l'aide des gôshi, ils refuseraient probablement de leur verser la moitié de leur salaire une fois sortis d'ici.

— Vous croyez ?

— Tu dois sans doute trouver mes paroles un peu dures, non ? Mais c'est comme ça que ça marche, qu'on le veuille ou non.

Shushô fronça les sourcils.

— C'est pour ça que je n'ai pas voulu engager un gôshi. De manière générale, ceux qui travaillent dans la mer Jaune ne se gênent pas pour utiliser ce genre de procédé un peu douteux. Mais on ne peut pas leur en vouloir : après tout, c'est la loi des affaires ! Seulement, si je devais me rendre au mont Hô en me mettant sous la protection de ces gens-là, je crois que je n'oserais plus regarder le kirin de Kyô en face. Alors, je me débrouille comme je peux, par mes propres moyens.

Il conclut son exposé par un grand sourire et demanda à Shushô s'il pouvait faire quelque chose pour elle, si elle n'avait besoin de rien. Au moment où celle-ci lui répondait par la négative, des voix résonnèrent sur le campement. Le groupe de Chodai venait enfin d'arriver.

Shushô se releva, salua Kiwa et alla les rejoindre. Sur le trajet, elle aperçut des gôshi en train de se disputer avec quelqu'un, mais elle n'y prêta pas attention et se dirigea droit vers Chodai.

— Monsieur Ren...

L'air passablement irrité, celui-ci s'activait déjà à donner des directives à ses hommes pour le montage des tentes. Il se retourna et fronça les sourcils aussitôt qu'il aperçut Shushô qui venait à lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous avez réussi à trouver un autre chemin ?

— Ah... Oui... balbutia-t-il.

Certains, parmi ses suivants, gémissaient en se tenant les jambes. Apparemment, ils n'avaient pas pu contourner totalement le marais.

— Les gôshi connaissent bien la mer Jaune. Pourquoi vous ne leur demandez pas conseil ?

Il se renfrogna davantage.

— L'Empereur céleste n'a que faire de celui qui n'est pas capable de voyager sans le secours d'autrui.

— Mais vous serez bien avancé si vous mourez en chemin. En suivant les conseils des gôshi ou même seulement en imitant ce qu'ils font, vous pourriez éviter certains dangers, non ? C'est d'ailleurs ce que fait monsieur Shitsu. Et il y a eu beaucoup moins de blessés ou de tués dans son groupe que dans le vôtre.

Le coin de l'œil de Chodai fut pris d'un tremblement nerveux.

— Sous-entendez-vous que je puisse être inférieur à Kiwa ?

— Oh non, pas du tout. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Sachez, mademoiselle, que je franchirai la mer Jaune sans l'aide de personne. Et ce faisant, je montrerai à tous que le roi, c'est moi.

— Ah, bien... s'écria Shushô en se raidissant, votre détermination est très courageuse, monsieur, mais je plains vos suivants : c'est eux qui risquent d'en faire les frais !

Puis elle tourna les talons et s'éloigna, les poings serrés.

Elle se fichait pas mal des déclarations bravaches de Chodai, elle voyait bien qu'il y avait contradiction entre ses idées de vertu royale et le fait que seuls ses gens avaient été blessés. Il les avait probablement envoyés en éclaireurs dans le marais pour chercher un meilleur passage.

— Le roi se doit d'être un homme éminent ! lança Chodai sur un ton qui trahissait son agacement.

Shushô s'arrêta et se retourna vers lui.

— Et c'est même, que je sache, l'homme le plus éminent du royaume, continua-t-il. Eh bien, apprends que l'homme supérieur ne s'agenouille jamais devant personne !

— Mon maître d'école disait pourtant que celui qui n'est pas capable de respecter les autres ne s'en fera jamais respecter.

— Tu me demandes donc à la fois de témoigner du respect envers les gôshi et de les imiter, comme le fait Kiwa ? Ce n'est pas très logique, il me semble. J'admets que les gôshi connaissent la mer Jaune. C'est d'ailleurs cette connaissance qui leur vaut leur statut de gôshi. Mais c'est bien parce que je les respecte que je veux faire l'effort d'apprendre par moi-même à voyager en sécurité dans la mer Jaune, comme ils savent le faire, plutôt que de les singer au prix de flatteries humiliantes.

Shushô observait le maigre visage de Chodai qui poursuivait :

— Moi, je respecte leur connaissance, mais eux, ils n'ont pas pour autant l'intention d'en faire bénéficier ceux qui ont des difficultés. Je ne leur ai jamais demandé de nous aider, mais je pense quand même que ceux qui connaissent bien la mer Jaune devraient en faire profiter les autres.

— Ça... je suis bien d'accord avec vous.

— Cependant, les gôshi doivent protéger leurs clients et eux seuls, il est donc inutile de se plaindre. Puisque ceux qui méconnaissent la mer Jaune ont besoin d'aide et que les gôshi s'y refusent, alors c'est à moi de le faire. C'est pourquoi je m'efforce de redécouvrir par moi-même ce que les gôshi savent.

— Ce ne serait pas plus simple de leur demander directement ?

— Attends-tu de ton maître d'école qu'il se contente de te donner directement la solution à un problème ?

— ... Oui, c'est vrai. Vous avez raison, soupira-t-elle. Excusez-moi de vous avoir importuné avec mes questions.

Elle fit demi-tour et s'en alla. Sur le chemin du retour, elle aperçut Rikô qui venait à sa rencontre.

— Je vous informe qu'il fait déjà presque nuit, mademoiselle. Gankyû est dans une colère noire !

— Eh bien, on s'excusera ! répondit-elle d'un ton sec.

Pourquoi devrait-il s'excuser, lui aussi ? Mais la mine soucieuse qu'elle affichait le dissuada de lui poser la question. Ils marchèrent en silence. Shushô poussa soudain un profond soupir.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Toutes ces choses... C'est compliqué...

La mer Jaune n'est pas un endroit pour les humains. Le voyage sera difficile.

Shushô savait tout ça.

Dans la mer Jaune, il n'y a ni route, ni auberge, ni boutique pour acheter ce dont on manque. C'est le sanctuaire des yôma et on n'y passe pas une seule nuit en sécurité.

— Oui, on m'avait prévenue... murmura-t-elle.

Cela faisait déjà un certain temps qu'elle gravissait cette pente avec peine. Elle n'en voyait pas le bout.

Mais en réalité, il y a bien un chemin dans la mer Jaune...

— Tu as dit quelque chose ? demanda Rikô.

Shushô haussa les épaules.

— On m'avait dit qu'il n'y avait pas de chemin dans la mer Jaune, donc je pensais que ce serait un peu comme en montagne. J'allais souvent en montagne pour ramasser des châtaignes. Il faut marcher dans les broussailles, casser les branches qui gênent. Parfois, on est obligé de s'agripper à un arbre pour grimper, ou de se raccrocher aux herbes quand on dévale une pente. Je me disais que ce serait pareil ici. En montagne, ce qui compte surtout, c'est de ne pas perdre le sens de l'orientation. Parce qu'on passe son temps à monter et à descendre, et des fois, on ne sait plus vraiment où on est. Donc avant de partir, j'avais posé quelques questions à quelqu'un qui connaît bien la montagne et qui sait comment on doit faire pour se repérer.

— Ah bon... dit Rikô en souriant.

Shushô lui renvoya un vague sourire et poussa un soupir.

— Oui, mais dans la mer Jaune, il y a un chemin. Jusqu'ici, en tout cas. Et on n'a qu'à le suivre. La particularité, ici, c'est plutôt qu'il n'y a pas de bourg.

— C'est-à-dire ?

— Eh ben, quand je marche sur un chemin, normalement, si je suis fatiguée, je peux aller au bourg le plus proche. Ou si j'ai besoin de quelque chose, je n'ai qu'à faire un crochet pour aller l'acheter. Par exemple, si j'ai faim, je vais en ville et je m'achète quelque chose à manger. Ou si j'ai soif, je vais demander aux habitants d'un village si je peux puiser de l'eau à leur puits. Pendant mon voyage jusqu'à Ken, lorsque je n'ai pas pu trouver une auberge pour la nuit, j'ai dormi sous le plancher d'un chôdô, comme tu sais. Et je pensais que ce serait un peu pareil dans la mer Jaune. Mais en fait, il y a une grosse différence entre dormir sous un chôdô et dormir à la belle étoile dans la mer Jaune. Parce que ici on est isolé de tout, il n'y a rien.

Elle s'interrompit et ramassa une branche morte.

— Un « chemin », ce n'est pas seulement une étroite bande de terre sur un sol dégagé. C'est en fait tout un environnement où le voyageur est à l'abri de la faim et de la soif, où il peut se reposer lorsqu'il est fatigué. Et je comprends mieux maintenant pourquoi on m'avait dit qu'il n'y avait pas de chemin dans la mer Jaune.

— Très impressionnant ! lança quelqu'un d'un ton goguenard.

C'était Kinhaku. Depuis deux jours, lui et ses collègues avaient pris l'habitude de voyager aux côtés de Shushô. Ou plus exactement, tous les groupes que dirigeait le peuple kôshu s'étaient maintenant rassemblés dans le convoi.

— Quel tempérament ! Tu philosophes toujours comme ça quand tu marches ?

— Absolument... À propos, comment on fait pour devenir gôshi ou shushi ?

Kinhaku la regarda, étonné.

— Tu t'intéresses à ça, toi ? Tu veux devenir gôshi ?

— Je préférerais devenir reine... mais oui, pourquoi pas gôshi, si je ne suis pas choisie. Ou bien shushi plutôt... même si j'ai un peu de mal avec eux, dit-elle en regardant Gankyû du coin de l'œil.

Kinhaku éclata de rire. Rikô, qui se tenait à côté, se contenta de pouffer en sourdine.

— Oui, ça va, ça va, vous pouvez rigoler ! Je sais déjà ce que vous allez me dire, de toute façon. Qu'un shushi, c'est quelqu'un de spécial parmi le peuple kôshu. Qu'on ne devient pas shushi comme ça en claquant des doigts, et patati, et patata... C'est pas ça ?

C'était ce qu'elle avait l'habitude d'entendre lorsqu'elle parlait de ses projets d'avenir.

— Les adultes ont toujours ce genre de réponses toutes faites à la bouche ! Quand j'ai dit que je voulais devenir marchande de montures, on s'est moqué de moi, en disant que c'était puéril de penser comme ça, qu'il y avait une grosse différence entre « vouloir devenir » quelque chose et le « devenir réellement ». Ensuite, quand j'ai dit que je voulais faire des études pour être fonctionnaire, on m'a répondu que c'était une drôle d'ambition pour une enfant. J'en ai vraiment marre !

Kinhaku, toujours hilare, agita une main devant la bouche, en signe de dénégation.

— Non, non, c'est pas ça. C'est juste que tu as fait un rapprochement amusant entre le trône et le shushi. C'est tout. Ça m'a un peu surpris. Mais dis-moi, tu les aimes tant que ça, les montures ?

— Oui, beaucoup. Du coup, je me disais que ce serait pas mal d'être shushi et d'en faire le commerce. J'aimerais bien savoir les dresser pour pouvoir les vendre ensuite. Mais personne ne veut me dire comment il faut faire.

— Bon, tout d'abord, il faut avoir des parents qui soient fumin, intervint Gankyû.

— Ah bon ? Ça dépend des parents ? dit-elle en lui jetant un regard interrogateur.

Celui-ci confirma d'un signe de tête, l'air gêné, ce qui déclencha de nouveau le rire de Kinhaku.

— Il a raison, reprit Kinhaku. Souvent, les fumin sont obligés de vendre leur enfant à un maître shushi ou gôshi pour survivre. C'est avec lui qu'il commencera son apprentissage. En fait, tous ceux qui appartiennent au peuple kôshu ont été formés depuis leur plus jeune âge pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui.

— Mais il est interdit de vendre ou d'acheter des enfants.

— Exact, mais là, c'est différent, ce n'est pas du commerce. Ces parents sont dans l'incapacité de pouvoir élever leur enfant, parce qu'ils mènent une vie difficile. Et comme ce sont des fumin, ils ne peuvent pas non plus le placer dans une maison communale, un rike. La seule solution pour eux est de le remettre à quelqu'un qui voudra bien l'élever à leur place. Et ils touchent éventuellement une petite somme pour compenser symboliquement la séparation. Voilà, c'est comme ça que ça se passe.

— Et c'est comme ça que vous deux, Gankyû et toi, vous êtes devenus des Kôshu.

— Oui.

— Je vois... Je comprends mieux maintenant pourquoi Gankyû est si susceptible.

Kinhaku fut secoué d'un gros rire.

— Tu devrais au contraire être fier de ton métier, dit-elle en s'adressant à Gankyû. Tu as de la chance d'appartenir maintenant au peuple kôshu. C'est un honneur.

— Un honneur ? faillit s'étrangler Kinhaku. Mais personne ne veut appartenir au peuple kôshu.

— Eh ben moi, si... Mais au fait, qu'est-ce qu'ils font, les gôshi, quand le kirin n'est pas au mont

Hô ? Comment vous occupez votre temps ? Si je deviens reine, toi et tes collègues, vous allez vous retrouver au chômage, non ?

— Quand il n’y a plus d’ascensionnistes à escorter, les gôshi se transforment en shushi : on va capturer des montures dans la mer Jaune. Mais notre méthode de chasse est un peu différente de la leur.

— Comment ça ?

— Quand j’étais encore apprenti chez mon maître, avec deux autres gamins de mon âge, on ne pouvait pas travailler comme gardes du corps : mon maître ne voulait pas. Alors, ce qu’on faisait, c’est qu’on partait avec les aînés, ceux qui escortaient des ascensionnistes, et on allait chasser des chimères. Mais du coup, on le faisait toujours le long du chemin sur lequel on est en ce moment. Et c’est ce qu’on continue à faire. Je crois que c’est ça, la principale différence.

— Ah bon...

— Quand on chasse, on passe son temps à faire des allers-retours sur la piste. On finit par bien repérer tous les dangers. Ça nous sert pour notre travail de gôshi. Et puis, de toute façon, même si le kirin ne se trouve pas sur le mont Hô, il faut quand même qu’on vienne ici, sinon le chemin risque de disparaître.

— Il peut disparaître ?

— Ce chemin n’existe que parce qu’on l’utilise. En l’empruntant, on l’entretient : on coupe les branches qui gênent, on piétine les herbes qui repoussent. Si personne ne passait par là, le chemin aurait vite fait d’être absorbé par la mer Jaune. Et s’il disparaissait, on serait bien embêtés : ce serait un problème pour les ascensionnistes, et pour nous. Parce qu’il faudrait qu’on cherche un nouvel itinéraire.

C’est vrai, ça... pensa Shushô.

Elle regarda derrière elle : les ascensionnistes continuaient à gravir la pente en silence, au milieu d’un océan de verdure.

— Ce sont donc les gôshi qui ont ouvert cette voie... murmura-t-elle, songeuse.

— Et maintenant, tu veux toujours devenir gôshi ?

— Pourquoi pas, si je ne suis pas choisie... Ça doit être intéressant de créer une nouvelle route. Enfin, il y a quand même quelques petites choses qui me dérangent chez vous.

— Ah oui ? Et quoi ?

— Eh bien, je ne suis pas tout à fait d’accord avec votre façon d’agir. Je sais que vous n’avez pas vraiment le choix, mais quand même, ça ne me plaît pas. En tout cas, maintenant que je n’ai plus de foyer parce que j’ai fait une fugue, je pense que j’ai le droit de devenir gôshi ou shushi, non ? Du coup, je pourrais peut-être même convaincre le peuple kôshu de revoir un peu ses principes ?... C’est vrai, ça, pourquoi pas ? C’est pas une mauvaise idée !

— Tu es vraiment spéciale, toi ! s’esclaffa Kinhaku.

Gankyû ne semblait pas partager son enthousiasme.

— Arrête de dire n’importe quoi et marche ! lança-t-il à l’adresse de Shushô, en soupirant bruyamment.

— Mais je suis très sérieuse !

— Eh ben, si tu es sérieuse, arrête de dire n’importe quoi et marche !

Elle s’apprêtait à répliquer lorsqu’ils entendirent le cri d’un gôshi qui marchait en tête du convoi.

— Hé !

Shushô leva les yeux vers le haut de la pente : des arbres, couchés au sol, bloquaient le chemin.

Il va encore falloir qu'on déblaye tout ça avec les montures, se dit Shushô.

À plusieurs reprises déjà, ils avaient dû faire face à ce genre de situation. Chaque fois, malgré l'impatience qu'elle avait de continuer à avancer, Shushô avait eu pitié des bêtes qui s'échinaient à dégager les obstacles. En même temps, elle éprouvait toujours un réel bonheur à les voir travailler ainsi avec ardeur.

Kinhaku, Gankyû et les gôshi coururent vers le barrage. Aussitôt, l'un des hommes qui se trouvaient un peu en arrière se détacha du groupe et redescendit pour en informer Shitsu Kiwa.

Gankyû et les gôshi étaient maintenant en grande conversation. On les voyait faire des gestes pour indiquer alternativement le tas d'arbres couchés en travers du chemin et l'un des bas-côtés. D'où elle était, Shushô ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient, mais elle aperçut à l'endroit qu'ils pointaient du doigt, le départ à peine visible d'un sentier qui s'enfonçait dans les bois.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle.

— Aucune idée, répondit Rikô en penchant la tête.

Le visage grave, les hommes continuaient à discuter, regardant la forêt ou tournant parfois leur regard vers le ciel. Inconsciemment, Shushô leva les yeux, elle aussi. L'après-midi touchait à sa fin.

Finalement, Gankyû et les gôshi finirent par tomber d'accord et revinrent sur leurs pas.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Shushô.

Gankyû saisit les rênes de son haku et se dirigea vers la forêt.

— On campe ici.

— Mais il ne fait pas encore...

— On ne peut plus avancer, la coupa-t-il. Il va falloir faire un détour par la forêt. Seulement là-bas, il n'y a pas de chemin. Donc on passe la nuit ici et on fera la route demain, en plein jour.

— Mais on pourrait dégager le passage, comme on fait d'habitude, non ?

— Il y a un yôma de l'autre côté. Un yôma très puissant.

— C'est vrai ?

— Ce sont des gôshi qui ont fait ce barrage. Probablement cet hiver. Si tu regardes bien, tu verras que les arbres ont été abattus intentionnellement.

Des traces de coupe laissées par des outils tranchants à la base des troncs étaient effectivement bien visibles.

— C'est un message qu'ils ont laissé. Ça veut dire : « Faites un détour. Au-delà de ces arbres réside un yôma redoutable. »

C'est vrai qu'on peut plus continuer sur ce chemin ? demanda Shitsu Kiwa, accouru avec ses hommes.

Le peuple kôshu était déjà en train d'installer son campement. Comme toujours, ce fut Kinhaku qui lui répondit.

— La route est condamnée. Il est préférable de ne pas insister.

— Mais c'est...

— Et alors, que prévoyez-vous de faire ? intervint Ren Chodai.

Shushô s'étonna de voir que Chodai, pour une fois, s'adressait directement aux gôshi.

— Des collègues ont barré la route pour nous signaler qu'il valait mieux faire un détour. On va prendre par la forêt et contourner cette zone.

— Combien de temps cela nous demandera-t-il ? N'allons-nous pas rencontrer d'autres dangers ?

— Cette solution est la moins risquée. En marchant bien, ça nous prendra pas plus d'une journée. Le problème, ce sera plutôt de retrouver le chemin. Mais à mon avis, les autres ont dû baliser l'itinéraire. Enfin, j'espère.

— Y a-t-il un risque que nous nous égarions ?

— Tout est possible. C'est pour ça qu'on doit se préparer.

— Ce yôma représente-t-il un tel danger qu'il nous faille en courir un autre pour l'éviter ?

— À vrai dire, je ne sais pas à quoi il ressemble. Mais s'il n'était pas si dangereux, nos collègues ne se seraient pas donné la peine de nous avertir en bloquant la route.

— Je vois...

— Est-ce que je peux vous demander un service, monsieur ? demanda Kinhaku.

— De quoi s'agit-il ? répondit Chodai en haussant les sourcils.

— Pourriez-vous dire à vos amis de bien se cacher sous les arbres ? Et aussi, pourriez-vous éviter de faire un feu et de cuire de la viande ou du poisson, au moins pour cette nuit ? Surtout, ne tuez pas de volaille ou de mouton. Pour ce soir, je vous demanderai de manger du riz sec et de faire le moins de bruit possible. Je pense qu'on est à bonne distance du yôma, mais on ne sait jamais.

Chodai, le visage sévère, ne paraissait guère apprécier toutes ces mises en garde.

— Je ne peux rien vous promettre... J'en prends bonne note.

Il tourna les talons et revint vers le chemin. Kiwa, qui s'était tenu jusque-là, renifla bruyamment en le regardant s'éloigner. Il semblait se méfier de lui.

— Ah, heureusement que les gôshi sont là ! dit-il en adressant un sourire à Kinhaku. Donc pour cette nuit, si on se tient tranquilles et qu'on reste bien cachés, on ne se fera pas attaquer, c'est ça ?

— Je sais pas, répondit Kinhaku sur un ton sec. Je pense que les arbres ont été abattus cet hiver. Plus précisément, au début de l'hiver. Peut-être bien que le yôma s'est déplacé entre-temps, peut-être bien qu'il est tout près. En fait, l'idéal serait de dire à vos hommes de ne pas dormir cette nuit.

Kiwa avait l'air anxieux. Il acquiesça en hochant lourdement la tête.

— À partir de demain, il faudra donc progresser à travers les broussailles. Est-ce que la voiture pourra passer ?

— Impossible. Il faudra la décharger et mettre vos affaires dans des chariots légers. Et même ainsi, vos hommes devront les pousser. Le mieux serait encore d'abandonner voiture et chariots, et de

continuer uniquement avec les hommes et les chevaux. S'il vous reste des choses que vous ne pouvez pas porter, faites-en cadeau aux autres.

— Ce n'est pas un peu exagéré, tout de même ?

— Vous pensiez faire votre entrée au mont Hô en voiture ? Écoutez, même si on peut récupérer le chemin, après, il devient très mauvais et il faudra de toute façon laisser les voitures. Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard...

— Mais...

— Préparez-vous sans faire de bruit. Si vous n'avez pas assez de sacs à dos, faites-en en utilisant la toile de vos tentes. Prenez en priorité l'eau et les vivres. Et si vous ne pouvez pas prendre les deux, uniquement l'eau. C'est l'essentiel.

— Combien en faudra-t-il ?

Kinhaku fit un bruit avec sa langue.

— Je ne sais pas ! On ne sait pas ce qui nous attend. Et on ne sait pas non plus où et quand on retrouvera le chemin. Ce que je sais, c'est que lorsqu'on n'a plus d'eau, la mort n'est pas loin.

— On pourrait peut-être envoyer quelques hommes en reconnaissance ?

— Faites ce que vous voulez. Mais nous, on ne le fera pas.

Kiwa se tut, l'air troublé. Il s'éloigna, la tête basse.

Kinhaku et les autres gôshi se tournèrent vers Shushô et leurs clients.

— Alors, vous avez entendu ? On ne sait pas ce qu'il y aura après. Mais vous pouvez vous attendre à ce que ce ne soit pas de tout repos.

Celui qui avait engagé Kinhaku, un vieil homme d'apparence douce et tranquille, acquiesça d'un discret mouvement de tête. Ce silence indiquait assez qu'il avait une confiance absolue en son gôshi. Mais d'autres, plus inquiets, n'hésitèrent pas à exprimer leurs craintes. Les collègues de Kinhaku s'employèrent à les rassurer, et la tension finit par retomber.

Je comprends mieux maintenant ce qui différencie ces gens-là du groupe de Kiwa, se dit Shushô. Celui qui engage un gôshi sait bien qu'il ne pourra jamais arriver au mont Hô sans son aide. Il lui confie sa vie. Il est donc obligé de lui faire confiance.

— C'est pour ça que tu ne voulais pas aider ceux qui ne te font pas confiance, n'est-ce pas ? chuchota-t-elle à l'oreille de Gankyû.

— Pardon ? fit-il sans comprendre.

— La raison pour laquelle, toi et Kinhaku, vous n'êtes pas plus gentils avec les autres. Aider et penser à la place de quelqu'un qui te fait même pas confiance, c'est pas possible. C'est ça, non ?

Shushô trouvait Kinhaku plutôt sympathique. Et si elle pensait que Gankyû n'était pas quelqu'un de très aimable, dans le fond, elle ne le détestait pas.

C'était quand même grâce à lui qu'elle avait pu entrer dans la mer Jaune, et jusqu'ici, il avait toujours pris soin d'elle. Seulement, elle n'était jamais parvenue à comprendre clairement la raison pour laquelle il se montrait si insensible envers les autres. Ce n'est que maintenant, après avoir assisté à cette scène, qu'elle croyait avoir enfin obtenu un élément de réponse. Elle en était très contente, et pour tout dire, assez satisfaite. Mais...

— Idiote...

La réplique de Gankyû tomba comme un couperet. Cette fois, c'est elle qui ne comprit pas.

— Quoi ?... Et pourquoi je suis idiote, d'abord ? dit-elle en montant sur ses grands chevaux.

Gankyû ne se donna pas la peine de répondre. Il la regarda d'un air las, puis il se détourna et alla

rejoindre le groupe des gôshi pour s'entretenir avec eux.

— Mais c'est quoi, ça ? Je te dis que j'ai compris maintenant !

Une main se posa sur son épaule. C'était Rikô et son éternel sourire.

— Viens, assieds-toi là. Il vaut mieux les laisser tranquilles. À mon avis, ce n'est pas le moment de les déranger.

— Mais tu as vu sa réaction ? C'est incroyable, non ?

— Écoute, Shushô. Tu as raison de chercher à comprendre la mentalité des gôshi...

Son sourire s'élargit.

— ... Mais si tu espères trouver ce que tu as envie de trouver, je crois que tu seras déçue.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu es une fille intelligente et pleine de sagesse. Que malgré tes désaccords avec lui, tu apprécies Gankyû. Et que du coup, tu aimerais pouvoir penser que c'est quelqu'un de bien. Je me trompe ?

Il lui était difficile de dire le contraire. Elle acquiesça. Elle se laissa tomber à côté de Seisai et s'adossa contre lui. Le pelage de l'animal avait l'air sale.

— Oui... Tu as peut-être raison.

— Malheureusement, je ne pense pas que l'idée que tu te fais de « quelqu'un de bien » soit la même que celle de Gankyû. Il a sa propre façon de voir les choses, sa propre logique. Et donc à mon avis, tu fais une erreur en voulant juger les gens avec tes critères à toi.

— C'est pas évident...

— Écoute, tu aimes les montures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et tu aimerais bien pouvoir en faire le commerce et devenir shushi. Être kôshu, en quelque sorte. C'est bien ça ?

— Oui, ça ne me déplairait pas.

— Bien, dit-il toujours souriant, en hochant la tête. Mais est-ce que tu sais vraiment ce que ça signifie : être kôshu ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Au même instant, un soupir appuyé annonça le retour de Gankyû dans la conversation :

— Hum... Un homme qui possède un sôgu aurait-il la prétention de comprendre ce que c'est qu'être kôshu ?

Rikô laissa échapper un petit rire et se poussa pour lui faire place.

— Je te trouve bien sévère !

— Mais c'est la vérité, dit Gankyû. Quand on porte une veste molletonnée en soie ou qu'on monte un sôgu, je doute qu'on puisse vraiment comprendre quoi que ce soit aux Kôshu.

— C'est vrai, tu as peut-être raison.

Shushô regarda le visage de Rikô qui affichait un sourire complice, puis celui de Gankyû, à l'expression austère. Elle serra les poings.

— Alors, je comprends rien, c'est ça ? lâcha-t-elle. Sous prétexte que je ne connais pas la vie des Kôshu, je ne peux pas les comprendre ?

Gankyû approuva d'un hochement de tête.

— Tu n'as jamais mené une vie errante, que je sache ?

— Vous n'êtes que des imbéciles, c'est tout ce que vous êtes !

Gankyû éclata de rire. Shushô tremblait de colère.

— Et toi, d'une grande intelligence. Oui, je sais...

— Absolument ! dit-elle d'un ton péremptoire. Je suis la fille de Banko, et je suis la plus intelligente de mon école ! Vous pensez que je ne peux pas comprendre ? Mais c'est vous, mes pauvres, qui ne comprenez rien !

— Tant que tu penseras de cette manière, c'est sûr que tu ne comprendras jamais rien aux Kôshu.

— C'est ce que tu crois. Parce que tu n'as jamais pu être autre chose que la queue d'un chien ! Tu n'es pas assez intelligent pour ça !

— Quoi !? cria Gankyû en se décollant d'un coup de reins du tronc d'arbre auquel il était adossé. Shushô le fixait froidement, sans sourciller. Elle se releva avec calme et le toisa du regard.

— Tu as gagné tes soixante-cinq ryô. Félicitations !

Elle rajusta tranquillement ses vêtements.

— Ton service est terminé... Salut.

— **T**iens donc, mademoiselle... dit Ren Chodai en l'apercevant.

Il était assis avec ses hommes, en cercle sous la frondaison d'un gros arbre. On voyait à leur mine que l'humeur n'était pas à la fête.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Je voudrais vous demander un service.

— Mais je vous écoute.

— Je viens de licencier mon shushi. Pourriez-vous m'embaucher, monsieur Ren ? Peu importe la tâche que vous me confiiez.

Chodai écarquilla les yeux.

— Vous avez l'intention de travailler, mademoiselle ?

— Oui. J'ai pu supporter le trajet jusqu'ici, donc je pense être plutôt résistante. J'ai de bonnes jambes, et je crois pouvoir dire aussi que je suis travailleuse... Vous ne voulez pas me prendre ? Je suis prête à faire n'importe quel travail, même le plus ingrat.

Chodai échangea un regard silencieux avec ses compagnons. Il invita Shushô à s'asseoir à ses côtés.

— Vous feriez mieux de retourner avec votre groupe, vous savez. Je dis ça pour vous.

— C'est hors de question. J'en ai assez des shushi et des gôshi. Je ne supporte plus leur façon de faire.

— Leur façon de faire ?...

— Oui. Mais ne parlons pas de ça, s'il vous plaît. Je ne veux même plus y penser.

Le visage maigre de Chodai se rembrunit.

— Mademoiselle... Votre nom, c'est Shushô, je crois, c'est bien ça ? Oui ? Mademoiselle Shushô, donc. Si vous tenez à voyager avec nous, je ne vois aucun inconvénient à vous considérer comme notre invitée. Cependant, vous n'ignorez pas que nous n'avons aucune connaissance de la mer Jaune.

— Les shushi et les gôshi connaissent bien la mer Jaune. C'est certain. Mais l'usage qu'ils font de leur savoir est méprisable.

— Méprisable ? Pourquoi donc ?

Le regard de Shushô fut traversé par un éclair de haine. Les yeux au sol, elle serra ses mains qui tremblaient nerveusement depuis son accrochage avec Gankyû.

— Les Kôshu sont des nomades, reprit-elle. Leur vie est pénible. Ils n'ont pas de foyer, aucun roi pour les protéger... Je sais très bien ce qu'ils peuvent ressentir ! Je suis même très bien placée pour le savoir ! Parce que...

Elle releva la tête et croisa le regard de Chodai.

— ... Parce que c'est dur de vivre dans un royaume qui n'a plus de roi ! C'est dur de vivre avec la peur des yôma ! Et c'est pour ça qu'autant de gens sont prêts à risquer leur vie pour se rendre au mont Hô !

Chodai continuait à observer Shushô en silence.

— Ils m'ont dit que c'était dur d'être nomade. Que ceux qui ne l'ont jamais été ne peuvent pas comprendre le fond de leur cœur. Mais si nous étions réellement incapables de comprendre ça,

personne n'irait jamais s'aventurer dans la mer Jaune ! C'est eux qui ne comprennent rien ! Ils sont pauvres ? Oui ! Leur vie est difficile ? Oui, certainement, tout le monde le sait ! Mais même s'ils n'ont pas une vie facile, même s'ils en souffrent et qu'ils souhaiteraient avoir une vie plus heureuse, ce n'est pas une raison pour se venger sur ceux qui entrent dans la mer Jaune sans rien en connaître. Ce n'est pas une raison pour refuser de partager leurs connaissances !

— Shushô...

— Si ceux qui savent profitent de ce savoir pour exprimer leurs frustrations aux dépens des ignorants, je préfère encore rester ignorante... Mais bon, je ne veux plus parler de ça. Je sais que c'est à eux que je dois d'être arrivée jusqu'ici.

— Bien... fit Chodai, l'air songeur.

— En tout cas, je ne veux plus les voir... Dites-moi, vous allez continuer sur le chemin, n'est-ce pas ?

Chodai remua la tête.

— Non. Cette fois, nous allons suivre leur conseil. Nous irons avec eux.

— Pourquoi ? Jusqu'à présent, vous avez toujours...

— Parce que cette fois, les gôshi ont bien voulu nous mettre en garde.

— Ils ont envoyé quelqu'un pour vous prévenir ?

C'est donc pour ça qu'il est venu parler avec eux tout à l'heure.

— Oui. Ce qui veut dire que la situation est grave. Je ne suis pas fou au point de vouloir prendre un tel risque. Il m'est certes arrivé de faire le contraire des gôshi par le passé, mais ça n'a jamais été dans l'intention de m'opposer obstinément à leurs choix.

— Mais...

— Lorsque nous avons cherché à contourner le marais, nous l'avons fait parce que nous savions qu'il était dangereux d'y pénétrer. Les gôshi le savaient également, mais contrairement à nous ils y étaient préparés. Ils avaient des guêtres et des jambières. Il était donc clair que ceux qui en étaient dépourvus ne pouvaient traverser. Je me trompe ?

— Non, c'est logique...

— Voilà pourquoi nous avons décidé de faire un détour. Et aucunement parce que nous voulions nous distinguer des gôshi. Mais cette fois, ils pensent qu'il est plus sage de s'écarter du chemin. Et nous ferons de même.

— Je vois...

— Cela dit, le bruit court que le groupe de Kiwa a l'intention de retirer le barrage et de continuer sur cette route.

Shushô ouvrit de grands yeux.

— Non ? Monsieur Shitsu va faire ça ?

— Tu ne la retiens pas ? demanda Rikô.

Gankyû s'était relevé aussitôt après le départ de Shushô, comme s'il s'était apprêté à la suivre, mais il restait planté là, immobile, le regard tourné dans la direction où elle s'en était allée.

— Non, je la laisse faire. J'ai touché mon fric.

Ses paroles cachaient mal son manque d'assurance.

— Ah bon ?

— Je n'arrive pas à savoir ce que cette gosse a dans la tête.

— Vraiment ?

Gankyû se tourna vers Rikô.

— Et toi ? Tu ne pars pas avec elle ? C'est pourtant pour l'accompagner que tu es venu ici, non ?

— Oui, c'est exact.

— Alors, vas-y, qu'est-ce que t'attends ? Suis-la, dit-il en se rasseyant.

Rikô laissa échapper un petit rire.

— T'es dur, là ! Je préfère quand même rester avec les Kôshu. C'est dangereux de voyager dans la mer Jaune !

— Ouais, tu n'as pas tort...

Il jeta un regard à Rikô.

— Je n'ai pas l'intention de sacrifier ma vie inutilement, dit Rikô, un sourire mystérieux flottant sur ses lèvres.

— Mais alors, pourquoi tu es ici ?

— Parce que je pensais que c'était nécessaire. Peut-être que maintenant, ça ne l'est plus.

— Je comprends pas, dit Gankyû en penchant la tête.

— Je pourrais très bien aller avec elle, c'est sûr. Mais si toi tu la laisses partir, ça n'a plus de sens.

Gankyû se tourna vers Rikô. Manifestement, il ne comprenait toujours pas où celui-ci voulait en venir.

— Shushô va probablement rejoindre le groupe de Chodai, ou celui de Kiwa, continua Rikô. Elle n'est pas idiote. Elle sait bien qu'elle n'a aucune chance d'arriver au mont Hô toute seule. Mais moi, je ne pense pas qu'elle puisse y arriver sans les Kôshu.

— Je vois, dit Gankyû en pinçant les lèvres. En fait, tu ne vois pas l'intérêt de la protéger si ce n'est pas elle qui monte sur le trône. C'est ça que tu veux dire ?

— Non, pas du tout. Ce que je veux dire, c'est que si elle n'est pas destinée à monter sur le trône, alors elle n'a pas besoin de moi.

À l'instant même où Shushô lui avait fait part de son intention de se rendre sur le mont Hô, Rikô avait eu le pressentiment qu'elle serait la future reine. C'étaient les circonstances mêmes de leur rencontre qui le lui suggéraient. En effet, rien en particulier ne l'avait attiré dans ce bourg. Son détour par le cimetière ne lui avait été dicté que par sa seule curiosité, et il ne s'était éloigné de Seisai pour aucune raison apparente. Une suite de coïncidences, en somme.

— Mais toute rencontre est plus ou moins le fruit du hasard, non ? dit Gankyû, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Oui, sans doute. Mais Shushô n'a pas rencontré n'importe qui. Elle m'a rencontré moi.

— Dis donc, y en a beaucoup des comme toi dans ce monde ?

— Tu ne peux pas comprendre parce que tu n'es pas...

Gankyû se tourna vers Rikô pour connaître la fin de la phrase, mais celui-ci lui adressa un sourire avant de reprendre :

— Toi, tu appartiens au peuple kôshu. Moi non. Nous sommes différents. Donc tu ne peux pas comprendre *nos* intentions.

— Oh, pardon Monseigneur, excusez-moi !

Le sourire de Rikô s'élargit.

— Tu vois, en parlant comme je viens de le faire, j'exprime juste mon refus d'être compris.

Quand on refuse d'expliquer ce qu'on veut dire, il faut s'attendre à ne pas être compris.

— Je me trompe ou tu es en train de me traiter d'imbécile, là ?

— Non, non ! Je veux juste dire que seul le peuple kôshu peut véritablement comprendre le peuple kôshu. C'est vrai. Parce qu'il y a certaines choses qu'on ne peut pas comprendre tant qu'on ne les a pas vécues. Mais en même temps, s'arrêter à ça, c'est interdire aux autres d'essayer de vous comprendre. Alors évidemment, il ne faut pas se plaindre ensuite d'être incompris.

Gankyû se taisait.

— Shushô essayait sincèrement de te comprendre, tu sais, reprit Rikô.

— Je ne pense pas qu'elle en soit capable.

— Tu n'as pas envie de t'expliquer ? Tu as peur que ça te cause des ennuis ?

— Non, c'est pas ça.

— C'est quoi alors ? Tu ne veux pas qu'elle te comprenne ? Ou bien, tu crains qu'elle n'arrive pas à te comprendre malgré tes explications ?

— Non, c'est plus simple que ça, dit-il en soupirant. C'est juste que je pense pas qu'elle puisse me comprendre.

— Ah bon ?

— Parce que moi, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les gens tiennent tant à avoir un roi. Qu'ils puissent risquer leur vie uniquement pour que le trône soit occupé, ça, je crois que je le comprendrai jamais.

— Ah, d'accord... dit Rikô, tout souriant. Je vois. Effectivement, ça ne doit pas être facile à saisir...

Ils se turent tous les deux.

Le campement était plongé dans l'obscurité. Nul feu, nulle conversation ne l'animait. La nuit s'écoula ainsi, noire et silencieuse.

Le lendemain, les Kôshu attendirent les premières lueurs de l'aube avant de faire un geste. Une fois levés, ils s'empressèrent de préparer leur départ sans échanger le moindre mot. Gankyû était en train de charger son haku lorsque Kinhaku s'approcha de lui.

— Gankyû...

Se retournant, il aperçut Chodai qui se tenait derrière Kinhaku.

— Et la demoiselle ? demanda Kinhaku.

— Elle n'est plus là. J'ai été remercié, dit-il en se remettant à harnacher sa monture.

— Elle est allée avec le groupe de Kiwa, intervint Chodai.

— Ah bon...

— La nuit dernière, Kiwa et ses hommes ont retiré les arbres qui barraient le chemin et ils sont partis.

Gankyû se tourna d'un mouvement brusque vers Chodai qui opina du chef pour confirmer. Ses traits étaient tirés.

— Apparemment, le bonhomme ne peut pas abandonner sa voiture, dit Kinhaku avec une grimace. Il est parti à la première heure. Il peut bien emprunter cette route si ça lui chante, mais la demoiselle est avec lui... Qu'est-ce qu'on fait ?

— Si elle veut mourir, c'est son affaire. Elle m'a viré. Je n'ai plus rien à voir avec elle.

Quatrième partie

— P euh, il a décrété dès le début que je ne pouvais pas le comprendre... Je déteste qu'on me traite comme une idiote ! grommelait Shushô.

Kiwa l'approuva d'un hochement de tête exagérément appuyé.

— Tu as bien raison. C'est insupportable. D'autant que tu n'es quand même pas n'importe quelle gamine : tu as décidé de faire l'Ascension, c'est pas rien !

— Oui, c'est vrai...

— Y a pas à dire, c'est bien un chasseur de cadavres, tiens. Tous pareils ! Ces gens-là se fichent pas mal des affaires du monde. Pourtant, il y a des Kôshu qui sont originaires du royaume de Kyô. Mais pas un, jusqu'à présent, n'a entrepris de faire l'Ascension. J'ai même jamais entendu dire que l'un d'eux ait un jour été désigné pour monter sur le trône dans quelque royaume que ce soit.

— Ils vivent dans la mer Jaune depuis qu'ils sont petits. Ils ne savent rien de ce qui se passe de l'autre côté des monts Kongô. Et malgré ça, ils s'imaginent tout connaître ! Ils m'appellent toujours « mademoiselle, mademoiselle », en se moquant de moi. Mais qu'est-ce qu'ils connaissent du monde des marchands ? S'ils pensent qu'il faut appartenir au peuple kôshu pour comprendre le fond de leur cœur, alors moi, j'ai bien le droit de dire que seuls ceux qui viennent d'une famille de commerçants peuvent me comprendre !

— Bien dit ! Ces vagabonds n'entendent rien à nos problèmes. Tu peux m'expliquer, toi, comment j'aurais fait pour transporter toutes ces affaires sans voiture ? dit-il en balayant du bras son chargement.

Shushô y jeta un rapide coup d'œil.

— Oui, c'est vrai...

Kiwa, carré sur un tapis épais comme dans un fauteuil, trônait au milieu d'un empilement de biens en tous genres. Assise à ses côtés, Shushô était ballottée à chaque cahot de la route, tant la carriole était chargée.

— Effectivement, je vois mal comment vos hommes auraient pu porter tout ça...

La voiture à cheval et les trois chariots étaient pleins à craquer.

Shushô avait beau approuver Kiwa, elle ne put s'empêcher d'être inquiète en constatant combien leur convoi était surchargé.

— Vous avez emporté vraiment beaucoup d'affaires... Pourquoi autant ? dit-elle en se tournant vers lui.

— Ben, dame, c'est que j'ai beaucoup de suivants, tiens ! répondit-il en riant. Il faut bien les nourrir ! Et comment je ferais pour transporter tout ça si je n'avais pas de voiture ? Comme on ne sait pas exactement combien de temps il nous faudra pour arriver au mont Hô, j'ai dû prévoir large.

Son escorte compte plus de quarante personnes. C'est vrai que ça doit faire une sacrée quantité de nourriture. Mais...

— Et si chacun de vos hommes portait sa propre ration ?

Kiwa agita la main pour repousser cette idée.

— Encore faudrait-il savoir combien de jours de marche il nous reste. Et puis, notre eau est stockée dans des tonneaux. Tu imagines, s'il fallait prendre ces tonneaux sur les épaules !

— Oui, évidemment...

Elle se retourna vers les hommes qui marchaient derrière. Ils étaient tous chargés de sacs à dos bien remplis et poussaient les chariots avec effort.

— Qu'est-ce que tu as, Shushô ? Tu as l'air anxieuse. Tu as peur ?

— Ah ? Euh... Non, je ne sais pas...

Évidemment, elle n'était pas très rassurée de se diriger vers un endroit que les gôshi avaient dit habité par un yôma. Mais elle ne regrettait pas d'avoir rejoint le groupe de Kiwa plutôt que de continuer avec Gankyû. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était de voyager désormais en voiture. Jusqu'ici, elle ne s'était déplacée qu'à pied, ramassant du bois le long du chemin, puisant de l'eau lorsqu'ils croisaient une source. Elle avait fini par s'habituer à la liberté que ce mode de déplacement autorisait. Maintenant qu'elle se retrouvait assise et comme coincée dans cette carriole, elle sentait grandir en elle une sorte d'angoisse insaisissable.

— Ne t'inquiète pas, va. Les gôshi ont dit qu'il devait y avoir un yôma dans le coin, mais ils ont dit aussi que le chemin avait été condamné au début de cet hiver. Ça fait déjà un bout de temps. Or les yôma ont besoin de manger, eux aussi. Et vu que depuis il n'est passé personne par ici, celui-ci est sans doute allé chercher sa nourriture ailleurs.

— Oui, effectivement, c'est probable...

— Eh oui ! dit Kiwa avec une pointe de fierté, un sourire aux lèvres. Je ne suis peut-être pas un expert de la mer Jaune, mais j'ai quand même fini par comprendre quelques petits trucs. Car contrairement à Chodai, moi, j'ai toujours bien observé ce que faisaient les gôshi. Et ça m'a appris pas mal de choses. Mais abandonner ma voiture ? Jamais ! Faut pas me demander l'impossible, tout de même.

— Oui, il y a toutes vos affaires... dit Shushô distraitement. Mais le problème, c'est surtout la question de l'eau, non ? Si vous ne preniez que la quantité que vous pouvez transporter sans voiture et qu'après, vous vous débrouilliez en chemin, ça pourrait aller, je pense.

— Tu crois ? On n'est pas assurés d'en trouver plus tard, tu sais.

— C'est vrai, oui. Mais Gan... enfin, les Kôshu, eux, n'ont qu'une outre par personne. Apparemment, ça leur suffit. Vous pourriez faire pareil.

Kiwa agita la main.

— Pour nous, c'est plus compliqué. Tu le sais peut-être pas, mais eux ont des pierres qui peuvent rendre potable n'importe quelle eau.

— Ah oui... c'est vrai.

— Nous, on n'a pas ce genre de truc. Alors, forcément, il nous faut plus d'eau. Ah, mais au fait... dit-il en baissant la voix, tu es au courant de cette histoire horrible ?

— Horrible ?

— Oui. Tu te souviens du lac dont l'eau n'était pas potable ?

Shushô sentit un frisson lui parcourir la peau.

— Oui... je me souviens.

— Eh bien, il y avait un ruisseau qui partait de ce lac et descendait jusqu'au marais. Et il n'était pas potable non plus, évidemment.

— Oui, c'est logique, si son eau provient du lac.

— Tout à fait. Or, contrairement à nous, beaucoup d'ascensionnistes n'ont pas emporté suffisamment d'eau avec eux.

— Et donc ?

— Et donc, comme les gôshi possèdent ces pierres qui rendent l'eau potable, certains aimeraient bien en profiter, c'est normal.

— Oui, évidemment.

— Alors ceux qui manquaient d'eau sont allés demander aux gôshi de bien vouloir leur donner quelques pierres à eau. Eh bien, ils ont refusé ! Il ne restait plus à ces assoiffés qu'à boire de l'eau non potable.

— Et ils en ont bu ?

— Non, bien sûr. Ils sont revenus voir les gôshi et ils ont insisté. Mais sans succès. Finalement, l'un d'entre eux n'a pas pu résister.

— Vous voulez dire qu'il a volé des pierres ?

— Il a essayé, en tout cas. Le pauvre... j'ai vraiment eu pitié de lui. Faut le comprendre aussi, s'il ne voulait pas mourir de soif, il n'avait pas trop le choix. Malheureusement pour lui, les gôshi l'ont attrapé et lui ont fait passer un sale quart d'heure...

— Ils l'ont battu ?... Ah, c'était juste après le marais, c'est ça ?

Je me souviens d'avoir vu cette bagarre.

— Oui, c'est ça. Tous les gôshi étaient autour de lui et ils ont rudement secoué le gars, tu peux me croire. À la fin, ils lui ont dit que normalement, il mériterait d'être jeté dans le repaire d'un yôma. Bon, ils ne sont pas allés jusque-là, tout de même. N'empêche que le pauvre type n'en menait pas large. Alors, je lui ai donné un peu de notre eau. -Ah...

— Ils sont quand même sacrement cruels, tu ne trouves pas ? Pourquoi ils n'aident pas ceux qui en ont besoin ? L'autre, là, non seulement ils ne l'ont pas aidé, mais en plus ils l'ont roué de coups ! Comment ils fonctionnent, ces gens ? Vraiment, je ne comprends pas ça, moi, ça me dépasse... Si tu veux le fond de ma pensée, je suis assez content de ne plus faire la route avec eux.

— Oui...

C'est vrai, il a raison. Comment accepter que ceux qui ont de l'eau ne se soucient pas de ceux qui ont soif ? Je connais ces pierres à eau dont parle Kiwa. Gankyû en a plein dans un petit sac. Il en faut beaucoup parce qu'elles ne peuvent servir qu'une seule fois : au début, elles sont toutes blanches, mais après utilisation, elles deviennent d'un vert très sombre, presque noir.

— Décidément, je ne comprends pas ça, moi... répéta Kiwa.

— Mais vous savez... les gôshi n'en ont pas beaucoup non plus, de ces pierres...

Kiwa eut un mouvement de recul et la regarda, l'air étonné.

— Euh... enfin, je ne dis pas ça pour prendre leur défense, reprit Shushô. Je veux seulement dire qu'ils ont juste le nécessaire. Avant de partir, ils calculent combien il leur en faut pour le voyage et ils n'emportent que la quantité dont ils ont besoin. Donc s'ils en donnent à d'autres, il va forcément leur en manquer en cours de route. Et contrairement à vous, ils n'ont pas de réserves d'eau, puisqu'ils ont ces pierres...

— Mais si quelqu'un est là, sous leurs yeux, à leur demander de l'aide ?

— Oui, c'est vrai, mais ils n'ont vraiment que le minimum, vous savez. Gankyû s'inquiétait même qu'il ne pleuve pas, ce qui prouve qu'il avait dû calculer au plus juste. Bien sûr, il est toujours possible d'en donner une ou deux à quelqu'un qui vient vous supplier de l'aider. Mais s'ils commencent à faire ça, tout le monde viendra leur en demander. Et à ce rythme, ils n'auront bientôt plus rien.

— Peut-être, mais ça n'enlève rien au fait que les gôshi ont préféré défendre leurs propres intérêts plutôt que d'aider des gens qui avaient besoin d'eux.

— C'est vrai... C'est mal de refuser son aide à quelqu'un qui vous la demande. Mais c'est mal aussi de réclamer quelque chose à une personne, tout en sachant que cette chose lui manquera par la suite, vous ne pensez pas ? Les gôshi ne cherchent pas seulement à protéger leur vie. Ils doivent aussi protéger celle de leur client. Si, pour secourir quelqu'un, ils sont obligés d'en sacrifier un autre, c'est pas très rationnel, non ?

— Je vois. Donc, tant que leur client est sain et sauf et qu'ils peuvent toucher leur paye, le reste, ils s'en fichent, c'est ça ?

— Non, non, c'est pas ça... Comment dire ?...

Shushô poussa un gros soupir et reporta son regard sur un point du paysage.

— C'est bon, va, dit Kiwa en souriant. Tu ne veux pas critiquer les gôshi, parce que tu es restée avec eux jusqu'ici. C'est tout à fait normal, je te comprends...

— Mais non, pas du tout !

Pourquoi devrais-je défendre les Kôshu ! Eux-mêmes – en tout cas, certains – refusent que je prenne leur défense, alors... Euh... C'est pourtant bien ce que je viens de faire, on dirait...

Les rayons du soleil filtraient à travers les nuages de poussière soulevés par la voiture. Les hommes de Kiwa s'épuisaient à pousser les chariots et suaient abondamment. Pas étonnant avec un tel chargement !

Encore trois mois avant le solstice d'été. Trois mois avant de pouvoir ressortir de la mer Jaune. Il faut pouvoir tenir jusque-là. Si on ne veut pas mourir de faim, ça représente une sacrée quantité de vivres. Gankyû, lui, n'a pris que ce qu'il pouvait charger sur sa monture. Et il espère pouvoir faire l'aller-retour au mont Hô avec ça !? Des deux, c'est plutôt lui le fou...

— Mais en même temps... murmura Shushô.

Gankyû n'a pas de riz. Je pensais qu'il en prendrait avant d'entrer dans la mer Jaune, du riz ou du blé, mais non, il n'a avec lui qu'un sac de farine. Je ne sais pas de quoi exactement. Et c'était la base de notre alimentation. On en remplissait la moitié d'un bol et on versait de l'eau dessus. Une fois sur le feu, le volume augmentait, et ça nous faisait nos trois rations. Après, on rajoutait des herbes sauvages cueillies près du campement, quelques tranches de viande séchée, quelques crevettes ou des algues, séchées également, ou même un peu de thé. Le riz ou le blé auraient pris trop de place dans nos bagages. Gankyû a veillé à n'emporter que des choses peu volumineuses. Rikô aussi, d'ailleurs. Son paquetage ressemble à celui de Gankyû. Il savait ce qu'il fallait prendre avant de partir, sans doute. Comment l'a-t-il su ? En tout cas, c'est bien parce qu'on n'était pas trop chargés qu'on a pu fuir rapidement quand le yôma a attaqué le camp.

Kiwa, lui, avec tout son chargement, est forcément ralenti. Comment fera-t-on si on rencontre le yôma ?

— Monsieur Shitsu, vous ne voulez pas faire demi-tour ?

Kiwa grimaça.

— Je pense qu'il serait préférable de laisser les affaires ici et de revenir sur nos pas, continua Shushô.

- Tu veux qu'on fasse le chemin à pied ?
- Mais tout le monde est à pied ! On peut bien marcher, nous aussi !
- Non, impossible... Comprends-moi, Shushô.

Même pour le repas de midi, Kiwa fit monter une petite tente et y installa un tapis. On alluma un feu, on y grilla une galette de blé tendre sur un plat en terre cuite, et celle-ci fut consommée accompagnée d'une soupe, de thé et de quelques fruits.

Shushô ne put rien avaler.

Ce n'est pas un repas pour des gens qui traversent la mer Jaune...

Le soir venu, Kiwa fit cuire du riz.

— Il vaudrait mieux éviter de faire du feu, conseilla Shushô.

Il parut surpris par sa remarque.

— Mais comment veux-tu qu'on cuisine, sinon ? dit-il, le sourcil levé.

— Quand on était près du barrage, les gôshi ont dit qu'il ne fallait pas en faire, vous ne vous souvenez pas ?

— Si, bien sûr. Mais on est loin maintenant.

Shushô ne comprenait pas que Kiwa s'étonne de cette mise en garde.

Il y a pourtant dans les parages un yôma tellement dangereux que même les gôshi ont préféré faire un détour ! Kinhaku nous l'a bien dit : pas de bruit, pas de feu, et surtout, ne tuer aucune bête, parce que ça risque de l'attirer. Et maintenant on se dirige vers lui ! Évitions au moins de prendre des risques ! C'est complètement inconscient ! Pourquoi Shitsu est-il incapable de comprendre une chose aussi évidente ?

— Les gôshi n'ont pas dit qu'il ne fallait pas faire de feu près du barrage, mais qu'il est toujours dangereux d'en faire dans la mer Jaune ! continua Shushô.

— C'est dangereux de faire du feu ? Et pourquoi ça ?

— Vous n'avez pas remarqué que les gôshi prennent toujours soin de n'en faire qu'un tout petit, et qu'ils l'éteignent dès que le repas est prêt ?

— Si, et d'ailleurs nous aussi on va bientôt l'éteindre.

— Mais ici... ce n'est vraiment pas prudent d'en faire un.

La voiture de Kiwa, garée sous les arbres qui bordaient le chemin, était couverte par un pan de la tente. Celle-ci occupait presque la totalité de la petite clairière où ils avaient fait halte. Un peu à l'écart, les feux crépitaient, très visibles. Ils étaient certes entourés de branches piquées dans le sol, mais il était clair que Kiwa n'avait pas compris pourquoi les gôshi procédaient de cette manière.

Shushô avait toujours été très attentive à ce que Gankyû faisait, et bien que celui-ci ne le lui ait jamais expliqué, elle avait très vite saisi la raison pour laquelle il s'efforçait de masquer l'éclat des flammes, lorsqu'il préparait le repas.

S'il se mettait à couvert sous les arbres, c'était pour dissimuler le feu, les hommes et les montures à la vue des yôchô. Parfois même, si les branches poussaient trop haut sur le tronc, il les rabattait vers le sol à l'aide de cordes pour opacifier cet abri. Pourquoi alors se donner la peine de planter en plus des bouts de bois tout autour du foyer comme une haie ? Tout simplement pour créer un obstacle à la diffusion latérale de la lumière. Mais se contenter de cet écran en terrain découvert était parfaitement inutile.

— Monsieur Shitsu... pourquoi vous mettez des branches autour du feu ? Ça ne...

— Ah oui ! l'interrompit Kiwa. Tu n'avais pas remarqué que ton chasseur de cadavres faisait ça,

lui aussi ? Je crois que c'est pour protéger le feu du vent. À moins que ce ne soit une forme d'exorcisme ou quelque chose dans le genre... Je t'avoue que je trouve ça assez bizarre, mais bon, il doit bien y avoir une raison... Alors je fais comme eux, parce que je ne suis pas aussi borné qu'eux, moi !

Quel idiot ! Il a marché depuis le début derrière les gôshi et copié tout ce qu'ils faisaient sans rien comprendre ! Il pense sans doute qu'il suffit de les imiter pour voyager en sécurité !

— Monsieur Shitsu, s'il vous plaît, éteignez ces feux !

— Pardon ?

— C'est ce que feraient les Kôshu, parce que c'est dangereux. Les yôma savent qu'il y a des gens autour. Ça les attire.

Kiwa la regarda, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. Il s'était figé. Il demeura dans cet état quelques instants. Puis, soudain :

— Éteignez les feux ! Vite ! hurla-t-il.

Surpris, les hommes alentour tournèrent la tête. Kiwa continuait à crier, leur ordonnant d'agir sur-le-champ, tout en piétinant lui-même les flammes de son foyer. Ils se mirent aussitôt à en faire autant, et rapidement le campement fut plongé dans l'obscurité la plus totale.

Quelques personnes s'approchèrent alors de Kiwa. C'étaient des ascensionnistes qui avaient choisi de faire la route avec lui, sans appartenir à son escorte.

— Monsieur Shitsu, vous pensez vraiment que c'est nécessaire ? Il fait très sombre...

— Nous n'avons pas encore terminé de préparer notre repas.

— Je comprends votre inquiétude, mais c'est ce qu'il y a de mieux à faire : le feu attire les yôma, répondit Kiwa.

Et il leur expliqua doctement la raison pour laquelle il était préférable d'être plongé dans le noir. Shushô se sentit soulagée.

— Vous pouvez quand même faire du feu sous les arbres, dit-elle en pointant son doigt vers le sous-bois. Choisissez-en des qui soient bien touffus. L'idéal, c'est quand leur feuillage commence bas sur le tronc.

— Mais tu es folle ! cria Kiwa, l'air effrayé. Les yôma vont nous attaquer !

— Oui, s'ils aperçoivent les feux. C'est pour ça qu'il faut en faire des petits sous les arbres et planter des branchages tout autour pour les cacher.

— Ça ne pourra jamais les cacher complètement !

— Mais...

— Ils seront toujours visibles, même à travers les branches. En plus, les yôma peuvent voir dans le noir... Non, non, il est hors de question de faire du feu ! Jamais de feu dans la mer Jaune !

— Mais c'est dangereux aussi de rester sans feu, parce qu'on n'y voit rien. Il n'y a pas de lune ce soir. Il faut donc garder un petit foyer allumé toute la nuit, un peu à l'écart de l'endroit où on se couche, et profiter du feuillage pour le dissimuler. Surtout, il faut faire bien attention à ce qu'il n'y ait pas trop de flammes.

— Si ça nous permet de nous éclairer, ça veut dire aussi que le yôma pourra nous voir !

— Oui, c'est pour ça que...

— Tu veux qu'on se fasse attaquer ou quoi !?

— Il suffit de se mettre un peu plus loin pour dormir, et...

— Non, non, c'est trop dangereux ! Je refuse de prendre ce risque !

Shushô essaya encore de le convaincre, mais en vain : il avait compris que le feu était un danger, un point c'est tout. Il ne voulait plus rien entendre.

— Ça me fatigue... Vous êtes vraiment entêté ! conclut-elle en faisant la moue.

Elle se tourna vers l'un des hommes de Kiwa, et lui demanda de lui prêter une chèvre.

— Je vous la rendrai, ne vous inquiétez pas. C'est juste pour poser ma tête, cette nuit.

L'homme lui confia l'animal et elle alla l'attacher au pied d'un arbre, au milieu d'un bouquet d'arbustes.

— Mademoiselle...

Quelques ascensionnistes s'étaient approchés d'elle.

— Le chasseur de cadavres qui était avec toi, il t'a appris quelques trucs pour dormir en sécurité dans la mer Jaune, n'est-ce pas ?

— Non, il ne m'a rien appris.

— Mais tu as observé comment il faisait, non ? Tu ne veux pas nous donner quelques conseils ?

— Comme je le disais tout à l'heure, il faut se mettre sous un arbre. De préférence, un qui a un feuillage épais. Et puis, il vaut mieux choisir un emplacement avec des broussailles, ou des rochers, ou des arbres déracinés. C'est idéal, parce qu'on peut bien s'y cacher. Ah... on peut aussi s'allonger dans un creux du sol.

— Ah, très bien.

— Mais il ne faut pas rester sous une tente. Comme elles sont claires, les yôma peuvent facilement les voir. Il vaut mieux dormir dehors, en plein air. Si jamais les branches de l'arbre sont trop hautes, rabattez-les vers le sol avec des cordes. Vous pouvez même en couper quelques-unes que vous mettez sur vous, comme une couverture.

— D'accord.

— Et si possible, choisissez un arbre qui dégage une forte odeur. Et gardez votre feu allumé, surtout.

— Mais le feu...

— Ce qui est dangereux, ce sont les grandes flambées. Mais vous pouvez construire une sorte de four, avec des pierres, et faire un petit feu à l'intérieur. Gankyû, lui, il mettait ensuite des branches de sapin au-dessus, sur l'ouverture. Malheureusement, je ne sais pas comment on fait pour que le feu se consume doucement pendant toute la nuit.

— Donc il vaut mieux faire un feu, c'est ça ?

— Oui. Parce que même si c'est un peu dangereux, ça permet de voir ce qui se passe, si jamais un yôma approche. Surtout quand il n'y a pas de lune, comme aujourd'hui. Mais il ne faut pas se tenir trop près, sinon la nuit paraît encore plus sombre et on ne voit rien. Les yôma peuvent voir dans l'obscurité, mais lorsqu'il y a un feu, le contraste entre la lumière du foyer et les alentours est trop fort : ils ne parviennent pas à distinguer ce qui est dans la pénombre. Ensuite, vous vous couchez près d'un animal, un cheval ou une chimère, peu importe, et vous vous collez bien contre lui. Vous pouvez même poser votre tête sur son corps. Les animaux sont plus sensibles que nous. Donc si un yôma approche, ils le sentent avant nous, et leurs mouvements vous réveillent.

— Oui, c'est une bonne idée, ça !

Les hommes qui faisaient cercle autour d'elle la fixaient avec une pointe d'admiration dans le regard. Shushô en éprouva un sentiment confus.

Ils m'ont écoutée...

Gankyû disait que les gens ne l'écouterait pas, mais c'est faux : tout le monde a envie de profiter des connaissances du peuple kôshu. Seulement, je me demande si j'ai bienfait de leur donner ces conseils... Ils m'ont tout de suite fait confiance, c'est sûr. Mais est-ce qu'ils ont eu raison ? Moi, je ne suis pas kôshu. C'est vrai, j'ai bien observé Gankyû. Je pense même que j'ai compris le peu d'explications qu'il me donnait, parce que j'étais toujours très attentive à ce qu'il disait. Mais est-ce que ça me donne le droit de parler comme lui pour autant ? Est-ce que j'ai le droit de parler comme un spécialiste de la mer Jaune ?

— Bon, mais... en fait... bredouilla Shushô. Vous savez, je ne connais pas très bien la mer Jaune. Je suis comme vous. Alors... ne prenez pas tout ce que je viens de dire pour argent comptant, hein ?

...

— Oui, oui, ne t'inquiète pas ! Merci beaucoup !

— De rien... répondit Shushô, un sourire indécis sur les lèvres.

Ils s'éloignèrent. Shushô se tourna vers la chèvre et la prit dans ses bras.

— Bonsoir, mademoiselle ! On va dormir ensemble cette nuit. D'accord ?

Mais la proposition n'avait pas l'air de l'enchanter : l'animal se débattit aussitôt pour échapper à son étreinte.

Ben, alors... Elle m'aime pas, on dirait.

Shushô tenta de la calmer à force de caresses. Un peu plus loin, sous les arbres, des feux commencèrent à s'allumer.

Soudain, des bruits de pas précipités mêlés à des cris de colère se firent entendre. Une agitation désordonnée se propagea rapidement, puis une dispute sembla s'engager. Shushô eut ensuite l'impression que quelqu'un déversait de l'eau tout en piétinant des branchages. Puis le calme revint. Le silence emplissait de nouveau la nuit noire.

— Ça doit être les hommes de monsieur Shitsu... Il n'écoute rien de ce qu'on lui dit, celui-là !

Shushô finit par renoncer à vouloir calmer la chèvre qui continuait à s'agiter. Elle s'allongea sous les arbustes, en se tassant le plus possible. N'avait-elle pas peur ? N'était-elle pas rongée d'angoisse ? Franchement, si. Les bois étaient plongés dans l'obscurité, un silence lugubre recouvrait le campement. Les pensées se bousculaient maintenant dans sa tête. Elle n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Trop d'affaires dans cette voiture...

Kiwa avait préféré poursuivre sur ce chemin pour ne pas les abandonner. Mais il était totalement irréaliste de se déplacer dans la mer Jaune avec un tel chargement. Shushô en avait la nausée. Elle avait choisi d'aller avec Kiwa pour ne plus être avec Gankyû, mais Kiwa ne connaissait rien de rien de la mer Jaune. Qu'il prétende avoir appris beaucoup de choses ne changeait rien à la réalité.

Les gôshi devraient partager leurs connaissances avec les ascensionnistes...

En même temps, elle se rappela que Kiwa s'était empressé de faire éteindre tous les feux sitôt qu'il en avait connu les dangers.

« Donner directement la solution à un problème... »

Les paroles de Chodai lui revinrent en mémoire.

Dire que le feu est dangereux, c'est se contenter de donner la solution...

En fait, Shushô ne savait pas grand-chose. Elle avait compris qu'à certaines occasions, il était recommandé de faire un petit feu à un endroit éloigné de celui où l'on dormait, même si cela pouvait comporter certains risques. En d'autres, au contraire, c'était tout à fait déconseillé. Mais dans quelles situations exactement ? Jusqu'à présent, elle avait pu compter sur l'expérience de Gankyû et l'avait laissé décider.

Savoir seulement que le feu représente un danger, ne connaître que cette réponse toute faite, est parfaitement inutile... Les gôshi devraient expliquer les choses en détail.

Mais est-ce possible ? Est-ce que les Kôshu sont vraiment capables d'expliquer tout ça ? Leurs connaissances sont le fruit d'une longue pratique de la mer Jaune. Sans cette expérience, comment acquérir ce savoir ? Est-ce que je regrette mon choix ?

Oui. Je dois bien admettre qu'en restant avec Kiwa, je ne me sens pas... très à l'aise. Je ne sais pas pourquoi. Comme si ce n'était pas là que je devrais être. Serais-je en train de virer au vermillon ?

Mais à la seule évocation de Gankyû, elle sentit la rancœur peser sur sa poitrine.

Si seulement il était venu me demander pardon...

Malheureusement, je crois que je peux toujours attendre, avec une tête de mule pareille... Il n'a même pas essayé de m'empêcher de prendre ce chemin. Alors qu'il m'avait dit que c'était dangereux. Je lui ai donné un bon paquet d'argent. Il aurait au moins pu tenter de m'arrêter et s'excuser, ne serait-ce que pour me remercier. Pas besoin d'excuses sincères même, je me serais contentée d'un mot... À moins que toutes ces histoires soient fausses et qu'il n'y ait aucun danger ? Non, non. Je l'ai quitté. Maintenant, je ne suis plus rien pour lui. C'est sûrement ce qu'il doit se dire. Plus rien !

La colère lui monta à la gorge.

Et pour Rikô non plus ! Il était entré dans la mer Jaune pour m'accompagner, soi-

disant, et il m'a abandonnée ! Comme ça !

Ah, j'en ai marre ! Je suis là, à pleurnicher comme une gamine...

Au fond, c'est à elle-même qu'elle en voulait le plus.

Lorsqu'elle parvint enfin à s'endormir, son sommeil fut profond, mais de courte durée. Elle se réveilla en plein milieu de la nuit, sans comprendre ce qui lui avait fait ouvrir l'œil.

Le corps engourdi, la tête encore embrumée, elle promena son regard autour d'elle et chercha des yeux la silhouette blanche de la chèvre. Elle ne l'aperçut nulle part.

Elle doit être couchée derrière l'arbre, ou un peu plus loin, dans les fourrés.

Elle allongea le bras et attrapa la corde qui retenait l'animal.

Shushô était couchée sous les arbustes, la tête sur une racine de l'arbre au pied duquel était fixé le lien. Elle tira doucement dessus. Aucune résistance. Elle tira de nouveau. Rien. Elle continua à le ramener à elle, mais elle avait beau tirer, elle ne parvenait pas à le tendre.

C'est bizarre...

Elle sentit alors que la corde qu'elle tenait à la main était humide.

Pourquoi c'est mouillé comme ça ?

Elle ne comprenait pas. Elle exerça une nouvelle traction, et là, ses doigts se refermèrent sur du vide.

Elle est coupée...

Où est la chèvre ?

Elle se réveilla tout à fait.

Où est-elle passée ?

Un frisson lui parcourut l'échiné. La corde coupée, son extrémité trempée ! Elle allait crier. Elle ravala son cri au dernier moment. Instinctivement, elle voulut lâcher la corde et bondir sur ses pieds, mais elle n'en fit rien. Elle essaya de concentrer ses pensées. Serrant la corde d'une main tremblante, retenant son souffle, elle tendit l'oreille.

Ne bouge pas ! Reste tranquille ! Surtout, ne crie pas !

Ses yeux scrutaient nerveusement l'obscurité. Sa respiration s'accéléra. Elle fit un violent effort pour la maîtriser : une longue inspiration à pleins poumons, suivie d'une lente expiration qu'elle tentait de rendre la plus silencieuse possible. En cet instant, c'est tout ce qu'elle se sentait capable de faire. Son cœur puisait jusque dans son crâne. Ses oreilles bourdonnaient. Aucun cri.

Je sens quelque chose...

Elle essayait de déceler une présence, mais tout ce qu'elle entendait, c'étaient les battements de son cœur et le sifflement que faisait l'air en sortant de sa bouche ouverte. Elle tourna les yeux sans bouger la tête : le pied de l'arbre, des racines noueuses, quelques arbustes, des herbes folles qui pointaient sous son nez, c'est tout ce qu'elle voyait.

Il a disparu ?

Quelque chose tomba sur sa joue. Quelque chose comme une goutte. Une goutte d'eau, peut-être. Puis une autre. Et une autre encore. Qui s'écrasa sur sa tempe et roula vers son œil.

Il pleut ?

Les gouttes ont l'air de tomber de haut... Elles tombent de l'arbre ! Il y a quelque chose dans l'arbre !

Couchée sur le flanc, Shushô ne pouvait voir que les racines qui affleuraient. La joue toujours

collée sur le sol, elle fit lentement pivoter ses yeux vers le côté. Au-dessus, seule l'extrémité sombre des branches lui apparut.

Une nouvelle goutte lui frappa le visage. Cette chose liquide dégageait une odeur nauséabonde. Une odeur de viande pourrie et de fer rouillé.

Elle n'y tint plus. Il fallait qu'elle bouge. Prudemment, elle tourna la tête tout en gardant son regard braqué vers le haut. Surtout, ne pas remuer le reste du corps. Rester immobile. Ne pas faire de bruit. Sa tête continuait à pivoter lentement. Elle ne respirait plus.

Elle aperçut une tache blanche. Quelque chose de blanc était accroché aux branches. Et à côté, juste au-dessus, une grande ombre noire.

Un cri lui sortit du ventre. Comme une contraction violente. Il remonta jusqu'à ses poumons, gonfla sa poitrine et s'engouffra dans sa gorge. Pourtant il n'en sortit aucun son. Rien. Elle n'avait pu retenir son envie de hurler, mais ce hurlement s'était arrêté là, aux portes de ses lèvres. Bloqué.

Elle était paralysée. Le souffle suspendu.

La tache blanche s'étira, se déchira, et de grosses gouttes s'abattirent sur elle en un *flic-flac* dégoûtant.

Il va me voir !

Si je ne bouge pas tout de suite, il va me trouver, c'est sûr ! Dès qu'il aura fini de s'occuper de la chèvre, il va me tomber dessus. C'est maintenant que je dois fuir ! Il lui suffit de baisser les yeux pour me voir ! Il faut que je déguerpisse au plus vite ! Mais cela va faire du bruit... Tant pis !

De toute façon, j'en fais déjà, du bruit... Mon cœur bat tellement fort qu'il doit l'entendre, c'est sûr. En plus, je claque des dents ! Je comprends même pas qu'il ne m'ait pas déjà vue ! Mais je peux pas bouger ! J'arrive même pas à remuer un doigt !

Je... je suis vraiment une idiote ! Je regrette... je regrette tellement... Gankyû ! Sauve-moi !

Sa prière avait-elle été entendue ? Quelqu'un cria.

— Hé ! Venez voir ! Mon cheval !

Au même instant, Shushô entendit des branches s'agiter au-dessus de sa tête. Il avait bougé !

Des cris suivis de pas désordonnés résonnèrent au loin, puis une chose blanche tomba à côté d'elle en émettant un bruit sinistre. Un jet fétide l'éclaboussa au moment où cette chose s'écrasait au sol. À nouveau, les branches remuèrent, comme si elles pliaient sous un poids pour ensuite se détendre.

Les cris des hommes, le hennissement des chevaux, la panique qui s'était emparée du campement, tout ce tumulte venait maintenant frapper les oreilles de Shushô, les yeux toujours fixés sur le mouvement qui se propageait dans le branchage. Et puis les remous cessèrent. Subitement. L'arbre reprit son immobilité, comme si rien ne s'était passé. L'ombre noire avait disparu.

À son réveil, un homme constata que son cheval n'était plus là. Il scruta les alentours, pensant qu'il s'était détaché, et l'aperçut un peu plus loin, couché dans l'herbe. Il se précipita vers lui et se figea à quelques pas de distance : toute la partie supérieure du corps de l'animal était manquante.

Un cri d'horreur jaillit de sa bouche. Le campement fut réveillé en sursaut. Tous bondirent sur leurs pieds, le visage déformé par la stupeur et le sommeil. L'un des hommes s'empessa de faire un feu. C'est alors qu'ils découvrirent, éparpillés çà et là, les restes mutilés de corps humains et de chevaux. Ils s'emparèrent de leurs armes et se mirent aussitôt à inspecter les lieux, une torche à la main.

Ils trouvèrent bientôt, au-dessous d'un arbre, la dépouille déchiquetée d'une chèvre, et une jeune fille étendue à ses côtés. Ils s'apprêtaient à la compter parmi les victimes, lorsqu'un hurlement de frayeur, poussé à la vue de ces gens penchés sur elle, leur prouva qu'elle était bien vivante.

Les recherches se poursuivirent jusqu'à l'aube. Au petit matin, ils comprirent qu'ils ne retrouveraient pas ce qui avait écharpé quatre personnes et plusieurs bêtes.

— Pauvre Shushô ! Tu n'as pas mal ? demanda Kiwa en l'attirant dans ses bras pour la rassurer.

— Non, non... ça va, répondit-elle en s'essuyant le visage.

— Mais tu as...

— Laissez-moi, s'il vous plaît. Mes cheveux et mes vêtements doivent sentir le sang. Il faut que j'aille me laver.

— Mais voyons, c'est naturel de...

Il n'insista pas. Il fit appeler trois femmes robustes de sa suite et leur ordonna d'accompagner Shushô jusqu'au ruisseau.

Sous le soleil matinal, la blancheur du chemin se détachait sur le vert tendre de la clairière. Une fraîche clarté baignait l'endroit, ne laissant rien deviner du drame qui s'était déroulé la veille. Escortée par ses « trois grâces », Shushô prit un étroit sentier qui descendait vers la rivière, puis dénoua ses cheveux et plongea la tête dans l'eau. Ses dames de bain l'aidèrent à les laver de leurs mains vigoureuses.

L'eau était glaciale. Shushô fut saisie à son contact mais s'en sentit toute revigorée. Elle se déshabilla bien vite. L'une de ses aides s'empara alors de ses vêtements pour les laver et, tout en les frottant avec énergie, commença à se lamenter dans son coin de la triste aventure que la fillette venait de subir. Pendant ce temps, une autre trempa son mouchoir dans les vaguelettes et se mit à frotter le corps de Shushô.

— Tu as dû avoir bien peur, ma pauvre petite...

— Ça va. Je suis encore en vie, c'est le principal.

— Tu peux bien nous le dire, tu sais. Nous autres, on a été horrifiés de ce qui t'est arrivé.

— Maintenant, ça va, c'est passé. Mais c'est vrai que j'ai quand même eu drôlement peur.

Elle ne voulait plus y penser, pour ne pas revivre l'effroi de cette nuit. Une fois lui avait suffi. Pour l'heure, si elle frissonnait, ce n'était pas de peur mais tout simplement de froid ! Elle grelottait. Ce n'est que lorsqu'il fut essuyé, frictionné puis enveloppé dans un drap bien sec que son corps cessa enfin de trembloter.

Je l'ai échappé belle !

Dans un coin du campement, on procédait à l'enterrement des hommes et des bêtes tués la veille. Ce n'était certes pas la première fois qu'ils subissaient une attaque de yôma depuis leur entrée dans la mer Jaune, mais c'était la première fois qu'ils pouvaient enterrer les victimes. D'ordinaire, les monstres ne laissaient presque rien. Shushô s'en inquiéta.

L'air anxieux, elle observait les hommes affairés à leur tâche. Kiwa s'approcha d'elle. Il paraissait tout agité.

— Ça va, Shushô ? Ça va mieux ?

— Oui, oui. Désolée pour votre chèvre.

— Oh, t'inquiète pas pour ça, dit-il en agitant la main. Ce qui compte, c'est que tu sois encore en vie. Ça me fait rudement plaisir, tu sais.

Il tourna son regard vers le point que Shushô fixait des yeux. Il la prit aussitôt par les épaules et l'entraîna avec lui.

— Ne regarde pas, va, c'est pas très gai. Viens avec moi, je vais te donner quelque chose de chaud à boire.

Il la conduisit vers sa voiture, et la fit asseoir près d'un petit feu sur lequel de l'eau avait été mise à bouillir, puis lui offrit un gobelet de thé vert. Après quelques gorgées, Shushô se sentit plus calme. Elle remarqua alors qu'il y avait peu de personnes rassemblées autour du foyer. Sans doute parce qu'il faisait déjà chaud à cette heure.

— Vraiment, quelle bande d'imbéciles ! pesta Kiwa. J'avais bien dit, pourtant, qu'il ne fallait pas faire de feu. Mais certains n'ont pas voulu m'écouter. C'est leur faute si le yôma nous a attaqués. Ces gens-là doivent faire demi-tour !

— Pardon ?...

— Je me fiche que ce soit des idiots, ça les regarde. Mais si leur bêtise nous fait courir des dangers, alors là, je ne peux pas l'accepter... Enfin, c'est fini, maintenant. Ce genre d'histoire n'arrivera plus.

— Attendez...

— Quand tu te seras un peu reposée, tu n'auras qu'à venir dans ma voiture. On partira dès qu'ils auront fini d'enterrer les corps.

— Monsieur Shitsu, attendez !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as encore peur ? Je comprends, après ce qui t'est arrivé. Mais c'est dangereux de rester ici, tu sais. Il vaut mieux ne pas traîner dans le coin.

Et il s'empressa d'aller donner quelques ordres à ses suivants pour préparer leur départ. Shushô le regarda s'éloigner, stupéfaite.

— Mais qu'est-ce qu'il fait, bon sang ! Il n'a donc pas compris ?

Il n'a pas compris que si nous avons été attaqués, c'est d'abord parce qu'on a pris ce chemin ? En plus, le yôma a laissé les corps presque intacts. Et pourtant on ne l'a pas vu. Pourquoi ? Kiwa ne se pose pas la question ! Les autres yôma ont sûrement dû flairer l'odeur du sang. S'ils ne sont pas venus se disputer les restes, il n'y a qu'une seule explication : c'est que ce yôma-ci est tellement fort que les autres en ont peur ! Maintenant, il n'y a qu'une chose à faire : rebrousser chemin, et au plus vite !

— Il faut à tout prix revenir en arrière !

Shushô comprenait maintenant pourquoi les gôshi avaient préféré faire un détour.

Ce yôma est bien différent de tous ceux qui nous ont attaqués jusqu'ici !

Elle se mit debout.

Est-ce que j'essaie de rejoindre l'autre groupe ?

Elle semblait hésiter.

Kiwa a l'intention de continuer. Je ne peux quand même pas les abandonner... Donc il faut que je parvienne à les convaincre de revenir sur nos pas.

Je leur dirai qu'il est trop dangereux de rester sur cette route, et qu'en se dépêchant, on a peut-être une chance de rattraper les gôshi. Oui, c'est ça !

— Ah, mais non, c'est impossible ! Pas avec la voiture...

Je dois d'abord lui faire accepter de la laisser là...

Mais rien que d'y penser, elle se dit qu'il valait peut-être mieux renoncer à cette idée. Il était plus simple de partir sans eux, en fin de compte.

Je me dépêche de rejoindre les gôshi, je leur raconte ce qui nous est arrivé et je leur demande de nous aider...

Non...

— Même si j'arrive à les émouvoir avec mon histoire, ils ne viendront pas secourir les autres...

Parce que nous avons ignoré leur avertissement. Et puis même si je parviens jusqu'au barrage, je ne pourrai jamais les rattraper. Je me vois mal traverser la forêt toute seule s'il n'y a pas de chemin... Ah, si seulement j'avais une monture...

— Non ! Ce qu'il faut, c'est convaincre tout le monde ici de faire demi-tour, tous ensemble. Mais avant ça, il faut que je fasse comprendre à monsieur Shitsu qu'il doit impérativement se séparer de sa voiture, quitte à ce que ses suivants transportent ses affaires...

Et si le yôma nous poursuit ? La nuit dernière, quand quelqu'un s'est mis à crier, il a aussitôt pris la fuite. Ce qui veut dire que celui-ci est bien plus intelligent que les précédents. Il nous suit peut-être... Dans ce cas, si on rejoint les gôshi, on risque de mettre leur vie en danger...

— Ah, vraiment, quelle idiote j'ai été !

Sa rancœur contre Gankyû et Rikô s'était envolée...

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Assise aux côtés de Kiwa, Shushô observait les abords du chemin sur lequel roulait la voiture. À trois reprises le convoi avait dû faire halte, lorsqu'on s'était aperçu que des personnes qui marchaient à l'arrière avaient subitement disparu en cours de route. Cela ne faisait plus de doute : le yôma les avait suivis !

Dissimulé dans la couverture boisée, il tuait les retardataires ou ceux qui commettaient l'imprudence de s'éloigner du reste du groupe. À chaque fois, il se contentait de lacérer les corps et abandonnait les dépouilles. De toute évidence, il tuait par plaisir.

Pressée par la peur, la petite troupe avançait maintenant à grands pas, à côté de ceux qui avaient désormais enfourché leur cheval. Ils allaient groupés, serrés les uns contre les autres en un bloc compact au milieu du chemin. Lorsque le soir tomba, ils se couchèrent côte à côte, dans le plus grand silence. Personne ne ferma l'œil de la nuit. Pourtant, au petit matin, de nouvelles disparitions étaient à déplorer.

On n'a plus le choix, il faut absolument qu'on le tue...

— Si ce yôma est toujours à nos trousses lorsque nous rejoindrons les autres ascensionnistes, nous allons les exposer au danger, expliqua Shushô à Kiwa. Il n’y a pas d’alternative : nous devons prendre les mesures pour nous en débarrasser avant de les rejoindre.

Mais il ne voulut rien entendre.

On renonça à chercher les corps des disparus pour les enterrer, et le convoi se remit en marche dans un nuage de poussière. Malgré leur manque de sommeil, ils continuèrent à avancer à un rythme soutenu, s’interdisant même de faire des haltes pour se reposer. Et puis, au détour d’une courbe, ils arrivèrent à la lisière de la forêt. La fatigue et la peur firent aussitôt place à un immense cri de joie que les derniers arbres renvoyèrent en écho. Plus de deux jours après avoir passé le barrage, ils pouvaient enfin se décharger de la tension accumulée et se dire que leur calvaire prenait fin.

Désormais, le yôma ne pourrait plus se cacher !

Devant eux, à présent, s’étendait à perte de vue une lande légèrement vallonnée, couverte de petits arbustes entre lesquels apparaissaient quelques rochers.

— Il était temps ! Maintenant, je pense que ce yôma nous laissera tranquilles ! déclara Kiwa en riant.

Et il ordonna à ses hommes de presser le pas. Le chemin était à peine visible parmi les herbes, mais ils s’y élancèrent néanmoins, trop heureux de laisser derrière eux la forêt et ses dangers. Ce n’est qu’un peu plus tard, après midi, qu’ils entendirent des cris provenant de l’arrière du convoi.

Shushô se retourna. Il était là. De loin, on aurait dit un grand singe. Sa seule apparition avait suffi à semer la panique dans les rangs des marcheurs, qui essayaient maintenant de gagner au plus vite un endroit surélevé pour surveiller le monstre. Les chevaux qui tiraient la voiture, effrayés par le tumulte, étaient partis au galop. Shushô essayait d’observer ce qui se passait à l’arrière, mais les reliefs du terrain lui barraient la vue.

— Arrêtez, monsieur Shitsu ! Arrêtez la voiture ! Il reste des gens en arrière là-bas !

— On ne peut plus rien faire pour eux ! Il faut partir d’ici, et vite !

— Non !

— C’est dur, je sais, mais qu’est-ce que tu veux qu’on fasse ? C’est bien gentil de vouloir sauver les autres, mais nous, on a une mission !

— Une mission ?

— Oui, n’oublie pas qu’on doit faire l’Ascension ! Il faut absolument qu’on arrive au mont Hô ! Au royaume de Kyô, trois millions de personnes attendent qu’un roi vienne les sauver. Si ce futur roi meurt ici en voulant sauver quelques hommes, c’est trois millions de vies qu’il ne pourra pas secourir !

Shushô le foudroya du regard.

— Parce que vous pensez que quelqu’un qui ne sauverait pas maintenant ces gens serait capable plus tard d’en sauver trois millions ?

— Tu crois que le roi ne sacrifie jamais personne ?

Shushô ne répondit rien.

— Un roi doit souvent faire des choix douloureux entre l’intérêt de quelques-uns et l’intérêt du royaume. S’il n’est que bonté, c’est tout son peuple qui risque d’en souffrir.

— Mais...

— Ça me fait de la peine, crois-moi, de devoir sacrifier ces gens. Et si j’étais assez fort, tu peux être sûre que j’irais tout de suite leur porter secours. Malheureusement, ce n’est pas le cas. Alors,

remercions-les pour leur sacrifice, et promettons-leur qu'il n'aura pas été vain. C'est tout ce qu'on peut faire...

— Mais c'est...

Si nous fuyons maintenant en les abandonnant, nous ne vaudrons pas mieux que les Kôshu ! Il doit bien y avoir quelque chose à faire... Mais quoi ?

— Quelle idiote j'ai été ! Je m'en veux... murmura Shushô.

Ses paroles se noyèrent dans le fracas de la route.

Le fort doit aider le faible. C'est son devoir. Mais dans la mer Jaune, ce fort-là n'existe pas. Ici, même les gôshi ne sont pas assez forts pour ça.

Ils peuvent tout juste veiller à leur propre sécurité et à celle de leur client. C'est tout ce qu'ils peuvent faire. Et ce n'est pas parce qu'ils ont l'habitude de travailler dans la mer Jaune comme gardes du corps qu'ils sont forts. La preuve, c'est qu'ils ont préféré faire un détour pour éviter le yôma. C'est pourquoi ils ne se portent jamais au secours de quelqu'un d'autre que leur client. Parce que même s'ils le voulaient, ils ne pourraient rien faire de plus.

— Voilà pourquoi ils préfèrent fuir en sacrifiant les autres... Maintenant, je comprends.

Les gôshi ne peuvent pas s'occuper de ceux qui ne se sont pas préparés à la traversée. Ils n'en ont pas la capacité. Pour voyager en sécurité, il faudrait que tout le monde ait reçu leurs conseils avant de partir. Pour l'eau, par exemple. Dans la mer Jaune, il est difficile de trouver de l'eau potable. Au moment de faire ses préparatifs, chacun devrait se munir de ses propres pierres à eau. En fait, les gôshi ne peuvent protéger que les personnes qui sont prêtes à les écouter et qui acceptent de leur obéir. C'est pour ça que quelqu'un qui engage un gôshi doit toujours respecter ses choix. C'est lui le patron. Quand peut-on faire du feu ? Quand doit-on l'éteindre ? Seuls les gôshi peuvent répondre à ce genre de questions. Eux seuls savent ce qui est bon ou pas selon les circonstances. Parce qu'ils ont appris à survivre dans la mer Jaune depuis leur enfance. C'est donc à eux que revient le droit de prendre des décisions. Chacun devrait savoir ça quand il engage un gôshi.

— On les paye pour qu'ils nous conduisent jusqu'au mont Hô.

Ce n'est donc pas tout à fait la même chose que d'engager un simple garde du corps. Lorsqu'on paye un gôshi, on se place sous sa responsabilité et on fait toute la traversée avec lui. C'est lui qui se charge des préparatifs avant le voyage, et c'est lui qui commande pendant et jusqu'à la fin. Mais il est tenu de veiller sur son client, pas sur les autres. Si Kiwa et Chodai voulaient être protégés, ils auraient dû embaucher des gôshi.

— Tout le monde devrait engager des gôshi.

Il en faut beaucoup pour se rendre au mont Hô. Malheureusement, la plupart des ascensionnistes n'en ont pas. Kiwa s'est lancé dans cette aventure en emmenant près d'une quarantaine de suivants avec lui, mais aucun d'entre eux ne connaît la mer Jaune. S'il s'était adressé à un gôshi, celui-ci lui aurait sûrement conseillé d'en embaucher plusieurs, et surtout de réduire son escorte. En voyageant avec autant de personnes, il ne pouvait qu'en sacrifier plusieurs pour se sauver en cas de danger.

— Ah, je me déteste ! Si seulement j'avais pris conscience de mon erreur plus tôt. Maintenant, c'est trop tard !

La voiture de Kiwa filait à bride abattue, laissant derrière elle ceux qui allaient à pied.

— Gankyû avait bien raison de me traiter d’idioté...

Finalement, le soir venu, le groupe ralentit son allure. Le sentiment de s’être suffisamment éloignés du yôma maintenant avait ramené les sourires. Se sentant en sûreté, ils s’arrêtèrent.

Shushô sauta au bas de la carriole et regarda vers l’arrière. Un nuage de poussière flottait encore comme une brume au-dessus du chemin.

Là-bas, il y a des gens qu’on a abandonnés...

Près des deux tiers du groupe de Kiwa étaient manquants.

Secouée par les cahots de la route, Shushô se dirigea vers Kiwa d’un pas mal assuré. Il était en train de préparer un feu.

— Monsieur Shitsu, je voudrais vous demander un service.

— Bien sûr, Shushô. Dis-moi, répondit-il en se tournant vers elle.

Son visage paraissait calme.

— Voilà. Je sais que vous m’avez beaucoup aidée jusqu’ici, et ce n’est peut-être pas très correct de ma part de vous demander de me rendre un service de plus, mais...

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Pourriez-vous me donner un peu d’eau et des vivres ?

— Pardon ?

— Et une épée aussi. Ou une lance.

— Mais qu’est-ce que tu veux faire avec ça ? Pourquoi as-tu besoin d’une... ?

— Je retourne là-bas.

— Shushô !

— Je vais chercher ceux qu’on a abandonnés. Si le yôma est reparti, il me sera facile de les ramener. Sinon, nous le tuerons.

Kiwa la saisit par le bras, apeuré.

— Mais c’est de la folie !

— Écoutez, monsieur Shitsu. On n’aurait jamais dû emprunter ce chemin. Vous le savez très bien. Le yôma nous a poursuivis et il est possible qu’il soit encore à nos trousses. Si nous continuons, nous allons le mener directement jusqu’aux autres ascensionnistes qui avaient pourtant pris la précaution de l’éviter.

— Mais...

— Nous avons fait une grosse erreur. Il est trop tard pour avoir des regrets, mais même s’il paraît que c’est la loi de la nature que les faibles ne survivent qu’au détriment des moins chanceux, moi, je refuse de laisser le yôma attaquer les autres ascensionnistes, alors qu’ils ont eu la sagesse de ne pas commettre la même bêtise que nous.

— Shushô, réfléchis bien...

— J’ai bien réfléchi, dit-elle en remuant la tête. Je suis venue avec vous parce que je me suis brouillée avec les gôshi. Et je me suis brouillée avec eux parce qu’ils se désintéressaient du sort de ceux qui ne connaissent pas la mer Jaune. Mais sacrifier ceux qui vont à pied, c’est agir exactement comme le font les gôshi.

— Écoute, Shushô...

— On n’avait pas le choix, c’est vrai. Mais si je veux être cohérente avec moi-même, je ne peux

pas à la fois critiquer la façon de faire des gôshi et me conduire comme eux. Je regrette beaucoup de m'être emportée contre eux. J'ai été idiote. Je voudrais leur présenter mes excuses. Mais pour ça, il faut d'abord que le yôma cesse de nous suivre.

— Shushô ! Écoute-moi !

— Je n'ai pas fait l'effort de comprendre le peuple kôshu. Je me suis fâchée contre eux par pur égoïsme et par entêtement. Je n'ai pas voulu les écouter. Quand ils nous ont prévenus du risque qu'il y avait à emprunter ce chemin, j'ai refusé de tenir compte de leur conseil. Et maintenant, vous voudriez que j'aille les exposer au danger en leur amenant le yôma après avoir abandonné nos compagnons de voyage ? Non, c'est hors de question ! Je ne peux pas faire ça ! Alors, s'il vous plaît, donnez-moi des provisions. Quelques petites choses suffiront, je ne peux pas en transporter beaucoup. Si vous ne voulez pas, dites-le-moi franchement, je ne vous en voudrai pas.

— Je refuse ! Il ne faut pas que tu retournes là-bas !

— Bien... J'ai compris.

Et elle tourna les talons.

Après tout, c'est pas plus mal. Sans bagage, je serai plus libre de mes mouvements.

— Shushô ! Attends !

— Si vous avez peur d'y aller, tant pis, je ne vous le reproche pas. Vous pouvez faire ce que vous voulez maintenant. De toute façon, je ne veux plus continuer à voyager avec un homme qui n'a pas le courage de réparer ses erreurs.

— Shushô !

Elle se retourna vers lui et agita la main.

— Merci pour tout, monsieur, et bon courage. Sachez quand même qu'il n'y a pas une grande différence entre l'obscurité de la nuit et l'ombre des sous-bois.

Un nuage de sable flottait au-dessus du chemin. Cela faisait comme un brouillard jaune.

L'homme était à bout de souffle. Il avait couru sans s'arrêter. Devant ses yeux, s'élevaient encore ces volutes poudreuses, mais il ne devinait même plus, au travers, la silhouette diffuse de la voiture de son maître. À chaque fois qu'il avait atteint le sommet d'un talus, à chaque fois qu'il avait pu porter au loin son regard, il avait espéré découvrir les hommes arrêtés près du véhicule, ou mieux encore, les voir revenir sur leurs pas.

Il ne voulait plus avoir de faux espoirs. Cependant, à l'approche de chaque côte, il ne pouvait s'empêcher de gravir la pente en courant, comme s'il avait voulu se hisser sur la pointe des pieds pour s'élever au-dessus de l'obstacle qui barrait sa vue. Mais du haut de son promontoire, c'était toujours la même chose qu'il découvrait, toujours la même poussière soulevée par la carriole et qui tardait à retomber au sol. La tête basse, il descendait l'autre versant, d'un pas pesant. Et son regard se perdait dans la tache sombre de son ombre qui s'étirait sous ses pieds.

— Shôtan, tu crois que notre maître nous a abandonnés ?

— J'en ai bien peur, oui... répondit-il en soupirant à celui qui venait derrière lui.

Aussitôt, une vive douleur lui vrilla le flanc. Il avait couru jusqu'ici d'une seule traite et, à quarante ans passés, il n'était plus si résistant.

— Mais il a dû faire halte un peu plus loin, reprit-il, essoufflé. Si on se dépêche, on pourra...

Il s'interrompt. À quoi bon faire tant d'efforts ?

Sans cheval, on ne pourra jamais les rattraper. Et même si on y parvient, à la prochaine attaque de yôma, ils nous abandonneront de nouveau...

— J'en peux plus ! lâcha dans un râle un autre compagnon de Shôtan qui courait à ses côtés.

L'homme mit un genou à terre.

— Tiens bon ! lui dit Shôtan.

Mais l'homme secoua la tête.

— Non, laisse-moi là. Je suis vidé.

— Bon... dit Shôtan en s'arrêtant à son tour.

Un autre les imita aussitôt. Puis un autre encore. Les deux hommes s'assirent immédiatement sur le sol en haletant, puis se laissèrent tomber à la renverse, couchés sur le dos de tout leur long.

S'il suffisait de courir encore un peu pour rattraper les autres, je pourrais les encourager à continuer, mais il n'est pas du tout sûr qu'on puisse y arriver, pensait Shôtan.

Et il s'assit lui aussi. Ses poumons le brûlaient. À chaque respiration, l'air lui raclait la gorge, et un élanement violent dans le bas des côtes le faisait grimacer. Il s'allongea.

Le yôma va venir, c'est certain. Il n'est sûrement pas très loin. Et la distance qui nous sépare de notre maître ne cesse d'augmenter... Mais bon, tout ça n'a plus d'importance maintenant...

Personne ne disait mot. Les uns étaient couchés sur le sol, les autres, assis. Tous respiraient bruyamment pour reprendre haleine. Ils furent bientôt rejoints par d'autres, moins rapides. Voyant que les hommes de tête avaient choisi de faire une pause, ceux-ci en firent autant. Les deux groupes s'échangèrent des regards en silence. Les traits tirés, le souffle court, les nouveaux arrivants

s'assirent à leur tour. Aucune parole ne fut prononcée. Tous se taisaient.

Lorsque la lune apparut dans le ciel, d'autres encore continuaient à affluer. Ils se posaient sans rien dire à côté des premiers arrivés, leur mine défaite les dispensait d'exprimer leurs pensées. Dans la cuvette que formait le relief du terrain, les hommes s'entassaient, couchés sur le dos, les yeux tournés vers le firmament.

Leur maître les avait abandonnés. Sourd à leurs cris, il avait pris la fuite en laissant derrière lui tous ceux qui s'étaient chargés de pousser ses chariots. Craignant de s'attirer ses reproches, ils avaient hésité à laisser là ses affaires, mais ils avaient bien vite compris qu'ils n'auraient aucune chance de survie autrement. Poussés par la peur du yôma, ils étaient partis en courant. Cependant, pour des hommes à pied, la probabilité de rattraper une voiture tirée par six chevaux était bien faible...

Presque tous les ascensionnistes possédaient un cheval, si ce n'est plusieurs. Par conséquent, la plupart de ceux qui restaient à l'arrière étaient des suivants abandonnés par leur maître, comme Shôtan. Certains autres étaient des ascensionnistes qui avaient perdu leur cheval au cours de l'attaque du yôma. Mais ils n'avaient pas d'autre choix désormais que de continuer le voyage avec leurs compagnons d'infortune.

Tous avaient couru à perdre haleine en espérant fuir le danger. Qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Ils avaient couru pour s'éloigner du yôma, mais ils savaient très bien qu'ils n'étaient pas hors de danger. Ils n'étaient aucunement rassurés. Le monstre pouvait se déplacer beaucoup plus vite qu'eux, cela ne faisait aucun doute.

Cette pensée lancinante avait fini par alourdir leurs jambes et anéantir leurs espoirs. Ils étaient accablés. Résignés, à bout de souffle, ils avaient lentement succombé au découragement. Aussi, quand l'un d'entre eux avait finalement refusé de courir davantage, aucun ne s'y était opposé et tous avaient renoncé à trouver leur salut dans la fuite.

À l'heure où la lune atteignit son plus haut point, ils étaient plus de cent hommes à avoir trouvé refuge dans ce vallon. Aucun ne parlait. De temps en temps, l'un d'eux lâchait un juron entre ses dents, fruit de réflexions solitaires qui ne trouvaient pas d'issue. Aucun de ses compagnons ne lui posait de question.

— La nuit est tombée...

Les paroles flottèrent un instant dans le silence, comme une légère fumée.

— Oui... répondit Shôtan dans un murmure.

La nuit est tombée. Ce qui signifie que le danger est plus grand maintenant. Le yôma n'est peut-être plus très loin.

— Qu'est-ce que ça peut faire de toute façon ! répliqua un autre.

Shôtan acquiesça de la tête.

On nous a abandonnés. Aucun de nous n'était volontaire pour entrer dans la mer Jaune. On n'a fait qu'obéir à notre maître. Et maintenant, voilà où on en est !

Shôtan était un des affiliés de Kiwa. Il ne l'avait accompagné jusqu'ici que parce que celui-ci le lui avait ordonné. Pendant tout le trajet, il avait marché à côté de la voiture de son maître. Il lui était même souvent arrivé de travailler pendant que ce dernier se reposait. Et malgré cela, Kiwa s'était enfui sans se soucier de son sort. Pendant que ses gens étaient attaqués par le yôma, il avait filé au grand galop, les laissant derrière lui. Les faits étaient là.

— Il est à l'aise, lui... entendit-on murmurer.

— Tu l'as dit... approuva Shôtan.

— Grâce à nous, Kiwa a voyagé peinard, et maintenant il nous utilise comme boucliers pour s'enfuir !

— Et il va pouvoir aller tranquillement se réfugier au mont Hô !

— Avec un peu de chance, c'est même lui qui sera choisi, je te parie ! À lui la belle vie et les richesses !

— Quoi ! ? Un gars comme lui ? Comment veux-tu qu'un type qui abandonne ses suivants soit choisi comme roi ? C'est impossible !

— Pas si sûr... Dans ce monde, c'est pas forcément les plus respectables qui sont aux commandes.

— Ça, c'est vrai...

— De toute façon, qu'il devienne roi ou pas, nous, on n'en saura rien.

— J'aurais quand même bien aimé voir sa tronche si on lui claque la porte au nez au mont Hô !
Dommage...

— Moi, rien que d'imaginer qu'il puisse être couronné, ça me rend malade. Dans le fond, je suis plutôt content de pas voir ça.

— Et moi, pareil !

Les éclats de rire emplirent bientôt l'espace du vallon. Ils riaient d'eux-mêmes, de leur désespoir, du sort qui s'était acharné contre eux. Shôtan aussi riait. Que faire d'autre quand le désespoir est trop grand, et la cause trop ridicule ?

— Hé... Regarde ! dit l'un d'eux aux aguets.

Shôtan se tassa aussitôt, par réflexe. Puis il bondit sur ses pieds, prêt à s'enfuir. Il pensait avoir renoncé à vivre, et voilà qu'à la première alerte, ses sens lui intimaient l'ordre de se sauver ! Autour de lui, la plupart avaient eu la même réaction. Il s'étonna de voir qu'autant parmi eux tenaient encore à la vie.

— Là... Y a quelque chose qui approche...

Ceux qui n'avaient pas bougé levèrent les yeux vers le sommet du talus. Les autres, derrière, se redressèrent à moitié en tendant le cou. De l'autre côté, on apercevait les ondulations successives du terrain.

— C'est le yôma ?

— Non... Je crois pas.

— Y a quelqu'un !

— Notre maître est revenu ?

Tous avaient maintenant le regard braqué dans la même direction.

— Une personne seule...

— Mais c'est...

Ils se turent. Un bruit de pas parvint à leurs oreilles. Des pas légers. Qui se détachaient nettement sur le silence environnant. Et puis une voix, légère elle aussi. Juste derrière la butte.

— Tout le monde est là ?

Après avoir gravi en courant le versant opposé de la butte, une silhouette apparut.

— Ça va ?

Un cri unanime s'éleva au-dessus de l'assemblée. Tous avaient exprimé d'une même voix leur surprise. Shôtan y compris. La gamine était revenue les chercher, toute seule ! Qu'est-ce qu'une

simple fillette allait bien pouvoir faire pour eux ? Mais bon, ce n'était pas là l'essentiel, après tout. C'était déjà quelque chose que quelqu'un ait pris la peine de revenir sur ses pas pour se soucier d'eux. Et ils savaient tous que cette fille n'était pas une suivante, mais bien une ascensionniste.

Un cri de joie succéda au précédent. Shushô s'arrêta, hésitante, étonnée d'une telle effusion. Elle promena son regard sur l'attroupement.

— Votre accueil fait chaud au cœur... mais je dois vous dire... je n'ai rien avec moi. Ni armes ni provisions. Et en plus, je suis toute seule...

— C'est pas grave ! cria quelqu'un dans la foule.

— Vous êtes sûrs ? Et tout le monde va bien ? Pas de blessés ?

Elle se reprit aussitôt, un sourire gêné sur les lèvres.

— Désolée, je dis des bêtises. Il y en a sûrement. En tout cas, je suis contente de voir que vous êtes si nombreux.

Shôtan fixait la fillette, le regard plein de gratitude. Pour des gens comme eux, qu'un ascensionniste puisse se soucier de leur sort était bien plus important que de savoir ce qu'il aurait pu faire en leur faveur.

— Où sont vos affaires ? continua Shushô.

L'un des hommes lui expliqua, sur le ton de l'excuse, qu'ils avaient dû les abandonner. Il craignait sans doute ses reproches.

— Oui, évidemment, c'est normal. Pour fuir, ce n'est pas très pratique. Mais il faut qu'on les récupère, parce que sans eau ni vivres, on ne pourra pas continuer.

— Continuer ? dit Shôtan, à voix basse.

Shushô se tourna vers lui.

— Ah, vous étiez dans le groupe de monsieur Shitsu, vous. Vous êtes sain et sauf, je vois. Tant mieux.

— Oui, mais...

— Allons tout de suite récupérer ces affaires. Tout le monde peut marcher ?

— Bien sûr, mais...

— Si nous ne faisons rien, nous allons tous mourir de faim. Il faut absolument qu'on trouve de quoi manger. Est-ce que certains, parmi vous, ont gardé un peu d'eau ou des vivres ?

Quelques mains se levèrent.

— Je vois... Manifestement, ce ne sera pas suffisant pour tout le monde.

— Mais...

Même si on réussit à retrouver nos affaires, on fera quoi après ? Nous n'avons pas de cheval...

— Qu'est-ce qu'il y a ? reprit Shushô en voyant Shôtan sceptique. Nous avons besoin de ces affaires, non ? À moins que vous ayez renoncé à continuer ?

Elle sourit.

— Vous savez, on peut y aller à pied, au mont Hô. Et une fois là-bas, on est tranquilles, les yôma ne peuvent plus nous attaquer. Alors, ne perdons pas de temps. Il faut bouger maintenant ! dit-elle avec entrain.

Elle s'avança au milieu des hommes attroupés.

— Mais, mademoiselle... mademoiselle Shushô...

— Écoutez, on a bien dû marcher pour venir jusqu'ici, non ? Et on a déjà fait le plus gros du

trajet. Ça fait presque un mois qu'on est partis. Il ne nous reste pas plus de quinze jours pour arriver au bout. Alors, quoi ? Vous voulez vous arrêter ici ?

— Mais le yôma... ?

— Ce n'est pas le premier yôma qui nous attaque. Et puis des yôma, de nos jours, il y en a même en dehors de la mer Jaune. Si nous sommes là, aujourd'hui, c'est que nous avons eu de la chance. Il n'y a pas de raison qu'elle nous quitte. Vous pensez qu'on va tous mourir en chemin si on se rend au mont Hô ? Moi, je ne crois pas.

— Mais c'est...

— Par contre, c'est clair qu'on ne pourra pas tenir très longtemps sans boire ni manger.

— Et le retour, vous y pensez au retour ?...

— C'est vrai... Le shushi que j'avais embauché transportait des provisions pour deux personnes, aller et retour... Mais à mon avis, n'importe quel homme un peu costaud est capable de porter un tel poids. Sans compter qu'il nous suffit d'avoir de quoi faire l'aller, en fait.

— Pourquoi ?

— Parce que, au mont Hô, il y a le kirin ! Si autant de personnes devaient mourir de faim devant sa porte, il mourrait sur-le-champ. Les gens qui l'entourent feront tout pour l'éviter. Donc ils nous donneront forcément de quoi manger. Et si jamais ils ne veulent pas nous donner suffisamment pour retraverser la mer Jaune, eh bien, nous resterons là-bas, et nous exigerons qu'ils nous donnent des vivres pour rentrer chez nous jusqu'à ce qu'ils acceptent. Après tout, mieux vaut compter sur le kirin que sur un homme qui abandonne ses suivants, pas vrai ? Le kirin est un être de compassion, lui !

Shôtan n'en revenait pas. Il pouffa de rire.

— C'est vrai, oui...

— Bon. Maintenant, faut y aller. Le yôma a dû quitter les lieux. Jusqu'à présent, les yôma ne se sont jamais éternisés sur les lieux après une attaque. Donc, on se met en marche, on retourne là-bas et on récupère nos affaires. Chacun prendra ce qu'il lui faut pour la route. D'accord ?

Lentement, les hommes commencèrent à se relever.

— Allez ! Du courage ! Au mont Hô, tout le monde a sa chance pour devenir roi, parce que tout le monde voit le kirin ! Dans un sens, les suivants des ascensionnistes sont aussi des ascensionnistes, pensez-y. Alors faites un effort ! Montrez-vous dignes des ascensionnistes que vous êtes !

Cédant aux encouragements de Shushô, ils se mirent progressivement à marcher. On voyait à leur allure qu'ils n'étaient pas encore très rassurés.

Ce sera sûrement pas aussi facile qu'elle pense, se dit Shôtan.

Mais même si les prévisions de Shushô semblaient un peu trop optimistes, au moins offraient-elles une perspective.

À bien y réfléchir, ce serait dommage de mourir ici, pensa Shôtan.

— Ne vous éloignez jamais les uns des autres, reprit Shushô. Il faut toujours rester groupés et bien surveiller les alentours. Si vous voyez une ombre suspecte, criez. Et si vous entendez un cri, sauvez-vous. Ne vous souciez pas des autres. Pensez d'abord à votre propre sécurité.

— Mais le yôma court si vite !

Shushô poussa un soupir.

— Oui, je sais. Sauvez-vous quand même. Courez vous cacher sous des arbustes ou derrière un rocher.

Shôtan écarquilla les yeux.

— Nous cacher ? C'est pas...

— Si vous ne trouvez pas d'arbustes ou de rochers, couchez-vous à plat ventre sur le sol. Collez-vous contre quelque chose, n'importe quoi, des broussailles, des cailloux... et ne bougez pas. Surtout, ne faites pas de bruit. Le yôma ne pourra pas vous voir. Et n'ayez pas peur. C'est comme ça que j'ai été sauvée, moi. On vous a pas raconté ?

— Ben non...

— Le yôma était tout près de moi. À peu près comme vous, là, maintenant. Il était juste au-dessus de ma tête. Dans les branches d'un arbre. Moi, j'étais couchée en dessous, pétrifiée. Je n'osais pas bouger. Alors, je suis restée là, immobile. Et en fin de compte, il ne m'a pas attaquée. Et me voilà ! Vivante !

Tous ceux qui se trouvaient autour d'elle saluèrent son récit de quelques « ouais, ouais » approbateurs. Ils semblaient convaincus.

Revigorés par ses paroles, ils accélérèrent le pas. L'aube pointait à l'horizon quand ils atteignirent l'endroit où ils avaient abandonné leurs affaires.

Comme les autres fois, le yôma était parti en laissant les corps sur place. Chacun s'empressa de ramasser ce dont il avait besoin. Mais quand tous lurent chargés, ils se sentirent trop fatigués pour repartir. Ils ne pouvaient plus marcher.

Shushô leva les yeux vers le soleil naissant.

— Plus loin, on ne trouvera pas d'endroit où se cacher. Il vaut mieux nous reposer maintenant pendant qu'il fait jour. Les yôma sont moins actifs.

— On dort le jour ? Ce qui veut dire qu'on va marcher...

— ... pendant la nuit, oui. En forêt, c'est dangereux. Parce qu'on ne voit rien et que le yôma peut facilement se dissimuler. Mais ici, le terrain est dégagé. Même en pleine nuit, avec la lune, on le verra s'il approche.

— Ah... oui, bien sûr.

— Les yôma n'aiment pas la lumière. Ils sont capables de voir la nuit, mais du coup, ils voient mal en plein soleil. Si on dort dans la journée en se glissant sous des arbustes ou en se collant contre un rocher sans bouger, ils ne nous trouveront pas.

— Ouais.

— Bien. Alors dormons maintenant ! Il nous faut récupérer des forces pour la nuit prochaine, on en aura besoin. Gardez vos affaires près de vous pour les avoir à portée de main en cas d'urgence. L'eau, surtout. C'est important. L'idéal, c'est de passer le cordon de sa gourde autour du poignet. Compris ?

Ils marchaient en rangs serrés, l'œil aux aguets, choisissant toujours les itinéraires qui offraient le plus de visibilité. Shushô avait pris la direction des opérations, et nul ne lui en avait contesté l'autorité. Il est vrai qu'ils étaient tous plus habitués à recevoir des ordres qu'à prendre des initiatives.

Plusieurs fois, ils furent attaqués par le yôma. Et à chaque attaque, ils fuyaient en abandonnant les moins chanceux aux prises avec le monstre. Ils se cachaient alors derrière des arbustes ou des rochers, et cette stratégie avait fini par porter ses fruits : ceux qu'ils laissaient derrière eux se faisaient chaque fois moins nombreux. Ils reprenaient courage. De plus, l'expérience leur avait appris qu'en se mettant à l'abri avec celui qui marchait à leurs côtés, plutôt que seuls, ils risquaient moins de succomber à la peur et de se faire repérer. Sitôt le yôma reparti, ils n'avaient plus ensuite qu'à

aller récupérer leurs affaires et à reprendre leur marche.

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Trois jours d'une avancée entrecoupée de cris et de fuites apeurées. Le nombre des marcheurs diminuait, mais la plupart étaient encore là, cheminant derrière Shushô d'un pas décidé. Le voyage continuait.

— Aucune trace de roues, annonça Kinhaku, penché vers le sol. Ils ne sont pas encore passés, je pense.

S'aidant des marques laissées par leurs prédécesseurs, les gôshi avaient conduit les ascensionnistes à travers la forêt avant de franchir une lande désertique. Ils avaient ensuite regagné le chemin à flanc de colline. Leur traversée s'était déroulée sans encombre : le yôma ne s'était pas montré, et ils n'avaient rencontré aucune difficulté particulière sur le parcours.

Le jour se levait. Les premiers rayons du soleil caressaient une brume légère. L'air était pur.

Kinhaku se tourna vers Gankyû.

— Ils ont été attaqués probable...

— Y a des chances, répondit sèchement Gankyû.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Rien. Le jour se lève. Campons ici. S'ils sont encore vivants, ils arriveront peut-être pendant qu'on dort. Je doute qu'ils soient assez futés pour savoir qu'en terrain dégagé il est préférable de marcher la nuit et de se reposer le jour...

Kinhaku acquiesça. Il s'attarda encore quelques instants, le regard pointé dans la direction où ils auraient dû apparaître.

Au loin, le chemin s'effaçait derrière la courbe d'une colline rocailleuse. Aucun nuage de poussière à l'horizon. Déçu, il se tourna vers Gankyû, déjà en train de choisir un endroit où s'installer.

— Un shushi reste un shushi... dit-il, un sourire aux lèvres.

Oui, les shushi sont bien différents des gôshi.

Tous les gôshi savaient que l'Ascension pouvait devenir terrible si le convoi perdait le Hôsû. Les nombreux récits qu'il avait entendus de la bouche des anciens ne manquaient pas d'en témoigner.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? vinrent lui demander quelques collègues.

Kinhaku leur ordonna d'installer le campement.

— Mais s'ils ne sont toujours pas là à notre réveil, on fait quoi ?

— Ça dépend. Même s'ils ont été attaqués, il y aura bien un ou deux survivants. Donc pour l'instant, on attend. Après, on verra.

— Il vaut peut-être mieux aller les chercher, non ? On pourrait envoyer quelques gôshi...

— Ferme-la ! lança Kinhaku en lui jetant un regard sévère. Si tu continues, on va perdre la protection de Shinkun !

Lorsque le soir tomba, personne n'était encore apparu.

Les gôshi décidèrent de passer la nuit sur place, malgré l'insistance de certains à reprendre la route. Ils attendirent encore toute la journée du lendemain. Mais en fin d'après-midi, alors que l'espoir de voir arriver des rescapés commençait à les quitter, ils aperçurent enfin une vapeur opaque s'élever au loin, au-dessus des reliefs. Le nuage se rapprochait en suivant la forme des collines. Tout le monde put voir les pierres qui déboulaient au bas de la pente jusqu'au fond d'une rigole asséchée.

— Ils arrivent !

Quelques cris de joie résonnèrent aussitôt. Une dizaine de personnes chevauchant des montures

approchaient, et accélérèrent leur course lorsqu'elles aperçurent ceux qui les attendaient.

— Vous êtes les seuls survivants ? demanda Kinhaku dès qu'ils furent arrivés.

— Non. Il y en a encore derrière, répondit l'un d'eux, essoufflé.

— On a été attaqués par le yôma, dit un autre.

Kinhaku hocha la tête, l'air grave.

— Mais vous saviez que ça allait arriver, non ? Et les autres sont encore là-bas ?

— Oui, oui. Le groupe de Kiwa nous suit, intervint un troisième. Mais ceux qui étaient à pied...

Kinhaku se tourna vers lui.

— Vous les avez abandonnés !?

L'homme acquiesça de la tête. Kinhaku avait du mal à se contenir. Il fit claquer sa langue.

— Et la demoiselle ? Où est-elle ? Elle est encore en vie ?

— Je ne sais pas... Elle est peut-être avec Kiwa.

— Et il est où, Kiwa ?

— Il arrive.

— Non, dit un autre. Elle n'est plus avec Kiwa. Je l'ai vue descendre de sa voiture. Elle est retournée en arrière.

— Pour aller où ? Chercher ceux qui étaient à pied ?

— Oui, peut-être...

— Et le yôma ? Vous l'avez tué ?

— Mais non ! Comment on aurait fait ?

— Merde !

Kinhaku courut retrouver ses collègues.

— Que cinq gars restent ici. Dès qu'il fera nuit, vous rassemblez tout le monde et vous reprenez la route. Les autres, vous venez avec moi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le yôma. Ils l'ont pas tué.

— Tu veux dire que...

— Qu'il est derrière eux, oui ! Il a dû prendre goût à la chasse à l'homme. C'est plus facile que la chasse au yôma !

Il se tourna vers Gankyû.

— Et toi, le shushi ? Qu'est-ce que tu fais ? Apparemment, la demoiselle a eu pitié de ceux qu'ils ont laissés en arrière. Elle est allée les retrouver. Mais je sais pas si c'est pour les sauver ou pour pleurer en attendant la mort avec eux...

— Ça lui ressemble bien... dit Gankyû à voix basse, en laissant échapper un sourire. Je pensais me faire une partie de chasse en solo, mais si tu veux, j'accompagnerai les ascensionnistes avec tes collègues.

— D'accord, dit Kinhaku.

Rikô s'interposa.

— Gankyû vient avec vous, et moi aussi, fit-il.

— Hé, attends ! réagit Gankyû.

Rikô, souriant comme à l'accoutumée, ajouta :

— Viens avec moi, va...

— Je croyais que tu t'intéressais plus à elle ?

— Je n'ai jamais dit ça.

Gankyû poussa un soupir forcé.

— Tu m'as dit texto : « Shushô n'a plus besoin de moi. » C'est pas ça ?

— Si. Mais je me suis peut-être trompé. Je veux aller vérifier.

— Écoute. À l'heure qu'il est, le yôma ne doit plus être très loin. J'ai cru comprendre que tu n'avais pas l'intention de sacrifier ta vie inutilement, non ? Eh bien, moi non plus, je n'ai aucune envie de laisser ma peau en allant sauver celle d'un autre.

— Je ne te demande pas d'aller sauver quelqu'un. Je t'embauche, c'est autre chose.

Gankyû tordit la bouche, l'air ironique.

— Ah bon ? Et tu payes combien ? Je te préviens, c'est la moitié d'avance.

— Avec ça, ça ira ?

Rikô lui jeta les rênes de Seisai dans les mains et alla détacher le haku.

— Même en déduisant le prix du haku de celui du sôgu, je crois que tu ne fais pas une trop mauvaise affaire, non ? Allez, en route !

Shushô constata que ceux qui marchaient à ses côtés avaient repris confiance et s'en réjouit. Elle bavardait gaiement avec Shôtan et répandait alentour une bonne humeur qui réchauffait les cœurs. Pourtant, au fond d'elle-même, une petite voix ne cessait de la tourmenter.

On ne peut pas continuer comme ça jusqu'à ce qu'on ait rejoint les autres. Le yôma nous suit, c'est évident. Et en même temps, on est obligés d'avancer. Il faut absolument le tuer. Il n'y a pas d'autre solution. Mais comment ?

Elle n'en avait aucune idée.

Presque tous les hommes du groupe étaient armés. Ils auraient pu profiter de leur grand nombre pour attaquer le monstre à l'occasion d'un de ses assauts. Mais il opérait toujours de manière si imprévisible et si rapide qu'il était impossible de réagir à temps. Il écharpait les premiers à sa portée pour s'enfuir sitôt après. Même quand l'envie lui prenait de manger l'une de ses proies : plutôt que de la dévorer sur place, il l'emportait avec lui. Comment lui faire la peau dans ces conditions ?

— Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle ? lui demanda Shôtan.

Shushô avait perdu son sourire.

— Je réfléchis à un moyen de nous débarrasser de ce yôma. On ne peut pas continuer à fuir comme ça.

— Vous voulez le tuer ?

— Oui. Il suffirait qu'on arrive à l'immobiliser. Juste un instant... Mais je n'ai pas d'idée.

— Oui, je vois... dit Shôtan.

Il poussa un cri.

— Mademoiselle Shushô ! Regardez !

Elle releva les yeux. Un peu plus loin, sur le chemin, elle aperçut sous le clair de lune une tache sombre. Elle se sentit pâlir. Ce n'était pas le yôma, elle le savait, mais la voiture de Kiwa. Dans un état épouvantable.

— C'est la voiture du maître !

— Finalement, il a quand même dû la laisser...

Quelle ironie ! Alors qu'il avait pris ce chemin précisément pour ne pas s'en séparer...

Elle s'approcha. À ce moment-là, quelques têtes surgirent derrière le véhicule. Leurs chevaux avaient-ils été tués ? Ou bien Kiwa les avaient-ils, eux aussi, abandonnés ?

— Où est monsieur Shitsu ?

— Il s'est enfui à cheval, répondit l'un des hommes.

— Je vois... Votre maître est décidément un homme très sympathique ! Je suis contente de voir que vous êtes encore en vie.

— Qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda Shôtan.

Elle jeta un œil à la carriole.

— Regardons d'abord si on ne peut pas récupérer quelques affaires.

Elle ordonna au reste de la troupe de faire une pause et se mit à fouiller la voiture.

— On pourrait utiliser les tentes et la capote. La toile est de la même couleur que les rochers. En se couchant dessous, ça nous servirait de camouflage.

Shôtan acquiesça.

— Oui, c'est vrai. Je pourrais les découper, pour que chacun en ait un bout ?

— Oui, s'il vous plaît. Mais s'il n'y en a pas assez pour tout le monde, réservez-les en priorité aux blessés et à ceux qui ont du mal à courir. D'accord ?

— À vos ordres !

Il se tourna vers les autres.

— Hé ! Écoutez !

Et il leur répéta les paroles de Shushô. Elle poursuivit ses recherches.

— Il y a encore quelques tonneaux d'eau. Ils ne sont sûrement pas tous intacts, mais bon, on n'a qu'à se partager ce qui reste. Et ça, là, c'est quoi, ces petits fûts ?

— Ça doit être de l'huile et de l'alcool.

— Très bien. L'huile peut nous être utile. Et l'alcool aussi, pour désinfecter les plaies. Le problème, c'est qu'on manque de récipients. Donnez ça à ceux qui en ont, pour qu'ils puissent le transvaser.

Elle replongea ses mains dans le chargement mais arrêta son geste.

— C'est de la soie ?...

Un sourire narquois apparut sur le visage de Shôtan.

— Oui. Mon maître avait probablement l'intention d'en offrir à ceux du mont Hô...

— Drôle d'idée... Et c'est pour transporter ce genre de choses qu'il avait besoin d'une voiture ? Ça ne m'étonne pas de lui... C'est vraiment une mentalité de marchand.

Il y avait là des étoffes, des vases, des bibelots, tout un assortiment d'articles de qualité.

— On pourra au moins utiliser les vases. Ils sont un peu trop luxueux, mais après tout, un vase est un vase ! On découpera des bouchons de tissu dans les manteaux qui sont là.

— Oui... Bien sûr.

Shôtan esquissa un sourire maladroit. Ce qui le faisait sourire, c'était de constater à quel point son maître était un imbécile, et en même temps de voir combien cette jeune fille savait se montrer hardie et volontaire dans ses décisions.

— Et ça, c'est quoi ?

C'était un coffret en bois dur. Son couvercle n'était pas parfaitement ajusté, et une fente apparaissait sur le côté. Elle demanda à Shôtan de bien vouloir l'ouvrir.

— Oh, là ! lâcha-t-elle en découvrant son contenu.

Mais qu'est-ce qu'il voulait faire de tout ça !?

Il était rempli de colliers et de parures de coiffes.

— C'est absolument... inutile.

Et elle se mit à les jeter par poignées. Elle s'arrêta.

Des colliers d'or et d'argent si joliment façonnés, ornés de pierres précieuses...

— Vous savez, si vous voulez les porter, je ne pense pas que mon maître vous demandera de les lui rendre, dit Shôtan avec déférence.

Shushô secoua la tête. Elle porta la main à sa poitrine et serra le revers de sa veste.

— Prenez tous les bijoux que vous trouverez ! Je ne sais pas si l'or et l'argent sont efficaces, mais en tout cas, prenez tous ceux qui ont des pierres précieuses !

— Tous ?...

— Oui. Et n'oubliez pas l'huile et l'alcool aussi !

Elle serra de nouveau la petite tablette en bois accrochée à son cou sous ses vêtements. Elle se

souvint de sa visite au temple, du saint patron des voyageurs, Kenrô Shinkun, de sa cuirasse et des rubans auxquels pendaient des pierres précieuses.

Je ne sais pas si ça peut marcher sur un singe yôma à poil rouge, mais ça vaut la peine d'essayer !

— Et rassemblez tous ceux qui ont des armes !

Shushô regardait les hommes qui se tenaient debout devant elle, les bras le long du corps. À leur mine, ils ne lui semblaient pas très vaillants.

Je me demande s'ils feront l'affaire... Enfin, s'ils s'y mettent tous ensemble, ça devrait quand même aller.

— Écoutez-moi. Ici, nous avons de l'huile et de l'alcool que monsieur Shitsu a laissés. Et des bijoux aussi.

Les hommes commencèrent à s'agiter.

— Vous vous en doutez, tant qu'on n'aura pas tué le yôma, il continuera à nous poursuivre. Il y aura encore des morts. Et comme on est de moins en moins nombreux, même ceux qui ont eu de la chance jusqu'à présent risquent de compter parmi les prochaines victimes. Aucun de nous ne peut se croire à l'abri.

Nous n'allons tout de même pas rejoindre les kôshu avec un tel fléau à nos trousses. Je ne peux pas leur faire ça.

— J'ai entendu dire que certains yôma se soûlaient de pierres précieuses. Évidemment, je ne sais pas si le nôtre est amateur, et il est possible que ça rate. Mais nous avons aussi de l'alcool et de l'huile. Si nous n'arrivons pas à le soûler avec les pierres, nous pourrions toujours essayer avec l'alcool. Et si ça ne marche toujours pas, il nous restera encore la possibilité de le brûler avec l'huile.

Une rumeur s'était élevée dans l'assemblée.

— Les armatures qui soutenaient la capote de la voiture sont en bambou. On pourrait confectionner des arcs avec. Comment s'appellent les grands, là, qu'on a vus dans la forteresse ?

— Ah, ceux qui ressemblent à une grande arbalète posée au sol ? Des shôshido.

— Oui, oui, c'est ça ! Et pour ceux qui n'ont pas d'arme, on fera des lances avec ce qui reste. Il faut essayer !

— Mais... marmonnèrent certains.

— Oh, là ! Je vois que les braves ne manquent pas ! dit Shushô avec un sourire forcé. Écoutez. Si on arrive à fixer ne serait-ce qu'un instant ce yôma, je pense qu'on a une chance de l'abattre.

Les hommes se regardaient, l'air inquiet.

— Je servirai d'appât. Vous n'allez quand même pas laisser une frêle et jolie jeune fille aux mains de ce monstre, non ?

Les hommes l'appelaient shuen, « le tourment rouge ».

Il ressemblait à un grand singe au pelage rouge, avec un collier de poils blancs autour du cou. Les poils de ses jambes étaient d'un rouge encore plus vif que le reste du corps. Il avait des crocs pointus, des griffes acérées, pareilles aux serres d'un rapace, et on le disait particulièrement rusé.

Ce shuen vivait dans une région de la mer Jaune. Il passait le plus clair de son temps à chasser d'autres yôma. Devant les plus féroces d'entre eux, il se plaisait à ricaner, à pousser de petits cris bizarres pour se moquer. Si l'imprudent se fâchait et avait la mauvaise idée de l'attaquer, il le lacérait de quelques coups puissants après s'être joué de lui quelques instants. C'était son grand plaisir. Puis, après s'être beaucoup diverti, lorsqu'il ne restait plus aucun yôma sur son territoire, il déménageait pour aller s'amuser ailleurs. Parfois, il tombait sur de drôles d'animaux à deux pattes, plutôt chétifs, bien trop petits pour apaiser sa faim, mais leur corps était si facile à déchiqueter qu'il prenait toujours un réel plaisir à en écorcher quelques-uns.

Un jour, pour une raison qu'il ignorait, un grand nombre de ces animaux avaient pénétré en procession sur son domaine. Les tuer tous d'un seul coup aurait manqué d'intérêt. Et comme les cadavres pourrissent vite, il lui avait paru plus plaisant de les taquiner un peu le long de leur parcours et de les attaquer de-ci de-là, au gré de son humeur.

Il venait d'emporter l'une de ses victimes et s'était caché derrière un rocher pour la déguster en paix. Il détacha un morceau de chair du bout de ses doigts crochus, le porta à sa bouche : une expression de contentement apparut sur sa face velue. Pas grand-chose à manger sur ces bestioles à vrai dire, mais pas mauvais du tout.

Sa dînette finie, il sortit de sa cachette et observa les alentours. La nuit était tombée. Au loin, la lumière vacillante d'un feu brillait au milieu de la lande. Il savait, pour avoir déjà observé ce phénomène, que des animaux à deux pattes devaient se trouver dans ses parages. Il pouffa de rire dans ses poils – le shuen disposait de toute la gamme du rire – et s'avança.

Trois bonds seulement lui auraient suffi pour atteindre l'endroit, mais la lune était pleine, il valait mieux se faire discret. Il se mit à ramper. Il faut dire que ces derniers jours, les bipèdes étaient devenus particulièrement vigilants. Il n'était plus si facile de les approcher sans se faire remarquer. Dès qu'ils l'apercevaient, ils s'enfuyaient à toutes jambes et ne lui laissaient que deux ou trois retardataires à se mettre sous la dent. C'était rageant.

Il continua à progresser en silence. À cause de l'éclat du feu qui lui piquait les yeux, il ne voyait pas bien la scène. Mais il lui sembla que quelques-unes de ces bestioles se tenaient près des flammes. C'était peu.

Il allongea le cou pour flairer les lieux.

Il y en a d'autres qui se cachent ! Et quelque chose de différent aussi... Quelque chose qui sent vraiment très bon... Ah, ces arômes...

Il en était tout excité. Mais il se tapit de nouveau sur le sol et se remit à avancer avec précaution.

Mieux vaut faire durer le plaisir...

Avec souplesse, il se glissa à quatre pattes entre les arbustes et s'approcha encore un peu.

Maintenant, si je continue à ramper, ils vont me voir.

Aussitôt, il se redressa et, d'un bond, franchit la distance qui le séparait des animaux à deux

pattes. Il atterrit bras écartés, quand sa main heurta quelque chose. Il ressentit une violente douleur. Il regarda ce qu'il venait de toucher. Cela ressemblait à un assemblage de morceaux de bois recouvert de cuir. Il avait voulu les surprendre, et c'est eux qui lui réservaient une surprise ! Fou de rage, il jeta un regard autour de lui : deux humains le fixaient des yeux en reculant. Un grand et un petit.

Parfait !

Il bondit sur eux. Ou plutôt, il voulut bondir. Une sorte d'engourdissement l'avait envahi. Comme s'il flottait dans les airs. Il baignait dans un nuage moelleux d'effluves parfumés et cherchait désespérément, tournant la tête de tous côtés, d'où cela pouvait provenir. Au même moment, le plus petit des deux humains lança quelque chose qui retomba en pluie devant de lui. Cela brillait sur le sol, et une senteur exquise s'en dégageait.

Il faut d'abord que je m'occupe de ces deux-là.

Il avait bien conscience qu'il devait agir maintenant, que cela serait même très amusant, mais il ne pouvait pas résister : l'attraction qu'exerçait sur lui cette odeur était vraiment trop forte.

Après tout, j'aurai sûrement d'autres occasions de chasser des animaux à deux pattes.

En revanche, ça, il n'est pas du tout dit que je puisse en retrouver un jour. Je n'ai jamais senti une chose pareille !

Il vit le petit humain qui reculait lentement, voulut faire un pas de plus : le parfum le cloua sur place.

C'était un pur délice ! Un véritable ravissement ! Il plongea avidement son nez dans la manne qui s'offrait à lui et commença à fouiller de ses mains. Certaines de ces choses ne sentaient presque rien, mais d'autres, au contraire, exhalaient une fragrance divine, forte et entêtante. Et il y en avait tellement !

Qu'est-ce que ça avait l'air bon ! Il en mit quelques-unes dans sa bouche. Une douce saveur s'y répandit aussitôt. Il voulut les croquer et là, ce fut comme si sa cervelle s'ouvrait telle une fleur aux rayons du soleil. Une chaleur veloutée se diffusa à l'intérieur de sa boîte crânienne. Il vit le petit être à deux pattes s'éloigner, sentit son corps s'affaïsser... Aucune importance. Il était bien... si bien. Il se laissa mollement tomber sur le sol et s'allongea. Sa main chercha à tâtons d'autres de ces merveilles. Un liquide visqueux et malodorant lui coulait maintenant sur le corps, mais il était bien.

Il porta à sa bouche ce que sa main avait trouvé. La fleur s'ouvrit encore un peu plus. C'était comme si le soleil tout entier avait maintenant pris place sous son crâne. Un voile rouge apparut devant ses yeux. Puis une lueur incandescente brouilla sa vue. Il ne voyait plus rien. Toujours euphorique, il ne ressentait aucune douleur, mais quelque chose d'anormal devait lui être arrivé.

Au moment où il s'efforçait de concentrer ses pensées, il eut l'impression qu'un objet dur le touchait. Il voulut se redresser. Ses jambes refusèrent de bouger. Il essaya encore une fois et parvint à grand-peine à se mettre debout. Il ne voyait toujours rien. Sa tête tournait. De nouveau, il ressentit cette pression contre sa peau. Désarmé, il agita maladroitement les bras pour la repousser, mais sans succès. Une pression plus forte encore que les précédentes lui remonta du bas du dos. Mais ce n'était pas une pression, ni même un coup. Non. Il était piqué. Piqué par quelque chose de pointu ! Ça lui traversait les chairs ! Depuis le début, on le transperçait !

Il avait mal maintenant. Une douleur sourde qui partait des endroits meurtris pour se propager à travers tout son corps.

Il commença à reprendre ses esprits, et cette douleur diffuse se transforma bientôt en une souffrance horrible, intenable. Il avait l'impression qu'il se consumait de l'intérieur. Ses jambes, ses

bras, son cou, son dos, ses yeux, tout son corps le faisait atrocement souffrir.

Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais il était en danger. Il se mit à bondir en tous sens, fouettant l'air de ses grandes mains comme s'il se battait contre une armée d'insectes invisibles.

Il n'entendait plus rien. Ne voyait plus rien. Sauf du blanc. Du blanc partout. Il sentit que ses griffes avaient accroché quelque chose. Quelque chose de pesant.

Il secoua le bras en bondissant pour s'en débarrasser. Et bondit de nouveau, et encore, et encore.

Tomba au sol, et se remit à bondir, comme un fou, désespérément.

De petites taches noires apparurent sur le fond blanc qui l'aveuglait. Elles se mirent à grossir. De plus en plus. Et la douleur se fit plus vive encore. Toujours plus forte. Et puis soudain, il ne sentit plus rien. La douleur s'était envolée. Il était soulagé. Le blanc avait complètement disparu. Tout était noir.

Shôtan courait. Il avait vu combien ce yôma était puissant. Il l'avait vu se débattre, s'affoler et bondir, le corps en flammes, pour disparaître au loin.

— Il est tombé là-bas ! Poursuivons-le ! avaient crié les gens à pleins poumons, armes à la main.

Shôtan aussi s'était relevé pour courir. Mais ses genoux tremblaient. Il avait eu tellement peur. Plus peur encore que lorsque le monstre rouge était apparu devant ses yeux.

Le shuen s'était enivré de bijoux. Il avait été facile de l'attaquer. L'huile aussi s'était révélée efficace. Tout s'était déroulé comme prévu.

Mais...

— Mademoiselle Shushô !

Pourquoi elle ? Pourquoi faut-il que ce soit elle que les griffes du shuen aient accrochée ?

Shôtan courait, paniqué. Tous les autres étaient maintenant sortis de leur cachette et couraient avec lui. Le jour se levait. Ils couraient à travers les arbustes et les herbes sèches, essoufflés, bouleversés, se dirigeant vers l'endroit où la bête avait disparu, sans savoir ce qu'ils y découvriraient. Ils s'arrêtèrent au bord d'un petit ravin. En contrebas, à trois jô de distance, une flamme dansait. Le shuen continuait à flamber et à grésiller.

— Elle doit être en bas !

À moins qu'elle ne soit tombée avant...

Shôtan se mit à la chercher désespérément. Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer l'endroit. Tous, maintenant, fouillaient les alentours en criant son nom. Mais ils durent bien vite se rendre à l'évidence : Shushô demeurait introuvable.

— Pourquoi ?...

Shôtan, découragé, se laissa tomber sur les genoux, tête basse. Au même instant, il entendit crier au loin une des femmes âgées du groupe. Il se releva précipitamment et courut vers elle. Elle pointait son doigt vers un nuage de poussière qui se rapprochait. Il porta sa main en visière au-dessus des yeux, et distingua les silhouettes d'une dizaine de cavaliers sur le cercle lumineux qui bordait l'horizon.

Si seulement ils étaient venus un jour plus tôt... Maintenant, c'est trop tard !

Cinquième partie

Shushô ouvrit les yeux.

Ses paupières se soulevèrent et une grande bouffée d'air pénétra dans ses poumons. La douleur lui traversa la poitrine. Elle essaya de se redresser, y parvint sans trop de difficultés. Elle n'était apparemment pas blessée.

L'obscurité l'enveloppait, mais une lumière, au-dessus d'elle, était visible.

— Incroyable... Je suis encore vivante. Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle, le regard fixé sur le faisceau lumineux qui filtrait entre les roches.

Sa voix se répercuta contre les parois qui l'entouraient. Elle se trouvait au fond d'une crevasse.

Elle pouvait articuler des sons, elle parvenait à voir. Elle tenta de remuer ses membres et le reste du corps. Ça faisait mal, mais tout avait l'air de fonctionner. À part quelques égratignures et des bleus, la carcasse était intacte.

— J'ai vraiment eu de la chance !

Quand le yôma en flammes avait levé ses bras devant elle, elle avait pourtant cru que c'était la fin.

Elle se livra à un rapide examen des lieux. À sa gauche, un gros rocher en surplomb semblait peser sur elle de tout son poids. À sa droite, deux autres étaient empilés à l'oblique, formant comme un gradin. Le sol humide était couvert d'herbe. Il descendait en pente douce en s'évasant vers le fond de la cavité.

Elle se mit debout. Elle leva les yeux et aperçut une ouverture un peu sur le côté. Plus large qu'elle l'aurait cru. La paroi rocheuse s'élevait jusqu'au dehors et pointait sans doute à l'extérieur. La faille où elle était tombée avait probablement été creusée par les eaux d'infiltration.

— Je vois...

Prudemment, elle entama sa remontée. La surface était glissante et certaines arêtes étaient tapissées de mousse. Quelques brins d'herbe s'étaient entassés dans les anfractuosités. Prenant garde où elle posait les pieds, elle progressa lentement vers la sortie.

Sa tête émergea sous un flot de lumière. Elle s'agrippa au chiendent qui poussait autour et parvint à s'extirper du trou. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine. L'endroit était légèrement raviné, creusé comme une cuvette arrondie. Elle s'allongea sur le dos au milieu des graminées. Au-dessus de l'arc de cercle que formait le bord du talus s'étirait un grand ciel bleu. Elle ferma les yeux quelques instants. Elle se sentait bien. Vivante dans chaque fibre de son corps.

Elle prit une longue inspiration et se remit sur ses pieds. Devant elle, la pente grimpait doucement. Elle la gravit lentement, traversa un petit bosquet d'arbustes et déboucha sur la lande dont le paysage lui était devenu si familier. La terre brûlée par le soleil ondulait en vagues blanches jusqu'à la lisière d'une forêt dans le lointain.

Personne à l'horizon. Nulle trace non plus de la voiture abandonnée.

Ma parole...

La pointe du rocher au pied duquel elle était tombée s'élevait au-dessus du relief. Elle l'escalada et promena de nouveau son regard sur les environs. Mais même du haut de ce promontoire, elle ne put rien apercevoir.

Ma parole, le yôma m'a transportée jusque-là entre ses griffes !

Le haut de sa manche présentait un énorme accroc.

Je me suis probablement décrochée en cours de route et j'ai dû rouler ensuite dans la crevasse.

— J'ai été plutôt chanceuse, on dirait. En tout cas jusqu'à maintenant...

Je m'en suis sortie, d'accord, mais je ne sais pas où je suis... Ni où se trouvent les ascensionnistes... enfin, les suivants qu'ils ont abandonnés. Et je n'ai ni eau ni provisions. En fait, ma situation n'est peut-être pas si réjouissante que ça !

Elle arracha sa manche déchirée et la noua à la branche d'un arbuste. Cela lui servirait de repère.

Après quoi, elle décida d'aller inspecter les lieux.

— J'espère que le yôma est mort, au moins.

Si c'était le cas, elle pouvait être tranquille pour un moment : le grand singe avait tellement terrifié ses congénères qu'il avait fait place nette. Elle ne rencontrerait pas d'autres yôma dans le coin.

L'ombre de Shushô s'étirait déjà sur le sol. Était-elle restée sans connaissance pendant plusieurs heures ? Elle n'en avait pas l'impression, mais après tout ce n'était pas impossible.

Elle fixa quelques instants le gros rocher pour en mémoriser la forme et partit ensuite droit devant elle. Régulièrement, elle se retournait pour vérifier qu'elle ne le perdait pas de vue. Elle finit par s'arrêter lorsqu'une colline plus haute que les précédentes le masqua. Elle n'avait toujours rien trouvé. Elle décida alors d'effectuer un grand cercle en prenant la roche pour centre. Après un tour complet, la voiture demeurait introuvable. Elle se mit à crier de toutes ses forces et tendit l'oreille. Rien. Elle recommença. Toujours rien.

— Ça devient un peu inquiétant.

Elle décida de regagner le chemin.

— Mais où est-il, ce chemin ? On m'a toujours dit : « Si tu te perds, ne bouge pas, reste là où tu es. » Hum...

Le conseil ne valait que si on était sûr que quelqu'un était à sa recherche. Le problème, c'est qu'elle n'en était pas sûre du tout.

Ils ont peut-être renoncé à me chercher en croyant que j'étais morte ? Jusqu'ici, chaque fois que quelqu'un a disparu, on l'a considéré comme mort, et on a continué à avancer. Il vaut peut-être mieux ne pas trop les attendre...

— J'irai jusqu'où je pourrai ! Et voilà !

Elle examina son bras nu. Il lui faisait mal si elle appuyait, mais il ne saignait pas.

Il n'y a pas d'entaille. Ce qui veut dire que le yôma ne m'a accrochée que par ma veste et qu'il n'a pas dû m'emmener bien loin. Si j'arrive à retrouver le chemin, je pourrai sûrement rejoindre ceux qui sont devant.

— Ce qu'on peut faire, on doit le faire ! affirma-t-elle en hochant la tête d'un air volontaire.

Elle retourna au gros rocher et grimpa à son sommet pour y entasser des pierres. Après quoi, elle planta quelques branches d'arbuste au milieu.

— Comme ça, au moins, je suis sûre de pouvoir le reconnaître de loin.

En cas de besoin, elle pourrait revenir ici et se réfugier dans la crevasse. Elle avait remarqué que le sol était humide. Il devait sûrement y avoir une source en dessous. En creusant, elle parviendrait sans doute à la trouver si elle manquait d'eau.

Elle repéra l'orientation du soleil et la physionomie du terrain, puis choisit une direction. Elle se

mit en route en comptant ses pas. Lorsque la roche disparut de sa vue, elle ramassa quelques cailloux et en fit un tas. Puis elle repartit.

Shushô continuait à avancer, s'arrêtant à intervalles réguliers pour confectionner ses petits monticules de pierres.

Au moins je ne me perdrai pas.

Son ombre s'était encore allongée. Le soir n'allait pas tarder à tomber. Elle fit son cinquième cairn et progressa encore un peu. Mais lorsqu'elle ne l'aperçut plus, elle décida de faire demi-tour.

Ça ne doit pas être par là.

Et elle revint sur ses pas. Parvenue à son point de départ, elle choisit d'explorer la direction opposée. Elle s'aventura aussi loin que précédemment, mais sans plus de succès. Elle fit marche arrière. Quand elle atteignit de nouveau le rocher, le soleil s'était couché.

Tout était sombre alentour. Elle n'avait rien pour faire du feu, rien à manger et pas une goutte d'eau.

— Y a de quoi être découragée...

Elle grimpa sur le piton rocheux et s'y assit pour se reposer un peu. Elle observa l'obscurité profonde et attendit que la lune fasse son apparition. Quand celle-ci commença à projeter sa lumière pâle, Shushô descendit de son perchoir et se remit à marcher.

La faible clarté dans laquelle baignait l'endroit l'obligeait maintenant à raccourcir l'intervalle entre ses tas de pierres. Sa première tentative nocturne s'avéra aussi peu fructueuse que les précédentes. La deuxième également. À la troisième, alors qu'elle venait de bâtir son cinquième monticule et qu'elle décrivait un arc de cercle à partir de ce point en scrutant les parages, elle aperçut quelque chose au loin. Cela ressemblait à... une carriole !

— Enfin ! Quelle chance ! cria-t-elle en sautillant.

Aucun feu, aucune présence humaine n'était visible.

— Hmm, ils ne sont pas pressés de m'accueillir, on dirait ! murmura-t-elle.

Mais elle s'élança d'un pas léger. Elle courut à toutes jambes en ne perdant pas de vue la voiture, mais bien vite elle commença à s'essouffler et ressentit une douleur dans le bas des côtes. Elle avait un point de côté. Elle serra les dents et continua sa course. Puis elle s'arrêta.

— Ah...

Ce qu'elle voyait maintenant n'était plus une voiture, mais un simple rocher. Elle se retourna précipitamment : plus de tas de pierres en vue. — Ça y est... Je suis perdue...

Gankyû, le visage fermé, regardait les gens assis dans l'herbe.

Ils avaient tous l'air abattu. Leurs visages reflétaient un sentiment de colère et de tristesse contenues, faute de savoir à qui les exprimer. Celui qui semblait le plus affecté était un homme d'âge moyen, un des suivants de Kiwa, un certain Shôtan.

Kinhaku leur faisait face. Après un instant d'hésitation, il ouvrit la bouche.

— Bon... Voyons. Ça fait déjà un jour que la demoiselle a disparu. Si on ne la retrouve pas demain, on va... enfin...

Ils avaient passé la journée à la chercher. Leurs fouilles s'étaient concentrées entre l'endroit où ils avaient attaqué le shuen près de la voiture et le ravin dans lequel il avait fini par tomber. Mais cela n'avait rien donné.

Avant que Gankyû et les gôshi n'arrivent, ils avaient déjà interrompu leurs recherches. L'un d'eux, pourtant, était descendu au fond du creux où se trouvait le gros rocher, mais il n'avait pas vu l'entrée étroite de la crevasse qui se trouvait à sa base. Il avait même appelé Shushô, crié son nom à pleins poumons, sans penser qu'elle pouvait avoir perdu connaissance. D'autres s'étaient aventurés au milieu du bosquet d'arbustes qui poussait sur le versant de la cuvette, en avaient inspecté les moindres recoins en écartant les branches, mais leurs efforts avaient été vains.

— Donc, on va... commença Kinhaku.

La fin de sa phrase se perdit dans un murmure.

— Partez devant, dit Shôtan. Je reste ici. J'irai chercher mademoiselle Shushô. Laissez-moi juste un peu d'eau et des vivres, pour elle et pour moi.

— Vous êtes sérieux ? C'est...

— Quand nous avons été abandonnés ici, mademoiselle Shushô a été la seule à revenir nous chercher. Si je l'abandonne maintenant, je n'oserai même pas implorer le pardon du Ciel.

— T'as raison, commentèrent quelques hommes assis à ses côtés en hochant la tête.

Kinhaku laissa échapper un soupir.

— T'as entendu ? dit-il en se tournant vers Gankyû. Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

Celui-ci pointa son doigt vers Rikô.

— Demande à ce monsieur. C'est lui mon client désormais.

Rikô lui renvoya un sourire.

— Nous restons. Nous sommes entrés dans la mer Jaune pour accompagner Shushô. Nous étions trois au départ, nous devons poursuivre le voyage à trois. Gankyû et moi irons la chercher, et après nous continuerons jusqu'au mont Hô.

— Mais... intervint Shôtan.

Rikô l'interrompit d'un sourire.

— Nous possédons un haku et un sôgu. Quand nous l'aurons retrouvée, nous vous rattrapons. Partez avec Kinhaku et ses collègues rejoindre le premier groupe et ralentissez le convoi.

— Que je le ralentisse ?

— Oui. Certains ascensionnistes comme Chodai sont pressés d'arriver. Essayez d'entraver leur progression pour qu'ils n'aillent pas trop vite. Ça nous laissera le temps de vous rattraper.

— Oui, entendu. Mais...

— Ne vous inquiétez pas. Shushô a été capable de diriger tous ces gens, et elle a réussi à abattre un yôma sans l'aide des gôshi. Ce n'est pas une gamine ordinaire.

— Oui, c'est vrai, approuva Shôtan en souriant.

Kinhaku aussi affichait un grand sourire.

— Effectivement. Quand j'ai appris qu'elle vous avait conseillé de marcher de nuit, j'ai vraiment été impressionné.

Shôtan n'avait pas l'air de comprendre.

— Quand on doit se déplacer en terrain dégagé, il vaut mieux le faire de nuit. C'est ce qu'on fait, nous, les Kôshu. Gankyû n'avait pas appris cette technique à Shushô. Elle l'a trouvée toute seule. C'est incroyable, non ? Alors, ne vous faites pas de souci. Tout ira bien.

Il s'adressa à l'assemblée.

— Tout le monde est bien d'accord : on part maintenant et on fait le plus de chemin possible jusqu'au lever du soleil. Si Gankyû se charge de retrouver Shushô, on n'a plus à s'inquiéter. Nous, ce qui nous reste à faire, c'est de rattraper les autres et d'essayer de les ralentir. Chodai est tellement pressé et Kiwa a tellement la frousse qu'ils sont bien capables d'aller jusqu'au mont Hô au pas de course. Il faut tout faire pour les en empêcher !

— D'accord, répondirent les autres en chœur.

Shôtan finit lui aussi par acquiescer et tous se mirent en route. Kinhaku, soulagé, jeta un dernier regard à Gankyû, qui lui répondit d'un signe de la main en soupirant.

— Et merde... murmura Gankyû.

Sa réaction n'avait pas échappé à Rikô.

— Pourquoi tu râles ? Pour un shushi, voyager dans la mer Jaune en petit groupe, ce n'est pas si compliqué, non ?

— Oui, si je suis pas avec des novices.

— De toute façon, maintenant que je te paye, tu n'as plus le droit de te plaindre. Alors, on fait quoi ?

— On se couche et on garde le feu allumé. Quand on cherche quelqu'un, il vaut mieux le faire en plein jour. Et on sait jamais, peut-être que Shushô apercevra les flammes.

— Oui, c'est possible.

3.

Lorsque les autres furent partis, Gankyû et Rikô se couchèrent. Chacun détacha la monture dont il était maintenant propriétaire, et s'allongea près d'elle en posant la tête sur son flanc. Leur nuit fut de courte durée. Levés dès les premières lueurs de l'aube, ils se préparèrent à manger.

— Shushô n'a pas de provisions. Tu crois qu'on peut trouver de l'eau par ici ? demanda Rikô.

— Oui, en creusant le sol, d'après les gôshi.

— Hier, ils l'ont cherchée partout. À mon avis, elle ne doit pas être près du ravin.

Il promena son regard sur les environs. Assis face à lui, Gankyû observait son visage, l'air intrigué.

— En fait, tu es un type... comment dire ?... assez énigmatique.

— Ah bon ? Tu trouves ? dit Rikô, souriant.

— Oui. Je n'arrive pas à savoir qui tu es vraiment. Mais je sais que tu ne répondras pas à ma question.

— Un simple voyageur...

Gankyû eut un petit rire narquois.

— Oui, c'est ça. Je me doutais que tu répondrais quelque chose dans le genre. Mais dis-moi franchement, pourquoi tu veux retrouver Shushô ? Tu sais bien que c'est trop tard, non ?

— Tu voudrais la laisser se débrouiller toute seule ?

— C'est pas pour ça que tu veux la retrouver, arrête...

— Donc toi, tu te fiches de la laisser seule ? C'est plutôt cruel, non ? Mais si tu te soucies si peu de son sort, pourquoi tu es resté avec les ascensionnistes ?

— Parce que...

— Shushô t'avait renvoyé. Tu aurais pu quitter le convoi et aller chasser dans ton coin. Mais tu es resté. C'est donc que quelque part, Shushô ne t'est pas si indifférente que ça, non ?

— Non, tu te trompes, marmonna Gankyû. C'est juste qu'un peu plus loin, il y a un bon terrain de chasse et que ça m'arrangeait de rester avec les autres jusque-là.

— Ah oui, vraiment ? Tu doutes de ma réponse, alors laisse-moi te dire que la tienne n'est pas très convaincante non plus.

— Ça va, laisse tomber... dit Gankyû en soupirant.

Rikô souriait toujours.

— Tu es un petit malin, Gankyû. Tu ne me dis pas la vérité, mais tu essaies de me la faire dire. Seulement, si tu veux jouer au plus fin avec moi, faudra quand même que tu te montres un peu plus rusé.

— Merci du conseil, maugréa-t-il. Mais je tiens pas forcément à te faire dire la vérité. C'est juste que...

— Quoi ?

— J'arrive pas à savoir ce que tu as derrière la tête. Dans quel but est-ce que tu fais tout ça ?

— Ah, ça...

— Parfois, j'ai l'impression que tu complotes quelque chose.

— C'est bien possible, oui...

Gankyû fixait l'éternel sourire de Rikô qui, en cet instant, lui semblait plus énigmatique que

jamais. Il chercha ses mots.

— Écoute. D'abord, tu es entré dans la mer Jaune, soi-disant parce que tu te faisais du souci pour Shushô. Bon. Ensuite, quand elle est allée avec le groupe de Kiwa, tu l'as laissée partir. Tu m'as dit que c'était parce que tu ne voulais pas risquer ta vie inutilement. Pourquoi pas. Et maintenant, tu es ici, et tu es prêt à t'exposer pour la retrouver. Avoue que tout ça est un peu étrange, non ?

— Mais le shuen est mort. On est tranquilles maintenant... répondit Rikô, l'œil pétillant.

— Fais le malin, va. Si le shuen est mort, dis-toi bien qu'il y en a d'autres, des yôma. Si tu tiens un minimum à la vie, tu ferais mieux de rejoindre le groupe de Chodai et de continuer avec eux jusqu'au mont Hô. Et au lieu de ça, tu me donnes ton sôgu pour partir à la recherche de Shushô. Pourquoi tu n'es pas resté avec elle et Kiwa, alors ? C'est ça que je n'arrive pas à saisir, vois-tu...

— Tu m'as mal compris.

Rikô affichait toujours son aimable sourire. Gankyû commençait à se dire qu'il ne fallait peut-être pas trop s'y fier.

— Écoute. La première fois que j'ai rencontré Shushô, c'était au royaume de Kyô. Elle avait besoin d'aide et je lui ai donné un coup de main. Comme ça, pour rien, parce que j'en avais envie. Mais quand elle m'a dit qu'elle voulait se rendre au mont Hô, j'ai eu l'intuition que si elle y arrivait, ce serait elle qui monterait sur le trône. Qu'elle deviendrait du coup la plus jeune reine que l'histoire ait jamais connue. C'est ce qui m'a décidé à l'accompagner. Mais je t'ai déjà raconté tout ça, non ?

— Donc tu es entré dans la mer Jaune uniquement pour vérifier si elle serait choisie ?

— En gros, c'est ça, oui. Mais après, c'est vrai que j'ai commencé à m'intéresser à l'Ascension et à toute cette traversée. Et puis, j'ai aussi voulu connaître un peu mieux Shushô avant qu'elle monte sur le trône.

— Ah oui... je vois, dit Gankyû avec un sourire en coin.

Rikô éclata de rire.

— Mais non, idiot ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Ce n'est pas du tout ce que j'ai en tête !

— Oui, oui, je sais. Tu as tes raisons, disons...

— Exactement, j'ai mes raisons. Tu crois que quelqu'un capable de donner un sôgu à un type comme toi a besoin de chercher à profiter de ses relations avec l'éventuelle future reine de Kyô ?

— Oui, vu comme ça...

— Ce qui n'empêche que j'ai réellement voulu faire la connaissance de Shushô.

— Alors, pourquoi ?

— Je te l'ai déjà dit : ce qui compte, ce n'est pas que Shushô ait croisé sur son chemin quelqu'un qui a bien voulu l'aider, mais que ce quelqu'un, c'était moi. Et comme je l'ai rencontrée par hasard, dans un certain sens on peut dire que j'ai eu de la chance. Du coup, j'ai préféré la connaître davantage, plutôt que de lui dire au revoir tout de suite.

— Je comprends vraiment rien, marmonna Gankyû.

Rikô s'esclaffa.

— Et donc je suis venu jusqu'ici. Mais si Shushô ne monte pas sur le trône, mes efforts n'auront servi à rien. C'est pour ça qu'au moment où elle a dû choisir entre le groupe de Kiwa et celui des Kôshu, j'ai pensé que ce choix allait décider de son destin.

— Donc, pour être clair, si Shushô ne monte pas sur le trône, elle ne t'intéresse pas. C'est ça ?

— Mais non ! C'est l'inverse ! Combien de fois il faut que je te le dise ? Si elle ne monte pas sur le trône, c'est moi qui ne l'intéresse pas ! J'ai quand même réfléchi avant d'entrer dans la mer Jaune,

figure-toi. Pour résumer : si Shushô devient reine, alors ma présence ici a un sens. Dans le cas contraire, je serais fou de vouloir insister. Je n'ai pas le droit de risquer ma vie pour une folie.

— Personne n'a envie de mourir pour une folie.

— Tu m'as mal compris. J'ai un devoir. Comme les gôshi, qui doivent protéger leur client. Et je n'ai pas le droit de manquer à mon devoir pour une cause perdue d'avance. Tout le monde doit accomplir son devoir. Parce que c'est son devoir. Ce n'est pas vrai ?

— Oui... Je pense que oui.

— Bien. Donc s'il devient clair que ce n'est pas Shushô qui montera sur le trône, ce qui importe pour moi, ce n'est pas de protéger sa vie, mais de protéger la mienne. En revanche, s'il reste une probabilité que ce soit elle, alors je dois tout faire pour l'aider.

— Je pense que j'arriverai jamais à te comprendre.

— Ça m'en a tout l'air, oui, dit Rikô en souriant. Shushô a commis une bêtise en se querellant avec toi et en allant avec Kiwa.

— Une bêtise ?

— Bien sûr. Elle n'aurait jamais dû se fâcher avec son shushi si elle veut devenir reine. La vie du souverain compte davantage que celle de n'importe qui d'autre dans le royaume.

— C'est absurde, ce que tu dis.

— Peut-être, mais c'est comme ça. Une société qui désire se soumettre à un roi doit accepter ce genre de logique. Vous, les Kôshu, vous n'aimez pas les gens comme Kiwa qui abandonnent leurs suivants. Mais si c'est lui qui doit être choisi, il est obligé de les sacrifier si sa vie en dépend. Cent vies sauvées ne compenseront pas la perte de celle du roi. Parce que sur ses épaules reposent les vies de trois millions de ses sujets.

— C'est une logique répugnante...

— Tu trouves ? Pourtant elle ressemble beaucoup à celle des gôshi. Pour protéger leur client, ils sont parfois obligés de sacrifier la vie des autres. Ce n'est pas très différent, je trouve. Le royaume de Kyô n'a plus de roi. Donc pour sauver ce peuple, il peut s'avérer nécessaire de devoir sacrifier quelques centaines de vies.

— C'est une logique inhumaine, dit Gankyû d'un ton sec.

Rikô continuait de sourire.

— C'est vrai. C'est celle de toute société qui a besoin d'un roi. En revanche le roi, lui, ne doit pas s'y laisser enfermer. Il doit au contraire la dépasser. C'est même là que réside la marque de sa souveraineté.

— Pardon ?...

Rikô prit un air amusé.

— La logique dont je viens de te parler, c'est celle des sujets, de ceux qui doivent obéir à leur roi et respecter le trône. Mais celui qui occupe le trône, celui qui est au-dessus de ses sujets, ne doit pas se cacher derrière la loi qui est celle de ses sujets. Parce qu'il est le roi. Et ce n'est pas parce qu'il est assis sur le trône qu'il est le roi, c'est parce qu'il est roi qu'il peut occuper le trône, tu saisis la nuance ? Autrement dit, en tant que roi, il a le devoir de dépasser la logique inhumaine qui pèse sur ses sujets.

Gankyû se frotta les tempes du bout des doigts.

— J'y comprends rien à toutes tes salades... Mais...

— Mais quoi ?

— Je crois quand même que j’ai pigé un truc. En fait, tu veux retrouver Shushô parce que tu as appris qu’elle s’en était sortie, et ce bien qu’elle ait choisi de suivre Kiwa. Tu me dis si je me trompe, mais en résumé, et pour dire les choses à ma façon, il y a, d’une part, les imbéciles qui refusent de faire un détour face au danger que représente un yôma ; les gôshi, qui, eux, font le détour ; et les gôshi supérieurs, qui ne font pas le détour mais qui parviennent à tuer le yôma tout en protégeant leur client. C’est ça ?

— Oui, c’est une assez bonne... traduction.

— Et c’est pour cette raison que tu n’as pas essayé d’empêcher Shushô d’aller avec Kiwa. En fait, tu voulais la mettre à l’épreuve pour savoir si elle était digne d’être reine. C’est ça ?

— Tu as tout compris ! conclut Rikô en riant.

Shushô avait dormi derrière un rocher. Dès le lever du jour, elle s'était mise en quête des petits tas de pierres disséminés sur la lande. Elle n'en avait trouvé aucun. Cette recherche infructueuse n'avait fait que l'égarer davantage.

— Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Une ombre passa devant elle. Immédiatement, sans même réfléchir, elle se colla contre le rocher le plus proche et se recroquevilla à sa base. Passé ce moment de frayeur, elle se dit que c'était peut-être quelqu'un qui la cherchait. Un cri résonna au-dessus de sa tête. Elle leva les yeux.

Une paire d'ailes évoluait dans le ciel. Aucun, parmi les ascensionnistes, ne possédait une monture ailée.

Le grand singe était mort. Pour les autres yôma, c'était l'heure de faire leur retour.

— Gankyû ! Regarde !

Rikô indiquait quelque chose du doigt. Gankyû tourna la tête et aperçut un petit empilement de pierres.

— Qui a fait ça ? C'est Shushô, tu crois ? demanda-t-il en s'approchant.

— Il n'y a qu'elle par ici. Elle est futée, non ? Les tas sont alignés à intervalles réguliers. Regarde bien.

Trois autres cairns étaient visibles un peu plus loin. Rikô s'accroupit devant celui qu'ils venaient de découvrir et prit les suivants en point de mire : il cachait complètement tous les autres.

— Apparemment, celui-là a l'air d'être le dernier. Il n'y en a pas plus loin. Ce qui veut dire qu'elle est venue de là-bas et qu'elle a fait demi-tour. Si elle avait continué encore un peu, elle aurait trouvé la voiture...

Gankyû regarda derrière lui.

Il ne lui restait plus que cette côte à franchir...

Ils suivirent l'espèce de ligne en pointillés laissée par Shushô et parvinrent au rocher sur lequel se dressaient les branches.

— Voilà son point de départ, affirma Rikô en indiquant les tas qui partaient dans cinq directions.

— C'est impressionnant. Faut avouer que la petite a de la suite dans les idées.

Au même moment, Gankyû aperçut le bout de tissu que Shushô avait noué sur l'arbuste.

— Rikô, regarde.

Ils firent le tour du rocher et dévalèrent la cuvette à mi-pente. Comme ils s'y attendaient, c'était bien un morceau de la veste de Shushô. Gankyû observa les alentours. Il traversa le bosquet et descendit tout en bas, jusqu'au pied de la roche. Il n'eut pas de mal à découvrir l'entrée de la crevasse. Il s'y engagea aussitôt en rampant. Mais le conduit était si étroit qu'il dut rapidement faire marche arrière en poussant sur ses mains.

— Elle est là ?

— Non.

Gankyû se remit debout et inspecta le sol.

— Mais il y a des traces sur la paroi. Quelqu'un l'a escaladée. Et ça ne peut être que Shushô parce qu'un adulte ne pourrait pas entrer là-dedans.

— Où est-ce qu'elle a bien pu aller ?

— J'en sais rien. Mais je n'ai pas vu de trous dans le sol de la crevasse. Et il n'y en a pas non plus par ici. Elle n'a pas essayé de trouver de l'eau.

— Et sans eau, elle peut tenir combien de temps à ton avis ?

— Trois jours maximum.

— Plus que deux, donc.

— Ce n'est qu'une enfant. Physiquement en tout cas. Si elle n'a pas été attaquée par un yôma, elle ne doit pas être bien loin.

Shushô s'était un peu reposée derrière le rocher. Elle se réveilla au moment où le soleil commençait à se coucher. Elle avait faim, et soif aussi. Et elle était encore fatiguée. Pour tout dire, elle ne se sentait pas bien du tout.

Elle se tenait là, les yeux ouverts, ne sachant trop quoi faire. Elle n'avait plus la moindre idée de l'endroit où se trouvait le piton rocheux. La lande desséchée s'étendait à perte de vue, et ni les roches disséminées à sa surface ni les herbes ou les arbustes qui poussaient autour ne présentaient de signes particuliers. Tout se ressemblait. C'était déprimant.

Elle saisit une pierre à portée de main et se mit à griffer la surface de la roche à laquelle elle était adossée. Après quoi, elle se remit sur ses pieds et commença à marcher. Maintenant, à chaque fois qu'elle passait à proximité d'un rocher, elle déposait des cailloux à son sommet. De même, elle brisait quelques branches aux arbustes qu'elle croisait.

Il faut que je laisse des marques un peu partout, si je ne veux pas passer deux fois au même endroit sans m'en apercevoir.

Elle ne put s'empêcher de soupirer à l'évocation de cette possibilité.

— De toute façon, qu'est-ce que ça changerait ?...

À chaque fois qu'elle s'asseyait pour faire une pause, elle se demandait s'il valait mieux rester là en attendant qu'on vienne la chercher ou s'il était préférable de continuer. Et à chaque fois, elle se remettait debout et reprenait sa marche. Mais au premier signe de fatigue, elle le regrettait aussitôt.

Je n'aurais jamais dû m'éloigner du grand rocher. Ils auraient bien fini par me retrouver. À moins qu'ils n'aient arrêté leurs recherches...

— « Bien réfléchir avant d'agir », c'était pourtant ma devise... Je vais vraiment finir par me détester !

Maintenant, je n'ai plus qu'une solution : retrouver coûte que coûte ce fichu chemin.

Et elle se remit à marcher. Rapidement, elle sentit à nouveau la fatigue peser sur ses jambes. Ses pas se firent plus lents. Elle avait froid. Elle se demanda si c'était parce qu'elle avait faim ou bien parce qu'il manquait une manche à sa veste.

Cette marche nocturne, traînante et sans but, devenait de plus en plus pénible. L'inquiétude, les regrets, l'épuisement, tout concourait à faire de son errance un calvaire. Elle ne se souvenait même plus du nombre de pauses qu'elle avait faites.

— Ohé !

Elle sursauta. C'était une voix d'homme. Elle tourna la tête.

— Ohé !

Une bouffée de joie lui serra la gorge. Elle était prête à pleurer.

Ils me cherchent encore !

La voix retentit de nouveau derrière elle.

— Je suis ici ! Ici ! cria-t-elle en courant dans sa direction.

Il ne m'entend pas ?

L'homme ne cessait de répéter le même appel. Apparemment, il était seul.

Il a dû fuir quand le grand singe nous a attaqués, et après, il s'est perdu comme moi.

En tout cas, ce sera quand même moins dur de marcher avec lui que toute seule.

— Vous êtes où ? Je suis ici !

— Où ?

Cette fois, il m'a entendue !

Elle courut en jetant des regards autour d'elle. Sa fatigue, ses douleurs, tout s'était envolé. Elle cria de toutes ses forces :

— Je suis là !

Finalement, elle aperçut une ombre près d'un rocher, à quelque distance. Elle ne put se retenir de sourire. Il ne l'avait toujours pas vue ? Il restait là, derrière son rocher, à pousser ses « Où ? Où ? ». Elle se précipita vers lui en criant.

— J'arrive !

L'homme dressa sa tête au-dessus du rocher et leva la main.

— Ici.

De loin, elle ne parvenait pas à voir distinctement les traits de son visage. Elle ne connaissait pas sa voix. Peut-être était-ce un de ceux qui avaient disparu sur le chemin condamné ?

— Vous êtes seul ? demanda-t-elle en continuant d'avancer.

— Seul.

— Moi aussi. Je me suis perdue.

— Moi aussi. Perdu.

L'homme, toujours la main levée, ne bougeait pas de derrière son rocher. Ses yeux plissés donnaient à sa figure étrange un vague sourire.

— Ça va ? Vous n'êtes pas blessé ?

— Pas blessé.

Soudain, un violent courant d'air vint frapper Shushô à la poitrine. Comme pour la repousser en arrière. Shushô ralentit sa marche.

— Vous étiez avec monsieur Shitsu ?

— Avec monsieur Shitsu.

L'homme demeurait immobile, tête et main dressées au-dessus du rocher.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes en train de faire quelque chose, là ?

— Je suis en train de faire quelque chose.

Elle s'arrêta. Pendant un moment, elle s'attarda à observer son visage.

— Vous vous appelez comment ?

— Vous vous appelez comment ?

— Je m'appelle... Vous connaissez sûrement mon nom.

— Vous connaissez sûrement mon nom.

Shushô fit à nouveau un pas... mais en arrière, cette fois. Elle recula lentement.

— Vous êtes un des suivants de monsieur Shitsu, c'est ça ?

— C'est ça.

Elle reculait toujours.

— Vous vous souvenez de son prénom ?

— Je me souviens.

Elle recula encore.

— En fait, vous l’avez oublié, non ?

— En fait, je l’ai oublié.

Elle sentit un frisson lui parcourir le dos. Elle continua à reculer. Elle jetait de temps en temps des regards derrière elle et reculait doucement. L’homme avait toujours la main levée et la fixait des yeux.

— Ohé !

Un courant glacial la pénétra jusqu’aux os. Elle tomba à la renverse. Elle voulut se relever, mais ses membres tremblaient si fort qu’elle en fut incapable. L’homme remua légèrement la main.

Il avait disparu. Elle comprit qu’il venait de bondir par dessus le rocher. Mais entre le moment où elle l’avait vu disparaître et celui où elle avait compris qu’il avait sauté, il avait déjà atterri à côté d’elle.

— Ohé.

Aucune expression sur ce visage. Son cou était large, ses épaules musclées, ses jambes longues et puissantes. Mais du milieu du ventre jusqu’en bas, son corps était couvert d’écailles et ses pattes, comme celles d’un oiseau de proie, étaient prolongées de serres qui s’enfonçaient dans le sol. Une queue, longue comme celle d’un serpent, ondula à ses pieds.

Shushô poussa un hurlement en se protégeant de ses bras. Sans s’en rendre compte, elle avait ramassé des mottes de terre. Elle les lui jeta à la tête. Puis elle ramassa des pierres et les lança également. Tout en reculant sur les fesses, elle ramassait tout ce qu’elle trouvait sous ses doigts et le jetait contre l’homme, ou plutôt le ninyô, un yôma qui pouvait contrefaire l’homme.

Elle recula encore, parvint enfin à se relever et se mit à courir. Le ninyô la rattrapa par les cheveux. Elle cria, se débattit de toutes ses forces en se contorsionnant pour lui faire lâcher prise. Sans trop savoir comment, elle réussit à se dégager. Elle courut vers le premier rocher qu’elle aperçut. Elle le contourna rapidement et se plaqua contre lui, haletante, le front contre la roche. D’un bond, le ninyô passa par-dessus et retomba derrière elle. Elle voulut l’esquiver d’un saut sur le côté, mais il la saisit par le cou et la souleva du sol. Prise comme dans un étau, elle sentait ses jambes se balancer dans l’air. Elle ne pouvait pas bouger. Son regard restait fixé sur la surface grise du rocher.

Elle entendit un cri. Sur le coup, elle crut que c’était elle. Mais elle s’était arrêtée de penser. Le gris de la roche, ses mains appuyées contre la roche, son front qui heurtait la roche, elle s’effondra... Un autre cri. Et puis un choc brutal dans le bas du dos qui la secoua violemment. Elle se retourna, encore hébétée, et s’adossa au rocher. Au même moment, quelque chose de blanc tomba à ses pieds.

Il lui fallut un certain temps, un temps qui lui parut très très long pour comprendre ce qui venait de se passer.

La chose qui gisait devant elle était un bras sectionné au niveau du coude.

C’est cette main qui me tenait. J’allais être écrasée contre le rocher. Et puis le bras du ninyô a été coupé...

Elle leva les yeux. Le ninyô lui tournait le dos. Son corps se balançait par à-coups, et à chaque mouvement, sa queue venait frapper Shushô.

De nouveau, un cri retentit à ses oreilles. Cette fois, elle en était sûre, ce n’était pas le sien.

C'était le cri du ninyô. Un cri étrangement, atrocement humain. Un cri de rage et de douleur. Alors, au milieu de ce corps qui se tordait en fouettant l'air de son bras valide et de son moignon, elle vit quelque chose briller. Une lame pointait entre ses omoplates.



Comme si elle lui avait poussé dans le dos. Shushô fut saisie par le poignet et tirée violemment. Elle releva la tête. Penché au-dessus d'elle, le visage de Rikô lui souriait. Un sourire ami.

— Ah...

Rikô lui adressa un clin d'œil complice. Au même moment, une queue de serpent vint frapper le rocher à côté d'elle. Puis le corps du ninyô le percuta à son tour et s'écroula sur le sol.

— Hé ?

Aux pieds du ninyô, un homme, debout, lui faisait face.

— Alors ? Toujours vivante ?

Incapable d'articuler une parole, elle hocha la tête.

— Tu l'as échappé belle !

Ce n'est pas elle qui allait dire le contraire. Elle acquiesça de nouveau.

— Tu peux te relever ?

D'un coup sec, Gankyû fouetta l'air de son épée pour en faire tomber les gouttes de sang, puis rengaina son arme.

— Je... j'ai vraiment été idiote...

Gankyû haussa les sourcils.

— ... J'ai eu si peur. Je...

Les mots s'arrêtèrent. Les sanglots lui montaient dans la gorge. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, et y enfouit son visage en les entourant de ses bras.

Un bruit de pas qui approchent, une main qui l'attrape au collet... Elle se sentit soulevée du sol.

— Debout ! Il faut partir !

Non, arrête ! Je ne suis pas un chat !

Elle voulut protester, mais n'en fit rien. Ses yeux s'ouvrirent tout grands.

— Gankyû... Ta jambe...

Un rictus amer apparut sur le visage de Gankyû.

— Ah... ça... Il m'a griffé.

— Mais... ça a l'air grave ! Ça va ?

— Pas trop, malheureusement...

Gankyû s'appuya au rocher puis s'effondra.

Son pantalon en grosse toile était couvert de boue. Il était déchiré au-dessus du genou, et le tissu autour était détrempé. Shushô avait bien remarqué qu'il s'était tenu la cuisse avant de s'écrouler. Elle s'agenouilla près de lui et se pencha sur sa jambe. La chair était profondément lacérée. Rikô s'approcha.

— Gankyû... dit doucement Shushô.

— Tais-toi. Quand tu parles comme ça, ça me déprime, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il tendit un bras vers son genou, mais il dut arrêter son geste. Il grimaçait. Rikô se tourna vers Shushô.

— Enlève-lui sa jambièrre et découpe son pantalon, commanda-t-il.

Il courut vers un gros rocher situé à proximité. Shushô retira la protection qui recouvrait le tibia de Gankyû. Elle était déjà lourde de sang. Elle essaya ensuite de retrousser sa jambe de pantalon, mais celle-ci collait tellement à l'os qu'elle n'y arriva pas. Elle tenta de la déchirer. À mains nues, cela semblait impossible. La toile était bien trop résistante.

— Je m'en occupe, dit Rikô, revenu avec les montures.

Il dégaina son épée d'un geste vif et glissa la pointe sous le tissu. Il le fendit en deux jusqu'à mi-cuisse. Shushô ne put s'empêcher de détourner les yeux. Au-dessus du genou, un morceau de chair avait été arraché. Le sang débordait de la plaie comme de l'eau d'un étang.

— Tu peux plier ta jambe ? demanda Rikô.

— Je sais pas. Elle est tout engourdie. Passe-moi une corde et le sac qui est accroché sur le haku... non, sur Seisai. C'est le petit, celui qui est à son cou.

Shushô arrêta Rikô avant qu'il ne se relève, et courut vers les montures. Elle prit une corde parmi les affaires sanglées sur le dos du sôgu, qu'elle jeta à Rikô, et détacha le petit sac de cuir.

Rikô coupa un bout de la corde qu'il noua autour de la cuisse de Gankyû. Celui-ci passa son épée glissée dans son fourreau sous le lien et la vrilla pour le tendre.

— Tu t'en es bien tiré tout à l'heure, dit Gankyû.

— Merci, répondit Rikô en souriant.

Il fronça les sourcils.

Ils avaient d'abord entendu Shushô qui parlait avec un homme. Mais Gankyû n'avait pas tardé à comprendre qu'ils avaient affaire à un ninyô. Ils s'étaient ensuite séparés : l'un s'était approché par-devant, l'autre par-derrière. C'est Rikô, arrivé le premier près de Shushô, qui avait tranché le bras de la créature. Gankyû s'était chargé de l'achever. Rikô avait ensuite vu Gankyû perdre l'équilibre et n'avait pas compris tout de suite que Gankyû avait voulu protéger Shushô des coups de queue que le ninyô lui donnait en se débattant. C'était bien digne d'un shushi ! C'est vrai qu'avec un homme capable d'entrer seul dans la mer Jaune, il fallait s'attendre à tout. Rikô avait été très impressionné par l'habileté au combat de Gankyû. Mais si cette habileté lui avait effectivement permis de protéger Shushô, elle avait aussi été la cause de son malheur.

— Gankyû... Hé ! Ça va ? dit Shushô en revenant, le sac dans les bras.

— Il en faut plus pour tuer un shushi, tu sais.

— Mais...

— Et toi, tu n'es pas blessée ?

— Non, grâce à vous. Mais j'ai vraiment cru que la chance avait fini par m'abandonner. Merci à tous les deux.

Gankyû leva les yeux vers elle en esquissant un sourire.

— Oui, la chance...

— En tout cas, c'est bien la première fois que je te vois utiliser ton épée autrement que pour couper des branches ! T'es plutôt doué, dis donc ! plaisanta Shushô pour détendre l'atmosphère.

Gankyû prit un air étonné. Il tira une gourde en bambou et une pochette en cuir du sac que Shushô lui avait apporté.

— T'es même remonté dans mon estime, tu sais ! continua Shushô.

— Cet honneur me touche. Mais c'est surtout Rikô qu'il faut remercier. S'il ne lui avait pas coupé le bras, tu peux être sûre que ta petite bouche bavarde se serait retrouvée collée au rocher. L'affreux t'aurait définitivement fermé le clapet !

Il versa le contenu de la gourde sur sa blessure. Une grimace déforma son visage. Le liquide sentait l'alcool. Il y répandit ensuite un peu de la cendre qu'il y avait dans la pochette.

— Ah, c'était toi. Merci Rikô. J'aurais pas cru.

— Oui, moi non plus, reprit Gankyû. Je pensais que t'étais seulement riche et doué pour les prises de tête, mais je dois avouer que t'es plutôt habile à l'épée. Lui trancher le bras sans toucher Shushô, fallait le faire !

Rikô se fendit d'un grand sourire.

— Il faut bien que j'aie un peu de mérite à me trouver ici, je n'avais encore servi à rien jusqu'à présent ! Mais heureusement que c'était un ninyô et qu'on t'a entendue parler avec lui. Si c'étaient tes cris qui nous avaient attirés jusqu'ici, on serait probablement arrivés trop tard. Et puis faut dire aussi que tes petits tas de pierres, c'était vraiment une bonne idée. Sans eux, on aurait eu beaucoup de mal à retrouver ta trace.

— Depuis le début, je vous l'ai dit que j'étais une tête, vous voulez jamais me croire ! fit Shushô en rigolant.

Elle se tourna vers Rikô, l'air interrogatif.

— Dis-moi, tu n'as pas l'air d'un militaire, mais tu n'aurais pas été dans l'armée ?

— Ah oui, autrefois, un peu.

— C'est pour ça que tu as un sôgu.

— Que j'avais un sôgu. J'ai échangé Seisai contre le haku.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que j'ai déjà eu pas mal de sôgu dans ma vie mais jamais de haku, j'en rêvais, tu vois...

— T'es un drôle de type, toi...

— Shushô, va chercher l'eau, s'il te plaît, lui demanda Gankyû.

— Oui.

Elle courut vers le sôgu et en revint avec une outre pleine qu'elle donna à Gankyû.

— Rikô, qu'est-ce que tu as dans tes bagages ? demanda Gankyû.

— C'est un gôshi qui me les a préparés, je dois donc avoir à peu près la même chose que toi.

— Bien. Alors, partez maintenant.

— Non ! Gankyû !

C'est Shushô qui avait crié.

— Écoute, continua Gankyû. Ils ont dû renifler l'odeur du sang. Ils vont pas tarder à rappliquer.

Et y a assez d'un éclopé comme ça. Je me débrouillerai, vous en faites pas. Rikô, tu peux reprendre le sôgu.

— Arrête tes bêtises ! cria Shushô.

— Je suis très sérieux.

Gankyû appliqua sur sa blessure une pièce de cuir qui dégageait une odeur bizarre et enroula un vieux tissu par-dessus.

Rikô fixa le tout avec un bout de corde en coinçant le fourreau de l'épée.

— Réponds-moi franchement, dit Rikô. Qu'est-ce qui te sera le plus utile, le haku ou le sôgu ?

— Laisse-moi le haku.

— ... D'accord.

— Attendez ! cria Shushô. Qu'est-ce que vous faites ? Il est hors de question qu'on abandonne Gankyû !

— Rassure-toi, va. Si je n'avais aucune chance de m'en tirer sans vous, je ne vous dirais pas de partir. Les Kôshu n'ont pas le goût du sacrifice.

Il prit dans son sac une chose qui ressemblait à un bout d'écorce ou à une racine séchée et se mit à la mâcher.

— Allez ! Partez ! Il vaut mieux que je reste seul, dit-il en mâchonnant.

— Non ! Pas question ! C'est complètement insensé !

— Arrête de crier comme ça. Seisai est tout agité. Les yôma ne doivent pas être loin. Et t'inquiète pas, va. C'est pas si grave. Des blessures comme ça, j'en ai eu d'autres.

Mais même dans l'obscurité de la nuit, Shushô voyait bien que son front et ses joues étaient moites.

Pas grave ? Et cette sueur, alors ?

— Rikô, aide-moi, dit-elle. On va essayer de le faire monter sur le sôgu. Avec Seisai, ce sera plus facile.

Elle s'approcha de Gankyû pour lui prendre le bras, mais il repoussa sa main.

— T'as pas entendu ce que j'ai dit !? Je vous ai dit d'y aller. Je préfère que vous ne soyez pas là. Ça m'arrange. Je tiens pas à perdre ma vie pour vous. Tout seul, je pourrai encore me débrouiller. Donc je vous demande de me laisser et de partir.

Il releva les pans coupés du bas de son pantalon et remit sa jambière.

— Il n'en est pas question ! Je te l'ai déjà dit et je n'aime pas me répéter ! cria Shushô. Alors tu choisis : soit tu viens avec nous, soit c'est moi qui reste ici, et tu devras te coltiner ce fardeau.

— Ni l'un ni l'autre. Rikô, ligote-la et charge-la sur le sôgu.

— Arrête ! Je ne suis pas un paquet !

Au même instant, comme frappées par le cri de Shushô, les deux montures levèrent la tête vers le ciel rempli d'étoiles.

— C'est déjà trop tard, j'ai l'impression, murmura Rikô. Ils arrivent.

Seisai poussa un rugissement, le cou tendu vers la nuit noire.

— Gankyû, je fais quoi ? demanda Rikô.

— Pars avec elle.

— Et toi, Shushô ?

— Je ne partirai pas. Si tu veux y aller, vas-y tout seul.

— D'accord, dit Rikô en souriant. Je combine les deux avis, alors.

Il partit en courant et sauta en selle. Gankyû n'eut même pas le temps de lui lancer une injure, ni Shushô de l'arrêter.

— Tenez bon ! Je vais prévenir les gôshi. Je les ramènerai ici.

— Quel salaud !

— Ça, pour une combine... Il nous a bien eus...

— Et tu réagis même pas ! s'emporta Gankyû.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? J'avais décidé de rester. Alors, tout va bien.

— Je t'avais dit de...

— C'est bon. Avec le sùgu, Rikô arrivera à rattraper les gôshi. Maintenant, il suffit de se débrouiller jusqu'à ce qu'ils reviennent.

— On va se débrouiller, comme tu dis ? Il n'y a rien à faire.

— T'en fais pas, va, dit-elle en riant. Tu sais bien que je suis chanceuse.

— Oui, ben ta chance vient de t'abandonner, ma petite ! Amène le haku !

Il se releva en s'appuyant au rocher.

— Enfin, tu te bouges ! lança-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

Elle courut vers le haku et se saisit des rênes. L'animal avait l'air d'hésiter. Il continuait à fixer le ciel, les oreilles frémissantes. Shushô le tira jusqu'au rocher. D'un mouvement maladroit mais encore énergique, Gankyû parvint tant bien que mal à se hisser sur le dos de la monture. Il tendit la main à Shushô.

— Ça va ? Pas trop mal ? lui demanda Shushô.

— Je t'ai déjà dit que c'était pas grave.

Mais on voyait bien, à sa difficulté de passer son pied dans l'étrier, que son genou était déjà tout engourdi. Le remède qu'il avait avalé avait sûrement calmé la douleur, mais il avait aussi amoindri ses réflexes. Gankyû aida malgré tout Shushô à se mettre en selle devant lui et donna trois tapes sur le cou du haku.

À toi de jouer, maintenant.

L'animal redressa la tête brusquement et partit au galop. D'instinct, il essayait d'échapper au danger. Ce qui voulait dire qu'il était encore temps de fuir. Dans le cas contraire, il serait resté sur place et aurait cherché un endroit où se cacher.

Il prit son élan et décolla. Immédiatement, Gankyû tira sur ses rênes pour l'obliger à rester à basse altitude, après quoi il le laissa faire. Mis à part les chevaux, toutes les chimères, même les ânes (auxquels appartiennent les haku), connaissent très bien la mer Jaune. C'est leur gros avantage. Ils savent parfaitement quoi faire pour se protéger des yôma.

Peu de temps après, Gankyû perçut un bruit d'ailes dans son dos. Shushô remua sur sa selle. Il plaqua aussitôt une main sur sa bouche. Elle tourna la tête vers lui et acquiesça : pas crier, d'accord, elle avait compris.

Le haku planait maintenant au-dessus du sol à une allure moyenne. C'était sans doute plus fatigant pour lui que de voler à pleine vitesse en profitant de son inertie, mais c'était aussi plus silencieux. Gankyû entendit à nouveau derrière lui des bruits d'ailes mêlés à des cris stridents. Probablement des yôchô en train de se disputer leur future proie.

Jusqu'ici, le haku avait suivi la direction empruntée par Rikô, mais il fit soudain demi-tour et commença à se faufiler entre les rochers. Il traversa la lande, survola une grande dépression couverte d'arbustes et approcha bientôt d'un bois parsemé de blocs de pierre.

Non, je peux pas... se dit Gankyû. En bon haku qu'il est, il se souvient de l'endroit où on peut se mettre à l'abri. C'est pour ça que je le préfère au sîgu. Je comptais bien aller me planquer là-bas, mais maintenant que Shushô est avec moi, c'est plus possible...

À contrecœur, il tira sur les rênes de sa monture et lui fit prendre une autre direction. Le haku en parut troublé. Il ne comprenait pas pourquoi son maître refusait d'aller là où ils seraient en sécurité. Il lui obéit cependant et courut à travers bois.

Puis il fit un grand bond pour s'arracher du sol. Gankyû appuya brusquement sur la tête de Shushô pour la lui faire baisser et en fit autant. Ils traversèrent la cime des arbres. Shushô aperçut alors quelque chose qui brillait en contrebas.

— Il y a un yôma en dessous !

— T'inquiète pas, il vole pas.

Le ciel commençait à prendre une teinte violacée. Le jour se levait.

— Couche-toi en avant.

Mais c'était déjà trop tard.

— Gankyû ! Regarde ! dit-elle sans élever la voix.

Elle pointait son doigt vers le sol.

— J'ai vu des lumières ! Il y a quelqu'un !

Le bois allait en s'épaississant et devenait une véritable forêt. Au-delà, on apercevait deux collines au sommet dénudé, au bas desquelles deux ou trois points lumineux semblaient indiquer la présence de feux.

Le haku poursuivait sa route en les laissant derrière lui. Shushô s'empara des rênes et tenta de le stopper.

— Arrête, Shushô !

— Mais t'as pas vu ? Il y a des maisons là-bas ! cria-t-elle.

Gankyû fit un bruit avec sa langue.

— Tu dois te tromper.

— Mais non, je te dis ! Je les ai très bien vues !

Le haku continuait à fendre l'air. Shushô se retourna. Elle ne voyait plus les maisons, mais le scintillement des foyers ne faisait aucun doute.

— T'as rien vu, dit Gankyû.

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu m'entends ? T'as rien vu. D'accord ?

— Pourquoi ?

— Si tu prétends encore avoir vu quelque chose, je te balance par-dessus bord.

Elle jeta un œil en dessous d'eux. Au sol, quelque chose semblait les suivre à la course entre les arbres.

De cette hauteur, c'est sûr que je serai morte avant que les yôma me sautent dessus !

— Vas-y si t'es capable, balance-moi.

— Shushô ! Arrête tes conneries !

— Il n'y a que les animaux qui obéissent sans comprendre pourquoi. Si tu me traites comme du bétail, c'est même pas la peine de me menacer. Tu n'as qu'à me jeter tout de suite !

Elle avait à peine fini sa tirade que quelque chose traversa subitement son champ de vision. Le haku poussa un hennissement. Un peu comme un cheval, mais en plus grave. Shushô n'avait pas eu le

temps de voir ce que c'était. Elle s'interrogeait encore lorsqu'elle vit des ailes passer juste devant ses yeux.

Le haku vira de bord et piqua vers le sol. Shushô ne cria même pas tant la manœuvre avait été brusque. Il fonçait droit vers le bois. La cime des arbres se rapprochait à une vitesse vertigineuse. Shushô perçut un bruit qui lui vrilla les tympans. On aurait dit un grincement de ferrure. Elle ne l'avait pas vu arriver.

Le monstre ressemblait à un rapace à deux têtes. Il fondit sur le haku en poussant des cris stridents. Celui-ci l'esquiva en se jetant sur le côté, mais le yôchô fit rapidement volte-face et revint aussitôt à la charge. Au deuxième assaut, il rencontra la lame de Gankyû qui le précipita dans le vide.

Le haku poussa un nouveau hennissement. Au loin, sur le fond bleu foncé du ciel, Shushô vit un animal sans ailes qui approchait en zigzaguant.

— Merde... lâcha Gankyû.

Il dirigea le haku vers une colline couverte de rochers et d'arbustes. Ils la survolèrent et amorcèrent leur descente vers le bois qui la bordait. Gankyû semblait chercher quelque chose dans le sac accroché devant lui. Il fouillait à tâtons sans parvenir à trouver ce qu'il voulait. Les bagages étaient ceux de Rikô. Mais s'ils avaient été préparés par un gôshi, cela devait forcément y être. Il finit par en sortir une corde noire.

— Détache les bagages ! Et n'oublie pas l'eau ! dit-il d'un ton sec.

Le haku s'était à peine posé au sol que Gankyû lui ordonna de se coucher sur le ventre. Il mit pied à terre en ménageant sa jambe blessée et noua un bout de la corde à ses rênes. Puis il courut à un arbre et attacha l'autre bout.

— Gankyû, j'ai déchargé les bagages. Et maintenant ?

Il revint vers le haku, prit les sacs des mains de Shushô et se tourna vers l'animal. Il flatta son cou quelques instants.

— T'as pris l'eau ?

— Oui.

Il attrapa l'épaule de Shushô, s'y appuya et se mit à courir en traînant la jambe, laissant derrière lui le haku.

— Gankyû... Le haku...

— C'est bon.

— Quoi, c'est bon ?

Elle se retourna.

Il l'a lui-même attaché à l'arbre...

— Dépêche-toi !

— Mais attends !

La corde était longue. Le haku aurait pu se déplacer un peu. Mais il resta couché, immobile, obéissant à l'ordre de son maître. Il les regardait innocemment s'éloigner vers le bas de la colline.

— Les yôma vont venir. Il ne pourra pas s'enfuir. C'est...

— Oublie. C'est bon comme ça.

— C'est trop cruel...

— Tu m'as demandé un jour de lui donner un nom. Tu te souviens ?

Oui. C'est au moment où nous sommes entrés dans la mer Jaune.

— Eh bien, maintenant tu sais pourquoi les Kôshu ne nomment jamais leur monture.

Ils se mirent à courir en se faufilant entre les arbustes. Chancelant, trébuchant, ils passaient d'un rocher à l'autre pour s'y cacher.

Non ! cria presque Shushô au fond d'elle-même, lorsque résonna au loin le hennissement du haku. Elle secoua la tête. Elle ne voulait pas entendre ça.

— Ne pleure pas, petite demoiselle.

— Laisse-moi, murmura Shushô.

Je ne pourrai jamais oublier le dernier regard de ce haku...

— Si je donne un nom à ma monture, je pourrai pas m'empêcher de m'y attacher. Tu comprends ? La voix de Gankyû avait quelque chose d'inhabituel. Une sorte de gravité.

— Idiot...

— Tu vas encore m'accuser d'être sans pitié ? C'est ça ?

Il se tourna vers elle et la regarda dans les yeux.

— Si tu penses ça, c'est que t'es vraiment nul, murmura-t-elle.

Elle releva un peu l'épaule pour qu'il s'y appuie plus facilement.

— On n'a pas le choix, je sais. Si on veut avoir une chance de s'en sortir, il faut que les yôma nous laissent tranquilles jusqu'au lever du jour. On est obligés de le sacrifier pour les attirer là-bas. Mourir avec lui pour ne pas l'abandonner n'aurait servi à rien. Ça ferait sans doute une histoire très touchante, mais au bout du compte, c'est pas ça qui l'aurait sauvé.

— Je vois que tu as bien compris maintenant...

— Arrête de me sous-estimer, s'il te plaît.

Elle s'essuya le visage avec sa manche en reniflant et hâta le pas.

Aller le plus loin possible. Là où on ne pourra plus entendre ces hennissements...

— Vous êtes trop nuls, les Kôshu. Tu me dis que vous ne donnez pas de nom à vos montures parce que vous pouvez être obligés de les sacrifier un jour. Mais c'est ridicule.

Gankyû se tourna vers Shushô, l'air interrogatif. Ils se dévisagèrent quelques instants.

— Quand tu t'adressais au haku, tu lui disais « tu ». Comme si c'était quelqu'un. C'est la preuve que tu éprouvais de l'affection pour lui. Si tu t'étais contenté de l'appeler par son nom, tu aurais sans doute pu te sentir moins proche.

Gankyû ne sut quoi répondre. Il vit les larmes monter dans les yeux de Shushô. Il préféra se concentrer sur sa course. Mais au fond de lui, il sentit son cœur se serrer. Une boule lui monta à la gorge.

Shushô a raison. C'est la neuvième monture que je perds. Je sais exactement combien j'en ai eu jusqu'à présent. Je ne les ai pas oubliées. Aucune. Quand je vois une monture de la même espèce, je ne peux pas m'empêcher d'y repenser. C'est d'ailleurs pour ça que j'en ai jamais eu deux de la même espèce. Certains shushi choisissent toujours la même au contraire. Mais c'est pareil.

— Excuse-moi, c'est ma faute, dit Shushô.

— Pardon ?

— C'est parce que je suis restée avec toi que le haku a dû être sacrifié. Sans moi, vous auriez pu aller vous réfugier dans l'endroit qu'on a vu tout à l'heure. C'est pour ça que tu voulais rester seul

avec lui. Je me trompe ?

Appuyé sur son épaule, Gankyû la regardait, l'air absent.

— C'était quoi, ces maisons qu'on a aperçues ? C'est ça que je n'aurais pas dû voir ? C'est là-bas que tu voulais aller te mettre à l'abri ?

Gankyû ne disait toujours rien. Il paraissait essoufflé et peu disposé à parler.

— Si je te laisse maintenant, est-ce que tu pourras encore y aller ? Tu peux y arriver, tu crois ?

Il s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je veux juste dire que si tu penses pouvoir retourner là-bas, je suis prête à te laisser y aller sans moi.

— Tu es vraiment...

Gankyû s'assit sur le sol. Ils venaient de s'enfoncer entre des rochers aux parois élevées qui les protégeaient.

— Tu peux y arriver ? Si oui, je continue toute seule. J'attirerai les yôma en criant, et j'attendrai Rikô.

Gankyû regardait le visage de cette enfant qui venait de mettre un genou à terre à ses côtés. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui la poussait à agir ainsi.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il.

— Je me sens responsable. Mais tu n'es pas complètement innocent dans cette affaire. Tu aurais dû nous dire qu'il y avait un endroit où tu pouvais te réfugier. Si tu me l'avais expliqué, j'aurais sûrement compris.

— Tu crois ? dit-il en lui souriant.

— Bien sûr. Mais tu ne dis jamais vraiment les choses. Moi, j'ai juste pensé que tu voulais faire le brave. C'est de ta faute aussi : « On récolte ce qu'on a semé. »

— Tu as peut-être raison...

— Mais je n'aurais pas dû insister, c'est vrai. C'est pourquoi je voudrais pouvoir me racheter. Vis-à-vis de toi et du haku. Donc, si tu te sens capable d'aller jusque là-bas, je suis prête à servir d'appât pour te faciliter la tâche... Seulement, je n'ai pas l'impression que tu puisses y arriver dans cet état.

Gankyû eut un sourire amer.

— Non, moi non plus.

— Je pourrais peut-être y aller pour leur demander du secours ?

— Je pense pas que ce soit une bonne idée. Tu te ferais tuer avant.

— Bon, alors, je t'accompagne là-bas, et après, j'oublie ce que j'ai vu.

Gankyû s'allongea sur le dos et tourna les yeux vers le ciel.

— Shushô, pourquoi tu es entrée dans la mer Jaune ?

— Pour devenir reine.

— Alors tu dois continuer ta route. Je me débrouillerai sans toi.

— Mais tu as besoin d'une canne. Sans moi pour t'appuyer, tu n'y arriveras pas.

— Si tu viens avec moi, tu devras devenir kôshu.

Elle le regarda avec l'air de ne pas comprendre.

— Tu veux dire que si j'appartenais au peuple kôshu je pourrais y aller ?

— Est-ce que tu sais au moins ce que ça signifie, « appartenir au peuple kôshu » ?

— Tu te moques de moi ? Tu cherches encore à m'énervé, ou quoi ?

— Mais non, pourquoi ?

— Tu penses peut-être qu'une gamine comme moi est incapable de comprendre les conditions et la vie du peuple kôshu, c'est ça ?

— Et tu les comprends ?

— C'est facile de dire que je ne suis qu'une gamine, parce que effectivement j'en suis une. Et c'est vrai aussi que je ne connais pas bien le peuple kôshu. Mais ça ne t'autorise pas à penser que je ne suis qu'une petite écervelée qui ne connaît rien du monde.

— Ah bon ? Parce que tu en sais quelque chose du monde ? fit-il, l'air moqueur.

Shushô le foudroya du regard.

— Tu as des yeux, non ? Tu as des oreilles ? Il y a beaucoup de choses qu'on peut comprendre dans ce monde pour peu qu'on sache voir et écouter.

Gankyû prit un sourire méchant.

— Mais dis-moi, petite demoiselle, est-ce que tu as déjà eu un ami kôshu ?

— Mon père est un grand marchand de Renshō, très connu.

— Tu es bien une demoiselle, alors. Félicitations !

— Arrête avec ça !

Gankyû, surpris, l'incita à baisser la voix d'un geste de la main.

— Ne crie pas comme ça, voyons !

— Si tu veux que je reste calme, tu n'as qu'à pas me provoquer. Oui, ma famille est riche et a beaucoup d'affiliés, et alors ?

Son visage était rouge de colère.

— Pendant que j'allais à l'école vêtue d'une robe de soie, Keika, une de nos affiliés, n'avait qu'un vieux vêtement de coton tout rapiécé à se mettre. Et je me disais que ça devait être bien dur de travailler comme elle, toute la journée. Pendant la traversée, j'y ai souvent repensé. Et j'ai vraiment compris ce qu'elle devait endurer.

On a presque le même âge, mais je vis dans l'opulence, alors qu'elle, elle est à mon service.

— Les affiliés sont des fumin, poursuivit Shushô. Ce sont des gens qui ont tout perdu, leur terre, leur emploi, leur maison, et qui ont dû quitter le bourg dans lequel ils avaient un état civil. Pour survivre, ils n'ont souvent pas eu d'autre choix que d'entrer au service de quelqu'un. Ça les met à l'abri de la faim, mais en contrepartie ils ne peuvent rien faire sans l'autorisation de leur maître. D'après mon maître d'école, le Livre des lois de la Terre interdit de pratiquer le commerce des esclaves. Mais en quoi les affiliés sont-ils différents des esclaves ? Tu peux me dire ? En fait, il n'y a que le nom qui change.

Gankyû continuait à l'observer en silence.

— On pense que le maître prend un fumin sous son toit parce qu'il a pitié de son malheur ; et qu'en retour le fumin le sert durant sa vie entière pour le remercier de sa bonté. C'est très touchant, comme histoire. Mais c'est un beau mensonge ! En réalité, le fumin sait parfaitement qu'en devenant affilié il devient aussi esclave. Seulement, il ne sait pas comment survivre autrement.

— Je vois...

— Tu sais, l'affilié casse la tablette en bois qui lui sert de passeport quand il entre au service de son maître.

Gankyû acquiesça. Il était au courant.

Le passeport, c'était le seul document témoignant de l'identité d'une personne. Chacun recevait le sien au bureau administratif du bourg auquel il appartenait. Si quelqu'un restait absent de chez lui plus de sept années, il était considéré comme décédé, et le royaume avait alors le droit de confisquer sa terre et sa maison. Mais si le disparu revenait finalement, et qu'il était toujours en possession de son passeport, il pouvait demander qu'on lui restitue ses biens. C'est pour cette raison que la plupart des fumin étaient obligés de casser leur passeport, et qu'on les désignait parfois sous le terme de kassei, c'est-à-dire « dont le passeport a été cassé en deux ». Cela valait aussi pour l'enfant vendu à un maître gôshi ou shushi.

— En cassant son passeport, l'affilié jure fidélité à son maître. Et ses enfants, s'il en a, deviennent eux aussi des affiliés. Ils doivent travailler comme leurs parents et ne peuvent pas aller à l'école. À leur majorité, comme ils ont été obligés de casser leur passeport, le royaume ne peut pas leur attribuer une terre. Ils sont donc dans l'incapacité d'acquérir leur indépendance, et du coup ils ne peuvent ni se marier ni avoir des enfants. Tout ce qu'ils ont le droit de faire, c'est de servir leur maître. Et lui, il nourrit ses affiliés mais se garde bien de les payer. Parce qu'il craint que s'ils parviennent à économiser, ils puissent un jour s'enfuir. Il ne leur fournit que le strict nécessaire. Quand ils deviennent vieux, s'ils vivent jusque-là, ils ne peuvent pas finir leurs jours dans le rike, la maison communale, parce qu'ils n'ont plus d'état civil. Ils travaillent jusqu'à leur dernier souffle. Et à la fin, quand ils meurent, ils sont traités comme des « visiteurs », enterrés dans le terrain vague au nord du bourg. C'est ça, la vie d'un affilié.

Gankyû se contentait de hocher la tête sans rien dire.

— Keika ne pourra retrouver sa liberté qu'à la mort de mon père. Et encore, seulement si ma mère n'est plus en vie. Parce que si ma mère est encore vivante, c'est elle qui héritera des biens de mon père, y compris les affiliés. La famille Sô ne disparaîtra vraiment qu'à la mort de mes deux parents. Ce n'est qu'à ce moment-là, quand le royaume aura récupéré ce qu'ils possédaient, que Keika cessera d'être une affiliée.

— Mais en fait, le royaume reprend rarement les biens d'une personne décédée.

— Exactement. Mon père a déjà cédé une grande partie de ses propriétés à mon frère, notamment la plupart de ses magasins. À l'heure où il mourra, officiellement, il ne sera sans doute plus qu'un vieillard désargenté, et le royaume n'aura rien. Tout sera déjà passé dans les mains de ses enfants, et les affiliés aussi, évidemment.

Gankyû continuait à opiner du chef.

— C'est vrai que je n'ai pas d'ami kôshu, mais j'ai toujours vécu avec des fumin. Je me suis souvent demandé pourquoi on me donnait à moi de jolis vêtements et pas à Keika ; pourquoi je ne pouvais pas manger avec elle ; pourquoi elle ne logeait pas dans le bâtiment principal ; pourquoi nous ne mangions pas la même chose alors que c'étaient les mêmes cuisiniers qui préparaient nos repas. Certes, je ne suis jamais devenue fumin moi-même. Mais je ne laisserai personne dire que je ne les comprends pas.

— Je vois...

— Je ne connais pas bien le peuple kôshu, c'est un fait. Mais j'ai quand même compris une chose. C'est que la différence entre les affiliés et les Kôshu, c'est que les premiers vivent dans une cage dorée, alors que les Kôshu sont libres dans la mer Jaune. À la base, ce sont tous des fumin. Mais les premiers font semblant de mener une vie normale au prix d'une soumission à leur maître. Alors que

les seconds préfèrent rester entre eux et se désigner comme un peuple, plutôt que d'essayer vainement de mener une vie à laquelle ils n'ont pas droit. Et je préfère, moi, avoir un passeport rouge, plutôt que de vivre sous l'autorité d'un maître.

— Mais tu veux devenir reine, non ?

— Absolument. Mais si je ne suis pas choisie, je deviendrai volontiers l'une d'entre vous, une Kôshu. Pourquoi pas shushi, ça m'irait très bien.

— Reine ou shushi ? C'est ça ?... C'est assez amusant.

— Et alors ? Je ne sais pas si tu es au courant, mais le roi non plus n'a pas d'état civil.

Gankyû ne put retenir un petit rire.

— Mais tu sais, nous, les Kôshu, nous ne voulons pas de roi.

Gankyû était né au royaume de Ryû. À cause de la guerre civile, ses parents avaient émigré au royaume de En et avaient perdu leur état civil. Devenus fumin, ils s'étaient retrouvés à la rue, exclus des richesses dont ils voyaient bénéficier le peuple de En. Leur terre leur avait été confisquée, ils ne pouvaient plus subvenir aux besoins de leur enfant. Ils avaient tout perdu.

— Le roi ne nous aide pas, c'est certain. Mais ça nous est égal, puisque de toute façon nous n'avons pas l'intention de nous poser quelque part pour cultiver la terre. Si le royaume de Kyô est dévasté, nous pouvons toujours aller ailleurs.

— Ah oui ?

— Tu crois vraiment que le roi est indispensable dans ce monde ? On dit que lorsque le roi quitte le droit chemin et meurt, les calamités s'abattent sur le royaume. Mais alors, pourquoi on ne le séquestre pas ? Pourquoi on ne le tient pas à l'écart du pouvoir ? Ce serait mieux, non ? Il ne pourrait plus faire le bien, mais il ne ferait pas le mal non plus.

Shushô ne voyait pas très bien où il voulait en venir.

— Tu penses sans doute que la compassion du kirin peut sauver le peuple. Mais n'importe qui peut faire preuve de compassion, pas besoin d'être un kirin pour ça. En réalité, on n'a besoin ni de roi ni de kirin si on est prêt à se passer de l'aide du royaume. On ne souhaite avoir un roi que dans la mesure où on dépend de lui. Et ceux qui réclament un roi ne sont pas différents, dans le fond, des fumin qui deviennent affiliés et s'abandonnent à la prétendue bonté de leur maître. Ce ne sont que des esclaves.

Le peuple kôshu est un peuple qu'aucun roi ne peut dominer. C'est un peuple qui échappe à la volonté céleste. Un peuple de yôma dont la mer Jaune est la patrie.

— Si tu désires avoir un roi, tu ne pourras jamais être une Kôshu.

— Je crois que tu m'as mal comprise, dit Shushô en riant. Je ne veux pas *avoir* un roi. Je veux *être* roi. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Elle se tut et tourna les yeux vers les premières lueurs de l'aube.

— Le jour se lève. On bouge, ou tu veux que je te laisse continuer seul ?

Gankyû se releva avec effort.

— Prête-moi ton épaule.

— Tu peux marcher ? Ça ira ?

— Je pense que je pourrai arriver jusque-là.

— Là, où ?

Il leva la tête vers le ciel.

— Le bourg des Kôshu.

Sixième partie

Ceux qui entraient dans la mer Jaune ne pouvaient en ressortir qu'au jour de l'Ankô suivant. Jusque-là, ils devaient s'accommoder des duretés de la vie en plein air, dormir à la belle étoile et se contenter de l'ombre protectrice d'un arbre pour se reposer, même s'ils tombaient malades ou souffraient d'une blessure.

Il fallait remonter à une époque très ancienne pour savoir comment les choses avaient commencé. On disait que les shushi et les gôshi d'alors, qui pénétraient dans la mer Jaune pour chasser, cueillir des plantes ou ramasser des minéraux, s'étaient mis à accumuler des pierres dans un endroit qui leur était familier. Petit à petit, ils avaient assemblé les matériaux nécessaires à la construction de huttes sommaires et avaient ainsi fini par aménager des lieux sûrs pour se reposer sans craindre les yôma.

Les Kôshu n'avaient jamais eu de patrie. La plupart n'avaient même pas de domicile. Au fil des siècles, ils étaient devenus de plus en plus nombreux à choisir de vivre de façon permanente dans la mer Jaune. Aussi, ce qui au départ n'avait été qu'un simple groupement d'abris de fortune avait fini par se transformer en un véritable ri.

— Mais s'il n'y a pas de riboku, on ne peut pas vraiment considérer ça comme un ri, non ? demanda Shushô.

— Au début, il n'y en avait pas, c'est vrai, répondit Gankyû, toujours appuyé sur son épaule.

— Au début ?

— Est-ce que tu sais comment on fait pousser un riboku ?

— Non, on ne me l'a jamais dit.

— Il suffit de faire une bouture. Rien de plus simple. La seule condition, c'est que cette bouture provienne du riboku du palais royal.

On disait que le riboku qui poussait dans le palais royal soutenait le royaume. Le riboku du palais royal, c'est l'arbre qui porte les fruits d'où naissent les enfants du roi, et qui peut aussi porter ceux de n'importe quelle nouvelle espèce animale ou végétale dont le souverain aurait le désir. Il suffisait de couper une de ses branches et de la mettre en terre où que ce soit sur le territoire du royaume pour qu'elle prenne racine et donne à son tour un riboku, un riboku ordinaire cette fois, bien sûr.

— Je ne savais pas.

— Les Kôshu voulaient un riboku pour que ses fruits deviennent le véritable peuple de la mer Jaune.

— Alors vous avez volé une branche dans le palais royal !?

— Mais non, c'est pas possible. Et puis d'abord, à quel roi l'aurait-on volée ? La mer Jaune ne fait partie d'aucun royaume.

— Alors ?

— Le dieu du peuple kôshu a exaucé ses prières et lui a donné des branches de riboku.

La légende voulait que l'Empereur céleste, en réponse aux supplications de Kenrô Shinkun, la divinité tutélaire de la mer Jaune, ait fait don de douze branches de riboku au peuple kôshu.

— C'est impossible.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce que, d'après mon maître d'école, il n'y a pas de dieux dans ce monde. Ils n'existent que dans l'imagination des hommes. Ce n'est qu'une belle légende. C'est pas vrai ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que le peuple kôshu y croit. Et si c'est une légende, elle n'est pas très vieille. Shinkun a donné les riboku il y a trois ou quatre cents ans, tout au plus.

— Et ces branches ont pris racine ?

— Oui. Mais Shinkun nous a ordonné de ne jamais révéler ce secret à ceux qui n'appartiennent pas au peuple kôshu.

Certes, les dieux avaient bien donné des branches de riboku à Shinkun. Mais ils l'avaient fait plus ou moins contraints et forcés, sous la pression de Shinkun. Et pour bien signifier que ce don n'était pas motivé par leur bon vouloir, ils en avaient diminué la portée. Normalement, ni les humains ni même les yôma ne peuvent altérer un riboku. Cet arbre est immortel. Mais ceux que le peuple kôshu avait reçus en offrande étaient frappés de dépérissement sitôt qu'une personne étrangère les touchait.

— Et c'est pour ça que tu ne voulais pas que Rikô et moi on vienne avec toi.

— Si les gens apprennent qu'il y a un bourg dans la mer Jaune, ils voudront y venir, forcément. Les ascensionnistes, leurs suivants, tous ceux qui s'aventurent par ici sauront qu'ils peuvent y trouver refuge. Et il y en aura bien quelques-uns parmi eux qui auront dans l'idée de venir toucher le riboku pour le détruire. C'est triste, mais c'est comme ça.

— Oui, c'est malheureusement vrai.

— En plus, les rois n'aimeront pas savoir qu'il existe quelque part un peuple qui échappe à leur autorité. Ici, on ne bénéficie pas de leur protection, mais on n'est pas non plus soumis à leur pouvoir. Pas de corvées à effectuer pour le royaume et pas d'impôts à verser. Et ça, ça peut faire des envieux. Ceux-là nous reprocheront d'être favorisés, en oubliant bien sûr qu'on ne jouit pas des mêmes avantages qu'eux.

— Oui, tu as raison. Certains voudront certainement s'en prendre à vos riboku, par bêtise ou par méchanceté.

— C'est pourquoi seuls les Kôshu sont autorisés à pénétrer dans notre bourg. Si quelqu'un le découvre, on le tue. Parce que nous avons promis à Shinkun de garder le secret et de protéger nos riboku.

— D'où ton refus de me laisser le voir.

Gankyû hocha la tête.

— Les riboku qui poussent dans notre bourg sont frêles et chétifs. Mais ils nous donnent nos enfants. En réponse à nos prières, ils portent les fruits dorés. Ces arbres font de ce bourg, si pauvre soit-il, notre véritable foyer. Hors de la mer Jaune, nous sommes persécutés. Mais nous savons qu'il y a quelque part un endroit où nous serons toujours accueillis, un endroit que nous sommes prêts à défendre au prix de notre vie. Cet endroit, ce foyer, fait notre fierté. Et même si ce bourg se trouve en un lieu que beaucoup redoutent et détestent, même si certains des nôtres ne l'ont encore jamais vu et ne le verront peut-être jamais, la mer Jaune sera toujours la seule et véritable patrie du peuple kôshu. Tous les Kôshu qui désirent avoir un enfant se rendent dans la mer Jaune pour venir prier devant le riboku. Après sa naissance, le petit reste vivre avec sa mère dans le bourg jusqu'à ce qu'il soit en âge de pouvoir garder le secret. C'est pendant cette période qu'il fait son apprentissage auprès d'un maître.

Shushô pouffa de rire.

— Un vrai peuple de yôma, ma parole ! Eux non plus, on ne voit jamais leurs petits !

— Oui, c'est vrai, dit Gankyû en riant à son tour.

Gankyû parlait à voix basse, mais il était devenu très loquace. Trop, même. Shushô en savait la

raison. Elle sentait bien, sur son épaule, que le poids de sa main s'était fait plus pesant. Manifestement, sa jambe blessée avait de plus en plus de mal à le soutenir. Son visage, même, paraissait moins mobile. Il articulait maintenant avec difficulté. Peu à peu, ses facultés s'amointrissaient et il perdait de sa lucidité... S'il parlait tant, c'était pour ne pas perdre connaissance. Elle le savait.

Shushô leva les yeux. Devant elle se dressaient de grands arbres dont elle ne connaissait pas le nom. Leurs branches couvertes de feuilles étaient tout enchevêtrées, mais elle aperçut, au travers, deux élévations qui pointaient au loin.

Est-ce qu'on les atteindra avant la fin du jour ? Je ne suis pas sûre de pouvoir soutenir Gankyû jusqu-là...

À chaque halte qu'ils faisaient pour se reposer, Gankyû desserrait un peu le garrot qu'il avait à la cuisse. Et à chaque fois, la plaie se remettait à saigner abondamment. Même après avoir resserré le lien pour stopper l'hémorragie, du sang continuait à suinter à la surface du bandage.

— Tu as mal ?

— Ça va... En fait, les Kôshu ont plutôt de la chance par rapport aux autres fumin. Nous, quand on meurt, on ne finit pas comme des « visiteurs ». Même s'il peut nous arriver d'être enterrés dans le terrain vague d'un cimetière, il y aura toujours un des nôtres pour venir récupérer notre passeport et le rapporter au bourg.

— Arrête de plaisanter avec ça. C'est pas drôle. Au fait, ça ressemble à quoi, le royaume de Ryû ?

— C'est plutôt froid.

— Ah oui ? Au royaume de Kyô aussi, il peut faire drôlement froid, tu sais ! dit-elle en forçant le ton pour le rendre gai.

Sa main aussi est froide. Je le sens même à travers le tissu...

Les arbres qui les entouraient maintenant avaient un tronc énorme. Si gros que plusieurs personnes se donnant la main n'auraient pu l'enlacer. Mais ils n'étaient pas très hauts : sous leur frondaison épaisse, il faisait sombre. Leurs racines aussi étaient grosses. Presque autant que le tronc. Elles se déployaient largement au-dessus du sol, ce qui donnait l'impression qu'elles essayaient de soulever l'arbre hors de terre. De ces bras tentaculaires, une multitude de radicelles pendaient comme les franges d'un rideau. Tout cela formait un enchevêtrement indescriptible qui rendait la progression difficile, même pour Shushô. Pour Gankyû, c'était encore plus pénible. Les rayons du soleil filtraient à l'oblique entre les branches serrées formant tonnelle, et Shushô pouvait entrevoir par endroits le ciel bleu de midi.

Une ombre passa devant ses yeux.

D'un geste vif, elle poussa Gankyû et le fit tomber entre les racines. Elle se colla contre l'une d'elles. Ce qu'elle vit au travers du branchage n'était pas un oiseau. Ce n'était pas non plus le sôgu, ni rien qui ressemblât à la monture d'un des gôshi.

— C'est un sanyo, lâcha Gankyû d'une voix rauque.

Un serpent ailé nageait dans les airs en ondulant, long comme deux hommes. Le battement lent de ses quatre ailes donnait à son vol une allure sinistre. Shushô en eut froid dans le dos.

Elle voulut s'enfuir. Elle préféra s'accroupir. Le sanyo continuait à évoluer dans le ciel, traçant des figures incertaines. Sous son ventre couvert d'écaillés, trois pattes apparaissaient. Il passa juste au-dessus de leurs têtes, puis il s'éloigna, et revint de nouveau. Il semblait chercher quelque chose. Il

se rapprocha progressivement et finit par tourner à la verticale de leur cache. Son corps racla la cime des arbres dans un bruit de tonnerre.

— L'odeur du sang... dit Gankyû à voix basse. Il sent l'odeur du sang... Shushô, laisse-moi.

— Non, répondit-elle à voix basse.

— On a bien dû sacrifier le haku. C'est pareil. T'en fais pas pour moi.

— C'est pas du tout la même chose ! Si j'avais été un haku, je t'aurais attaché sur mon dos et j'aurais fui avec toi. Malheureusement, je suis un être humain !

— Tu veux devenir une Kôshu ou pas ?

— Oui. Mais pour ça, j'ai besoin d'un maître.

— Pour les Kôshu, celui qui a le plus de chances de s'en sortir doit tout faire pour sauver sa peau. Si, pour ça, il doit laisser l'autre derrière lui, on ne considère pas qu'il le sacrifie.

— Le problème, c'est que je ne suis pas encore une Kôshu.

Au même moment, ils entendirent un bruit, tout près d'eux. Shushô se sentit pâlir.

À côté d'eux, l'amas de racines enchevêtrées se souleva lentement, et une tête apparut : une tête de loup, couverte de poils rouges. Grosse comme celle d'un tigre. Shushô croisa son regard. Ses yeux étaient noirs.

Gankyû mit la main sur la poignée de son épée, encore attachée à sa cuisse.

— Cache-toi.

— Mais...

Il l'attrapa par la nuque et la força à se baisser. Il eut du mal à retirer son arme du fourreau, fixé comme une attelle.

Un kasso, je crois bien.

Le monstre les regardait sans bouger. Gankyû entendit un autre bruit. Un bruit de branches cassées. Juste au-dessus de sa tête.

C'est le sanyo. Il approche.

Il parvenait à peine à tenir son épée.

Il ne viendra peut-être pas jusqu'ici. Le problème, c'est plutôt celui-là, qui me regarde.

— Shushô. Surtout, ne bouge pas.

Reste blottie. Ne fais pas de bruit, petite.

— Dès que tu peux, va-t'en, cours. Tu donneras mon passeport à Kinhaku.

— Pas question.

Entre le valide et le blessé, entre le jeune et le vieux, c'est celui qui a le plus de chances de s'en tirer ou le plus d'avenir devant lui qui doit survivre.

Telle était la façon de penser du peuple kôshu.

Si je n'avais pas cette blessure, je n'hésiterais pas à abandonner Shushô. Parce que mes espoirs de survie seraient plus grands que les siens. Mais maintenant, dans l'état où je suis, qui doit rester en vie ? C'est même pas la peine de réfléchir...

Gankyû brandit son arme avec effort et fit prudemment un pas en avant. Au même instant, il perçut une sorte de pépiement. Le bruit ne provenait pas du kasso. Ni du sanyo.

Y en a un autre !

Il se sentit découragé. Le kasso, comme en réponse à ce bruit, s'extirpa du fouillis de racines qui le recouvrait et bondit. Droit devant lui. Gankyû n'eut pas le temps de réagir. Dans un énorme fracas,

le monstre traversa les branches au-dessus de sa tête.

Pourquoi ? se demanda Shushô, toujours blottie près de Gankyû.

Est-ce que c'est un autre yôma qui l'a fait fuir ?

Gankyû scruta les alentours. Rien. Puis un crépitemment d'averse frappa ses oreilles. Il leva les yeux. Il savait que le sanyo émettait un bruit semblable pour menacer ses ennemis. Le kasso poussa un hurlement.

Au-dessus de sa tête, il vit le sanyo se recroqueviller sur lui-même, les crocs du kasso plantés sous sa mâchoire.

Gankyû n'en croyait pas ses yeux. Il était stupéfait. Et Shushô davantage encore. Il n'était pas rare que deux yôma se disputent une proie. Mais celle qu'ils avaient devant eux était déjà blessée. Pourquoi ne l'achevaient-ils pas d'abord ? Pourquoi s'en détournèrent-ils ?

Un rideau de pluie vint faire écran aux rayons du soleil. Une pluie rouge. Qui s'écrasa sur les feuilles dans un grondement sonore. Le sanyo tomba à son tour en se tortillant sur le sol. Le kasso était toujours accroché à sa gorge déchiquetée.

Les écailles irisées du serpent brillèrent dans la lumière du jour. Il continuait à se contorsionner, agité parfois de quelques soubresauts, que son adversaire maîtrisait en se tenant debout sur ses ailes. Puis le kasso secoua la tête d'un mouvement brusque et arracha celle du sanyo. Le corps décapité se cabra violemment, puis ses muscles se relâchèrent et il se détendit lentement, parcouru seulement de petits tressaillements. Privé de vie, il finit par s'immobiliser complètement.

La tête de sa victime serrée entre ses crocs, le kasso releva les yeux vers Gankyû. Il le fixa un moment, sous les rayons du soleil, le pelage teinté de rouge vif autour de sa gueule. Puis, comme s'il s'en désintéressait, il ramena son regard vers le sanyo. Entre ses pattes, le cadavre eut une dernière secousse qui fit scintiller ses écailles.

Gankyû restait planté là, immobile, fasciné par ce qui venait de se dérouler devant lui. Shushô le poussa dans le dos.

— Faut y aller maintenant. Dépêche-toi.

— Ah... Oui... dit-il en hochant la tête, l'air absent.

Les échos d'un hennissement l'arrachèrent à sa torpeur.

D'abord, le pépiement, tout à l'heure. Puis, maintenant, ce hennissement... Un hennissement qui ressemblait beaucoup à celui du haku. Gankyû ne put s'empêcher de chercher l'animal du regard.

— Gankyû...

Shushô pointait son doigt vers quelque chose, derrière le kasso. La bête à tête de loup avait presque entièrement dévoré le sanyo.

Sous la lumière tamisée par le feuillage, un homme avançait, accompagné d'un cheval. Ou plutôt d'un animal qui ressemblait à un cheval, mais qui n'était autre que le haku. Oui, c'était bien lui, portant toujours sa charge sur le dos, et qui se dirigeait maintenant vers eux.

L'homme à ses côtés tenait ses rênes dans la main. L'ombre des arbres cachait son visage.

— Un homme ?... murmura Shushô.

Peut-être un Kôshu ?

Il paraissait trop frêle pour un homme et trop robuste pour une femme. L'individu ne semblait en rien effrayé par le spectacle macabre et avait l'air parfaitement détaché.

Ce n'était pas Rikô. Et ce n'était pas non plus un gôshi. Sa tête était couverte par un tissu, et Shushô se rappela avoir déjà vu un Kôshu en faire autant pour se protéger du vent. Une grande pièce d'étoffe enveloppait son corps. Par endroits, des lignes nettes étaient marquées, qui laissaient deviner eh dessous une cuirasse.

Il frôla le kasso sans lui prêter attention et enjamba les restes du sanyo. Au moment où il passait sous un rayon de soleil, Shushô put entrevoir son visage : il était jeune, avec quelque chose de doux dans l'expression. Shushô et Gankyû n'avaient pas bougé depuis son apparition. Ils restaient là, tous les deux, à l'observer sans faire le moindre geste. Il s'approcha.

— Ce haku est à vous ?

Sa voix aussi était jeune.

Gankyû acquiesça. L'individu était de petite taille. Il avait l'air d'un adolescent. Il tendit les rênes à Gankyû. Ses mouvements étaient calmes et précis. Le haku, au contraire, secouait la tête avec beaucoup d'énergie, en pleine santé. Gankyû n'arrivait pas à se saisir de la bride. L'animal cessa de s'agiter et vint poser son museau sur son épaule. Gankyû savait ce que cela signifiait : le haku voulait être flatté. Il mit la main sur son cou et le tapota gentiment.

— Je suis bien content que tu sois vivant, tu sais.

Le haku avait-il compris qu'on l'avait abandonné ? Il frotta à plusieurs reprises son menton contre Gankyû, qui continuait à le caresser en silence. Son long cou gracieusement penché paraissait lustré par la lumière qui tombait à travers le feuillage.

— Vous appartenez au peuple kôshu ? demanda le jeune homme.

Rien, dans son intonation, n'indiquait si la question était posée avec bienveillance ou reproche.

— Oui. Merci, répondit Gankyû en lui montrant les rênes. C'est vous qui l'avez récupéré ?

— Je l'ai trouvé attaché à un arbre avec une corde noire. J'ai pensé que son propriétaire devait être dans une situation délicate. Vous êtes blessé, il me semble ?

— Ah... Oui.

Gankyû s'appuyait sur son épée comme sur une canne. Il s'assit par terre.

— Vous venez de nous sauver la vie.

— Pardon, monsieur... intervint Shushô.

Elle montra du doigt le kasso en train de finir tranquillement son repas.

— C'est un yôma, n'est-ce pas ? Vous croyez qu'on peut rester à bavarder ici ? À moins que ce ne soit votre monture ?

— Non, ce n'est pas ma monture, répondit le jeune homme en secouant la tête. Mais c'est une de mes connaissances.

— Une de vos connaissances ?

— Oui.

Après cet échange de paroles, Shushô eut la certitude que ce garçon était vraiment très jeune. À vrai dire, il devait avoir à peu près le même âge qu'elle.

— Vous êtes un Kôshu, vous aussi ? lui demanda-t-elle.

— Non, pas exactement.

— En tout cas, vous nous avez sauvés. Merci.

— De rien, dit-il sans effusion. Le sang a coulé ici. Il faut partir.

Il tendit la main à Gankyû.

— Vous êtes blessé. Montez sur le haku, ne marchez pas. Je vous conduirai dans un endroit où

vous serez en sécurité.

Au même instant, le tissu qui lui couvrait le corps s'entrouvrit, et Shushô put apercevoir la tenue qu'il portait en dessous.

Son buste était recouvert d'une cuirasse qui paraissait très ancienne. Elle était magnifique. Un chapelet de pierres précieuses, toutes scintillantes et de couleurs variées, pendait en sautoir, d'une épaule à l'autre. Elles étaient réellement splendides. Pourtant, cela ne donnait pas l'impression de constituer une parure.

Les pierres précieuses...

Shushô releva la tête et regarda le profil du garçon.

Gankyû eut un geste hésitant du bras et se figea, les yeux écarquillés.

C'est impossible, c'est...

Cela faisait plusieurs fois que Shushô essayait de lui demander son nom, mais les mots lui restaient dans la gorge.

Le garçon avait aidé Gankyû à monter sur le haku, puis il avait pris les rênes et s'était mis en marche. Shushô l'avait suivi. Au bout de quelques pas, elle allongea peureusement le bras pour lui prendre la main. À son contact, il tourna légèrement la tête vers elle mais accepta sa main dans la sienne sans résister et continua à avancer. Sa main était douce. Shushô observa son visage à la dérobée. Il avait l'air sûr et calme d'un très jeune soldat. D'une évidence simple, sans aucune expressivité superflue. Aucun signe d'inquiétude, ni aucun excès de confiance. Il marchait d'un pas régulier et tranquille. Shushô pensait qu'il les conduirait au bourg des Kôshu, mais il bifurqua et les mena au-delà de la forêt. Là, ils virent la colline sur laquelle ils avaient dû abandonner le haku.

Ils la contournèrent et pénétrèrent dans un taillis d'arbustes. Au-delà, un fin ruisseau s'écoulait doucement. Ils le longèrent en remontant son cours. Au moment où le soleil commençait à décliner, ils s'enfoncèrent entre des rochers et débouchèrent sur les bords d'un petit lac. Un pin immense, accroché à une paroi rocheuse, le surplombait de toute sa taille.

Le lac était entièrement ceinturé de ces arbres. Leurs longues branches s'étiraient au-dessus de l'eau et le recouvraient presque entièrement. Du ciel, il devait être à peine visible.

Le garçon s'approcha d'un pieu enfoncé dans le sol et y attacha le haku. Puis il se dirigea vers des rochers entre lesquels un foyer en pierres avait été aménagé.

Quel endroit extraordinaire ! s'étonna Shushô. Il devait sûrement le connaître avant, c'est pas possible...



Il ramassa une grosse poignée d'aiguilles de pin et des branches sèches et alluma un feu.

Quelque chose dans la sûreté de ses gestes indiquait qu'il fréquentait souvent ce lieu et qu'il était familier des conditions de vie dans la mer Jaune. Et pourtant, ça ne collait pas avec l'image qu'elle avait d'un gardien protecteur de la mer Jaune.

Qui est-il alors ? Que fait-il là ? Ce n'est pas possible... c'est pas...

Décidément, les mots n'arrivaient pas à franchir ses lèvres.

Sous les pins, au pied des rochers, le soir tombait vite. L'air, au-dessus du lac, s'était subitement refroidi. Shushô ne tenait pas en place. Elle s'activa d'abord à étriller longuement le haku, puis lui retira sa selle et le mena au bord de l'eau pour l'abreuver. Ensuite, elle déchargea le reste des bagages qu'il avait encore sur le dos, ouvrit un des sacs et en sortit de quoi le nourrir.

— Tu aimes ? lui demanda-t-elle en l'enlaçant, alors qu'il commençait à manger.

Son cou était chaud.

Qu'est-ce que je suis contente que tu sois vivant !

Elle resserra son étreinte. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle colla son front contre le pelage de l'animal, renifla un peu et se détourna.

Gankyû, assis par terre contre un rocher, les regardait d'un air absent. Elle accourut vers lui.

— Ça va ? T'as plus mal ?

— Ça va...

— Ne mentez pas, intervint le garçon en souriant. Il est impossible que vous n'ayez pas mal.

Sa façon de parler était tout à fait ordinaire. Très humaine, pour ainsi dire.

— Mademoiselle, nettoyez sa blessure, s'il vous plaît. Et pensez aussi à puiser de l'eau pour boire.

— Oui.

Elle attrapa une outre, la vida et alla la remplir au lac. Puis elle revint près de Gankyû et l'aida à se relever. Il parvint à se mettre debout et, s'appuyant sur l'épaule de Shushô, se tourna vers le garçon.

— Shinkun...

Le jeune homme, accroupi près du feu, pivota sur lui-même.

— Je vous remercie de nous avoir sauvés, mon haku et moi. Merci beaucoup.

— Remerciez plutôt le Ciel. Vous avez eu de la chance.

Shushô le fixait des yeux. Gankyû l'avait appelé « Shinkun », et il avait répondu à ce nom.

— Kenrô Shinkun...

Il tourna son regard vers Shushô.

— C'est fou, à vous voir, on dirait que vous n'êtes qu'un homme, souffla-t-elle.

Il lui adressa un sourire. Un sourire... parfaitement ordinaire.

— Mais je ne suis pas autre chose... Laissez-moi vous aider, dit-il en s'approchant de Gankyû.

Il prêta main-forte à Shushô, et tous deux amenèrent Gankyû jusqu'au bord du lac et le firent asseoir sur le sol. Shushô lui ôta ses chaussures et ses jambières. Puis elle retira le pansement de fortune qu'il s'était fait, et commença à nettoyer la plaie.

— Je croyais que Shinkun n'était pas un humain.

— Ça dépend si pour vous les mages sont des humains ou pas. Si vous les considérez comme différents des humains, alors je ne suis pas humain. Dans ce cas, vous n'avez qu'à vous dire que je suis un tensen, un mage céleste.

— Un tensen ?

— À peu près la même chose que les hisen, les mages volants. Maintenant, je peux vivre très longtemps, mais à ma naissance j'étais un humain tout ce qu'il y a d'humain.

— Ah bon... murmura Shushô en l'observant. C'est vrai, ce qu'on dit, que Shinkun travaille dans le Gyokkei, le palais de l'Empereur céleste ?

— Je ne peux pas vous répondre.

— C'est faux alors ?

— Arrête, Shushô ! intervint Gankyû.

— Les tensen ne sont pas supposés entrer en relation avec les humains, dit le garçon en souriant. C'est la règle... Alors ne me posez pas trop de questions, je vous prie.

— Ah bon, d'accord... Excusez-moi.

Elle reporta son attention sur la blessure de Gankyû et entreprit de laver ses bandages imbibés de sang. Une pensée lui occupait l'esprit.

C'est quand même étonnant ! Shinkun, un homme !? Mais alors, est-ce que ça veut dire que tous les dieux sont des humains ? Le Gyokkei existerait réellement, et c'est là que vivraient Shinkun et tous ses semblables ?

— Ah ! Le monde est rempli de merveilles... murmura-t-elle.

Elle se tourna vers le garçon.

— C'est bon comme ça ? Ah... non... je veux dire... Est-ce que j'ai fait ce qu'il fallait ?

— Pourquoi me demander ?

Il se pencha sur la jambe de Gankyû. Celui-ci voulut attraper son sac à côté de lui, mais le garçon l'arrêta et prit une gourde dans la sacoche qu'il portait en bandoulière.

— Passez-moi un tissu propre.

Shushô s'empressa de tirer une serviette de son sac et la lui tendit. Il l'imprégna du contenu de sa gourde, la posa sur la plaie, puis il reboucha le récipient et le donna à Shushô.

— Tenez, prenez ça. S'il souffre à nouveau, faites-lui boire de cette eau. Il n'en reste plus beaucoup, mais je pense qu'il sera guéri avant d'avoir tout bu.

— Ah oui... C'est...

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

Elle voulut lui poser la question, mais le garçon ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pas l'air d'être une Kôshu.

— Euh... non. Je me rends juste au mont Hô.

Elle observa son visage tout en refaisant le bandage de Gankyû.

— Vous voulez aller au mont Hô ?

— Oui. Gankyû est un shushi, je l'ai engagé pour être mon gôshi.

— C'est dangereux, dit sèchement le garçon.

— Je sais... répliqua Shushô du ton agacé d'une gamine prise en faute.

— Pourquoi faites-vous l'Ascension ? Vous paraissez si jeune.

— Parce que je pense être digne d'être choisie.

— Shushô ! intervint Gankyû.

Elle l'ignora.

— Vous avez une grande confiance en vous, on dirait...

— Mon maître d'école disait qu'il faut se montrer sûr de soi.

— Cet excès de confiance vous nuira. Savez-vous seulement ce que cela signifie, « être choisi » ? Shushô sentit le rouge lui monter aux joues.

— Eh, oh ! Vous voulez dire quoi, là ? réagit-elle, légèrement irritée.

Encore cette question ! J'en ai marre, à la fin ! Ce tensen ne vaut pas mieux que les Kôshu ! Tous les mêmes !

— Oui, je suis une gamine ! Et alors ? Je ne suis pas totalement ignorante pour autant ! Vous croyez que je me serais donné la peine de venir jusqu'ici, si je ne savais pas ce que ça veut dire ?

— Vous êtes donc entrée dans la mer Jaune en sachant parfaitement ce à quoi vous vous engagiez au cas où vous seriez choisie ? C'est bien ça ?

— Absolument ! J'ai déjà l'air d'une reine, vous ne trouvez pas ?

Le garçon lui décocha un regard glacial.

— Je vois. Puisque c'est ainsi, désormais, il vous faudra voyager seule. Les yôma approchent. Tant que je serai avec vous, ils ne vous attaqueront pas. Mais sitôt que je serai parti, ils franchiront le ruisseau pour venir ici.

Shushô se raidit, l'air hostile.

— Ouais, je crois que j'ai compris maintenant : en fait, quand on devient tensen, on perd son humanité, dit-elle d'un ton amer.

— Sachez que le trône n'est pas un jouet. Ce n'est pas quelque chose sur lequel on grimpe pour son plaisir. C'est quelque chose dont on a la charge. Quand vous aurez réellement compris quelles sont les responsabilités qui incombent au roi, je pense que vous ne pourrez plus vous estimer digne d'être reine.

— Parce que vous croyez que je ne les connais pas, ces responsabilités ? Je sais très bien que quand je serai reine, j'aurai en charge la conduite de tout un royaume et que mes décisions engageront le sort de millions de gens.

Elle commençait à s'agiter, peinant à contrôler son émotion.

— Et vous êtes sûre que vos décisions seront toujours les bonnes ? Vous pensez sincèrement que vous serez capable d'occuper correctement la fonction royale ?

— Bien sûr que non ! explosa Shushô. Comment voulez-vous que j'en sois capable ?

Gankyû la dévisagea, interloqué.

— Hé, Shushô... Attends...

— Je suis une gamine ! J'ignore tout des affaires publiques ! Dans la mer Jaune, j'ai toujours besoin qu'on m'aide. Comment une gamine pourrait-elle se charger de la vie d'autres personnes ? Je suis juste bonne à aller à l'école pour devenir une petite fonctionnaire bien obéissante ! C'est tout ! Si j'étais vraiment digne d'être reine, je n'aurais pas besoin de me rendre au mont Hô ! Je n'aurais qu'à attendre que le kirin vienne me chercher !

— Alors, pourquoi faites-vous l'Ascension si vous pensez ça ? demanda le garçon avec calme.

— Parce que c'est mon devoir !

Au cours de ce voyage, Shushô avait eu maintes fois l'occasion de prendre conscience de ses faiblesses.

— Si j'étais chôsai, en tant que chef du Conseil, je ferais inscrire dans la loi l'obligation pour chacun de faire l'Ascension, dès que les drapeaux qui signalent que le kirin est en quête d'un nouveau roi sont hissés.

Le père de Shushô n'avait pas souhaité se rendre au mont Hô par souci de ne rien changer à la vie

qu'il menait.

— Si l'ensemble du royaume venait se présenter devant le kirin, le roi serait vite trouvé, pourtant. Mais la plupart des gens se contentent de regarder passer les ascensionnistes d'un œil indifférent, bien à l'abri dans leur maison, derrière leurs fenêtres grillagées ! Et à côté de ça, ils n'arrêtent pas de se plaindre et de répéter : « Ah, les temps sont durs, les temps sont durs » ! C'est ridicule !

— Shushô... intervint Gankyû en tendant le bras vers elle pour la calmer.

— Quand je demande aux adultes pourquoi ils ne font pas l'Ascension, tout ce qu'ils trouvent à me dire, c'est qu'une enfant ne peut pas comprendre à quel point les responsabilités d'un roi sont lourdes ; ou bien que la mer Jaune est beaucoup plus dangereuse que je l'imagine. Et ils se moquent de moi en disant que je ne suis qu'une petite fille de riche qui ne connaît rien au monde. Comme si eux étaient censés tout connaître !

— Je vois...

— Mais moi, je pense plutôt que ce sont ceux qui peuvent rester insensibles à la souffrance de leurs voisins et qui peuvent les regarder mourir sans rien faire qui ne connaissent rien au monde. Parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que la peur de la mort et la pauvreté !

— Oui, tu as raison, approuva Gankyû.

— C'est vrai que la mer Jaune est dangereuse. Mais ça nous empêche pas de la traverser. La preuve : même une gamine comme moi a réussi à venir jusqu'ici !

Les larmes lui étaient montées aux yeux. Gankyû la prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, va. Je sais, moi, que tu as bien rempli ton devoir.

Elle se releva et s'essuya le visage du revers de la manche.

— Si les gens ne veulent pas faire l'Ascension, ils n'ont qu'à dire carrément qu'ils ne veulent pas de roi. Comme le peuple kôshu. Ce serait plus honnête. Mais alors, il faut qu'ils apprennent à vivre avec les yôma, comme eux.

— C'est vrai...

— On peut vivre n'importe où. Même dans la mer Jaune. Les Kôshu le font bien. Alors pourquoi pas dans le royaume de Kyô ? Il suffirait que les gens deviennent shushi ou gôshi. Ils feraient commerce des yôjû qu'ils chasseraient, ou bien ils loueraient leurs services à ceux qui veulent traverser le royaume, pour les escorter.

Gankyû ne put s'empêcher de sourire à l'évocation d'une telle éventualité.

— En voilà une bonne idée !

— Gankyû, c'est pas bien ce que tu fais, dit Shushô.

— Mais qu'est-ce que je fais ?

— Je le vois sur ton visage. Tu te dis : « Je ne peux quand même pas contredire une enfant en train de pleurer. »

— Ah oui. C'est vrai... Excuse-moi.

Elle se détourna, l'air maussade.

— Et que ferez-vous si jamais vous êtes choisie ? demanda le tensen d'une voix posée.

— Si je suis choisie ?...

Elle pivota pour lui faire face.

— Hum... Si je suis choisie, ça voudra dire qu'on n'aura pas trouvé mieux que moi dans le royaume. Et dans ce cas, j'accepterai de monter sur le trône.

— Je vois, dit le tensen avec un sourire. Et devenue reine, vous pourrez mener une vie luxueuse et

voir de hautes dignités se prosterner devant vous.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? De toute façon, j'ai toujours vécu dans le luxe, alors... J'ai grandi dans une maison magnifique ; j'ai été choyée et flattée par tout le monde ; on n'arrêtait pas de me dire que j'étais jolie, que j'étais intelligente. Alors, vous savez...

— Et malgré tout, vous n'arrivez pas à vous accommoder des calamités que connaît votre pays ?
Shushô parut étonnée par sa question.

— Mais c'est évident. Vous pourriez, vous, vivre dans l'insouciance et le confort, pendant que vos amis souffrent de la pauvreté et manquent du nécessaire ?

— Ah... Je comprends...

— ... Peut-être bien que si tout le monde portait des vêtements de soie et avait tous les jours sur sa table des mets raffinés, je ne ressentirais pas ce dégoût à chaque fois que je change d'habit ou que le repas est servi. Je pourrais profiter de tout ce luxe sans me sentir coupable.

— Bien, fit le garçon en souriant. Maintenant, occupez-vous du dîner. Il faut que le blessé mange un peu.

— Ah ! J'ai l'impression que ça faisait une éternité que j'avais pas mangé ! dit Shushô en reposant son bol, la mine réjouie.

Gankyû ne put s'empêcher de sourire à la vue d'un tel contentement.

La base de l'alimentation du peuple kôshu était constituée de hyakka. Cette farine de diverses céréales sauvages, une fois grillée, était si complète qu'elle suffisait à nourrir son homme sans avoir besoin d'y rajouter quoi que ce soit, disaient-ils. Pour cette raison, ils en avaient fait leur mets de prédilection, même si ça n'avait pas un goût des plus délicats, il faut bien le reconnaître.

Mais Shushô ne s'en est jamais plainte !

— À mon avis, Shushô, tu es sûrement la seule fille de bonne famille à pouvoir avaler du hyakka sans faire la grimace, dit Gankyû.

— Ah bon, tu crois ? C'est vrai que ce n'est pas très bon, mais enfin...

— Chez toi, tu devais quand même manger des trucs un peu mieux que ça, non ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle en haussant les épaules. La table était toujours couverte de quantité de plats différents. Tous les jours, un vrai festin... Mais quand j'ai entendu dire qu'un de mes amis d'école n'avait rien mangé depuis plusieurs jours, je n'ai même plus senti le goût de ce que je mettais dans ma bouche.

Elle laissa échapper un soupir.

— Et ce que je ne mangeais pas, on le donnait aux animaux. Je n'avais pas le droit de le distribuer à ceux qui étaient à la rue. Résultat, si je ne finissais pas mes plats, on me grondait en disant que je gaspillais la nourriture. Du coup, je mangeais quand même ce que j'avais devant moi mais c'était pas bon. Pas parce que les choses étaient mauvaises, mais parce que, moralement, ça voulait pas passer.

— Ah bon ? J'ai un peu de mal à imaginer, mais si tu le dis...

— Oui, évidemment. Tant qu'on n'a pas été obligé de manger en sachant que d'autres souffrent de la faim, c'est peut-être difficile à comprendre. Tu es à table, tu as devant toi plein de bonnes choses à manger, tu as faim, et tu peux rien avaler. Ça t'est jamais arrivé ?

— Non, jamais, dit-il en souriant.

— C'est dur de souffrir de la faim, c'est sûr. Mais, crois-moi, c'est dur aussi de ne pas pouvoir manger alors qu'on a sous les yeux des bols remplis qui ne demandent qu'à être vidés. Même si je n'ai jamais eu peur de mourir de faim, parfois, j'aurais peut-être préféré.

Gankyû voulut ouvrir la bouche, mais Shushô l'en dissuada d'un froncement de sourcils.

— Ne dis rien, sinon je vais encore me mettre en colère. Je sais très bien ce que tu penses : que je suis une demoiselle qui parle de la faim sans savoir ce que c'est. Je me trompe ?

Il n'insista pas.

— Moi, j'aurais bien aimé partager mon repas avec les gens affamés que je voyais dans la rue. Mais on me disait que c'était leur faire la charité ; qu'agir par pitié risquait de me faire passer pour quelqu'un de condescendant ; et qu'au bout du compte, on finirait par me reprocher de vivre dans le luxe. En clair, une demoiselle qui vit dans le confort n'a pas le droit de venir en aide aux plus pauvres. Et en plus, comme je suis une fille de riche, je ne peux même pas être prise au sérieux si je dis que leurs malheurs me font souffrir.

— Oui, effectivement, admit Gankyû avec amertume.

— À la maison, j'aurais préféré que nos repas soient moins copieux. Même si ça n'aurait rien changé de toute façon : l'argent économisé serait resté dans la poche de mon père, et les pauvres n'en auraient pas profité.

Elle soupira.

— Je vivais dans une aisance insolente. Les habits que je portais, les plats que je mangeais, tout était luxueux. Ma maison était grande, richement meublée, elle était bien protégée, avec des grilles à chaque fenêtre. Et nous avions aussi beaucoup de gardes à notre service. Mais à l'extérieur, tous les jours, des gens mouraient, attaqués par des yôma. Et moi, je n'avais pas le droit d'avoir pitié d'eux. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Leur dire : « Il ne faut pas rester dehors sans garde du corps, c'est de l'inconscience, voyons ! » ?

Les deux hommes émirent un petit rire en sourdine. L'un se tenait près de son haku, l'autre près du feu. Shushô soupira de nouveau.

— Du coup, j'ai voulu devenir fonctionnaire. Je pensais que ça me permettrait d'aider les autres. Et puis aussi, faut bien l'avouer, ça soulageait un peu ma conscience. Je me sentais moins coupable. Mais un jour, un yôma a attaqué mon école, et on a dû la fermer. Et c'est là que j'ai compris que j'avais été trop optimiste. Même si je parvenais à devenir employée de l'État, tant que le royaume serait privé de roi, ça ne servirait à rien. Sans roi, les fonctionnaires sont incapables d'œuvrer pour le bien commun.

— Et c'est pour ça que tu veux devenir reine, conclut Gankyû.

— Non. Plus maintenant. Mais je veux qu'un roi soit désigné, ça oui. Une fille de mon âge ne sera jamais choisie, je sais. C'est impossible. « La reine de douze ans », ça ferait bien dans les livres d'histoire, mais ce serait surtout une histoire pour les enfants. Enfin, passons. Donc je me disais qu'il suffirait que quelqu'un monte sur le trône pour que les yôma disparaissent et que les gens ne souffrent plus de la famine. Et j'ai commencé à demander aux adultes autour de moi s'ils avaient l'intention de faire l'Ascension. Mais à chaque fois, les réponses qu'on me faisait étaient du genre : « Tu as encore des illusions, toi... c'est la jeunesse... Quelle chance tu as ! » Vous voyez ce que je veux dire...

Elle fit une pause et pencha la tête sur le côté, comme si quelque chose la tracassait.

— Mais si tous ces gens vivent dans la peur du yôma et souffrent de la faim, s'ils se plaignent de leur vie et envient les riches, pourquoi ne se décident-ils pas tous ensemble à faire l'Ascension ? C'est vrai, quoi... À mon avis, seuls ceux qui ont fait l'Ascension ont le droit de pleurer sur leur malheur. Les autres, ceux qui se lamentent sans rien faire – et j'en faisais partie –, eh bien, ceux-là...

Gankyû observait avec attention la fillette. Son récit avait pris des allures de confession.

— Les gens n'arrêtent pas de dire « Ah, mais pourquoi plus personne ne veut devenir roi ? » ou « Pourquoi un nouveau roi n'a toujours pas été désigné ? » Et ce sont les mêmes qui disent ensuite « De toute façon, je ne serai jamais choisi » ou « Je ne pourrai jamais arriver jusqu'au mont Hô ». Et du coup, rien ne change ! C'est pour ça que moi, j'ai décidé d'y aller, au mont Hô. Si après, je dois rentrer chez moi, au moins je pourrai dire à tous ceux qui n'ont pas encore fait l'Ascension : « Allez-y au lieu de vous plaindre ! » Je leur dirai : « Oui, je suis riche et je mène une vie confortable, mais j'ai fait ce que je devais faire. » Et je n'aurai plus à me sentir obligée de devenir fonctionnaire. Je pourrai faire ce que j'ai vraiment envie de faire.

— C'est-à-dire ? demanda le garçon qui était assis près du feu.

— Marchande de montures ! déclara-t-elle en éclatant de rire. C'est vrai, j'ai toujours aimé les

montures. En fait, shushi, je pense que ça m'irait très bien. Et toi, Gankyû, surtout ne viens pas encore me dire que je ne peux pas comprendre vos *sentiments*. Parce que j'en ai marre. Compris ?

Il hocha la tête en souriant.

— Imaginez, si j'étais shushi : je n'habiterais plus au royaume de Kyô ; je pourrais m'occuper de montures autant que je veux ; et si, un jour, je rencontre une vieille connaissance qui se plaint que sa vie est dure parce qu'ils n'ont toujours pas de roi, je lui dirai tranquillement : « Ah bon ? Et tu n'as toujours pas fait l'Ascension ? »

Un petit rire contenu se fit entendre près du feu.

— Franchement, qu'il y ait un roi ou pas, après tout, ça m'est égal. Tout le monde répète que les choses iraient mieux s'il y en avait un. Mais pour dire la vérité, je ne me rends pas très bien compte. C'est vrai, quoi. Moi, je suis née et j'ai grandi dans un royaume qui n'en avait pas, alors...

— Oui, effectivement...

— Ça n'a pas empêché mon père de faire du commerce ; et j'ai quand même pu aller à l'école. L'administration fonctionne, les boutiques sont ouvertes... Ce qui prouve bien que, malgré tout, on peut vivre en l'absence d'un roi. Parfois, je me demande même si on en a besoin...

— Je ne suis pas d'accord avec vous, intervint la voix calme, près du feu.

— Pourquoi ? La situation est si terrible que ça quand il n'y a pas de roi ?

— Elle empire de jour en jour. Ça ne s'améliore jamais.

— Ah oui, évidemment... C'est un problème.

Les bras croisés, elle sembla réfléchir un instant.

— C'est un problème parce que même si je ne vis plus au royaume de Kyô, je ne pourrai pas m'empêcher de me sentir coupable si les choses s'aggravent.

Adossé au haku, Gankyû regardait Shushô d'un œil morne. Il avait de plus en plus de difficultés à suivre son discours. Était-ce un effet de l'eau qu'elle lui avait donné à boire ? Sa blessure ne le faisait plus souffrir, et il se sentait plongé dans une douce torpeur. Le corps de l'animal lui réchauffait agréablement le bas du dos. Il glissait lentement vers un demi-sommeil.

Shushô ferait un bon shushi. Mais ça n'arrivera pas...

Elle est partie vers le sud. Elle s'est aventurée dans la mer sans eau, la mer Jaune...

« Son dos est pareil au mont Tai. Ses ailes, semblables aux nuées qui recouvrent le ciel. »

« D'un battement d'ailes, il provoque une tornade, et prend son envol. Il change la course des nuages. Portant le ciel bleu sur son dos, il se dirige vers la mer du sud. » Les ailes qui volent vers le sud. Les ailes du destin...

« Son nom est Hô. »

Quand on veut dire que quelqu'un s'est lancé dans une entreprise difficile, on dit parfois qu'il a déployé ses ailes pour voler vers le sud. C'est pour ça que lorsqu'on fait l'Ascension en compagnie du futur roi, on dit qu'on est monté sur les ailes de l'oiseau Hô.

C'est pas mal, comme image...

Gankyû ferma les yeux. Un sourire flottait sur son visage.

Je la vois quand même mieux en reine qu'en shushi...

Au petit matin, lorsqu'ils se réveillèrent, le tensen se préparait déjà à partir. Avait-il même dormi ?

Sur ses instructions, Shushô se mit aussitôt à soigner la blessure de Gankyû. Elle retira son bandage, ôta la serviette. Ils n'en crurent pas leurs yeux : la plaie était déjà sèche et en partie cicatrisée.

— C'est incroyable... dit Shushô en se tournant vers le tensen.

Il lui répondit par un sourire et se pencha à son tour sur la jambe du blessé pour renouveler l'opération de la veille.

— Hier, si je me souviens bien, vous m'avez dit que les tensen ne devaient pas entrer en relation avec les humains, dit Shushô.

— Effectivement.

— Mais n'est-ce pas justement ce que vous avez fait depuis notre rencontre ?

Il laissa échapper un petit rire.

— Oui, vous avez raison... Mais vous savez, dans le Gyokkei, je suis connu pour ne pas être très obéissant. J'aime beaucoup traîner dans la mer Jaune. C'est une manie chez moi.

— Le Gyokkei... murmura Shushô.

Hier, il n'a pas voulu me répondre quand je lui en ai parlé...

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le tensen se releva soudain.

— Le mont Hô n'est plus très loin maintenant. Bon courage ! lui dit-il.

— Ah oui... Merci.

— Il ne vous reste que le désert de roches à traverser, mais c'est sans doute la partie la plus difficile. Alors, soyez prudente.

Elle s'arrêta de seller le haku.

— Vous ne venez pas avec nous ?

— Arrête ! intervint Gankyû en train de plier ses affaires.

Souriant, le tensen lui répondit « non » d'un ton détaché.

— Les yôma ne sont plus dans les parages ? demanda Shushô.

— Je ne sais pas.

— Mais... Hier, vous disiez qu'ils approchaient. Vous devez bien savoir s'ils sont encore là, non ?

Il se tourna vers Shushô.

— C'était faux.

Elle lui lança un regard sévère.

— Vous nous avez menti !

— Si vous m'en faites le reproche, laissez-moi à mon tour vous dire quelque chose : quand vous exprimez un souhait, dites la vérité, vous aussi. Ça vaudra mieux.

Le visage du tensen était parfaitement calme.

— Il faut être sincère, mademoiselle. Sinon, le Ciel ne vous protégera pas.

— Hum, c'est bizarre, je croyais qu'un tensen devait nécessairement être quelqu'un de gentil... dit Shushô avec amertume.

Son petit rire fusa de nouveau.

— Eh bien, disons alors qu'à cette heure je ne suis pas quelqu'un de gentil...

— Mais ce qui était faux hier est peut-être devenu vrai aujourd'hui – on ne sait jamais – et les yôma vont peut-être nous attaquer. Vous ne pensez pas qu'il serait préférable que vous veniez avec nous ?

— C'est inutile, à mon avis.

— Et en plus vous êtes lâche ! Mais nous avons un blessé ici !

— Vous aviez un blessé... Maintenant les yôma ne vous attaqueront pas.

— Pardon ?

— Je rencontre rarement quelqu'un.

Shushô pencha la tête sur le côté, perplexe.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites...

— Je veux juste dire que vous avez eu de la chance de me rencontrer, répliqua-t-il, le visage souriant.

— Et donc, je vous ai rencontré et ma chance est maintenant épuisée ?

— Non, ce n'est pas ça. Si vous ne comprenez pas, ce n'est pas grave. Oubliez ce que je vous ai dit. Allez, et que le Ciel vous protège.

Elle jeta un regard à Gankyû, interrogatif. Il semblait avoir compris, lui.

— Parfois, j'avoue que la logique des adultes me dépasse un peu...

Le tensen lui adressa un dernier sourire et s'éloigna en suivant le cours du ruisseau.

— Hé, attendez ! Encore une question !

Elle courut après lui.

— À l'origine, le tensen est un homme comme les autres, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc vous devez avoir un nom. Shinkun, c'est seulement votre titre, j'imagine ?

Le tensen acquiesça. Puis, comme s'il venait subitement de se rappeler quelque chose, il ôta sa capuche.

— J'ai oublié de vous donner ça. Vous allez devoir marcher dans le désert. Ça pourra vous servir.

Il retira sa pèlerine et la lui tendit. Sa cuirasse apparut au grand jour. Sous les rais de lumière qui tombaient à travers les branches des pins, les pierres se mirent à scintiller.

— Vous me la donnez ?

— Il manque une manche à votre veste. Vous risquez d'être brûlée par le soleil.

— Ah, merci. Comment vous vous appelez, alors ?

— Pourquoi voulez-vous connaître mon nom ?

— Quand on rencontre quelqu'un, il est normal de se présenter, non ? Moi, c'est Shushô. Lui, là-bas, c'est Gankyû. À vrai dire, le haku n'a pas de nom. J'aimerais lui en donner un. Ça vous ennuie si je lui donne le vôtre ?

Il ne put s'empêcher de rire à cette demande. Un coup de vent balaya ses cheveux. Ils étaient d'un noir profond. Presque bleuté.

— Je m'appelle Kôya, « au cœur de la nuit ».

Le soleil avait déjà bien entamé son ascension. Gankyû leva les yeux vers le ciel sans nuage.

— Il n'est presque rien tombé depuis notre départ... dit-il avec une grimace.

— C'est rare ?

— Il ne pleut jamais beaucoup dans la mer Jaune. Mais à ce point-là, oui, c'est assez rare.

Heureusement, le lac nous a permis de refaire nos réserves. Ça devrait aller.

— J'espère...

Au-dessus de la frondaison des pins, Shushô observa la ligne que formait le sommet des collines.

— Tu penses que tu pourras retrouver le chemin ? demanda-t-elle, les rênes du haku à la main.

— Je m'inquiéterais pas pour l'eau si je le savais.

— Donc tu ne sais pas vraiment où on est ?

— Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle qu'on est arrivés ici en fuyant... Mais si je me trompe pas, le bourg doit être par là, donc je vois à peu près où on est. À peu près seulement, parce que je suis pas gôshi, moi.

Gankyû posa la selle sur le dos de l'animal. Shushô prit les rênes entre ses dents et poussa un râle.

— Ah ! On aurait dû insister pour que Shinkun vienne avec nous !

— Toi alors, tu manques pas d'air, ma parole !

— Pas tant que toi, d'abord ! Bon, est-ce que tu crois qu'on va pouvoir retrouver Rikô et les gôshi, au moins ?

— Je n'en sais rien. On se débrouillera, t'inquiète pas.

Il plia avec soin la pèlerine que leur avait donnée le tensen.

On n'en aura pas besoin tout de suite.

— Tu as eu la chance de voir Shinkun. Donc, je pense que tu n'auras pas de mal à les retrouver.

— Oui, c'est vrai que je suis plutôt chanceuse. Ça t'a bien aidé, d'ailleurs, non ? dit-elle en chargeant le haku.

Gankyû enfourcha la monture et lui tendit la main.

— Maintenant que tu es arrivée jusqu'ici, je suis sûr que tu pourras atteindre le mont Hô. Quoi qu'il arrive. Alors, faut que tu réfléchisses un peu à ton avenir.

— C'est simple : reine ou shushi. T'aurais pas besoin d'une apprentie, par hasard ?

— Mais tu as des parents, non ?

— Oui... Comme tout le monde.

— Et tu ne les aimes pas ?

Ils suivirent le cours du ruisseau.

— Si. J'ai de la tendresse pour eux, mais pas de l'estime, tu comprends ? Mon père se contente de faire poser des grilles à ses fenêtres et d'embaucher toujours plus de gardes. Et lorsque je lui demandais s'il avait l'intention de faire l'Ascension, il me répondait avec un sourire gêné : « Je ne suis qu'un simple marchand, tu sais. »

Elle mima sa mine faussement désolée.

— Un grand marchand. Très connu, non ?

— Oui... Mais c'est surtout parce qu'il a réussi à corrompre les fonctionnaires de Renshō. Il a

beaucoup profité des ravages que connaît le royaume. Il a pris un grand nombre d'affiliés sous son toit pour avoir une main-d'œuvre gratuite à sa disposition, et avec les économies réalisées, il a pu acheter du grain à bas prix aux paysans en difficulté. Après, il le revendait très cher à ceux qui souffrent de la famine... Comment veux-tu que j'aie du respect pour quelqu'un comme ça ?

— Oui, je vois.

— J'ai toujours vécu avec mes parents. Grâce à eux, j'ai pu mener une vie insouciante. Et je les en remercie. Mais dès que j'aurai vingt ans et que je recevrai une terre, j'ai bien l'intention de les quitter et d'aller m'y installer. Mes frères ont vendu la leur et travaillent avec mon père. Mais moi, je n'ai aucune envie de faire la même chose.

Elle se tourna vers Gankyû.

— Je pourrais devenir ton élève, dis ? Et si on commençait tout de suite ?

— Tu es déjà trop grande pour commencer un apprentissage. Tu ferais mieux de penser à ce que tu feras quand tu seras reine.

— Hmm... Il faudrait encore que je sois choisie... murmura-t-elle.

Elle parut réfléchir un instant, puis se retourna de nouveau vers lui.

— J'ai une idée : si je ne suis pas choisie, tu me prends comme disciple ; et si je suis choisie, tu deviens mon vassal ! Qu'est-ce que t'en dis ?

Gankyû éclata de rire.

— Moi ? Le vassal de la reine Kyô ?

— Et pourquoi pas ? Tu vois, à Renshō, il y a beaucoup de gens qui se font tuer par les yōma. Et après avoir vu la ville de Ken, j'ai enfin compris pourquoi : c'est que Renshō ne possède pas de défense contre leurs attaques. Si toutes les villes étaient fortifiées comme celle de Ken, et si tout le monde savait se protéger des yōma comme le peuple kōshu, je crois que ça pourrait changer bien des choses.

— Mais c'est inutile, voyons ! dit-il en rigolant. Quand le trône est occupé, les yōma cessent de se montrer.

— Oui, eh bien justement. Tout le problème vient de là. Parce que la plupart des gens pensent comme toi, on n'a jamais pris de mesures efficaces pour affronter les périodes de dévastation. Tant que le roi est sur le trône, tout va bien. Les affaires tournent, et on ne se fait pas de souci. Et s'il meurt subitement, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut être un peu prévoyant, tout de même !

— Oui, tu as raison, dit-il en souriant.

— Si je suis choisie, les gōshi perdront leur emploi. Ils seront obligés de se faire shushi, mais du coup, il y en aura trop, et le prix des montures baissera. Finalement tu ferais bien mieux de devenir mon vassal, c'est un conseil que je te donne.

— Tu me vois fonctionnaire royal ? Franchement...

— Bon, eh bien, dans ce cas, disons que je te prendrai comme gōshi. Dans un palais royal resté si longtemps sans roi, il doit y avoir un tas de gens bien plus dangereux que des yōma. J'aurais sûrement besoin d'un garde du corps. Et puis de temps en temps, tu pourras toujours aller me capturer une monture dans la mer Jaune. Qu'est-ce que t'en penses ? Sans compter que si tu es mage, tu n'auras plus à redouter les coups de griffes ! C'est quand même un gros avantage quand on chasse, non ?

— D'accord, d'accord. C'est entendu.

C'est drôle comme elle peut être à la fois si mature et si enfantine... Entreprendre de faire l'Ascension uniquement parce qu'on est en colère devant les ravages de son pays,

c'est même assez puéril. Mais, normalement, une enfant de son âge n'aurait jamais pu arriver jusque-là.

— Ah ! Et faudra aussi que je pense à régler le problème de ces shushi qui font leurs petites affaires à Ken !

Gankyû partit d'un grand éclat de rire.

C'est à ce moment qu'ils entendirent l'écho d'une voix. Shushô chercha des yeux d'où elle provenait, et aperçut au loin une monture qui dévalait une colline. C'était le sôgu !

— Oh, regarde ! C'est Seisai ! Rikô est venu nous chercher !

— C'est bizarre qu'il soit dans le coin. On est assez loin de l'endroit où on s'était séparés.

— Oui, c'est vrai. Il a peut-être senti notre odeur ? dit Shushô en rigolant.

Elle lui fit signe de la main. Aussitôt, le sôgu s'élança et, d'un bond, vint se poser à côté du haku.

— Vous êtes vivants ! lança Rikô, un grand sourire sur le visage.

— Qu'est-ce que tu crois ! répondit Shushô en bombant le torse. Il pouvait rien nous arriver : j'étais là ! Mais je suis bien contente que tu sois sain et sauf, toi aussi. Alors, tu as réussi à rattraper les gôshi ?

— Oui, j'ai survécu, comme tu vois. Et sans toi !

— Eh ben, on peut dire que tu as eu de la chance !

Rikô lui répondit par un grand rire et descendit de sa monture. Puis il donna quelques tapes sur le cou du sôgu, et aussitôt, l'animal bondit jusqu'au sommet de la colline qu'ils venaient de franchir. Il se tint là, immobile, tournant seulement la tête de droite et de gauche.

— Les gôshi sont là ? Ils sont de l'autre côté ? demanda Shushô.

Rikô acquiesça en souriant.

— Mais comment tu as su qu'on était là ? Tu nous as retrouvés à l'odeur ?

— L'odeur ? Ma foi, quelque chose de ce genre, oui... dit-il, le visage épanoui. Un effluve capté par une grande inspiration. Du coup, ça n'a pas été difficile de vous repérer.

Shushô pencha la tête, perplexe, et se tourna vers Gankyû. Apparemment, il ne comprenait pas davantage.

Mais Rikô ne leur donna pas plus d'explication et tendit la main à Shushô pour l'aider à descendre du haku. Qu'est-ce qu'il avait bien pu vouloir dire avec son histoire d'inspiration ? Il indiqua la direction d'un geste, et Gankyû fit avancer sa monture.

— Ça va, ta blessure ? Ça te fait toujours mal ?

— J'ai retrouvé toutes mes forces, grâce à Shushô ! Enfin... à sa bonne étoile, disons. Mais dis-moi, qu'est-ce qui se passe exactement ?

Rikô fit un sourire entendu.

— Une inspiration, je te dis ! Du genre de celles qui gonflent les poitrines.

Gankyû ne fut pas plus avancé, mais n'insista pas.

— Et toi aussi tu as survécu, alors, continua Rikô en tapotant l'encolure du haku. Ça me fait bien plaisir de te voir.

— À ce propos... dit Gankyû, après réflexion, je crois quand même qu'il me convient mieux que le sôgu. Si ça t'embête pas, je préférerais le reprendre et te rendre Seisai.

— D'accord, ça marche. Mais tu perds au change !

Shushô pouffa dans son coin.

— Pas si sûr. Ce haku est très spécial, dit-elle.

— Ah bon ? Et pourquoi ? demanda Rikô.

— Arrête avec tes questions ! intervint Gankyû.

— Parce qu'il a un super nom ! Le shushi ne le cédera pour rien au monde.

— Ah oui ?

— Vous allez...

Gankyû s'interrompit : au sommet de la colline, Seisai agitait sa longue et belle queue comme un drapeau.

— Les voilà ! s'écria Rikô en plissant les yeux.

Ils virent alors des nuages de poussière s'élever derrière l'animal, et aussitôt après, un rokushoku. Puis, presque immédiatement, une troupe de cavaliers.

Tous demeurèrent un instant comme en équilibre sur la ligne de crête, et lentement, ils dévalèrent la pente pour venir à leur rencontre. Shushô contemplait la scène, bouche bée.

Gankyû, lui aussi, était sans voix. Outre les gôshi dans leurs vêtements sobres, de nombreuses femmes étaient présentes, toutes vêtues d'habits aux couleurs riches et variées. L'effet était saisissant.

Et puis, parmi la trentaine de personnes qui composaient le groupe, il y avait aussi un homme étrange, monté sur un yôma. Oui, un yôma. Et les cheveux dorés du cavalier flottaient dans la brise et semblaient de cuivre sous le soleil.

Shushô et Gankyû restèrent un long moment sans dire un mot.

— Gankyû, mais c'est...

— Ça m'en a tout l'air, oui...

Elle se tourna vers Rikô.

— Comment ça se fait que le kirin soit ici ?

— À ton avis ?

— Mais...

Un large sourire apparut sur le visage de Gankyû.

— Apparemment, il vient chercher quelqu'un.

— Mais pourquoi ?

— C'est évident, non ?

— Qui ?

Rikô laissa échapper un petit rire.

— Bon. Moi, je suis né à Sô. Et toi, Gankyû ?

— À Ryû. Et le haku, quelque part dans la mer Jaune, je suppose.

— Mais... souffla Shushô.

Rikô lui tapota l'épaule.

— Ma foi, je crois bien qu'une seule personne ici est née à Kyô.

— C'est pas possible...

Elle se tourna vers Gankyû, presque apeurée.

— Je sais même pas ce que je dois faire !

Il lui passa la main dans le dos.

— Écoute. Tu as déjà réussi à embarquer une divinité et un kirin dans ton histoire. Le reste devrait pas poser de problème.

La force de convaincre un royaume de partager son destin...

— Allez ! Vas-y ! dit-il en la poussant en avant.

Elle fit quelques pas, s'arrêta, regarda en arrière, l'air troublé. Gankyû pointa le doigt, lui faisant signe de continuer, et Rikô lui adressa un grand sourire pour l'encourager. Elle hocha la tête et se remit à marcher au-devant de la troupe qui approchait.

Les gôshi sont là. J'aperçois Kinhaku, et puis... cet homme, là... Mais c'est Shôtan ! Et ces femmes doivent être les nyosen du mont Hô !

Parvenue à leur hauteur, elle s'immobilisa. Les cavaliers descendirent de leur monture.

Je sais qu'on doit mettre un genou à terre devant le kirin. Mais pourquoi Ils se prosternent tous devant moi ?

Seul l'homme aux cheveux cuivrés ne les avait pas imités. Une grande bonté se lisait sur son visage.

Il observa Shushô un instant, puis plissa les yeux et s'ouvrit d'un large sourire. Il mit à son tour pied à terre. Malgré sa constitution plutôt robuste, il était descendu du yôma avec souplesse et s'était posé sur le sol sans faire le moindre bruit, comme si son corps n'avait aucun poids.

— Alors... murmura Shushô, sans trop savoir ce qu'elle devait dire ou faire.

L'homme s'avança vers elle. Il lui sourit de nouveau, et plia un genou.

— Je suis venu vous chercher...

Sa voix avait des accents presque timides.

— Moi ?... C'est moi que vous cherchez ?

— Oui.

Il regardait Shushô, l'air béat, comme s'il éprouvait un bonheur sans pareil.

— Vous êtes sûr ?

Il hocha la tête.

— J'ai aperçu l'aura royale depuis le mont Hô.

Shushô gardait les yeux fixés sur le visage de cet homme agenouillé devant elle.

Elle était partie de chez elle en plein hiver en emportant la veste de Keika, avait traversé le royaume de Kyô sur le dos du môkyoku, franchi les monts Kongô, pénétré dans la mer Jaune, marché des jours et des jours...

Le voyage a été long...

Tout, maintenant, lui revenait en mémoire : les souffrances, les pleurs, la peur. Les images défilaient dans sa tête sans qu'elle puisse les arrêter. Elle leva la main.

Un bruit cinglant transperça le silence. Le geste avait été si vif ! L'assistance en fut médusée.

— Eh bien, tu en as mis du temps, bougre d'idiot ! Pourquoi tu n'es pas venu me chercher quand je suis née !?

Le kirin leva les yeux vers Shushô sans comprendre.

Les joues gonflées, elle tremblait de tout son corps, haletante.

Alors, lentement, un sourire réapparut sur la face débonnaire de cet homme, et il inclina profondément la tête.

Épilogue

Un point noir apparut au-dessus de la mer Jaune.

Il se déplaçait haut dans le ciel, au-delà même de la mer de Nuages, et se dirigeait vers le sud. Il franchit les monts Kongô, aborda la mer Rouge et entama sa traversée. Un jour et une nuit plus tard, il survolait le royaume de Sô. Il poursuivit sa course jusqu'à Ryûkô, la capitale, et disparut enfin.

C'est là, dans la ville de Ryûkô, que se dressait le mont du même nom. À son sommet, le palais Seikan, « le palais du Grand Homme bleu », résidence du fameux roi Sô, s'étirait comme un long serpent ondulant sur l'eau. L'eau était partout, entourant chacun des bâtiments de pierre blanche comme un ensemble complexe d'îlots reliés entre eux par des ponts. Même les jardins semblaient flotter sur la mer.

Situé au plus profond du palais, le naigû, ou palais intérieur, regroupait les appartements royaux, dont les plus avancés forment ce qu'on appelle le Roshin. Un bassin de la taille d'une cour s'étalait à ses pieds.

À cette heure, les étoiles s'y reflétaient comme dans un miroir.

Une fonctionnaire apparut dans la galerie. En apercevant la femme qui approchait, elle tomba à genoux et se prosterna.

— Taiho, je vous cherchais.

La femme avait des cheveux blonds, légèrement argentés. Elle regarda celle qui se tenait devant elle et lui adressa un sourire. Aussitôt, celle-ci inclina la tête plus profondément encore.

— Sa Majesté est rentrée.

— Bien, murmura la femme.

Sa voix était claire et sonore. Elle remercia la fonctionnaire et entra dans le Jinjû, le pavillon de la Vertu d'Humanité.

Elle s'appelait Sôrin, autrement dit « la kirin de Sô ». C'était elle qui, il y a bien longtemps déjà, avait fait monter le roi Sô sur le trône.

— J'appelle un bateau, dit un garde posté à l'entrée.

Elle refusa et se dirigea vers le Shuden, le pavillon seigneurial, la partie réservée aux appartements privés du roi.

Parvenue devant la porte, elle baissa la tête et entra. Son maître était en train de se changer, aidé par quelques serviteurs.

— Majesté, je suis contente de vous revoir.

— Oh ! Shôshô !

L'homme se retourna, un sourire sur les lèvres. Il était grand, d'allure noble, paraissait avoir une cinquantaine d'années. C'est lui qui, naguère, avait donné à Sôrin ce surnom, Shôshô, « Évidente clarté ». Depuis, la durée exceptionnelle de son règne en avait fait un roi admiré de tous, et on disait de lui qu'il était le pivot du royaume, qualificatif imagé pour dire que dans le royaume de Sô, grâce à lui, « tout tournait rond ».

— Votre séjour dans la province de Kô s'est-il bien passé, Majesté ? demanda Sôrin, le front légèrement baissé.

— Oui, très bien. Le port a été reconstruit de fort belle manière !

Il se dirigea vers un des bâtiments du fond. Elle le suivit.

D'ordinaire, dans chaque royaume, le roi résidait dans le Shuden, et le kirin, dans le Jinjû. Mais au royaume de Sô, il en allait autrement. Ici, c'était le Tenshō-den, le pavillon du Chapitre, qui leur servait de résidence commune. Il se situait dans la partie reculée du naigû que l'on appelait, de ce fait, le kôkyû, ou « palais arrière ». Aucun fonctionnaire n'avait le droit d'y pénétrer. Seule la famille royale et quelques suivants choisis par le roi.

— Les ingénieurs du royaume de En ont fait un travail réellement admirable ! Je n'ai jamais vu une baie aussi bien aménagée. C'est dommage que tu ne l'aies pas vue, Shôshô.

— Je suis contente de l'apprendre.

Le roi eut un air satisfait. Avant d'accéder au pouvoir suprême, dans une époque très reculée, il s'était appelé Ro Senshin. Ce nom déjà dépeignait bien son caractère puisqu'il signifiait « toujours ancien et toujours jeune, comme la laque ».

Shôshô l'avait rencontré pour la première fois à Kutun, la ville de la province de Kô dont il venait de faire rénover le port, justement. À l'époque, il y tenait une auberge. Quand Sôrin était entrée dans son établissement, il en était littéralement tombé à la renverse. Enfin, tout ça était très très ancien...

Leur arrivée avait été annoncée : à leur approche, des gardes ouvrirent les portes du Tenshō-den et les saluèrent sobrement. Ces hommes étaient en fait engagés par Senshin pour veiller exclusivement à sa protection personnelle.

En chemin, parcourant le long couloir qui menait à la salle principale, il continua à faire le récit des changements impressionnants dont il avait été témoin au cours de son voyage. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce, trois personnes installées autour d'une table se levèrent aussitôt pour le saluer. Il y avait là la reine Sô, le prince Eisei et la princesse Bun.

— Heureux de te revoir, dirent-ils d'une même voix, à l'adresse de Senshin.

La princesse Bun releva la tête la première et lui présenta un visage souriant.

— Les travaux dans la province de Kô sont terminés ?

— Oui, répondit Senshin en s'asseyant sur une chaise. Le port est magnifique.

Il observa l'assemblée.

— Un, deux, trois... quatre avec Shôshô... Il manque une personne, on dirait. Notre coureur n'est toujours pas rentré ?

La question était posée à sa femme. Elle poussa un profond soupir.

— Non. Aucune nouvelle. On ne sait même pas où il est.

Il soupira à son tour.

— C'est tout juste s'il passe la moitié de l'année avec nous, celui-là... commenta le prince Eisei.

— C'est ta faute, aussi, le rabroua la princesse Bun. Si tu ne lui avais pas offert cette monture...

— C'est bien vrai, ça, reprit le prince. Mets-toi à sa place : pourquoi resterait-il enfermé ici maintenant qu'il a la possibilité d'aller où il veut, hein ?

Senshin laissa échapper un petit gémissement sous les critiques conjuguées de son fils aîné et de sa benjamine. Shôshô ne put s'empêcher d'en sourire.

— Ces reproches sont mérités, Majesté, j'en ai peur... J'étais moi-même opposée à ce cadeau disproportionné, d'ailleurs.

— Ah, tiens ? Vraiment ?...

Le roi Sô se renversa dans son siège, les yeux levés au plafond. La princesse Bun, Bunki de son

prénom, tendit le bras vers lui.

— Au fait, Papa, tu ne nous as rien rapporté ?

— Ah, si, si ! dit-il, tout heureux de pouvoir changer de sujet.

Il tira un paquet de sous sa veste. Devant leur empressement presque enfantin à découvrir ce qu'il contenait, Shôshô se sentit émue par l'affection qu'elle portait à cette famille.

Le roi Sô, fameux entre tous, avait été intronisé cinq cents ans auparavant. On lui comparait souvent le roi En, souverain du grand royaume du nord-est, pour son excellence. Cependant, et ce fait restait peu connu, le trône du roi de Sô n'était pas occupé par une unique personne. Certes, l'animal sacré du royaume, Sôrin, l'avait bien désigné, lui et lui seul, à la tête du royaume. Mais en réalité, il ne gouvernait pas seul.

Quand Shôshô l'avait vu pour la première fois, ce n'était qu'un simple aubergiste. Il tenait un établissement renommé avec sa femme, Meiki, et leurs trois enfants, dans une ville ravagée par la crise que connaissait le royaume. Intelligent, généreux, il était considéré comme le pilier de la famille, sans que cette autorité l'en rendît pour autant despotique. Au contraire. Il veillait toujours à prendre conseil auprès des siens, et respectait leurs opinions en toutes circonstances. D'ailleurs, c'étaient plutôt eux qui veillaient à la bonne marche des affaires. Lui-même avait essentiellement pour tâche de conjuguer leurs avis et de prendre les décisions finales. Depuis, les rôles n'avaient guère changé. La seule chose qui avait changé, c'était que Shôshô faisait désormais partie de la famille.

Meiki et leurs trois enfants n'occupaient pas de fonctions officielles. Ils étaient certes respectivement reine, princes et princesse du royaume de Sô, mais ils n'assistaient pas au Conseil. Tout le monde s'imaginait donc qu'ils menaient une vie paisible dans le kôkyû, loin des affaires publiques, alors qu'en réalité, c'étaient bien ces quatre-là qui tenaient les rênes de l'État.

Trois et demi, plutôt... pensa Shôshô en souriant.

Le fils cadet, à l'époque où ils tenaient encore une auberge, participait lui aussi à l'entreprise familiale. Cependant, il lui arrivait bien souvent, sous prétexte d'aller travailler dans un autre pays, de s'embarquer sur un bateau pour partir voyager au gré de ses envies. Devenu prince, cette habitude lui était restée. Néanmoins, ce vagabondage incessant s'était révélé fort utile pour informer le roi Sô de ce qui se passait dans les onze autres royaumes.

Une des fenêtres qui donnaient sur le balcon s'entrouvrit doucement. Shôshô ne put se retenir de sourire à nouveau en découvrant le visage qui apparut dans l'entrebâillement.

— Tout le monde est là ? demanda le jeune homme d'un air décontracté.

Et il s'introduisit dans la pièce. Meiki soupira bruyamment.

— Quand sauras-tu faire la différence entre une porte et une fenêtre ?

— Ah... oui. Mais c'était plus près...

L'intrus n'était autre que le prince Takurô.

— Ton père vient de rentrer de la province de Kô. Tu pourrais lui dire bonjour, tout de même.

— Ah bon, tu étais en voyage ?

— Oui, pendant deux mois. Et toi, tu es parti deux mois avant moi, et tu trouves pourtant le moyen de rentrer après mon retour. Qu'est-ce que tu faisais ?

— Ah... Je suis ravi de te revoir, Papa.

— Il t'a fallu quatre mois pour te rappeler que tu avais une famille, c'est ça ? Jusqu'où es-tu allé, cette fois-ci ?

— Je suis allé au mont Hô.

— Au mont Hô !? s'étrangla Bunki. Quelle chance ! Je n'y suis jamais allée, moi !

— Bah, à vrai dire, je n'avais pas l'intention de pousser jusque-là, au départ.

Meiki voulut intervenir.

— Tu es allé là-bas ? Son Éminence Gyokuyô ne t'y avait pas invité, pourtant...

— C'est vrai. Mais j'ai pris soin de m'y rendre en passant par la porte de devant comme tout le monde. Je ne pense pas l'avoir importunée. La preuve, c'est qu'elle m'a autorisé à repartir par la porte de derrière !

— La porte de derrière ?

Du doigt, il indiqua la fenêtre.

— Je suis sorti directement au-dessus de la mer de Nuages. Ensuite, j'ai volé jusqu'ici sans m'arrêter. Une sacrée trotte ! Deux jours sans escale ! Je suis épuisé.

Meiki écarquilla les yeux.

— Donc, si je comprends bien, quand tu dis « passer par la porte de devant », tu veux dire que tu t'es rendu au mont Hô en passant *sous* la mer de Nuages, c'est bien ça ? Tu veux dire que tu as traversé la mer Jaune !?

— Exactement, dit-il en souriant. J'ai fait le trajet avec la nouvelle reine de Kyô. J'ai même pu assister à sa désignation par le kirin.

Il inclina la tête devant son père.

— La reine Kyô se trouve actuellement au mont Hô en attendant le prochain jour faste. Elle recevra bientôt le mandat du Ciel, et le phénix devrait annoncer son avènement très bientôt. Je suis venu le plus vite possible pour te prévenir.

Senshin observa son fils.

— Fort bien. Et comment est-elle, cette nouvelle reine Kyô ?

Le prince Takurô, que certains appelaient Rikô, se fendit d'un grand sourire.

— C'est une jeune fille qui plaira sûrement à Bunki.

— Une fille...

— Elle a douze ans.

— Douze ans !?

Ils en restèrent pantois.

— C'est... surprenant...

— Oui, je sais. Elle risque d'avoir quelques difficultés à se faire obéir de ses ministres.

— C'est probable, oui.

— C'est pourquoi j'aimerais que tu dépêches une délégation au royaume de Kyô en signe d'amitié, pour saluer l'avènement de la reine.

— Tu veux que je lui apporte mon soutien, c'est ça ?

— Oui. Je crois que Shushô en aura besoin.

— C'est donc Shushô qu'elle s'appelle... Elle a douze ans et elle a fait l'Ascension...

— Exactement, elle a douze ans et elle a fait l'Ascension ! répéta le prince en riant.

Il prit une chaise et s'assit.

— C'est une fille assez extraordinaire, croyez-moi. Si elle parvient rapidement à réformer son gouvernement, je suis certain que son règne durera très longtemps.

Sa mère posa une tasse de thé devant lui et fronça les sourcils.

— Ce n'est tout de même pas toi qui l'as poussée à se rendre au mont Hô, j'espère ?

— Oh, non ! Pas du tout ! se défendit-il joyeusement. D'abord, ce n'est pas le genre à se laisser influencer par qui que ce soit ! Quand je l'ai rencontrée, elle était déjà en route pour faire l'Ascension. Elle est la fille de Banko, le célèbre Sô du royaume de Kyô. Elle m'a dit qu'elle s'était enfuie de chez elle pour se rendre au mont Hô. C'est pour cette raison que je l'ai accompagnée.

— Toujours aussi imprévisible, à ce que je vois.

— Mais c'était un signe du Ciel, c'est évident ! dit Takurô avec un sourire. Une gamine de douze ans voulant faire l'Ascension rencontre en chemin le fils cadet de la famille Ro. Ce même fils a la possibilité de demander à son père d'apporter son soutien au royaume de Kyô... Franchement, je crois que ce n'est pas moi qui ai forcé le destin en sa faveur, mais bien elle qui a su m'entraîner dans son sillage.

— C'est quand même incroyable... murmura Bunki. À douze ans, aller au mont Hô... Moi, j'en ai dix-huit, et j'en serais bien incapable.

Rikô manqua s'étrangler de rire.

— Ah oui ? Tu tricherais pas un peu sur ton âge, dis ? Et qu'est-ce que tu as fait des cinq cents qui restent ?

Elle lui tira la langue et se tourna ensuite vers son père en se penchant au-dessus de la table pour lui parler à voix basse, comme pour un secret.

— Dis, Papa ! Envoie-moi au royaume de Kyô, s'il te plaît !

Ritatsu, autrement dit le prince Eisei, leva les yeux au ciel et s'adressa à Rikô :

— Et la reine Kyô, est-ce qu'elle sait qui tu es, au moins ?

— Non, pas encore. Je veux lui faire la surprise.

— Tu as l'intention d'aller là-bas ?

— Oui. Père, s'il te plaît, désigne-moi comme émissaire pour lui porter ton message d'amitié.

— Oh, nooon ! gémit Bunki.

Ritatsu s'empressa de couper court à ses jérémiades.

— Il faut te faire une raison. Pour cette fois, c'est à Rikô d'y aller. Maintenant, on ferait mieux de réfléchir au cadeau qu'on pourrait offrir à la reine pour la féliciter. Tu es d'accord, Papa ?

Meiki prit la parole.

— C'est vrai qu'il est préférable que ce soit Rikô qui y aille. Mais si on lui laisse le soin d'organiser cette mission, je ne serai pas tranquille. Ritatsu, occupe-t'en, s'il te plaît.

— Entendu.

— Il serait bon aussi que Shôshô l'accompagne pour faire honneur à la reine. Seulement, le royaume de Kyô est encore instable. Je crains un peu pour elle. Elle est assez fragile.

— Shôshô n'est pas fragile, voyons, répliqua Bunki. C'est juste que c'est une kirin. Oh, j'ai une idée : offrons-lui Seisai !

— Quoi !? dit Rikô en se redressant sur sa chaise.

— Très bonne idée, dit Meiki. De toute façon, Rikô n'a aucun besoin d'une telle monture.

— Oh, nooon... dit-il en prenant une mine faussement dépitée. Seisai s'est attaché à moi et...

— C'est ta faute, espèce de vagabond ! le coupa son frère. Tu n'avais qu'à pas aller risquer ta vie dans la mer Jaune.

— Mais j'ai été prudent, je le jure !

— La prudence ne suffit pas. Qu'est-ce qu'elle aime, la reine Kyô ?

- Les montures... Elle adore Seisai, en fait...
- Parfait. Voilà déjà un cadeau de trouvé. Des objections ?
- Bon, d'accord, j'ai compris... se résigna Rikô.

Son regard croisa celui de son père.

- J'ai comme l'impression que j'aurais mieux fait de t'offrir autre chose... dit Senshin.

Rikô lui adressa un sourire.

- Ça va. Je sais que Shushô s'occupera bien de Seisai. Mais c'est vrai que le sôgu est quand même une superbe monture...

- Qu'est-ce que tu essaies de me dire là ? Tu veux que je t'en donne un autre, c'est ça ?

- Je m'en remets à votre générosité, Majesté...

- On verra. Si tu remplis convenablement ton service...

- Ouais ouais... je vois où tu veux en venir.

Il se tourna vers la fenêtre située au nord.

- C'est pas grave... Maintenant que j'ai quelques amis parmi les Kôshu... dit-il à voix basse.

Et je connais mieux la mer Jaune aussi. Je pourrai toujours aller m'en chercher un moi-même. Oui... c'est pas une mauvaise idée, ça !

Cinq jours plus tard, le phénix du royaume de Sô poussa son cri :

« Première parole au royaume de Kyô ! »

« Avènement de la reine de Kyô ! »

***E**n l'an onze de l'ère Fuhaku, « Universelle blancheur », le roi mourut dans le Enshin. La même année, l'œuf du kirin apparut sur le mont des Armoises.*

La douzième année, de l'œuf naquit Kyôki.

La dix-huitième année, les pavillons jaunes furent hissés dans les sanctuaires.

La trente-huitième année, au printemps, Saishô entra dans la mer jaune par la porte de Ken. Le taiho l'accueillit et lui prêta serment. Saishô fut inscrite sur le registre des dieux et la reine Kyô monta sur le trône.

*(Extrait du Livre de la dynastie Sô,
Annales du royaume de Kyô)*

Lexique des douze royaumes

Les noms de personnages, de lieux, de titres ou de fonctions, d'animaux propres à l'univers de la série ont été transcrits dans le système appelé *hepburn*, le plus communément utilisé en France pour étudier le japonais. Il a l'avantage d'être facile à prononcer par un francophone. On peut tout de même signaler quelques petites spécificités :

- *e* se prononce toujours *é* ;
- *u* se prononce entre *u* et *ou* ;
- *g* + *voyelle* se prononce toujours comme *gu* + *voyelle*. Par exemple : *gi* se prononce *gui*, *ge* se prononce *gué* ;
- les accents circonflexes sur certaines voyelles correspondent à des voyelles allongées ;
- deux voyelles qui se suivent se prononcent toutes indépendamment : *ni* se prononce *aï*, *au* se prononce *aou*, etc. ;
- *sh* se prononce *ch*, et *ch* se prononce *tch*.

Bafuku : tigre géant, à visage d'homme.

Hanjû : semi-animal.

Hinman : esprit qui s'est introduit dans le corps de Yôko et qui lui vient en aide, notamment pendant les combats.

Jin'yô : yôma à apparence humaine.

Kaikyaku : personne qui a été rejetée par la mer du Néant, la mer de Kyokai, dans le monde des douze royaumes, à la suite d'un shoku. On accuse les kaikyaku d'être responsables de fléaux et on les persécute dans plusieurs royaumes (dont le royaume de Kô).

Kan : la Chine, dans la langue des douze royaumes.

Ken-sei : préfet.

Kingen : coq géant qui attaque l'homme.

Kirin : animal sacré, qui peut prendre forme humaine. Il désigne le roi et n'obéit qu'à lui. Il incarne la justice, la bonté et la compassion. Keiki est un kirin.

Kochô : littéralement « vermine maudite ». Oiseau pourvu d'une corne qui dévore les humains.

Li : unité de mesure qui correspond à 500 mètres environ.

Poussin : kirin qui n'est pas encore adulte.

Ranka : fruit-œuf s'apparentant à un fœtus.

Ri : plus petite division administrative formée de 25 foyers ou « ro ».

Riboku : littéralement « l'arbre du ri ». Dans le monde des douze royaumes, les enfants naissent dans des fruits-œufs, ou ranka, que porte cet arbre.

Ro : village de campagne.

Saiho : grand conseiller, interlocuteur privilégié du roi.

Sankyaku : littéralement « visiteur de la montagne ». Personne qui s'est égarée dans le monde des douze royaumes, en arrivant au pied des monts Kongô.

Seitei : adulte.

Sen : monnaie du royaume de Kô, constituée de pièces rondes et carrées. Les pièces carrées ont plus de valeur que les rondes.

Shirei : chimère qui a passé un serment d'allégeance avec le kirin et qui lui obéit aveuglément.

Shitsudô : maladie qui frappe le kirin quand son roi s'égare du droit chemin.

Shoku : déstabilisation des énergies cosmiques qui provoque une superposition des mondes et, par là même, des désastres (tremblements de terre, inondations...).

Shôwa : terme qui désigne l'empereur Hirohito qui régna au Japon de 1926 à 1989.

Taiho : titre honorifique donné au saiho, le grand conseiller d'un roi, qui n'a pas d'origine humaine.

Taika : fruit-œuf (ou ranka) qui s'est fixé par erreur dans le ventre d'une femme, dans le monde de Wa ou de Kan (Japon ou Chine contemporaine). L'enfant qui naît est lui aussi appelé un taika.

Urashima Tarô : personnage de conte de fées japonais. Il sauva une tortue et fut récompensé par un séjour dans le palais sous-marin de la reine Ryujin. Mais, gagné par le mal du pays, il fut autorisé à rentrer chez lui... sans se douter que plus de trois cents ans s'étaient écoulés.

Wa : le Japon, dans la langue des douze royaumes.

Yaboku : arbre de naissance des bêtes sauvages.

Yô : animal féérique.

Yôma (ou démon-yôma) : créature qui apparaît quand le pays est dans le chaos. Ils peuvent parfois prendre forme humaine : on les appelle alors les jin'yô.

Retrouvez le dessin animé

des

R2L2S ROYAUMES

KOE
www.koe.fr

en DVD
VIDEO



Série TV de 39 épisodes

+ 6 OAV

4 coffrets collector - VF/VOSTF

Disponibles chez Kazé



Et également la
bande-son de l'animé

Disponible chez

